



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

George W. M. Bond
Lieutenant General S. S.
to your Secretary
from Capt. W. S. S.





DS
708
.M53

M É M O I R E S
C O N C E R N A N T
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,
LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.
D E S C H I N O I S,
PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

T O M E H U I T I E M E.



A P A R I S,
Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinnet, vis-à-vis la rue
Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.

M. D C C. L X X X I I.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

Denison
Poursin
3-29-38
35502

AVERTISSEMENT.

I. ON a donné, dans quelques-uns des volumes de ce Recueil, un grand nombre de *Portraits* ou vies des Chinois célèbres. La première suite de ces portraits, remplit presque tout le troisième volume ; la seconde occupe une grande partie du cinquième. On a laissé moins d'espace à la troisième suite que l'on publie aujourd'hui, afin que les Lecteurs puissent trouver plus de variété dans le nouveau volume qu'on leur offre.

Toutes ces vies sont rangées selon l'ordre chronologique. Celles que renferme le cinquième volume, finissent avec la Dynastie des *Tang*, éteinte l'an 975 de notre Ère. Les vies qu'on trouvera dans celui-ci, appartiennent à la grande Dynastie des *Song*, & s'étendent depuis la fin du dixième siècle jusqu'au commencement du douzième. On réserve pour un autre volume une quatrième suite, qui appartient encore à cette même Dynastie. Elles sont toutes écrites par M. Amiot, Missionnaire, à qui ce Recueil a de grandes obligations.

II. Les deux morceaux qui suivent sont d'un autre Auteur, dont ce même Recueil contient aussi plusieurs Mémoires importants. Il a terminé sa carrière * dans un âge encore peu avancé (il n'avoit que 54 ans). Les maux sous lesquels il a succombé n'avoient ni ralenti ses travaux, ni même refroidi son imagination. On en jugera, non-seulement par ceux de ses écrits qu'on va lire, mais par quelques autres qu'on se propose de publier incessamment.

Le premier des deux qu'on fait entrer dans ce volume, explique d'une manière qui paroît très-ingénieuse, comment l'écriture hiéroglyphique a pu insensiblement produire l'Écri-

a ij

ture alphabétique. Le second, est la première partie d'un *Essai sur la langue des Chinois, & sur les caractères de leur Ecriture*. L'objet de cette première partie, est de donner *une notion plus philosophique que grammaticale de la Langue chinoise*, comme le dit l'Auteur lui-même. L'objet de la seconde, est la notice, l'analyse & l'histoire critique des caractères chinois. On a réservé ce morceau pour un nouveau volume qu'on prépare, & à la tête duquel il sera placé. Il auroit occupé trop d'espace dans celui-ci.

III. L'Auteur a joint à son *Essai*, quantité de notes dont plusieurs sont fort étendues & très-curieuses. On donne aujourd'hui celles qui sont relatives à la première partie. On croit devoir prévenir les Lecteurs, que ce ne sont pas de simples remarques ou éclaircissemens sur les passages qui y renvoient. Ce sont souvent des digressions amenées à l'occasion d'un mot, mais toujours intéressantes, sur la Géographie, la Population, les Sciences, les Lettres, les Arts, les Loix, les Mœurs & les Usages des Chinois. On a indiqué en marge de chaque note, les objets principaux qui y sont traités; & pour en faciliter la recherche, on en a fait une table qu'on a mise à la suite de la Table générale des pièces.

IV. Le reste de ce volume est rempli, 1°. par quelques courtes notices; 2°. par des extraits de diverses lettres écrites de Chine; 3°. par un Supplément à l'Art militaire des Chinois.

1°. La notice concernant les *objets de commerce* à importer en Chine, quoique très-succinte sans doute, vu l'importance & l'étendue d'un pareil sujet, contient des observations qui ne sont pas à négliger. Celle qui concerne le *sang de Cerf*, employé en Chine comme remède, est curieuse, & peut devenir utile. Les réflexions sur la *Poterie* de la Chine peuvent tourner au profit de la nôtre. Le petit écrit qui

fait connoître le *Tribunal des Ouvrages publics*, établis dans l'Empire Chinois, présente des idées qui peut-être seroient recueillies avec quelque fruit par les Gouvernemens d'Europe.

2°. On lira sans doute avec plaisir l'extrait d'une Lettre sur les honneurs que l'Empereur de Chine, actuellement régnant, a fait rendre à M. Sikelpart, Missionnaire, & Peintre de cet Empereur. On y verra le cas que ce Prince fait des Arts, & de ceux qui les cultivent; & la bonté avec laquelle il traite les Européens attachés à son service.

On avoit cru en 1778 que l'Empereur étoit mort dans le cours d'un voyage qu'il avoit entrepris; & cette nouvelle avoit été annoncée en Europe d'après les lettres de quelques Missionnaires, par lesquelles on avoit été informé des bruits qui en avoient couru à Péking. On trouvera ici l'extrait d'une lettre qui nous a depuis instruits de son retour, & qui en détaille les circonstances.

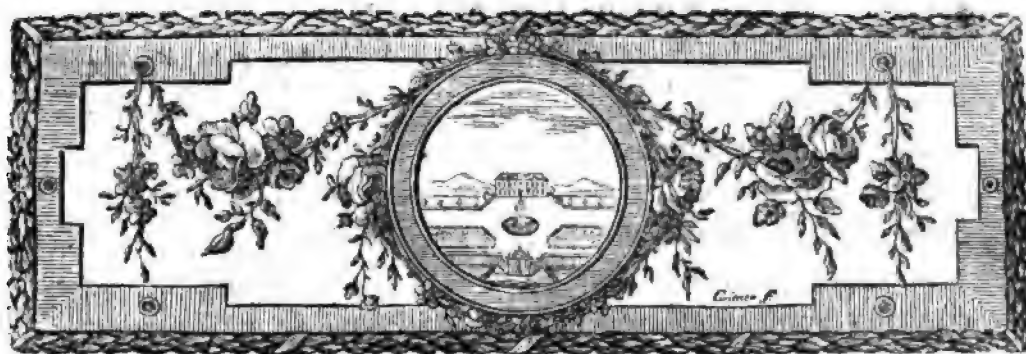
Une autre Lettre écrite de Péking en 1768, & qui contient la *relation d'un voyage de Canton à Péking*, nous a paru mériter d'être communiquée au Public. Elle contient des faits qui paroissent diminuer l'idée qu'on a communément en Europe de la population de la Chine. On y voit que cet immense Empire a des campagnes en friche dans l'enceinte même de quelques-unes de ses villes; & ce qu'il faut penser des douze lieues de circonférence que nos Géographes donnent à la ville de Nankin. Mais il ne faut pas non plus tirer des conséquences trop étendues de ces observations, faites sur la seule route de Canton à Péking.

3°. On a réimprimé dans le volume précédent, *l'Art militaire des Chinois*, par M. Amiot, & on y a ajouté quelques remarques tirées principalement des observations sur cet ouvrage, que M. le Marquis de Puyfégur a publiées. M. Amiot a envoyé un *supplément*, par lequel on termine ce volume.

TABLE GÉNÉRALE.		
vij		
NOTE 36.	<i>Difficultés d'écrire le Koutan-hoa,</i>	Page 226
NOTE 37.	<i>Des Dictionnaires chinois,</i>	Ibid.
NOTE 38.	<i>Du Théâtre chinois.</i>	227
NOTE 39.	<i>Des chœurs dans la Tragédie, & du comique larmoyant chez les Chinois,</i>	228
NOTE 40.	<i>Du nombre des Livres en Chine,</i>	229
NOTE 41.	<i>Laconisme & précision des Livres chinois,</i>	Ibid.
NOTE 42.	<i>De l'Y-king,</i>	230
NOTE 43.	<i>Comparaison de Tchou-hi avec Bayle,</i>	231
NOTE 44.	<i>De l'Histoire naturelle en Chine,</i>	Ibid.
NOTE 45.	<i>Du P. Ricci, & de ses ouvrages,</i>	232
NOTE 46.	<i>Livres Chinois bien écrits. Anciens monumens du Christianisme en Chine,</i>	233
NOTE 47.	<i>Géographie des Chinois,</i>	234
NOTE 48.	<i>De la morale chez les Chinois, & des mœurs publiques,</i>	235
NOTE 49.	<i>De la poésie des Chinois,</i>	237
NOTE 50.	<i>Comment les Poètes chinois suppléent à la mythologie,</i>	239
NOTE 51.	<i>Qdes traduites du chinois,</i>	240
NOTE 52.	<i>Des Vaudevilles,</i>	242
NOTE 53.	<i>Des Censeurs dans l'Empire chinois,</i>	Ibid.
NOTE 54.	<i>Remontrances aux Empereurs de la Chine,</i>	244
NOTE 55.	<i>Occupations de l'Empereur,</i>	245
NOTE 56.	<i>Des pieces académiques nommées Chi-ouen,</i>	Ibid.
NOTE 57.	<i>De la rhétorique chinoise,</i>	246
NOTE 58.	<i>Du College des Han-lin,</i>	250
NOTE 59.	<i>Des Discours d'instruction publique,</i>	251
NOTE 60.	<i>Instructions de Kang-hi & d'Yong-tching,</i>	252
NOTE 61.	<i>De l'Urbanité chinoise,</i>	Ibid.
NOTE 62.	<i>Des mots dont on s'est servi pour exprimer en chinois ce qui concerne la Religion chrétienne,</i>	Ibid.
NOTE 63.	<i>Des Livres chinois de morale & d'instruction,</i>	253
NOTE 64.	<i>Des Romans chinois,</i>	254
NOTE 65.	<i>Style du Chi-king,</i>	Ibid.
NOTE 66.	<i>De la maniere d'écrire l'Histoire à la Chine,</i>	255
NOTE 67.	<i>De l'elocution en Chine, relativement au choix des mots,</i>	256
NOTE 68.	<i>Des agrémens de la poésie chinoise,</i>	257
NOTE 69.	<i>Du laconisme des anciens ouvrages chinois,</i>	258
NOTE 70.	<i>De la médecine chez les Chinois,</i>	259
NOTE 71.	<i>Respect pour les mœurs dans les Livres chinois,</i>	263
NOTE 72.	<i>Différences des styles en Chine selon les siècles,</i>	Ibid.
NOTE 73.	<i>Recherches dans l'arrangement des caractères chinois,</i>	264
NOTE 74.	<i>Des répétitions dans la langue chinoise,</i>	Ibid.
NOTE 75.	<i>Des Fables chinoises,</i>	265
NOTE 76.	<i>Des disputes littéraires à la Chine,</i>	Ibid.
NOTE 77.	<i>Des préjugés,</i>	266
NOTICE	<i>sur les objets de commerce à importer en Chine,</i>	267
NOTICE	<i>sur le sang de Cerf, employé comme remède,</i>	271
NOTICE	<i>sur la Poterie de Chine,</i>	275
DU KONG-POU,	<i>ou du Tribunal des ouvrages publics,</i>	278
HONNEURS	<i>rendus par l'Empereur de Chine aux Européens,</i>	283
EXTRAIT	<i>d'une Lettre d'un Missionnaire, écrite de Pékin le 16 Novembre 1778, sur le retour de l'Empereur Kien-long, qu'on avoit cru mort,</i>	289
LETTRE	<i>d'un Missionnaire à M. l'Abbé G***, contenant une relation de son voyage de Canton à Pé-king,</i>	291
ESSAI	<i>sur les jardins de plaisance des Chinois,</i>	301
SUPPLÉMENT	<i>à l'Art militaire des Chinois,</i>	328
EXPLICATION	<i>des Planches,</i>	346

Fin de la Table générale.

MÉMOIRES



MÉMOIRES

CONCERNANT

LES CHINOIS.

SUITE DES VIES OU PORTRAITS
DES CÉLEBRES CHINOIS.

AVANT-PROPOS.

APRÈS deux années d'interruption, je me suis remis à mes Chinois célèbres, & j'ai ébauché les portraits de quelques-uns de ceux qui ont brillé sous la grande Dynastie des *Soung*. On pourra les placer à côté de ceux qui ont brillé sous les autres Dynasties, & qui les ont précédés. On trouvera dans les uns & dans les autres de quoi se former une idée générale de la nation Chinoise dans les différens âges.

Tome VIII.

A

Ces portraits, qui sont au nombre de treize (1), feront voir en particulier, que la Chine n'a jamais été plus féconde en Philosophes & en Gens de Lettres que lorsque notre Europe étoit, généralement parlant, plongée dans l'ignorance la plus crasse & la plus profonde.

A l'exception de l'illustre *Tchao-koang-yng*, & de quelques autres Empereurs, tous ceux qui se présenteront successivement sont des Lettrés du plus haut rang; mais ces Lettrés n'ont pas seulement éclairé leurs compatriotes par de savans écrits, ils ont encore servi la Patrie en y exerçant, d'une manière peu commune, les emplois les plus importants. On en jugera par le court exposé que je fais de ce qui les a rendus recommandables, & de ce qui a le plus contribué à immortaliser leurs noms. *See-ma-koang*, *Tcheou-ichun-y*, *Tcheng-hao*, *Sou-che*, quels hommes! Rome & la Grèce leur eussent également dressé des autels; & nous lirions depuis long-tems en des langues que nous connoissons, l'éloge de leurs vertus encore plus que de leur science, s'ils avoient été Grecs ou Romains.

J'ai tâché de lier l'histoire particulière de ces hommes célèbres, avec l'histoire générale de leurs tems; afin de présenter aux yeux, une sorte de perspective où chaque objet parût à sa véritable place, & qui pût intéresser le Lecteur à des événemens fastidieux peut-être, par la manière dont ils sont énoncés.

(1) Nous ne donnerons dans ce volume que les quatre autres qui auroient occupé trop de place dans ce volume que les neuf premiers. On trouvera dans le volume suivant lui-ci.



SOUNG-TAY-TSOU,

*Premier Empereur & Fondateur de la grande Dynastie
des Soung.*

DEPUIS *Tchao-tsoung*, pénultième Empereur des *Tang*, jusqu'au règne du grand *Tai-tsou* des *Soung*, c'est-à-dire, depuis l'an de Jésus-Christ 889 jusqu'à l'an 960, la Chine fut un théâtre dont les scènes ensanglantées offroient chaque jour quelque nouvel objet d'horreur. Les guerres presque continues, tant au-dedans qu'au dehors, y introduisirent la licence, & avec elle les crimes de toutes les sortes. Le fréquent changement de domination, en y faisant taire les loix, donnoit aux infractions une espèce d'assurance de l'impunité ; & tandis que le vice alloit audacieusement la tête levée, la timide vertu n'osoit presque plus se montrer. Le Magistrat & l'Homme de Lettres elevoient bien de tems en tems la voix pour rappeler à la pratique du devoir ; mais cette voix étoit trop foible pour pouvoir se faire entendre dans le tumulte des passions effrénées, & parmi le bruit des armes. Le foible sans appui, se trouvoit opprimé par le fort ; le peuple sans défenseur gémissoit sous le joug odieux de la tyrannie ; & le désordre régnoit par-tout.

Tel est l'affreux tableau que nous offre l'Histoire de la Chine, depuis la fin du règne des *Tang*, jusqu'au commencement de celui des *Soung*. Dans l'espace d'un peu plus d'un demi-siècle, l'Empire changea quinze fois de maîtres, & passa successivement dans cinq familles différentes. On appelle ces cinq races, *les cinq petites Dynasties postérieures*. Outre les Empereurs, il y avoit plusieurs autres Princes qui, tant en deçà qu'au-delà du *Kiang*, s'étoient fait de petits

Etats, & qui pour se maintenir ou pour s'agrandir, en empiétant sur les possessions les uns des autres, avoient continuellement des troupes sur pied. Il y avoit encore les Tartares *Leao*, autrement dits *Kitan*, qui étant maîtres d'une partie des Provinces boréales, tâchoient de faire des conquêtes du côté du Sud, & inquiétoient sans cesse leurs voisins ou par des excursions sur leurs terres, ou par le siege de quelques-unes de leurs villes.

Dans des circonstances où le mal généralement répandu paroissoit sans remede, il falloit, je ne dis pas seulement un grand homme, mais un homme extraordinaire pour pouvoir y remédier. Tel fut en effet celui dont je vais crayonner le portrait. Il étoit de la maison de *Tchao*, & avoit pour nom propre *Koang-yn*. Sa famille étoit originaire de *Tcho-kiun*, à une journée du lieu où est aujourd'hui Péking. Le grand-pere de son ayeul, nommé *Tchao-tiao*, s'étant rendu recommandable, sous les *Tang*, par ses services militaires, eut pour récompense le gouvernement de *Yeou-tou*, c'est-à-dire, de la ville même que les Souverains érigerent en capitale de l'Empire, du tems des *Yuen*, & qui, sous le nom de *Pé-king*, ou de *Cour du Nord*, a conservé sa prérogative jusqu'au tems où nous vivons.

Tchao-tiao eut pour fils *Tchao-ting*, qui fut l'un des premiers Censeurs de la Cour. *Tchao-ting* fut pere de *Tchao-king*, à qui l'Empereur donna le gouvernement général du département de *Tcho-tcheou*, comme à un officier d'un mérite distingué dont la valeur & l'expérience pouvoient contenir dans le devoir tous les Tartares voisins de ce département. *Tchao-king* eut un fils qu'il appella *Tchao-houng-yn*. Ce *Tchao-houng-yn* se rendit célèbre sous la petite Dynastie des *Tcheou*. Il en reçut des bienfaits sans nombre, & fut revêtu de charges qui l'approcherent de la personne du Souverain.

DES CÉLEBRES CHINOIS.

C'est pendant qu'il exerçoit l'une de ces charges, que la vertueuse *Tou-ché*, sa légitime épouse, lui donna pour premier fruit de son mariage, un enfant pour lequel, disent les Historiens Chinois, « le Ciel sembla se déclarer dès le moment de sa naissance ; car, ajoutent-ils, une lumière des plus brillantes éclaira les airs au milieu des ténèbres de la nuit, & une odeur des plus suaves embauma la chambre de la nouvelle accouchée, & tous les appartemens qui en étoient voisins. Ce qui fut cause que ses parens ne l'appellerent durant tout son bas âge, que du nom de *Hiang-hai-eulh*, c'est-à-dire, *Enfant de bonne odeur* ».

Né dans une famille de Guerriers, il prit de bonne-heure le parti des armes, & passa successivement par tous les degrés de la milice. Il se distingua toujours par son exactitude à remplir ce qui étoit de son devoir, & par ses manières obligeantes envers tout le monde ; ce qui lui acquit l'estime de tous ceux qui étoient au-dessus de lui, la bienveillance de ses égaux, & un respect sans bornes de la part de ses inférieurs. Il étoit d'une taille majestueuse, & avoit une physionomie qui imposoit. Il avoit l'esprit fin, le jugement bon, le cœur grand ; & possédoit sur-tout le précieux talent de se faire aimer. Il se distingua par sa valeur, lorsqu'il n'étoit qu'Officier subalterne ; par sa prudence, & par la foule des vertus guerrières quand il commandoit en chef. Aussi toutes ses entreprises lui réussissoient. Il prenoit les villes quand il en faisoit le siège ; quand il livroit des batailles il étoit victorieux.

Le second Empereur de la petite Dynastie des *Tcheou* postérieurs, *Ché-tsoung*, qui se connoissoit en mérite & surtout en mérite militaire, le mit à la tête des troupes de l'Empire, en qualité de Généralissime, & l'envoya contre les Tartares qui ne cessoient de faire des excursions & de piller les villes des frontières qui étoient sans défense. *Tchao-*

koang-yng les eut bientôt chassés, & réduits à ne plus ofer paroître. Revenu à la Cour, il fut admis dans le Conseil secret, & *Ché-tsoung* penchoit toujours à suivre son avis dans les affaires, sur-tout dans celles qui avoient rapport à la guerre. Cet Empereur etant mort sur la fin de la fixieme année de son regne (959 de l'ere chrétienne), il eut pour successeur *Koung-ty* son fils, âgé d'environ onze à douze ans. Un peu avant sa mort, il avoit nommé un Conseil de Régence dont *Tchao-koang-yng* devoit être un des principaux membres.

Le jeune Empereur etoit à peine sur le trône, que les Tartares firent de nouvelles excursions sur les frontieres de l'Empire. Le Conseil de Régence ne voulant pas leur laisser le tems de faire des conquêtes, mit promptement une armée sur pied, & nomma *Tchao-koang-yng* pour la commander. Les divers corps s'étant rassemblés aux environs de la capitale, le Général, après avoir reçu ses derniers ordres de la Cour, se mit en marche dans tout l'appareil de sa dignité, pour se faire reconnoître à la tête de l'armée & en prendre le commandement.

En sortant du Palais où il avoit été saluer l'Empereur pour la dernière fois, il fut suivi d'une multitude de gens du peuple qui sembloit déjà le regarder comme son Maître. *Voilà*, se disoient-ils les uns aux autres, *celui qui devoit être notre Empereur, & non point un enfant tel que celui que nous avons aujourd'hui*. Quelques-uns même s'émanciperent jusqu'à crier: *dix mille ans à Tchao-koang-yng*; formule d'acclamation qui, chez les Chinois, equivaut à celle de *vive le Roi*, usitée parmi nous.

S'il n'y avoit point de complot formé pour placer *Tchao-koang-yng* sur le trône, on peut dire que ce fut là l'origine, en même tems que le signal de la révolution. Ceux de la suite du Général, frappés de ce qu'ils venoient d'entendre,

le répéterent à ceux de l'armée ; & ceux-ci par des cris redoublés de *dix mille ans à Tchao-koang-yng ; vive Tchao-koang-yng dix mille & dix mille ans*, firent naître dans l'esprit des Officiers l'idée d'élever leur Général à la dignité suprême. Deux des plus distingués d'entre eux, dont l'un s'appelloit *Kao-hoi-té*, & l'autre *Tchao-yen-hoei*, profiterent sur le champ de la bonne volonté des troupes, pour exécuter avec succès un projet qui auroit souffert bien des difficultés dans toute autre circonstance, & qui eût peut-être échoué, s'ils avoient laissé à cette première ardeur le tems de se ralentir. Ce jour même & la nuit suivante ils pressentirent ou firent pressentir tous les Officiers ; & après s'être assurés de leurs suffrages, ils publièrent leur dessein à l'armée entière qu'ils firent mettre sous les armes dès la pointe du jour.

Tchao-koang-yng étoit à peine sorti des bras du sommeil quand les Officiers généraux entrèrent dans sa tente, & le saluerent comme leur Empereur. Il crut d'abord que ce qu'il voyoit n'étoit qu'un rêve ; & il ne fut bien assuré qu'il veilloit, que lorsqu'on le revêtit de la casaque jaune, qui étoit alors l'habillement distinctif des Empereurs. On prétend qu'il voulut faire quelque résistance, mais qu'on l'empêcha de parler, qu'on le fit monter à cheval malgré lui, & qu'on le conduisit ainsi à la tête du camp pour l'y faire proclamer par les Soldats. En effet, dès qu'il parut, ce ne fut qu'un cri de joie. *Dix mille ans*, dirent toutes les bouches, *dix mille & dix mille ans* à notre nouvel Empereur (*ouan-foui, ouan-ouan, ouan-foui*). Après ce premier transport, tous se prosternerent, & firent en l'honneur de leur Général les cérémonies respectueuses qu'on ne fait qu'en présence des Empereurs.

Pendant que tout se passoit ainsi à l'armée, ceux des Officiers qu'on avoit envoyés à la ville pour donner avis de

la révolution, s'affurèrent des portes, des principaux postes, des tribunaux & du Palais impérial.

Tchao-koang-yng se voyant ainsi placé sur le trône, sans l'avoir recherché, sans y avoir contribué, & même malgré lui, profita d'un moment de silence pour faire savoir ses intentions. Voici, au rapport des Historiens, comment il s'exprima.

« En vous déterminant à ce que vous venez de faire, vous
 » avez peut-être cru que parce que je suis votre Général,
 » je vous procurerois, devenu Empereur, des avantages
 » particuliers que vous n'oseriez espérer de tout autre Maître.
 » Si telles ont été vos vues, je vous déclare que je n'ac-
 » cepterais jamais, quoi que vous puissiez faire, une dignité
 » à laquelle la naissance ne me donne point de droit. Si au
 » contraire, en voulant m'élever à la dignité suprême, vous
 » n'avez envisagé que le bien de l'Empire, vous devez être
 » résolu à m'obéir exactement dans tout ce que je vous
 » commanderai ».

A ces mots, tout le monde se mit à genoux, & l'on jura d'une commune voix, qu'on étoit dans la disposition d'exécuter fidèlement, & avec la plus grande exactitude, tout ce qu'il voudroit bien ordonner.

« Je vois, reprit alors *Tchao-koang-yng*, qu'il seroit
 » inutile de faire une plus longue résistance; mais, en me
 » prêtant à vos desirs, j'exige de vous, sous peine des plus
 » rigoureux châtimens, la promesse que vous ne ferez rien
 » contre le respect qui est dû au jeune Empereur & à toute
 » sa famille; que vous userez de toutes sortes d'égards envers
 » les Ministres d'Etat & les Grands de l'Empire; que vous
 » regarderez tous les Tribunaux, comme des lieux sacrés
 » qu'il n'est pas permis de violer; & que vous ne pillerez
 » ni les Trésors publics, ni les maisons des Citoyens: j'aurai
 » soin

« soin de vous dédommager d'ailleurs de votre réserve à cet
« egard. A ces conditions, je consens à être votre Empereur ».

Aussi-tôt tous s'écrièrent d'une commune voix : *nous obéi-
rons fidèlement ; nous ne nous écarterons en rien de ce que
vous venez de nous prescrire.* Toute l'armée se mit alors en
mouvement, & s'avança du côté de la ville, à la suite du
nouvel Empereur. Comme on n'en étoit pas éloigné, on arriva
le soir même sous les murailles, & *Tchao-koang-yng* donna
de là ses ordres pour que tout fût disposé pour son entrée
du lendemain. Deux de ses Officiers généraux furent chargés
de prendre les devants pour aller instruire ceux du Conseil
de Régence, les Ministres d'Etat & les Grands de ce qui
venoit de se passer à l'armée. Ils devoient en même tems
rassurer le Peuple contre les frayeurs qu'il auroit pu prendre
en voyant tant de gens armés.

Les deux Ministres d'Etat, *Fang-tché* & *Ouang-pou*, étoient
encore en affaires dans le Palais, lorsque celui qui devoit
leur intimar les ordres du nouvel Empereur, y arriva pour
s'en rendre maître. L'un des Capitaines des Gardes du jeune
Prince, voulut d'abord faire quelque résistance ; mais le grand
nombre l'eut bientôt mis hors de combat. On conduisit les
deux Ministres en présence de *Tchao-koang-yng* qui s'étoit
logé à l'entrée de la ville, dans l'hôtel des Princes étran-
gers. On dit qu'aussi-tôt qu'il aperçut ces deux Ministres,
de grosses larmes lui tombèrent des yeux, & qu'il leur parla
ainsi : « Je suis confus de vous voir comme vous êtes, &
« de me voir ce que je suis. Un seul jour a fait ce grand
« changement. Je vous ai mandés pour savoir de vous ce qu'il
« convient de faire dans les circonstances critiques où nous
« nous trouvons ».

Sans donner aux Ministres le tems de répondre, l'un des
Officiers qui étoient présens, mettant le sabre à la main,

prit la parole & dit : « Il n'y a point à délibérer : l'Empire » n'a point de Maître, & nous en voulons un. Y a-t-il quel- » qu'un qui soit plus digne de monter sur le trône que notre » Général ? Ces mots, prononcés d'un ton imposant, & par un homme qui avoit le fer levé, firent plus d'effet que n'eût pu faire le plus beau discours. Les deux Ministres s'avancèrent jusqu'auprès de *Tchao-koang-yng*, se prosternèrent à ses pieds & le reconnurent pour Empereur.

Après cette courte cérémonie, *Tchao-koang-yng* les renvoya au Palais donner les ordres pour la cérémonie solennelle de la proclamation.

Pendant que les Ministres donnoient en apparence ces ordres, dont ils n'étoient eux-mêmes que les simples exécuteurs, *Tchao-koang-yng* se mit en marche pour aller prendre possession du Palais. Toutes les rues par où il devoit passer étoient bordées de Soldats, & les principaux Officiers de son armée formoient son cortège. Il y arriva aux acclamations d'un peuple infini qui, charmé de l'avoir pour maître, ne pouvoit se lasser de témoigner sa joie par les cris redoublés de *dix mille ans*, *dix mille ans*, & encore *dix mille ans* à notre auguste Empereur. Lorsqu'il fut parvenu jusqu'à la cour intérieure qui conduisoit à la salle du trône, *Tao-kou*, l'un des Officiers de la couronne sous le regne qui venoit d'expirer, lui présenta, de la part de son maître, l'acte authentique par lequel ce jeune Prince abdisoit l'Empire en sa faveur. *Tchao-koang-yng* se mit à genoux pour le recevoir, & après s'être relevé, il entra dans la salle. Là on le revêtit des habits impériaux, on le plaça sur le trône ; & les Princes, les Grands & les Mandarins de tous les ordres, le reconnurent d'un commun accord, avec les cérémonies accoutumées, pour seul & légitime Souverain de tout l'Empire de la Chine.

Ainsi finirent les tems orageux de la tyrannique domination des cinq petites Dynasties que l'on appelle *postérieures*. Les beaux jours d'*Yao* & de *Chun* vont revivre sous le regne du grand *Tai-tsou* des *Soung*. Ce Prince, comme un autre bienfaiteur, va répandre ses bénignes influences pour rendre sa vigueur primitive à une semence épuisée & dont la vertu étoit presque éteinte ; il va relever la gloire d'un vaste Empire qui étoit prêt à succomber sous le poids des disgrâces, des malheurs & de l'infamie. Cet illustre fondateur d'une nouvelle Dynastie, va se rendre redoutable au-dehors par la force & le succès de ses armes ; il va se faire aimer & respecter au-dedans par la sagesse de son gouvernement. Son regne sera le regne de la justice, de l'ordre & des bonnes mœurs ; & par la protection constante qu'il accordera aux Lettres, il les fera fleurir d'une manière plus brillante qu'elles n'avoient encore fait. Heureuse cependant la Chine, si parmi les fruits exquis que la plupart de ces fleurs produisirent dans la suite, il ne s'en fût point trouvé qui eussent renfermé ce poison subtil au moyen duquel la vigoureuse constitution de la doctrine de Confucius & des anciens, fut presque entièrement altérée.

Après que *Tchao-koang-yng* eut été proclamé solennellement, il déclara qu'il venoit d'affurer le trône à une nouvelle Dynastie, & qu'il vouloit que cette Dynastie portât le nom du pays des *Soung* dont il avoit eu le Gouvernement. Il fit ensuite un apanage au Prince qui venoit de lui céder l'Empire, & lui donna la principauté de *Toheng*. La mere de ce jeune Prince conserva le nom & toutes les prérogatives d'Impératrice-mere, & eut en conséquence un Palais, des équipages, des Officiers, & une maison convenables à son rang. Il fit publier une amnistie générale dans tout l'Empire ; & envoya des Couriers dans les différentes Provinces

pour faire part de son élévation à ceux qui les gouvernoient, & leur intimer en même tems ses ordres. Il confirma tous les Mandarins, tant de lettres que d'armes, dans l'exercice de leurs dignités, charges ou emplois ; leur distribua des graces & des bienfaits, & fit en leur faveur une promotion générale par laquelle chacun d'eux fut élevé d'un degré.

Il avoit à peine fini ces premiers réglemens, qu'il se disposa à aller rejoindre son armée pour la commander en personne, contre les Tartares & le Roi des *Han*. Sur cela les Grands qui étoient les plus dévoués à ses intérêts, lui représenterent qu'il n'étoit pas de la prudence de quitter si-tôt la capitale pour aller combattre au-delà des frontières ; qu'il pourroit arriver, pendant son absence, une révolution peu différente de celle qui lui avoit donné l'Empire ; & qu'en un mot on ne sauroit être trop sur ses gardes dans les commencemens d'un regne non encore affermi.

« Mes amis, leur répondit-il, soyez tranquilles sur mon sort. Si le ciel m'a donné l'Empire, comme il y a tout lieu de le croire aujourd'hui, les hommes ont beau faire, ils ne sauroient me l'ôter. Si le ciel au contraire ne veut pas que je regne, j'aurois beau faire moi-même, toutes mes précautions ne serviroient qu'à me faire échouer. *Ché-tsoung*, pere de l'Empereur que je remplace, a employé toutes sortes de voies pour conserver le trône dans sa famille. Il a fait mourir quantité de braves gens qui n'avoient d'autre crime que d'avoir le visage large & les oreilles longues ; & cela parce qu'un devin s'étoit avisé de lui dire que l'Empire ne passeroit à une autre race qu'après qu'un homme à visage quarré & à longues oreilles l'auroit enlevé à la sienne. J'ai la face plus large & plus quarrée, j'ai les oreilles plus longues qu'aucun de ceux qu'il fit périr sous différens prétextes, mais, dans la réalité, pour cette seule raison ; & il ne se

« défia jamais de moi, quoiqu'il me vît très-souvent. Instruit
 « de son foible, je vous avoue que je n'étois jamais en sa
 « présence sans quelque appréhension. Cependant malgré ma
 « face quarrée & mes longues oreilles, il m'honora toujours
 « de ses bontés, & ne craignit pas de me confier ses armées.
 « Croyez-moi, mes amis, comptons sur le ciel, & prépa-
 « rons tout pour un prompt départ ».

Peu de jours après, vint un courier des frontieres qui lui annonça que, sur l'avis que les Tartares & le Roi des *Han* avoient eu qu'il alloit marcher contre eux à la tête d'une puissante armée, ils s'étoient retirés dans leurs Etats respectifs. Une si agréable nouvelle ne pouvoit être annoncée plus à propos. Elle laissa au nouvel Empereur la facilité de travailler au plutôt à réformer les abus, & à faire revivre les loix. Il dispersa son armée en différens lieux pour s'en servir au besoin contre les ennemis de l'Etat, ou contre ceux qui refuseroient de le reconnoître & de lui obéir. En attendant il se donna tout entier à l'étude du Gouvernement, & se fit un devoir capital d'en connoître exactement toutes les branches. Il ne nommoit aux emplois importans que ceux qui étoient proposés par les Sages, comme capables de les remplir avec honneur. Il ne plaça de lui-même, sans consulter personne, que quelques anciens Capitaines qui avoient été autrefois ses amis; & il ne les plaça que dans des emplois militaires dont il étoit comme certain qu'ils rempliroient bien les devoirs. Si ceux qu'il avoit ainsi placés venoient à se négliger, ou à se rendre coupables de quelque faute qui méritât punition; sans avoir egard à leurs anciens services, il les punissoit, pour l'exemple, comme il eût puni tout autre dans un cas pareil. Il est vrai qu'étant naturellement très-humain, ses punitions étoient toujours douces, & ne tendoient guère qu'à corriger. On en jugera par quelques traits que je vais rapporter.

Il avoit donné à *Han-tchao* le Gouvernement de *Koung-nan*. Cet Officier, quoique très-exact à s'acquitter des devoirs de sa charge, aimoit la bonne chère & les femmes. Ces deux passions lui firent faire des écarts très-peu dignes de la place qu'il occupoit. Il emprunta des sommes d'argent qu'il étoit hors d'état de rendre ; il fit enlever dans les villages de son district quelques jeunes personnes d'une beauté peu commune pour servir à ses plaisirs. L'Empereur le manda, & en présence de sa Cour, il lui dit : « C'est à mon tribunal » que je vous ai cité pour cette fois, & je veux bien être » votre seul juge. Je vous condamne à renvoyer chez leurs » parens toutes les filles que vous avez prises de force, ou » qu'on n'a pas osé vous refuser, & de leur donner, en les » renvoyant, de quoi s'entretenir le reste de leur vie, suivant leur état. Pour ce qui est des dettes que vous avez » contractées, comme je sais que vous êtes insolvable, & » que je me suis fait comme votre caution, en vous donnant » la place que vous occupez, c'est à moi à les acquitter ; » ainsi je m'en charge. Retournez à votre poste, & n'y faites » rien désormais qui puisse me rappeler le souvenir que vous » avez été coupable ».

Il se conduisit un peu plus rigoureusement en apparence envers un Officier du second rang, qu'il avoit recommandé à *Kouo-kin*, Général de l'armée qui étoit dans le *Chan-si*. Cet Officier du second rang, fier apparemment d'avoir été placé par l'Empereur lui-même, & ne croyant pas qu'il dût être soumis comme les autres, fut réprimandé pour avoir manqué à quelque chose qui avoit rapport au service. Son chagrin lui inspira des desirs de vengeance ; il se permit d'accuser mal-à-propos, & même de calomnier son Général sur des articles assez essentiels pour le faire casser s'il se fût trouvé véritablement coupable. L'Empereur qui étoit mesuré

dans toutes ses démarches, envoya secrètement sur les lieux des personnes de confiance, pour s'informer de la conduite de *Kouo-kin*, & ces personnes ayant déchargé ce Général de tous les chefs de l'accusation intentée contre lui, l'accusateur fut condamné à mort. Sa Majesté l'envoya à *Kouo-kin* lui-même pour qu'il le fît mourir de la manière qu'il jugeroit à propos. Dans ce tems-là les Tartares étant revenus sur les frontieres, les infestoient par leurs brigandages. *Kouo-kin* se disposoit à marcher contre eux, quand son accusateur arriva, portant avec lui sa condamnation & l'ordre de l'Empereur.

« Je ne vous ai point fait de mal, lui dit *Kouo-kin*,
» & vous avez voulu m'en faire. Je puis vous punir de
» tel genre de mort qu'il me plaira ; mais je ne veux pas
» me souiller de votre sang ; je veux au contraire vous
» mettre dans l'occasion d'effacer votre faute & de mériter
» votre pardon. Les Tartares infestent nos frontieres, je
» vous donne un Corps de troupes à commander : allez
» contre eux vous distinguer par quelque haut fait. Si vous
» les battez, je deviens votre ami, & je vous promets de
» travailler à votre fortune auprès de l'Empereur. Si vous
» êtes battu, ne revenez point auprès de moi, jetez-vous
» dans la riviere, ou punissez-vous de telle autre manière
» qu'il vous plaira ».

L'Officier va contre les Tartares, fait des prodiges de valeur, les bat, les dissipe, & revient auprès du Général lui rendre compte de sa conduite. *Kouo-kin* lui tint parole ; il sollicita pour lui le grade d'Officier général, & il l'obtint.

Parmi ceux que l'Empereur avoit placés de lui-même, étoit un nommé *Ouang-ichou*, Secrétaire de ses ordres, homme d'esprit, aimable, bienfaisant même ; mais adonné à ses plaisirs, & ennemi de tout ce qui pouvoit le contraindre.

Par des manieres un peu trop libres dans un homme en place, il avoit choqué les personnages graves de la Cour ; & , par sa négligence à expédier les affaires, il avoit indisposé presque tous les autres : mais comme l'Empereur l'aimoit, tous les Courtisans faisoient semblant de l'aimer aussi. Les Censeurs, plus hardis, crurent qu'il étoit de leur devoir de ne pas dissimuler. Ils accusèrent *Ouang-ichou* comme incapable de remplir un emploi aussi important que celui dont Sa Majesté l'avoit honoré, & demanderent qu'il fût cassé.

L'Empereur lut en plein Conseil la représentation des Censeurs. « Ils ont raison, dit-il, le Secrétaire de mes ordres, » est un homme qui fait les affaires les plus secretes de » l'état ; un homme de plaisir ne sauroit occuper dignement, » un pareil poste. Quand je n'étois que Général d'armée, » *Ouang-ichou* pouvoit me convenir ; il n'en est pas de même, » aujourd'hui. Elevé dès l'enfance parmi des Soldats, je ne » saurois avoir acquis les connoissances nécessaires pour bien » gouverner ; je veux bien faire, c'est à vous, Ministres & » Conseillers d'Etat, à m'instruire & à me diriger. Cherchez » quelque homme parmi les Lettrés, qui soit sage & entendu, » pour mettre à la place de *Ouang-ichou* que je casse dès- » à-présent ».

Le choix fut bientôt fait. Il y avoit à la Cour un Mandarin nommé *Teou-y*, Lettré du premier ordre, qui avoit déjà exercé avec honneur plusieurs emplois importants dans différens tribunaux. C'étoit peut-être, parmi les personnes d'un certain rang, l'homme le plus grave de l'Empire. Les Ministres & tout le Conseil le proposerent d'une commune voix. *C'est l'homme qu'il me faut, dit l'Empereur, qu'on l'appelle & qu'il entre en exercice dès aujourd'hui.* *Teou-y* regardoit la gravité & la décence comme ce qu'il y a de plus important à observer par un homme en place ; il ne cessoit d'en faire

faire des leçons à son maître qui, devenu Empereur, avoit conservé quelques restes de ces manières aisées & libres que l'on contracte à l'armée & dans l'enceinte d'un camp. Un jour qu'il étoit allé, hors des heures accoutumées, pour lui parler d'une affaire de quelque importance, il le trouva dans un de ses appartemens intérieurs, sans ceinture & sans bonnet. Il s'arrêta à la porte. Les Eunuques de la présence lui firent signe d'entrer; il n'y fit aucune attention. Les Gardes le lui dirent à haute voix; il n'en tint compte. Entrez donc, lui dit enfin l'Empereur lui-même d'un ton un peu fâché. « Je n'oserois, » répondit froidement *Teou-y*; vous êtes dans un déshabillé » de particulier, & c'est à l'Empereur que je viens parler » d'une affaire importante ». L'Empereur ne s'offensa point: il se fit apporter sa ceinture & son bonnet, s'affit gravement, & adressant la parole à *Teou-y*: *Suis-je bien ainsi*, lui dit-il. « Oui, Seigneur, répondit *Teou-y* en entrant. Je prie Votre » Majesté de faire attention qu'elle fonde une nouvelle Dy- » nastie; qu'elle ne regne que pour observer & faire observer » les loix; & qu'elle doit être pour tous ses sujets un modele » sur lequel ils puissent se former pour l'observation exacte » des usages & des cérémonies de l'Empire. Ce n'est que » par-là, Seigneur, que vous pouvez acquérir l'estime des » Sages, & assurer le trône à votre postérité ».

L'Empereur, après l'avoir écouté tranquillement, le remercia de l'avis, & l'assura qu'il en profiteroit. *En effet*, ajoute l'Historien que nous suivons, *depuis cet instant, ce grand Prince n'admit jamais en sa présence quelque Ministre, quelque Grand, ou quelque Mandarin, qu'il ne fût décemment vêtu, & dans une contenance telle qu'il convient à la suprême dignité de fils du Ciel.*

Après avoir suffisamment pourvu aux affaires générales du Gouvernement, il tourna ses vues du côté des Lettres. Il en faisoit un si grand cas, qu'il portoit le respect pour

elles, jusqu'à la vénération. Jamais il ne refusa d'accorder sa protection à ceux qui les cultivoient, & de les admettre en sa présence quand ils avoient quelque grace à lui demander. Il s'entretenoit familièrement avec eux ; il leur faisoit des questions sur les *King*, sur l'Histoire, sur la vénérable antiquité, & sur les Sages qui s'étoient le plus distingués dans les commencemens de la Monarchie & sous le regne des trois premières Dynasties. Sa complaisance pour eux alloit si loin qu'il les laissoit parler tant qu'ils vouloient, fût-ce même sur les objets les moins importans de la Littérature. Les Ministres & les Grands lui ayant représenté un jour, qu'il ne devoit pas se communiquer ainsi à cet essaim de Gens de Lettres, dont la plupart méritoient à peine ce nom : « Vous avez tort, leur répondit-il ; il n'est aucun d'eux qui ne soit en état de m'instruire, ou dont je ne puisse tirer des lumieres. Quelque mince que soit un Lettré, je trouve toujours quelque chose de nouveau à apprendre dans sa conversation ». Il ne s'en tint point à leur donner des marques stériles de bonté, ou des distinctions purement honorables. Il créa en leur faveur des charges & des dignités auxquelles il attacha des revenus. Il rétablit tous les anciens Colleges, & en fonda de nouveaux. Il voulut que dans chacun de ces Colleges, il y eût une Salle particuliere où il fit placer les portraits des Savans, & des Littérateurs d'un certain ordre. Il les partagea par classes ; mit Confucius à la tête d'eux tous ; & aux deux côtés de Confucius, dans le fond de la Salle, tous les anciens dont il voulut qu'on composât les Eloges particuliers ; il ordonna même qu'on les mît sous son propre nom, afin, dit-il, *d'apprendre à la postérité le cas que j'ai fait de ces grands hommes*. Pour ce qui regardoit les eloges des autres Savans dont les portraits entrèrent dans la Salle, il les donna à faire à ceux de sa Cour qui étoient Lettrés.

Après que tous ces Collèges eurent été ouverts, il s'y transporta en personne pour voir si tout étoit en état, & assista plusieurs fois aux leçons qui s'y donnerent. Il n'en sortoit jamais qu'il ne recommandât à ceux de sa suite de ne rien oublier pour faire faire de bonnes études à leurs enfans : car, leur disoit-il, « les Lettres sont le fondement » de tout ; elles apprennent à chacun à bien vivre suivant » son état, aux Souverains à bien gouverner, aux Magif- » trats à observer les loix, aux citoyens à être dociles envers » ceux qui sont préposés pour leur commander & les instruire, » aux gens de guerre à bien combattre. Aussi je veux que » ceux qui désormais embrasseront la profession des armes, » aient au moins étudié quelque tems ; & je vous déclare » que, même dans les emplois purement militaires, je donne- » rai toujours la préférence à celui qui sera Lettré, sur un » concurrent qui ne le sera pas ».

C'est à l'attention même qu'eut ce grand Prince d'inspirer l'émulation parmi les Gens de Lettres (disent d'une commune voix tous les Historiens) & encore plus aux soins qu'il eut de les récompenser suivant leurs travaux & leur mérite, que la Littérature est redevable des grands progrès qu'elle fit sous cette Dynastie : progrès qui, jusqu'au tems où nous vivons, ont toujours été en augmentant, quand les guerres du dehors ou du dedans n'y ont point mis d'obstacle. En effet, ajoutent-ils, si jamais la Littérature a joui du double avantage des richesses & des honneurs, c'est sur-tout sous le regne de cet illustre fondateur d'une des plus célèbres Dynasties qui aient occupé le trône Chinois. Il plaça les habiles Lettrés dans le ministère, dans les tribunaux, dans tous les postes qui ont un rapport immédiat avec le Gouvernement ; il écouta toujours avec bonté leurs avis & leurs remontrances : & il y avoit égard pour tout ce qui ne regardoit

que sa propre personne. Comme ils lui répétoient sans cesse qu'il n'en étoit pas d'un Empereur comme d'un Général d'armée, il étoit toujours sur ses gardes pour ne rien faire qui pût blesser le moins du monde la gravité qu'ils exigeoient de lui; & quand il lui arrivoit de s'oublier, ou de perdre patience, il ne manquoit pas de s'en punir lui-même en avouant son tort. Un jour, dans une partie de chasse, il tua, par un premier mouvement, le cheval qu'il montoit, parce que s'étant cabré dans le moment qu'il alloit tirer le gibier, il lui avoit fait manquer son coup. Les gens graves de sa Cour s'empresferent de lui faire sur cela des remontrances. « Vous » nous avez ordonné, Seigneur, lui dirent-ils, de vous avertir » de tout ce que vous feriez de contraire à la décence qui » convient à la sublime dignité de fils du Ciel. L'action dont » vous venez de nous rendre témoins en est tout-à-fait in- » digne ». « Vous avez raison, répondit l'Empereur en rougis- » sant, il ne m'arrivera plus de faire rien de semblable ». *Dès ce moment, ajoutent les Historiens, il renonça à un divertissement qui pouvoit le mettre dans le cas de commettre de pareilles fautes.*

Dans une circonstance où il s'agissoit de confier à un sujet un emploi important, *Tchao-pou*, l'un des Ministres, lui présenta dans un papier, écrit de sa propre main, la nomination de celui qu'il croyoit devoir elever, afin de la lui faire approuver. L'Empereur le prit, le lut; & soit qu'il fût indisposé contre celui qu'on proposoit, ou qu'il eût quelque autre personne en vue, il le rendit sans donner de réponse. Le lendemain le même Ministre lui présenta le même papier; l'Empereur l'ayant lu encore, le lui rendit comme la veille, sans donner de réponse; & en le lui rendant, il fit paroître quelque marque de mécontentement. Plusieurs jours après, le Ministre revint à la charge pour la troisième fois, & présenta le papier avec

DES CÉLEBRES CHINOIS.

les nom , surnom , âge & qualités du même personnage qu'il avoit proposé ci-devant. L'Empereur indigné , jette le papier par terre , le foule aux pieds & tourne le dos au Ministre , lequel sans se déconcerter , se baïsse gravement , le ramasse , l'effuie & dit en le remettant dans son sein : *Je le transcrirai pour le présenter une quatrième fois.*

Ce peu de mots , prononcés d'un certain ton , firent impression sur l'esprit de l'Empereur. Comme s'il eût voulu s'excuser auprès de son Ministre , il se retourne vers lui , & lui demande avec douceur pourquoi il s'opiniâtre ainsi à vouloir lui faire agréer un homme qu'il lui avoit témoigné par trois fois n'être pas de son goût. « C'est , répondit froidement le » Ministre , parce que je n'en connois pas dans tout l'Empire qui soit plus propre à bien remplir l'emploi pour lequel je le propose ». « A la bonne heure , reprit l'Empereur , donnez-moi votre papier pour que j'y mette le sceau de mon approbation ». « Cela ne se peut , Seigneur , répliqua le Ministre , ce papier est tout froissé. Dans l'état où il est , il ne doit pas être offert aux yeux de Votre Majesté. Je vais le transcrire ». L'Empereur réfléchit un moment ; puis , s'adressant à ceux de sa suite : « voilà , leur dit-il , les Ministres qu'il faut aux Souverains. Des hommes de cette trempe leur sont nécessaires , s'ils veulent bien gouverner. Je fais gré à *Tchao-pou* de la manière dont il vient de m'instruire. Il ne craint pas de me déplaire quand il s'agit du bien de l'Etat. Il a obtenu par sa fermeté , d'avoir placé un bon Officier. Que je serois heureux , si j'avois autour de moi beaucoup de gens qui me rappellassent à mon devoir lorsque je m'en ecarte ! J'ai tort d'avoir rejeté avec mépris le papier qu'il me présentait ; j'ai encore un plus grand tort de l'avoir foulé aux pieds ; mais vous devez me passer quelque chose , je me ressens encore un peu de mon ancien état ».

P O R T R A I T S

Les deux traits que je viens de rapporter suffiroient presque seuls pour prouver combien ce sage Prince étoit attentif sur lui-même , pour ne pas mécontenter ceux qui l'aidoient dans le gouvernement , lors même qu'ils lui donnoient quelque sujet de le faire , par des discours qui n'étoient pas assez mesurés. Il aimoit mieux souffrir quelque chose de leur part , que de s'exposer à leur fermer la bouche sur ses défauts. Il n'igneroit pas qu'il en avoit contracté plus d'un dans la liberté de son premier genre de vie ; mais comme il n'avoit rien tant à cœur que de travailler efficacement à s'en corriger , il trouvoit toujours bon qu'on les lui fit appercevoir , qu'on les lui reprochât même sans détour. Sa complaisance & sa bonté n'avoient pas lieu seulement envers ceux qui approchoient le plus près de sa personne , elles s'étendoient sur tous les gens en place , elles embrassoient indistinctement tous les sujets , de quelque rang & de quelque état qu'ils fussent. Il s'informoit de leurs besoins , & ne manquoit pas d'y pourvoir quand ils lui étoient connus. Il corrigea , autant qu'il lui fut possible , tout ce qui , de près ou de loin , pouvoit aller au détriment du Peuple. Il abolit la plupart des impôts , aimant mieux , disoit-il , grossir ses trésors du fruit de ses épargnes , que d'exiger du Peuple ce qu'il ne peut donner sans s'incommoder. Il avoit cependant besoin de grandes sommes pour entretenir sur pied les armées qu'il envoyoit contre les rebelles , ou contre les ennemis de l'Etat ; mais il trouvoit dans les tributs ordinaires , bien économisés , de quoi fournir à tout. Aussi ne se permettoit-il aucune dépense inutile. Rien n'étoit si simple que ses ameublemens , ses equipages & tout son train. Il ne permettoit pas même aux Dames du Palais l'usage des pierreries & de la dorure. L'Historien rapporte à ce sujet , que sa fille , jeune Princesse très-aimable , & que l'Empereur aimoit beaucoup , l'ayant prié de lui donner un

char & un équipage un peu plus brillans que ceux qu'elle avoit, il lui répondit : « Ma fille, tout ce qu'il y a de précieux dans l'Empire, toutes les richesses qu'il renferme sont à moi : on fait que vous êtes mon enfant, que vous faut-il davantage ? De quelle distinction pouvez-vous donc avoir besoin ? Nous sommes placés bien haut, tous les yeux sont fixés sur nous ; il faut qu'ils y lisent le bon exemple. Si je vous donnois un char richement sculpté & un équipage brillant, soyez sûre que bien d'autres que vous voudroient en avoir de semblables. Dans peu le luxe s'introduiroit à la Cour ; de la Cour il passeroit à la ville, & de la ville il se répandroit bientôt dans toutes les Provinces. Gardons-nous de donner entrée à un mal qui jusques ici a été la perte des Empires, & de ceux qui les gouvernoient ».

De si beaux sentimens lui étoient inspirés sans cesse par les Sages, dont il ne refusoit jamais d'écouter les avis. Il n'attendoit pas même qu'ils prissent la liberté de lui en donner ; il les mettoit sur les voies, il les enhardissoit, il les provoquoit, pour ainsi dire. Il les faisoit chercher jusques dans le fond des provinces les plus reculées, & les plaçoit auprès de sa personne, ou dans la capitale, afin de les mettre à portée de pouvoir l'instruire quand il les en requéroit. On raconte qu'ayant appris qu'il y avoit dans un petit village, un Sage du premier ordre, nommé *Ouang-tchao-sou*, âgé de plus de 70 ans, il donna ordre qu'on l'allât chercher, & qu'on le conduisît avec honneur pour être introduit auprès de lui. Le vieillard arrivé, l'Empereur l'interroge sur sa manière de vivre, & en particulier sur les raisons qu'il pouvoit avoir de couler ainsi ses jours dans l'obscurité de la retraite, sous le regne d'un Prince qui ne cherchoit qu'à employer les personnes de sa sorte.

« Je ne suis qu'un homme très-ordinaire, lui répondit *Ouang-*

» *tchao-fou* ; il y a bon nombre d'années que je me suis retiré
 » au village pour m'y occuper de moi-même, méditer sur
 » l'*Y-king*, & tâcher de pénétrer tous les mystères qu'il
 » renferme ».

« Puisque vous avez tant médité sur l'*Y-king*, interrompit
 » l'Empereur, vous me ferez plaisir si vous voulez bien m'expli-
 » quer le premier des *Koa*, le trigramme *Kien* qui est le
 » symbole du Ciel ». Le vieillard obéit, & quand il fut à la
 ligne sous laquelle il est écrit : *le Dragon prend son essor vers*
le Ciel, il baissa les yeux, se recueillit profondément, puis
 s'adressant à l'Empereur : *Prince*, lui dit-il, *dans ce peu de*
paroles se trouve la plus sublime des instructions qu'on puisse
faire aux Souverains ; & tout de suite, entrant en matière,
 il lui expliqua les plus essentiels des devoirs de celui que le
 Ciel a mis au-dessus des autres pour les gouverner à sa place
 & en son nom. L'Empereur le laissa parler tant qu'il vou-
 lut, l'écouta toujours avec attention & même avec respect ;
 & quand il eut fini, il le remercia de sa complaisance, &
 l'assura qu'il tâcheroit de mettre à profit tout ce qu'il venoit
 d'entendre. « Je souhaiterois cependant, ajouta-t-il, que vous
 » pussiez me dire en deux mots ce que je dois faire pour
 » bien gouverner, pour être toujours content de moi-même,
 » & pour que les autres soient contents de moi ». « Seigneur,
 » lui répondit le vieillard, aimez vos Peuples, vous gouverne-
 » rez bien ; accordez très-peu de chose à vous-même, vous
 » jouirez d'un contentement toujours égal ; accordez beau-
 » coup aux autres, & ils seront contents de vous ». *Ces paroles*
sont admirables, dit l'Empereur ; & sur le champ il ordonna à un
 de ses Secrétaires de les écrire en gros caractères, & de les pla-
 cer dans ceux de ses appartemens où il alloit quelquefois jouir
 de lui-même, afin de pouvoir les méditer à loisir, quand il
 s'y rendroit.

Cette

Cette conversation finie, *Ouang-tchap-sou*, demanda en grace qu'on lui permît de retourner dans sa chere solitude ; pour y achever en paix le reste de sa carrière. L'Empereur y consentit ; mais les dernieres paroles qu'il avoit ouies de la bouche de ce Sage, le lui rendirent toujours présent à l'esprit. Chaque jour il les rappelloit à son souvenir ; chaque jour encore il tâchoit de mettre en pratique ce qu'elles prescrivoient. Il ne manqua jamais l'occasion de donner à tous ses sujets en général, des preuves effectives de son amour pour eux ; & quand cette occasion ne se présentoit pas d'elle-même, il avoit soin de la faire naître.

Un jour d'hiver qu'il étoit sorti de la ville pour aller faire quelque cérémonie au-dehors, la neige & un vent du nord violent rendant le froid très-piquant, on lui apporta une de ses meilleures fourrures pour mettre par-dessus ses habits. Ce bon Prince regardant alors d'un air riant les Grands de sa suite, leur dit : « Je vois d'ici bien des gens qui auroient plus » besoin d'une bonne fourrure que moi. *Ouang-tsiuen-pin* (c'étoit le nom du Général qui étoit alors à la tête d'une grosse armée dans le pays de *Chou*, qu'on appelle maintenant le *See-tchouen*) » est aujourd'hui au voisinage des hautes » montagnes du pays de *Chou*. Le vent, la neige & le froid s'y » font bien autrement sentir qu'ici. Je fais ce qui en est, » parce que j'en ai fait autrefois l'expérience. Ainsi qu'on » lui porte cette fourrure, & qu'on lui écrive de ma part » ces mots : *Je vous envoie, non de quoi vous garantir entièrement des rigueurs de la saison, mais seulement de quoi vous mettre un peu à couvert du grand froid. Je voudrois pouvoir en envoyer autant à chacun de ceux qui composent votre armée ; mais cela ne m'est pas possible. Dites-leur de se contenter de ma bonne volonté ; & pour leur prouver qu'elle est sincere, donnez à chaque particulier dix mille pieces de*

*« monnoie pour l'aider à se procurer quelque soulagement »
« suivant ses besoins ».* Ce don de dix mille pieces de monnoie equivaut à-peu-près à celui que feroit aujourd'hui le Roi en donnant dix ecus à chaque soldat.

Des attentions si marquées, si bienfaisantes & placées si à propos, attentions d'ailleurs qu'il avoit soin de renouveler de tems en tems, lui avoient tellement gagné le cœur des troupes, qu'il en étoit pour ainsi dire adoré. Rien ne leur coûtoit quand il s'agissoit d'exécuter ses ordres. Elles supportoient sans peine la faim, la soif, la rigueur des saisons, les fatigues de toutes les sortes. On obtenoit tout de leur docilité, dès qu'on leur disoit quelques-unes de ces paroles : *l'Empereur le veut ainsi ; tel est l'ordre de l'Empereur ; cela fera plaisir à l'Empereur ; l'Empereur en sera instruit ; ou d'autres semblables*, auxquelles elles ne se permettoient jamais de répliquer, quelque difficile, quelque dure que fût l'exécution de ce qu'on exigeoit d'elles. Alors elles affrontoient tous les périls, elles devenoient invincibles. Aussi, soit que ce grand Prince les commandât en personne, soit qu'il mît à leur tête ses Généraux, elles eurent par-tout, & presque toujours, les plus brillans succès. Elles chasserent les Tartares, domptèrent les rebelles, & soumirent tout l'Empire en-deçà & au-delà du *Kiang* à sa seule domination.

Je n'entreprendrai pas de faire l'énumération des batailles gagnées, des villes prises d'affaut, & de toutes ces opérations militaires qui assurèrent le trône à l'illustre fondateur des *Soung*. Il me faudroit écrire l'histoire générale, & je n'ai pour objet que de rassembler quelques traits pour esbaucher le portrait du grand *Tay-tsou*. Si je n'avois eu qu'à le crayonner à la Chinoise, j'aurois dit : il posséda dans un degré eminent les cinq vertus capitales ; *Jin, Y, Ly, Tché, Sin*, c'est-à-dire, *l'Humanité, la Justice, l'Amour de l'ordre, des*

cerémonies & des usages de la nation ; la droiture, la cordialité & la bonne foi ; & j'aurois ajouté que pendant tout le tems de son regne, il ne cessa pas de donner des exemples frappans de toutes ces vertus.

Son humanité se manifestoit sur-tout dans la manière dont il se conduisoit envers les vaincus. Il leur pardonnoit, il leur accordoit même sa bienveillance & son amitié, pour peu qu'ils témoignassent de repentir. Il les laissoit jouir de leurs privilèges, & jamais il ne fit couler leur sang que lorsqu'il lui étoit comme impossible de faire autrement. Les premiers ordres & les plus absolus qu'il donnoit à ses Généraux en les envoyant combattre, étoient toujours en faveur du Peuple. Quand vous prendrez des villes, leur disoit-il, ne les livrez pas au pillage ; empêchez que les Soldats ne fassent du dégât dans les campagnes ; j'aurai soin de les dédommager en leur procurant, à leur retour, de quoi vivre dans une honnête abondance au milieu de leurs familles. La vie de l'homme, disoit-il souvent, est ce qu'il y a de plus précieux sous le Ciel ; on ne sauroit apporter trop de soins pour empêcher qu'en ne l'ôte à qui que ce soit, sans y être contraint par les loix ou par la nécessité.

Ce fut parcequ'il étoit pénétré de ce grand principe, qu'il porta le fameux Edit par lequel il étoit défendu aux Gouverneurs de Province & aux Magistrats particuliers, dans toute l'étendue de l'Empire, de faire exécuter de leur chef des sentences de mort. Il voulut que ces sentences fussent envoyées au tribunal des crimes dans la Capitale, lequel, après avoir reçu & discuté toutes les pièces du procès, annulloit le jugement ou le confirmoit ; & si ce tribunal suprême jugeoit que le criminel méritoit justement la condamnation portée contre lui, il devoit en faire son rapport au Souverain qui seul, en cette occasion, jugeoit en dernier

ressort, en signant ou en ne signant pas. Le premier auteur d'un pareil Edit, n'eût-il fait que cet acte d'humanité dans tout le cours de sa vie, mériterait par cela seul d'être mis au nombre des bienfaiteurs du genre-humain. Aux preuves non-équivoques de son humanité, il joignit l'exercice constant d'une justice des plus exactes. Il fut s'arrêter au milieu de ses victoires ; & refusa d'enlever aux Tartares qu'il avoit vaincus & qu'il pouvoit dépouiller, ce qu'ils possédoient légitimement. Il se contenta de reprendre sur eux ce qu'ils avoient eux-mêmes pris sur les possessions de l'Empire.

Son attachement aux cérémonies & aux usages reçus, l'empêcha-toujours d'établir de nouvelles loix. Il avoit coutume de dire qu'il se croiroit trop heureux, s'il pouvoit faire revivre les sages institutions qui avoient eu lieu sous les grands Princes *Yao*, *Chun*, *Tcheng-tang*, *Ou-ouang* & les autres qui ont illustré la Monarchie.

Sa droiture étoit à toute épreuve. Il étoit incapable de parler autrement qu'il ne pensoit, & d'agir autrement qu'il ne parloit. Jamais les raisons d'Etat, de politique, d'intérêt personnel, ne furent pour lui un prétexte plausible de s'écarter le moins du monde de ce que prescrit une vertu qui devoit être celle de tous les hommes. Mais s'il en pratiquoit lui-même les devoirs dans toute la rigueur, il exigeoit la même exactitude de la part des autres. Quiconque étoit coupable en ce genre, étoit par-là même son ennemi.

La cordialité, la franchise, la bonne-foi qui brilloient dans toutes ses actions, & qui étoient les regles fideles de toute sa conduite lorsqu'il n'étoit que Particulier, ne l'abandonnerent point après qu'il fut monté sur le trône. Il en fit toujours ses plus cheres délices, & les fit aimer, admirer même au-dehors, dans les circonstances où il eut occasion de les faire valoir. Parmi celles qu'offre l'histoire, je n'en choisiss que deux.

La première fut lors de la conquête du pays de *Han*, qui est aujourd'hui la Province de Canton. *Lieou-tchang* qui en étoit Souverain, étoit un Prince fourbe & dissimulé qui avoit trompé plusieurs fois les Généraux de l'Empereur, & l'Empereur lui-même. Après qu'il eut perdu ses Etats, l'Empereur lui fit grace, lui donna le titre de Prince du troisième ordre, & le nomma Capitaine général de ses propres Gardes. Avec ces titres honorables, il joignit des revenus proportionnés, lui fit une maison complète, & le combla de dons précieux en bijoux & en meubles dont il savoit que ce Prince étoit très-curieux.

Un jour que l'Empereur prenoit le plaisir de la pêche aux environs d'un étang qu'il avoit fait creuser lui-même dans l'enceinte d'un de ses Palais, le Prince de *Han*, qui étoit de la partie, lui faisoit sa cour d'une manière très-agréable : car il avoit beaucoup d'esprit, & étoit très-prompt aux réparties. L'Empereur voulant le distinguer de ses autres courtisans, fit apporter une coupe de vin, & la lui présenta lui-même. *Lieou-tchang* se rappelant alors que c'étoit de cette manière qu'il avoit fait périr plusieurs Grands de sa propre Cour qui lui faisoient ombrage, lorsqu'il gouvernoit les Etats de *Han*, crut que l'Empereur en vouloit faire de même à son égard, en lui donnant du vin empoisonné. Il changea de couleur, & se jettant aux pieds de Sa Majesté : « Je vous » conjure, Seigneur, lui dit-il, de vouloir bien vous souvenir que vous m'avez fait grace. Je suis coupable envers » Votre Majesté, j'ai mérité plus d'une fois la mort par mes » révoltes : mais vous m'avez permis de vivre, vous m'avez » pardonné. Un grand Prince n'a que sa parole ».

L'Empereur, le regardant avec bonté, lui répondit : « *Lieou-tchang*, vous ne me connoissez pas. Sachez que mon cœur » est dans les entrailles de tous mes sujets. Y resteroit-il »

» long-tems, si j'étois capable de ce dont vous me soup-
 » çonnez ». A l'instant il reprend la coupe, en avale la liqueur,
 & offre à *Lieou-tchang* celle qu'on avoit préparée pour lui-
 même. « La crainte ôte le jugement, dit *Lieou-tchang*, en
 » recevant cette autre coupe; je prie Votre Majesté de me
 » pardonner cette nouvelle faute ». L'Empereur oublia tout
 & parla d'autre chose,

Sa franchise & sa bonne foi parurent avec encore plus
 d'éclat à l'occasion du Roi de *Ou-yué*. Ce Prince, voyant
 qu'il ne manqueroit pas de succomber sous l'effort des armes
 impériales, s'il attendoit qu'elles se tournassent contre lui,
 prit le parti d'envoyer des Ambassadeurs à *Tay-tsou* pour lui
 soumettre ses Etats, & lui en demander l'investiture. L'Em-
 pereur accepta sa soumission, traita très-bien ses Ambassadeurs,
 & en les renvoyant; « Il faut bien, leur dit-il, que votre
 » Maître & moi nous voyions au moins une fois. Priez
 » le de ma part de venir faire un petit voyage jusqu'ici;
 » je ferai de mon mieux pour le bien recevoir; vous pouvez
 » l'assurer qu'il n'y a rien à craindre pour lui. J'honore le
 » *Chang-ty*, oserois-je le tromper » ?

Les Ambassadeurs s'acquitterent exactement de la commis-
 sion, ce qui mit le Roi de *Ou-yué* dans un étrange embarras.
 S'il contentoit l'Empereur, il couroit risque d'en être retenu,
 & de ne plus revenir dans ses Etats; s'il le mécontentoit,
 il s'exposoit à tout perdre. Après avoir délibéré long-tems, il
 crut qu'il pouvoit se fier à la parole d'un grand Prince, &
 partit accompagné de son Epouse & de son fils aîné,

Arrivé à la Cour, l'Empereur le reçut avec tous les hon-
 neurs dus à son rang. Il le logea dans un magnifique Palais
 qu'il fit orner beaucoup mieux que n'étoit le sien propre;
 il alla le visiter en personne, mangea avec lui comme avec
 son égal, & le combla de présents. Il voulut qu'il jouît à

la Cour du titre & de toutes les prérogatives de Prince du premier ordre, lui donna son propre sabre, & lui permit de se porter, même quand il viendrait au Palais, & en sa présence : faveur unique, parce qu'à l'exception des Gardes, personne à la Cour ne pouvoit être armé.

Des honneurs si distingués, loin de flatter le Roi de *Ou-yut*, lui plongeient, pour ainsi dire, le poignard dans le sein. Il s'imagina qu'on ne le traitoit si bien que pour lui adoucir le chagrin que devoit lui causer la perte de ses Etats dont il ne doutoit presque point qu'on ne l'eût privé. Cette appréhension le rendoit triste & rêveur ; l'Empereur s'en aperçut & eut pitié de lui. Après l'avoir retenu deux mois, il lui dit un jour, en le voyant s'approcher pour lui faire sa cour à l'ordinaire : « Eh bien, Prince, ne pensez-vous pas encore » à vous en retourner ? Il y a long-tems que vous êtes absent » de vos Etats. Quelque plaisir que j'aie de vous voir, je » sacrifie ma satisfaction à celle de vos sujets. Ils doivent » être inquiets sur votre compte ; allez les revoir le plutôt » qu'il vous sera possible. Vous pouvez partir dès demain. » J'ai déjà tout fait préparer pour votre voyage ».

Il est aisé de se figurer les sentimens que ces dernières paroles inspirerent au cœur du Prince. Il partit le plutôt qu'il lui fut possible. Avant son départ, il eut son audience de congé dans laquelle l'Empereur, après lui avoir donné ses ordres, le combla de nouveaux dons, & lui remit, de ses propres mains, un gros paquet scellé & enveloppé dans de la soie jaune, en lui disant : « De tous les présens que je vous » fais, c'est-là le plus précieux. Vous en conviendrez vous- » même quand vous serez arrivé chez vous ; car c'est chez » vous seulement que je veux que ce paquet soit ouvert, » & il faut l'ouvrir vous-même. J'exige cette marque de com- » plaisance de votre part ». Le Prince promit d'obéir, fit

ses dernières cérémonies , & alla tout disposer pour un voyage que ses craintes lui avoient comme persuadé qu'il ne feroit jamais , ou qu'il croyoit du moins ne devoir pas faire si-tôt. Arrivé dans son Palais, il n'eut rien de plus pressé que d'ouvrir le paquet qui renfermoit le plus précieux de tous les dons que lui avoit fait l'Empereur. Il s'attendoit à trouver quelque bijou rare , ou quelques pierreries du plus haut prix ; mais quelle fut sa surprise quand il ne vit qu'un assemblage de feuilles de papier , écrites par différentes mains ! Il lit, & change de couleur. Tous ces papiers n'étoient que les requêtes & les suppliques que les Ministres, les Grands & la plupart des Princes même, avoient présentées à l'Empereur pour lui persuader qu'en bonne politique, il ne devoit pas permettre au Roi de *Ou-yué* de retourner dans ses Etats. Les uns opinoient à l'envoyer en exil sous bonne garde , les autres à lui donner la Cour pour honnête prison , & le grand nombre à le faire mourir.

Pénétré tout à la fois de frayeur sur le danger qu'il avoit couru ; & de reconnoissance envers le grand Prince dont il éprouvoit les bontés , il écrivit à l'Empereur pour l'en remercier ; divulgua par-tout les marques qu'il avoit reçues de sa bonne foi à toute épreuve ; & devint de tous les Vassaux de l'Empire celui qui lui fut le plus sincèrement attaché.

Après avoir brièvement exposé combien *Tai-tsou* étoit exact dans la pratique des cinq vertus capitales , l'Humanité , la Justice , l'Amour de l'ordre , des cérémonies & des usages reçus de la Nation , de la Droiture & de la Bonne Foi , je finirai son portrait à la Chinoise par quelques traits qui caractérisent sa piété filiale ; & je dirai qu'il avoit cette vertu si profondément gravée dans le cœur , qu'il ne lui arriva jamais de s'écarter le moins du monde de ce qu'elle prescrivait. Ayant perdu son père de bonne heure , il s'attacha à servir sa vertueuse
mere

mere avec toute l'attention & tous les soins qui dépendoient de lui. Pénétré de la plus profonde estime pour cette femme forte à qui il devoit le jour, il lui attribuoit son élévation sur le premier trône de l'univers. *C'est pour récompenser ses vertus dans ma personne*, disoit-il souvent, *que le Ciel m'a placé si haut*. Il en étoit si persuadé que, même étant Empereur, il n'écoutoit jamais qu'à genoux ce que sa mere avoit à lui dire d'un peu important; & il regardoit alors toutes ses paroles, comme autant d'ordres irrévocables qu'il ne lui étoit pas permis d'enfreindre.

Lorsque cette Princesse fut reconnue solennellement par tous les ordres de l'Etat pour l'Impératrice-mere, loin de donner des marques de joie, elle en donna au contraire d'indifférence, d'inquiétude, & même de tristesse. Quelqu'un de sa suite lui ayant demandé si elle se trouvoit mal: « Non, dit-elle, » mais je ne puis penser, sans une espece de frayeur, aux » devoirs qui sont imposés à tous ceux qui sont à la tête » des autres. Si l'on n'est pas au-dessus d'eux par ses propres » vertus, on n'est qu'une personne ordinaire, indigne d'occu- » per un si haut rang. C'est cette pensée qui empoisonne le » plaisir que j'aurois naturellement de me voir avec mon » fils à la tête de l'Empire ».

A ces mots, l'Empereur, en présence de tout le monde, se jette à ses pieds, la remercie de l'instruction qu'elle venoit de lui donner, & lui promet que tant qu'il aura un souffle de vie, il fera tous ses efforts pour la mettre en pratique dans toute son étendue. Il lui tint parole.

Lorsque cette même Princesse fut sur le point de mourir, l'Empereur la pria à deux genoux de vouloir bien déclarer ses dernières volontés. « Mon fils, lui répondit-elle, à quoi » attribuez-vous l'honneur d'avoir été placé sur le trône » ? » C'est, repliqua sur le champ l'Empereur, c'est aux vertus de

« mes ancêtres, & aux vôtres, que je le dois ». « Vous vous
 » trompez, reprit sa vertueuse mere ; ce n'est qu'à la foiblesse
 » du jeune Empereur que vous avez remplacé. *Koung-ty*
 » n'étoit qu'un enfant, & il falloit à l'Empire un Maître qui
 » fût en état de le gouverner, & de le bien gouverner. On
 » jetta les yeux sur vous. La même chose pourroit arriver
 » après votre mort, si vous nommiez quelqu'un de vos en-
 » fans pour être votre successeur. Vous avez trois freres qui
 » peuvent très-bien vous remplacer l'un après l'autre. Que
 » *Tchao-koang-y* vous succede immédiatement ; qu'après lui
 » *Tchao-koang-mei* regne, & que *Tchao-té-tchao* monte sur
 » le trône après eux. Voilà, mon fils, quelle est ma der-
 » niere volonté. Vous ferez bien d'y avoir egard, parce que
 » j'en envisage l'exécution comme le seul moyen d'affurer à
 » votre race la souveraineté à laquelle vous êtes parvenu le
 » premier ».

L'Empereur frappa la terre du front, remercia sa mere ;
 & lui promit qu'il ne s'écarteroit en rien de ce qu'elle
 venoit de lui prescrire. L'événement prouva qu'il promettoit
 avec sincérité : car, étant sur le point de mourir lui-même, il
 nomma *Tchao-koang-y*, le premier de ses freres, que sa mere
 lui avoit désigné pour son successeur à l'Empire, & se contenta
 de lui recommander ses enfans.

Enfin cet illustre Prince, qui s'étoit fait aimer de tous
 ceux qui l'avoient connu quand il n'étoit que simple parti-
 culier ; adorer, pour ainsi dire, de tous ses sujets quand il
 fut sur le trône ; qui fit fleurir la vertu & les Lettres au-dedans ;
 qui porta la terreur de ses armes au-dehors ; qui dompta les
 rebelles, vainquit les ennemis & remit à l'Empire tous les
 pays qui en avoient été démembrés sous les regnes de ses
 prédécesseurs, après avoir regné 16 ans, mourut à la cin-
 quantieme année de son âge, l'an de l'Ere chrétienne 975.
 Son corps fut déposé à *Young-tchang-ling*.

Baïffons le voile fur la manière dont ce grand Empereur est monté fur le trône. Croyons, ou faisons semblant de croire avec les Chinois, que c'est sincèrement malgré lui qu'il s'y est placé; & nous pourrons le comparer à tout ce que l'ancienne Grece & Rome même ont jamais eu de plus illustres Souverains (1).

SOUNG, JÊN-TSOUNG,

Quatrième Empereur de la Dynastie des Soung.

Après la mort du grand *Tai-tsou*, fondateur de la Dynastie, *Tchao-koang-y* son frere lui succéda & régna 21 ans. C'est celui qu'on appelle, dans l'histoire, du nom de *Tai-tsoung*. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, gouverna avec la même sagesse & les mêmes succès, & acheva d'affermir le trône dans sa famille. Il laissa l'Empire au troisième de ses fils, *Tchen-tsoung*, dont le regne, qui dura 25 ans, fut mêlé de bien & de mal. Les commencemens en furent glorieux; mais ce Prince, dégénérant peu-à-peu de la vertu de ses ancêtres, se livra à tous les excès de la superstition la plus stupide, qui le rendirent méprisable de son vivant;

R E M A R Q U E.

(1) La Dynastie fondée par *Tchao-koang-yng*, surnommé *Soung*, *Tai-tsou*, est la vingtième de celles qui ont occupé le trône Chinois, depuis le grand *Yu* qui donna commencement à la première l'an avant Jesus-Christ 2207, dix ans après la mort de Jacob.

On l'appelle communément la grande Dynastie des *Soung* pour la distinguer d'une autre Dynastie qui portoit aussi le nom de *Soung*, &

qui est l'une des cinq petites Dynasties antérieures. Celle-ci commença l'an de Jesus-Christ 420, & ne dura que 60 ans, pendant lesquels elle donna huit Empereurs; & celle-là, je veux dire la grande Dynastie des *Soung*, ne commença que l'an de Jesus-Christ 960, donna dix-huit Empereurs dans l'espace de 319 ans, & fut éteinte par les *Yuen*, ou Tartares Mongoux, l'an 1279.

& odieux à la postérité. Le sixieme de ses fils, qui prit après lui les rênes du gouvernement, fit oublier, par un regne qui fut celui de l'Humanité, de la Vertu & des Lettres, des egaremens indignes de la majesté du trône. Le nom de ce Prince est *Jen-sfoung*.

Il porta d'abord le nom de *Cheou-y*, on lui donna ensuite celui de *Tcheng*. Il n'avoit que 13 ans quand son pere mourut. En attendant qu'il fût en état de gouverner par lui-même, l'Impératrice mere, sous le nom de Régente, se chargea de ce pesant fardeau, & le porta pendant onze années, ne laissant à son fils que le titre & les honneurs dépouillés de toute autorité. Il est vrai que cette Princesse possédoit au plus haut degré les plus essentielles des qualités qui font les grands Souverains. Elle avoit un génie vaste & propre à tout; elle y joignoit un discernement sûr dans le choix de ceux qu'elle employoit, & ne leur confioit d'ailleurs les affaires qu'après qu'elle les avoit examinées elle-même en particulier. Elle aimoit le peuple, & le déchargea d'une foule d'impôts qui empêchoient qu'il ne pût vivre à l'aise; mais en le favorisant ainsi, elle exigeoit une entiere obéissance aux loix, & se monroit inflexible quand il s'agissoit de punir les infraçteurs. Elle avoit dans toutes ses manieres un air de grandeur digne du poste eminent qu'elle occupoit. Enfin, elle possédoit toutes les vertus de son sexe, sans en avoir les défauts. Seulement il eût été à souhaiter qu'elle n'eût pas tenu si long-tems en tutelle, celui au nom duquel elle régnoit. Elle fut cause par là que son fils contracta une si forte habitude de cultiver en paix les vertus civiles, que quand il fut maître absolu, il négligea trop les vertus guerrieres. En effet, pendant les années 16, 17 & 18 de son regne, les Tartares ayant fait des irruptions sur les terres de l'Empire, s'emparèrent de plusieurs villes, & d'une assez grande etendue de pays. Tout le monde

Étoit d'avis qu'il falloit lever des troupes, pour aller repousser ces Barbares, & les faire repentir de leur témérité. *Jen-tsoung* ne voulut pas y entendre, & aima mieux faire la paix à des conditions peu honorables, que de mettre, disoit-il, toute la nation en mouvement, pour recouvrer quelques villes & une étendue de pays dont il pourroit se procurer la possession par d'autres voies que par celles des armes. Il lui en coûta des sommes immenses & une quantité exorbitante de pieces de soie qu'il fit passer dans le fond de la Tartarie ; & à ce prix il obtint des peuples inquiets qui l'habitent, qu'ils laisseroient ses Etats en paix.

Il se consola de la honte qui lui revenoit d'un pareil traité, en faisant fleurir les Loix, les Lettres & la Vertu dans toute l'étendue de l'Empire. Il étoit doux, modeste & bienfaisant. Il n'étoit jamais plus affligé que lorsque la sécheresse, ou une trop grande abondance de pluie nuisoit aux travaux de la campagne, & empêchoit la terre de faire part de ses dons. Alors, dit l'Historien, il ne s'habilloit que comme les personnes les plus ordinaires, il se renfermoit dans son Palais, & s'y occupoit à faire secrètement des prières pour obtenir la cessation de ces fléaux. Il n'avoit point, comme sa mere, cet air de grandeur qui imposoit ; il affectoit au contraire dans tout ce qu'il faisoit, la plus grande simplicité. Il pouffoit même les choses si loin à cet égard, qu'il faisoit laver & raccommoder ses habits, pour pouvoir continuer de les porter.

A ces vertus obscures, plus propres à entrer dans l'éloge d'un solitaire, que dans celui d'un Souverain, il en ajouta de véritablement estimables, & qu'on ne sauroit trop louer ; je veux dire, l'amour du bien public, & une attention extrême à n'être point à charge aux autres. Deux traits que je vais rapporter d'après un de ses Panégyristes, en seront la preuve.

Jen-tsoung alloit quelquefois se promener dans un de ses

jardins , auquel confinoit un terrain assez spacieux , du nombre de ceux qui sont communs à tout le monde. On lui proposa de le prendre pour en agrandir son jardin. « Jusqu'à présent, répondit-il, mon jardin m'a suffi tel qu'il est. Pourquoi le rendrois-je plus vaste, en empiétant sur un terrain public ? Laissons le peuple jouir paisiblement de tous les petits avantages dont il est en possession ».

Le second trait prouvera d'une manière plus sensible encore, jusqu'où il portoit, je ne dis pas seulement son attention à ne pas nuire, mais sa délicatesse à ne pas causer même le moindre embarras. Une nuit qu'il ne pouvoit dormir, il se leva, & se sentant pressé de la faim, il dit à ceux qui étoient auprès de sa personne : « Je me trouve dans une situation singulière. J'ai faim, & je voudrois manger de la chair d'un mouton fraîchement tué ». « Seigneur, lui répondit un de ses Gardes, rien n'est si aisé que de vous contenter. Dans une demi-heure vous allez être servi ». « Gardez-vous en bien, repliqua l'Empereur ; je vous défens d'y penser. Laissez dormir le monde, & pour me procurer une légère satisfaction, n'allez pas interrompre ceux qui ont besoin de repos. Il faudroit égorger le mouton, l'écorcher, l'éventrer, en faire cuire la chair ; que d'hommes en mouvement pour contenter le caprice d'un seul ! Mes amis, il faut savoir prendre sur soi. Il vaut mieux souffrir un peu, que de donner sujet à des murmures bien fondés ; il vaut mieux se priver d'une chose, que de se la procurer en incommodant quelqu'un, &c. ».

N'ayant pas trouvé dans l'histoire de ce Prince de quoi le faire connoître par de grandes actions, j'ai choisi parmi celles de sa vie privée les trois ou quatre qui m'ont paru le plus propres à le caractériser. Son amour pour la vertu, & la protection constante qu'il accorda aux Lettres, lui ont fait donner

une place parmi les bons Empereurs. Je crois qu'on pourroit faire de lui un portrait ressemblant, en disant : Ce fut un Prince doux, réglé dans sa conduite, constant dans la pratique des vertus morales & civiles, aimant les gens de bien & les préférant aux autres pour leur faire remplir les charges & les différens emplois qui ont un rapport immédiat avec le gouvernement du Peuple ; mais il manquoit de fermeté quand il falloit réprimer le vice, & de courage quand il falloit repousser l'ennemi. On ne peut pas l'appeller un grand Empereur, mais on peut lui donner le nom de *bon*. Il mourut à la cinquante-quatrième année de son âge, & à la quarante-unième de son regne, qui fut l'an de Jesus-Christ 1063.

P A O - T C H E N G.

La probité, le désintéressement, l'amour de l'ordre, l'attachement à ses devoirs, l'inflexibilité dans l'exercice de la justice, caractérisent le Magistrat dont je vais tracer le portrait.

Le nom de sa famille étoit *Pao*, son nom propre *Tcheng*, & son nom d'honneur *Hi-jin*. Il naquit à *Lu-tcheou* de parens ordinaires, mais qui n'oublièrent rien pour le bien élever. Nous allons voir comment *Pao-tcheng* mit à profit leurs leçons.

Devenu Mandarin, il se montra rigide observateur des Loix, & il exigea la même exactitude de tous ceux qui lui étoient soumis. Comme il étoit naturellement sévère, il ne manquoit jamais de punir les infractions. Il rassembla dans une espèce de code toutes les Loix qui regardoient directement le Peuple. Ce fut le livre classique qu'il ordonna à tous les maîtres d'enseigner à leurs écoliers. Il se transportoit de tems en tems dans les écoles publiques, pour voir par lui-même s'il étoit exactement obéi.

Son zèle ne s'exerçoit pas seulement à l'égard de ceux sur

lesquels il avoit inspection ; il s'étendoit indifféremment à tous les autres Mandarins, de quelque grade qu'ils fussent. Ne pouvant leur faire subir les peines qu'ils méritoient quand il les croyoit en défaut, il les accusoit auprès de leurs supérieurs avec une intrépidité qui faisoit trembler les plus hardis, & contenoit tout le monde dans le devoir : aussi étoit-il généralement redouté. Les enfans même le craignoient ; & on les menaçoit de *Pao-icheng*, comme on les menace ailleurs du loup. Le Peuple avoit coutume de dire ; *Yen-lo est beaucoup moins inflexible que notre Mandarin*. Ce *Yen-lo* est une idole du nombre de celles que la superstition populaire croyoit juger les hommes après leur mort. C'est le Rhadamanthe des sectaires Chinois.

L'extrême sévérité de ses mœurs & de toute sa conduite, étoit peinte sur son visage. On dit de lui qu'il n'a jamais ri ; & que ses contemporains étoient persuadés qu'ils verroient plutôt les eaux du Hoang-ho devenir claires & limpides, que le visage de ce Magistrat s'épanouir & montrer de la joie.

A cette sévérité outrée, il joignoit un désintéressement non moins outré. C'est peu de dire qu'il ne reçut jamais de présens, de quelque nature qu'ils fussent, & quelle que fût la main qui les lui offrit ; il refusoit même les marques les plus communes de l'affection de ses Parens, & les témoignages les plus ordinaires de l'amitié. Il n'eût pas pris une simple tasse de thé hors de chez lui, si la nécessité ne l'y avoit contraint. On raconte qu'ayant changé de département, obligé de se transporter dans une autre ville, celui qui emballa son bagage, mit par hasard au nombre des meubles de son Maître une vieille écritoire & quelques pinceaux. *Pao-icheng* s'en étant aperçu, lui fit une verte réprimande, en lui disant : « Cette écritoire » étoit ici quand j'y arrivai, ces pinceaux ont été achetés des » deniers publics pour l'usage de l'office, non de la personne ; » ainsi laissons tout cela pour celui qui doit me remplacer »,

Ce

Ce petit trait, qui paroît ne pas mériter notre attention, est celui dont les Chinois font le plus grand cas ; car il arrive rarement parmi eux qu'un homme en place ne s'enrichisse pas ; & ils regardent comme une espèce de Phénix, tout Mandarin désintéressé jusqu'à un certain point. *Pao-tcheng*, loin de donner dans le luxe, ne se procuroit pas même les aïssances les plus ordinaires de la vie. Il n'avoit, pour soutenir son rang, que les seuls honoraires attachés à sa charge, & ces honoraires lui suffisoient, parce qu'il se contentoit des mets les plus communs pour sa nourriture, & n'étoit vêtu, excepté les jours de cérémonie, que comme les gens du plus bas étage. On lui demanda un jour pourquoi il en usoit ainsi : « C'est, répondit-il, pour m'accoutumer à la vie du simple » peuple, à laquelle je serai bientôt réduit ; car exigeant, » comme je le fais, que tout le monde remplisse ses devoirs, » il n'est guère possible que je reste long-tems en place ». Il se trompa ; car il fut Mandarin toute sa vie. Il parvint même jusqu'à être un des Censeurs de l'Empire. C'est dans l'exercice de cette charge qu'il mourut la sixième année de *Kia-yeou*, trente-neuvième du règne de *Jen-tsoung*, & la mille soixante-unième de l'Ere chrétienne.

K A O - K I O U N G.

Un seul trait de la vie de cet homme célèbre a suffi pour immortaliser son nom, & pour faire eriger en son honneur un de ces petits temples, qu'on consacre d'ordinaire ici aux Esprits tutélaires qui sont commis à la garde ou à la défense du pays. *Kao-kioung* étoit originaire du royaume de *Yen*, c'est-à-dire, de la Province du *Pé-tché-ly*, & descendoit d'une famille déjà illustre sous la Dynastie des *Tang*. *Koa-tché-tien*, l'un de ses ancêtres, étoit Ministre d'Etat sous le grand *Tay-tsoung*.

Tome VIII,

E

Après avoir fait ses premières études, *Kao-kioung* embrassa le parti des armes, & remplit avec distinction les premiers emplois de la milice, tant à l'armée que dans les Tribunaux. En récompense de ses services sous trois Empereurs, *Tchen-soung* lui donna la Charge honorable de Capitaine-Commandant de ses propres Gardes. Dans ce tems-là, les Tartares *Ki-tan* faisoient d'affreux ravages sur les frontières, & avoient déjà conquis la partie la plus septentrionale de l'Empire. L'Empereur n'avoit à sa Cour que des hommes de Lettres, qui dirigeoient toutes ses vues vers la paix, & régloient toutes ses démarches pour pouvoir l'obtenir à quelque prix que ce fût. Ils l'avoient engagé à céder aux ennemis plusieurs villes importantes qui leur facilitoient l'entrée de la Chine; & les ennemis en avoient profité pour se rendre maîtres de *Pé-king-tchai*, & de *Pao-tchaou*. Ils eussent poussé leurs conquêtes plus loin, sans donner aux Chinois le tems de se reconnoître, si leurs troupes avoient été en assez grand nombre pour pouvoir garder ce qu'ils avoient conquis. Ils s'arrêtèrent tout-à-coup, pour attendre les différens corps d'armée qui leur venoient de leur pays, & firent semblant de vouloir s'accommoder à des conditions, disoient-ils, raisonnables. Ce n'étoit-là qu'un artifice de leur part.

Charmé d'apprendre que les Tartares vouloient la paix, l'Empereur leur envoya des Commissaires pour la négocier. Mais rien ne fut conclu; parce que les prétentions des Tartares étoient telles, que l'Empereur ne pouvoit y adhérer sans se deshonoré : & c'est ce qu'ils avoient prévu. Pendant cette suspension d'armes, les troupes qu'ils avoient mandées eurent le tems d'arriver; & quand ils les furent à portée, ils rompirent les conférences, & refusèrent tout accommodement. Leur armée, suivant le bruit qu'ils répandirent, se trouvoit forte de deux cens mille hommes. Il ne leur en falloit pas

tant, disoient-ils, pour conquérir ce qu'on auroit dû leur céder.

A la premiere nouvelle de leur marche, toute la Cour fut dans la consternation. On conseilloit à l'Empereur de se retirer dans quelque ville forte des Provinces méridionales, & d'abandonner le voisinage du *Hoang-ho*. Sur cet avis, Sa Majesté tint un Conseil extraordinaire, où tous les Grands furent appelés. Le Général de l'armée, qui, pendant la treve, étoit venu à la Cour, y eut sa place. Il fit une exposition exacte de l'état où se trouvoient les troupes des deux côtés; & dit que, quoique l'armée Chinoise fût fort inférieure à celle des ennemis, elle suffisoit cependant pour les repousser, si l'Empereur vouloit la commander en personne, ou s'y montrer seulement l'espace de quelques jours; qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & que si Sa Majesté ne passoit promptement la riviere pour aller attaquer les Tartares, ils la passeroient eux-mêmes, & viendroient l'assiéger jusques dans son Palais.

A l'exception de *Kao-kioung*, & de quelques autres Militaires, tous les Grands, qui étoient pour la plupart des Lettrés, frémissent à cette proposition. Ils n'en presserent que plus fort l'Empereur de se retirer au plutôt à *Kin-ling*. « Apparemment, leur dit *Kao-kioung*, avec un sourire amer, qu'au moyen de quelques pieces de poésie ou d'éloquence, vous avez su persuader aux Tartares de renoncer à entrer dans nos terres, à prendre nos villes & à poursuivre l'Empereur; de se retirer chez eux, & de nous laisser tranquilles chez nous ».

Au sortir du Conseil, le Général prenant *Kao-kioung* en particulier, lui dit : « Vous, qui êtes comblé des bienfaits de l'Empereur, n'oseriez-vous entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour le sauver, & sauver avec lui tout l'Em-

« pire » ? « Que faut-il faire ? » répondit *Kao-kioung*, me voici prêt à tout ».

« Vous avez été témoin, reprit le Général, de la manière dont on a reçu la proposition que j'ai faite à l'Empereur de se rendre au plutôt à l'armée pour rassurer au moins les soldats qui commencent à perdre courage : vous avez entendu tout ce qui s'est dit pour l'engager à aller s'enfermer à *Kin-ling*. S'il prend ce parti, tout est perdu sans ressource. Je fais qu'il est plein de bonté pour vous, qu'il vous honore de sa confiance, & qu'il vous écoute volontiers ; tâchez de lui persuader de se rendre aux raisons que je lui ai exposées. Je rentre pour faire auprès de lui un dernier effort ; soutenez-moi de tout votre crédit ; je lui dirai de vous consulter ».

Kao-kioung lui promit de le seconder de son mieux, & il lui tint parole. Le Général étant rentré chez l'Empereur, lui répéta ce qu'il lui avoit dit, mais avec beaucoup plus de liberté qu'il n'avoit osé le faire en plein Conseil ; & finit en priant Sa Majesté de vouloir s'en rapporter à *Kao-kioung* dont elle connoissoit le mérite & l'attachement à sa personne. « Je le veux bien, dit l'Empereur ; qu'on appelle *Kao-kioung* ». Quand celui-ci fut en sa présence : « On veut que je m'en rapporte à vous sur ce que je dois faire dans les circonstances présentes, lui dit l'Empereur, conseillez-moi ».

« Seigneur, répondit *Kao-kioung*, vous n'avez qu'un seul parti à prendre ; c'est d'aller rassurer votre armée. Il faut partir dès demain pour *Tchen-tcheou*. Je vous y conduirai en toute sûreté ; & après que nous aurons battu les Tartares, ou que nous leur aurons donné la paix, s'ils la demandent à des conditions qui nous soient honorables, je vous ramènerai ici aux acclamations du peuple. Je vais de ce pas intimiser les ordres de Votre Majesté pour les préparatifs du

« départ ». L'Empereur ne repliqua point ; & tout ayant été disposé, il partit pour se rendre à l'armée. Dans la crainte qu'on ne lui fît changer de sentiment, *Kao-kioung* ne le quitta pas un moment, Il répondoit à tout ce qu'on objectoit pour détourner l'Empereur de ce voyage ; & quand il fut une fois en marche, il ne laissa approcher de sa personne que ceux dont il n'avoit aucun lieu de se défier.

Lorsqu'ils furent arrivés sur les bords méridionaux du fleuve ; & qu'il n'y eut plus qu'à passer le pont pour se rendre à la ville, l'Empereur qui vit l'armée des Tartares s'étendre au loin de l'autre côté, fut saisi de frayeur, & demanda à s'arrêter un moment. Les Ministres & les Courtisans de sa suite s'avancent à l'instant, & profitent de l'occasion pour l'engager à retourner sur ses pas, en lui disant qu'il étoit de la dernière imprudence de s'exposer ainsi. *Kao-kioung* comprit que l'Empereur alloit être de leur avis, & sans lui donner le tems de s'expliquer, il prit lui-même la parole : « Ne craignez rien, » Seigneur, dit-il, les Tartares ne peuvent pénétrer jusqu'à » vous, sans m'avoir auparavant percé de leurs traits, & avoir » massacré tous ces braves gens qui sont à mes ordres. Il n'est » plus possible de reculer ». A ces mots, il fait déployer l'étendard impérial, ecarte d'une main ceux qui s'étoient rangés autour du Prince pour lui persuader le retour, & de l'autre il fait signe au cocher d'avancer ; & frappe lui-même les chevaux pour les faire aller plus vite. Les Tartares ne pouvant imaginer que le fils du Ciel se fût ainsi exposé, jugerent, sans doute, que ce n'étoit-là qu'un artifice pour les faire sortir de leur camp & les attirer dans quelque embuscade ; ainsi ils ne crurent pas devoir s'ébranler.

Tandis que l'Empereur, environné de ses Gardes, passoit le pont, comme en triomphe, au bruit de tous les instrumens guerriers, les soldats de la garnison, qui du haut des murailles

voyoient leur Souverain venir à leur secours, firent retentir les airs de mille cris de joie. Ces cris, répétés par ceux de la ville, firent naître l'espérance dans tous les cœurs; & ce jour, que l'on peut appeler à juste titre le plus glorieux de tous ceux qui remplirent le regne de *Tchen-tsoung*, fut proprement celui qui termina la guerre.

Le Général Chinois qui étoit campé en deçà du fleuve, le fit passer à son armée immédiatement après l'Empereur, & se trouva le lendemain en présence de l'ennemi, prêt à livrer bataille. *Kao-kioung*, de son côté, sortit de la ville à la tête des Gardes dont il étoit le Commandant, & fit son possible pour engager l'action. Mais les Tartares désespérant de prendre la ville, ne pensoient plus qu'à la retraite, & à la faire le plus honorablement qu'il leur feroit possible. Ils leverent le siege; & députerent à l'Empereur quelques-uns de leurs Officiers généraux pour conclure la paix, aux conditions qu'on leur céderoit deux ou trois villes sur lesquelles ils prétendoient avoir des droits incontestables, & qui étoient le plus à leur bienséance. L'Empereur ne voulut pas leur céder un pouce de terrain; cependant comme il ne souhaitoit rien tant que la paix, il offrit, au lieu des villes qu'ils demandoient, de leur faire chaque année de riches présens en argent & en soieries. Après bien des difficultés alléguées de part & d'autre, il fut enfin conclu que les Tartares se retire-roient chez eux, avec promesse de ne plus infester les frontières de la Chine; & que l'Empereur, pour leur témoigner sa satisfaction, leur feroit présent chaque année de cent mille onces d'argent, & de deux cens mille pieces de soie.

Ce traité signé de part & d'autre, les Grands ne manquèrent pas de féliciter l'Empereur. « C'est à présent, leur » dit *Kao-kioung*, que Sa Majesté peut s'en rapporter à vous, » la guerre est finie; les plus belles pieces d'éloquence & de

« poésie vont tomber de votre pinceau pour célébrer la paix :
 « ne craignez pas que je m'avise de vous contredire ».

C'est-là tout ce que j'ai trouvé dans l'histoire, sur le compte d'un homme à qui l'on a dressé des autels. Son courage, sa fermeté & sa présence d'esprit sauverent l'Empire. Il l'avoit défendu par sa bravoure dans plusieurs occasions. Plus d'une fois il battit les Tartares ; mais comme il ne combattoit point en chef, les belles actions qui le rendirent recommandable, n'ont été rapportées que sous les noms de ses Généraux. Il a eu quatorze fils ; & c'est de l'un de ses fils que naquit l'illustre Impératrice, mere d'*Yng-soung*, qui, sous le titre de Régente, gouverna l'Empire avec tant de sagesse, pendant l'espace de huit ans. Parmi les descendants de *Kao-kioung*, on compte des Savans du premier ordre, des Généraux d'armée, & de grands Mandarins. Le petit temple qu'on eleva en son honneur, subsiste encore ; & son portrait placé parmi ceux des grands Hommes qui illustrerent la Dynastie des *Soung*, est conservé dans la salle où l'on rend hommage au mérite militaire de tous les siècles. On lui donna, après sa mort, le titre honorable de *Ou-lié*, c'est-à-dire, *Guerrier illustre*, & l'Empereur l'éleva à la dignité de Prince de *Ouei*.

CHAO-YOUNG.

Le nom de sa famille étoit *Chao*. Il avoit pour nom-propre *Young*, & pour surnom *Yao-fou*. Ses ancêtres étoient originaires de la ville qu'on appelle aujourd'hui *Tcho-tcheou*, à une journée de distance de Péking. Ils étoient pauvres. Son pere, qui vivoit du travail de ses mains, & qui auroit pu le faire vivre de même, le laissa cependant libre sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. *Chao-young* n'hésita pas sur le choix. Il se livra tout entier à l'étude, & le fit avec tant d'ardeur, qu'il surpassa bientôt tous ses Maîtres.

Quand il eut meublé son esprit des premiers élémens des Sciences, il se rendit à *Lo-yang*, aujourd'hui *Kai-fong-fou*, capitale du *Ho-nan*. Cette ville célèbre, dans laquelle, ou aux environs de laquelle se sont formés tant de grands personnages de la haute antiquité, renfermoit alors, dans l'enceinte de ses murs, les plus illustres Savans de l'Empire. Il s'y logea dans un méchant réduit ouvert à tous les vents, & où il n'étoit pas même à l'abri de la pluie. En hiver, dit l'Historien, il y étoit sans feu, & en été il ne se servoit point d'éventail pour se rafraîchir. Un peu de riz, des herbes salées, & de tems en tems quelques coups du vin le plus commun, étoient toute sa nourriture : des ais à demi brisés étoient le lit sur lequel il prenoit son repos.

C'est dans cette espece de hute qu'il rédigeoit à loisir ce qu'il acquéroit de nouvelles connoissances dans son commerce avec les Savans. Il la nomma *Ngan-lo-ouo*, c'est-à-dire, *antre du repos & de la joie*. Elle étoit en effet un vrai lieu de repos & de joie pour lui. Il s'y retiroit avant le coucher du soleil, y méditoit pendant quelques heures sur ce qu'il avoit lu ou entendu, & s'endormoit ensuite jusqu'au lendemain à la pointe du jour. Alors il se levait, brûloit des odeurs en l'honneur du *Chang-ty*, & se mettoit à l'étude. S'il sortoit, c'étoit pour se rendre chez quelque Savant afin d'y puiser de nouvelles lumieres, ou chez quelque amateur des Lettres pour y profiter du secours de ses livres & de ses manuscrits. C'est ainsi que, toujours content de lui-même & des autres, il couloit tous ses jours en paix.

Après quelques années d'une vie ainsi retirée & laborieuse, il voulut aller visiter les différentes provinces de l'Empire, pour examiner par lui-même, disoit-il, & voir de ses propres yeux ces merveilles antiques dont il est parlé dans l'histoire sous les regnes d'*Yaa*, *Chun*, *Yu*, & des autres premiers Souverains de la Monarchie.

Sa

Sa curiosité étant satisfaite, il revint à *Lo-yang*, reentra dans son antre de la tranquille joie, & y mena la même vie qu'auparavant. Il s'appliqua sur-tout à approfondir les mystères qu'on suppose être renfermés dans les Trigrammes de *Fou-hi*, à expliquer les figures *Ho-tou* & *Lo-chou*, & il trouva dans tout cela des choses merveilleuses qu'il développa dans un grand ouvrage qui fit l'admiration des Savans de son tems, & qu'on regarde encore aujourd'hui comme ce qui s'est fait de mieux en ce genre.

C'est en expliquant & en développant les *Koa*, ou Trigrammes, que *Chao-young* devient Physicien, Astronome, Mathématicien, Historien & presque Prophète. Donnant à son esprit tout l'effort dont il est capable, il se transporte dans la vaste région des possibles, & en parcourt rapidement quelques sentiers des moins frayés. Il s'enfonce dans les ténèbres du chaos, & parvient jusqu'au terme qu'il croit être celui de la formation des tems. Il voit le Ciel & la Terre prendre peu-à-peu la forme qu'ils ont; il calcule leur durée, il assigne le tems de leur destruction & celui de leur renaissance; & fixant, pour chacune de ces époques, un nombre de siècles déterminé, il en compose des périodes qu'il ne soupçonne pas même de s'écarter le moins du monde de la vérité. Il examine les différens changemens qui ont dû arriver dans l'univers depuis le commencement des siècles, & pronostique ceux qui arriveront quand ces mêmes siècles seront sur le point de finir. Passant ensuite au moral, il compare les hommes entre eux. Il met en opposition ceux dont la conduite, toujours conforme aux règles de la raison & de la sagesse, est un modèle à proposer & à suivre, avec les autres dont les actions, toujours contraires à ces mêmes règles, ne sont dignes que de mépris, d'indignation ou d'horreur. Il entre ensuite dans le sanctuaire de la Nature pour y puiser

la formation de tous les êtres qu'elle produit ; & combinant ensemble toutes ces choses , suivant la méthode qu'il s'est prescrite , il en forme un système très-peu intelligible en lui-même , & que le grand nombre des Docteurs n'entend même point du tout.

Pour moi , qui ai lu quelques ouvrages des Philosophes Grecs , j'ose presque assurer que le système de *Chao-young* peut être réduit , en dernière analyse , & à très-peu de choses près , au système de Pythagore sur la vertu des nombres ; car ce que le Philosophe Grec attribue aux nombres , le Philosophe Chinois l'attribue aux *Koa* , ou Trigrammes de *Fou-hi*. Cependant quoique ce système , en lui-même & dans son ensemble , soit une pure chimère ; pris séparément , & envisagé dans chacune des parties qui le composent , il renferme quantité de choses curieuses , utiles & même solides. L'ouvrage de *Chao-young* est en soixante volumes , & porte pour titre *Hoang-ky-king-ché*.

Pour se délasser de la fatigue de ses profondes méditations , l'aimable Philosophe faisoit assez souvent des vers , & il y réussissoit très-bien. On trouve quantité d'excellentes pièces dans un de ses ouvrages en vingt volumes , qu'il a intitulé *Ki-jang-ki*. C'est un mélange de prose & de vers sur différens sujets de l'une & l'autre Littérature.

Son mérite l'avoit fait connoître à tout ce qu'il y avoit de grand & de distingué dans l'Empire. Les distributeurs des grâces & des emplois voulurent plus d'une fois l'élever à des dignités honorables , ou lui donner des charges lucratives , qui en peu de tems eussent pu l'enrichir. Il refusa constamment les uns & les autres ; & l'on peut ajouter que c'est dans ces occasions seulement , où pendant tout le cours de sa vie il a montré quelque peu d'opiniâtreté. Il aimoit mieux , disoit-il , jouir de lui-même & de sa liberté , que de tous les honneurs & de toutes les richesses du monde.

Il jouissoit en effet, dans son *antre de la tranquille joie*, de tout ce qui peut flatter agréablement un homme qui a l'enthousiasme de la science. Il faisoit ou (ce qui revient au même pour la satisfaction intérieure de l'ame) il croyoit faire des découvertes merveilleuses dans les anciens *King*, mais sur-tout dans les Trigrammes de *Fau-hi*. Il avoit pour approbateurs tous les Savans du premier ordre, qui venoient l'admirer de près dans son petit réduit, le consulter & se faire ses disciples. Il étoit aimé de tout le monde; & on ne le désignoit que sous le nom de *Docteur de la tranquille joie* (*ngan-lo-sien-Cheng*). Il n'étoit pas facile de pouvoir le posséder chez soi. Tous les prétextes dont on pouvoit s'aviser, quelque plausibles qu'ils parussent, étoient toujours sans effet; il étoit trop avare de son tems pour l'employer à autre chose qu'à l'étude, ou du moins à ce qui s'y rapportoit indirectement. Cependant pour donner quelque relâche à son esprit, il lui arrivoit quelquefois de sortir. Il se mettoit dans un chariot ouvert qui étoit à son usage, & alloit tantôt chez *Fau-pi*, tantôt chez *Han-ky*, ou chez *See-ma-kaang*, ou chez l'un ou l'autre des deux freres *Tcheng-hao* & *Tcheng-y* (1).

L'Historien ajoute que lorsqu'il passoit dans les rues qui conduisoient à ces différentes maisons, il n'étoit pas jusqu'aux enfans qui ne prissent du plaisir à le voir. Les artisans dans leur boutique, se levoient & se tenoient debout par respect, jusqu'à ce qu'il eût passé. De son côté, *Chao-young* sourioit à tout le monde, & tâchoit, par cet air ouvert, de témoigner sa reconnoissance & sa satisfaction. Au reste, s'il donnoit la préférence sur tous les autres au petit nombre d'amis que je viens de nommer, c'est parce qu'ils étoient des Sages, & qu'il étoit chez eux aussi à son aise, & avec autant de liberté que dans son propre réduit. Il y avoit ses livres, ses

(1) On trouvera ci-après les Portraits des trois derniers personnages.

pinceaux , & une chambre qu'on lui avoit faite exprès , à l'imitation de son *antre de la tranquille joie*.

S'il alloit chez très-peu de personnes, il recevoit très-bien quiconque alloit chez lui ; & , ce qui est très-rare parmi ceux qui s'appliquent fortement à un genre d'étude sérieux, il ne donna jamais aucun signe de mécontentement ou d'impatience , à quelque heure de la journée & dans quelques circonstances qu'on vint le voir. Par la satisfaction qu'il témoignoit, lorsqu'on exigeoit de lui l'explication de quelque passage difficile des *King*, ou de quelque point d'érudition & de littérature , & par l'attention qu'il prêtoit toujours , même aux questions les plus absurdes de la part des ignorans ou des indiscrets, auxquels il ne dédaignoit jamais de répondre , il sembloit donner à entendre qu'on lui faisoit plaisir de lui dérober ainsi ses momens.

La dixième année de *Chen-tsoung*, sixième Empereur de la Dynastie des *Soung*, c'est-à-dire, l'an de Jésus-Christ 1077, il tomba malade. A la première nouvelle de sa maladie, ses amis se transporterent chez lui, non pas seulement pour lui donner des marques d'une affection stérile, mais pour lui procurer tous les secours qui dépendoient d'eux. On vit un *Fou-pi*, un *Tchang-tsai*, un *See-ma-koang*, & quelques autres, tous personnages illustres, qui avoient rempli, ou qui remplissoient alors les premières charges de l'Empire, venir plusieurs fois par jour, passer les nuits entières dans la maison étroite & pauvre d'un simple particulier sans titre, pour lui rendre avec empressement les services que des domestiques mercénaires rendent souvent avec répugnance, ou tout au moins négligemment. Ils partageoient tellement leurs soins & leur tems, que sans manquer à leurs occupations personnelles & de devoir, la nuit comme le jour, il y avoit toujours quelqu'un d'entre eux auprès du malade, qui, de son côté,

sensible à toutes ces attentions, étoit aussi tranquille & aussi gai que lorsqu'il se portoit le mieux.

La nuit de sa mort, il dit à ceux de ses amis qui l'entouroient : je sens que le moment qui doit me séparer de vous n'est pas loin. Je veux vous épargner la peine de faire mon epitaphe en la faisant moi-même : écrivez.

Chen yu tay ping ché :
See yu tai ping ché.
Ké ouen ki ho nien ?
Lieou ché yeou tsi soui.
Fou yang tien, ty, kien :
Hao jan, tou ou kouï.

Je voudrois pouvoir renfermer en six vers françois les six vers chinois de cette epitaphe, en rendant exactement tout le sens de l'original, & en lui conservant en même tems son élégante simplicité. En voici une traduction aussi courte qu'il m'a été possible de la faire.

Lorsque je vins au monde,
 Dans une paix profonde
 Tout respiroit ici :
 A présent que je meurs tout est en paix aussi.
 Passant, veux-tu savoir mon âge,
 Ce que j'ai fait, & quel fut mon partage ?
 En peu de mots je te réponds ainsi :
 J'ai soixante ans, plus sept, j'ai vécu sans souci ;
 Et pourtant, dans toute ma vie,
 Il n'est rien dont le souvenir
 Doive exciter en moi, sur ce qui l'a remplie,
 Les remords, ou le repentir.
 Entre le Ciel, la Terre & mon étude,
 J'ai vu tranquillement s'écouler tous mes jours :
 Egalemeut tranquille, & sans inquiétude,
 J'en ai vu finir l'heureux cours.

A peine avoit-il achevé de dicter, qu'il expira. C'étoit l'heure où l'on venoit de battre la cinquième veille, c'est-à-dire, un peu avant l'aube du jour.

Après sa mort il jouit de tous les titres qu'il avoit refusés pendant sa vie. Ses amis & les Souverains les lui prodiguèrent à l'envi. Il est inutile de les rappeler ici. Il en est un qui les renferme tous, puisqu'il dit en deux mots tout ce qu'on peut dire de plus honorable. Le voici : *Kan-kié-sien-cheng*, c'est-à-dire, le Docteur sans tache. Il lui fut donné, après les autres, par le successeur de *Chen-tsoung*, je veux dire, par *Tché-tsoung*, septième Empereur des *Soung*.

Parmi tous ceux qui rendirent à l'illustre mort des témoignages publics de leur estime, on distingue, sur-tout, le sage *Tcheng-haa*. Ce Magistrat philosophe, voulut décorer lui-même la sépulture de son ami. Il y fit élever un marbre, sur lequel il fit graver un éloge court, simple, & digne, en tout sens, de celui qui en étoit le sujet. Voici en peu de mots ce qu'il contient de plus essentiel.

« La vertu s'acquiert plus difficilement que la science,
 » *Chao-young* n'oublia rien pour pouvoir s'instruire à fond
 » dans l'une & dans l'autre ; & par des efforts constans &
 » toujours les mêmes, il vint à bout de les posséder. Ses mœurs
 » furent des preuves de sa sagesse ; les ouvrages qu'il a laissés
 » nous font connoître son savoir ».

» Parmi les Disciples de Confucius, il s'en trouva soixante
 » & dix qui s'attachèrent plus particulièrement à sa personne,
 » & suivirent plus constamment ses leçons. De ce nombre,
 » *Tfeng-tsee* fut le seul qui mit par écrit les leçons de son
 » maître. *Tsee-see*, formé à l'école de *Tfeng-tsee*, fit en quelque
 » sorte revivre Confucius, dont il étoit petit-fils. Après *Tsee-see*,
 » vint *Mong-tsee* ; mais depuis *Mong-tsee*, il ne s'est trouvé
 » personne, pendant l'espace de plus de mille ans, que *Chao-*

DES CÉLÈBRES CHINOIS.

31

» *young* n'ait effacé, tant par la profondeur de sa science,
» que par l'éclat de ses vertus. Comme *Koung-see* (Confu-
» cius), il a eu des Disciples qui rendront sa mémoire célèbre
» jusques dans les siècles les plus reculés ».

T C H A N G - T S A I.

Il étoit originaire de la Province du *Chan-si*, d'une ville que l'on appelloit alors *Foung-siang*. Ses parens le destinant au parti des armes, lui mirent de bonne heure entre les mains les livres qui traitent de la guerre. Il les étudia avec ardeur, & quand il crut en savoir assez pour pouvoir répondre pertinemment aux différentes questions qu'on est en usage de faire, il se présenta pour être examiné. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Celui qui présidoit à ces sortes d'examens, étoit le célèbre *Fan-tchoung-yen*, l'un des Ministres d'Etat.

Tchang-tsai exposa avec tant de clarté, de précision & de noblesse le sujet qui lui étoit echu, en développa avec tant de facilité les différentes parties, en rapprocha si bien tous les rapports, qu'après qu'il eut cessé de parler, au lieu de l'interroger, suivant la coutume, *Fan-tchoung-yen* lui adressant la parole, lui dit : « mon jeune ami, vous avez trop bien
» parlé pour que je donne mon consentement à ce que vous
» obteniez ce qui paroît faire l'objet de vos vœux. Vous n'êtes
» pas fait pour l'état que vous voulez embrasser. La trempe
» de votre esprit m'indique jusqu'où vous pouvez aller si vous
» vous appliquez à l'étude des Lettres. Vous pouvez devenir
» une des Lumières de l'Empire ; & je me regarderois comme
» indigne du poste que j'occupe, si je ne faisois tous mes ef-
» forts pour vous mettre dans la voie. Retournez dans votre
» famille, étudiez le *Tchoung-young*, approfondissez-en
» le sens, & quand vous ferez bien cet excellent livre de la

« science du juste milieu , venez-ici pour me l'expliquer : je
 » me charge du soin de votre fortune ».

Je crois pouvoir m'arrêter ici un moment pour faire con-
 noître en peu de mots cet illustre protecteur des Lettres.

Fang-tchoung-yen avoit eu dès sa plus tendre jeunesse , de
 l'attrait pour les sciences ; mais le desir de parvenir avec plus
 de rapidité , lui fit prendre le parti des armes. Il commença
 par être simple soldat , & fit plusieurs campagnes en cette
 qualité. La supériorité de son génie lui eut bientôt fait péné-
 trer tout ce qu'il y a de plus caché dans l'art qui fait les
 Guerriers. Son assiduité à remplir ses devoirs , son amour
 pour l'étude , à laquelle il donnoit tous les momens qu'il ne
 devoit pas à des occupations plus relatives à son état , sa
 probité reconnue , son courage & sa valeur lui ouvrirent en
 peu de tems la route qui conduit aux premiers emplois de la
 milice. Il en parcourut tous les grades , fut fait Général ,
 commanda en chef les plus nombreuses armées , & parvint
 enfin à être Ministre d'Etat. C'est à ce grand homme que
 la République des Lettres est en partie redevable de l'éclat
 dont elle brilla sous les *Soung* , parce que ce fut lui qui ins-
 pira à *Jin-tsoung* de rétablir les colleges dans tous les endroits
 de l'Empire où il y en avoit eu autrefois , & qui fit rédiger
 les sages réglemens qui y eurent lieu , tant pour faciliter les
 études , que pour maintenir le bon ordre.

Il engagea *Ngueou-yang-siéou* , l'un des meilleurs Ecrivains
 de son siècle , à composer avec soin un placet qu'il se chargea
 de présenter lui-même & d'appuyer de tout son crédit. L'Em-
 pereur le lut avec plaisir , & convint de tout ce qui étoit
 contenu dans le placet en faveur du rétablissement des col-
 leges ; mais regardant cette affaire comme étant de la der-
 nière importance , il ne voulut rien déterminer sans avoir pris
 l'avis des gens de son Conseil. Il leur ordonna de délibérer
 sur

sur cet objet, & de lui présenter ensuite le résultat de leurs délibérations. Ce Conseil étant presque tout composé de gens de Lettres & de Savans du premier ordre, il ne fut pas difficile à *Fan-tchoung-yen* de le faire pencher vers ce qu'il vouloit. Il fut conclu tout d'une voix qu'on prieroit l'Empereur de rétablir tous les anciens colleges, & d'en établir même de nouveaux dans les villes où il n'y en avoit pas. L'Empereur approuva cette décision, & à l'instigation de *Fan-tchoung-yen*, il donna l'ordre suivant.

« Qu'on rétablisse tous les colleges dans les villes où il y
 » en a eu autrefois; qu'on en établisse où il n'y en a point; &
 » que ces colleges soient tous dans l'enceinte des villes &
 » non en dehors des murs, pour la plus grande commodité
 » des etudians. Les Gouverneurs & autres principaux Manda-
 » rins des provinces seront chargés de choisir parmi les Man-
 » darins subalternes, des hommes capables, & habiles dans
 » les Lettres, pour avoir une inspection immédiate sur les col-
 » leges de leurs districts respectifs; & si le nombre de ces
 » Mandarins ne suffit pas, ils feront chercher dans les vil-
 » lages & dans les campagnes, parmi les vieux Lettrés & les
 » Docteurs emérites qui s'y sont retirés, ceux qu'ils croiront
 » le plus propres à remplir d'aussi importans emplois. Qu'ils
 » donnent la préférence à ceux qui sont reconnus pour avoir
 » de bonnes mœurs, & qui jouissent à tous autres egards, d'une
 » réputation saine, sur ceux qui n'auroient que de la science,
 » ou dont les mœurs feroient equivoques.

» Chaque année, en Automne, on fera un examen général
 » pour le choix de ceux qui doivent être admis aux etudes.

» Ceux qui auront été admis, seront examinés de nouveau
 » après cent jours; & si par le peu de progrès qu'ils ont
 » fait, on juge qu'ils ne sont pas propres aux Lettres, on
 » les priera de se retirer.

» Ceux qui voudront entrer dans les colleges des villes
 » du second ordre, s'ils ne sont pas d'une famille habituée
 » dans le lieu même, doivent avoir parmi les Citoyens ou
 » les personnes connues, quelqu'un qui se fasse leur répon-
 » dant.

» On n'admettra point dans les Colleges ceux qui seront
 » actuellement en deuil, ceux qui seront accusés ou soupçonnés
 » avec fondement de quelque crime, ceux dont la conduite
 » ne sera pas exempte de reproche, ceux enfin qui, sous
 » quelque prétexte que ce puisse être, auront caché leur
 » vrai nom.

» On examinera les Candidats : 1°. sur l'éloquence ; 2°. sur
 » quelque point de doctrine ; 3°. sur la poésie. On leur don-
 » nera des sujets sur ces trois différens genres, & les Exa-
 » minateurs liront eux-mêmes avec soin toutes les pieces, &
 » jugeront avec équité. Les noms de ceux qui auront été
 » admis en conséquence de la bonté de leurs pieces, seront
 » inscrits sur une planche qu'on exposera aux yeux du Public».

Après que cette Ordonnance eut été publiée, *Fan-tchoung-
 yen* fit travailler promptement à l'exécution de tout ce qu'elle
 contenoit. Il ne s'en tint pas là, il engagea les membres du
Koue-tsee-kien, c'est-à-dire du college impérial de la capitale,
 à demander des améliorations & des privileges. Il présenta
 lui-même leur requête qui étoit conçue à-peu-près en ces
 termes.

» Seigneur, nous lisons dans l'histoire, que sous l'illustre
 » Dynastie des premiers *Han*, votre college impérial étoit
 » composé de deux cens quarante corps-de-logis. Dix-huit
 » cens chambres, sans y comprendre les salles, les offices,
 » & autres appartemens communs, étoient distribuées dans
 » ces différens corps-de-logis & servoient de demeure à
 » trente mille ecoliers.

« Nous lisons dans la même histoire, que sous la Dynastie
« des *Tang*, le même college, que les guerres au-dehors, les
« dissensions au-dedans, avoient fait décheoir de l'état bril-
« lant où il avoit été, fut remis en honneur, & qu'on y
« bâtit douze cens chambres pour loger les etudians.

« Aujourd'hui, Seigneur, que Votre Majesté n'a rien tant
« à cœur que de faire fleurir les Lettres, aujourd'hui où l'on
« voit s'élever de tous côtés, par ses ordres, des colleges
« publics où on les enseigne, ne fera-t-elle rien en faveur
« de son propre college, de ce college qui doit être regardé
« comme le foyer où se réunissent tous les rayons scienti-
« fiques de l'Empire, & comme le brillant miroir qui doit
« réfléchir toutes les lumieres particulieres propres à éclairer
« l'univers ».

Sur ce placet, l'Empereur assigna pour l'agrandissement du *Koue-see-kien* un vaste emplacement qui étoit dans le voisinage; ordonna qu'on augmenteroit le nombre des appartemens, & qu'on construïroit de nouvelles chambres pour contenir & loger deux cens ecoliers de plus qu'auparavant; qu'on bâtiroit deux grandes salles, dont l'une seroit uniquement destinée à expliquer publiquement les *King*, & l'autre à faire, en l'honneur de Confucius, les cérémonies respectueuses par lesquelles on le reconnoît pour le Maître de la Nation.

Quand tous ces bâtimens furent achevés, l'Empereur voulut s'y transporter en personne pour voir si tout étoit bien. Il se rendit d'abord dans la salle de Confucius, & ne dédaigna pas de se prosterner devant sa représentation, & d'y faire toutes les cérémonies avec autant de respect que l'eût pu faire le moindre des etudians. De là il passa dans la salle des *King*, assista pendant quelques minutes à la leçon du Maître; & avant que de retourner dans son Palais, il voulut visiter en personne les chambres même des ecoliers.

Qu'on me pardonne cette digression en faveur de mon amour pour les Lettres, & de ma profonde vénération pour les personnes en place qui les protègent. Je reviens à *Fan-tchoung-yen* qui en a été l'occasion.

Ce grand Ministre s'obstina à ne vouloir pas donner au jeune *Tchang-tsai* une place parmi ceux qui aspiraient aux grades militaires, & *Tchang-tsai* ne lui fut aucun mauvais gré de son refus. Il suivit son conseil, se retira dans la maison paternelle, & s'y livra tout entier à l'étude. Il y prit tant de goût, qu'après avoir lu & relu le *Tchoung-young*, dont il pénétra le sens dans toute son étendue, il ne lui vint pas même en pensée de retourner auprès de *Fan-tchoung-yen* pour le faire souvenir de la promesse qu'il lui avoit faite de travailler à sa fortune. Il s'enfonça dans les ténèbres de l'*Y-king*, & tâcha même de débrouiller le chaos de l'Antiquité la plus reculée. Hors l'*Y-king* & les premiers tems de la Monarchie, tout lui étoit indifférent. Il ne se contentoit pas du travail de toute la journée, il passoit une partie de la nuit à méditer sur ce qu'il avoit fait ; & il ne se livroit au sommeil qu'après qu'il avoit trouvé quelque nouvelle explication d'un Trigramme, ou la solution de quelque difficulté qui l'avoit arrêté.

Tel fut le genre de vie qu'il mena pendant une dizaine d'années. Alors la secte des *Tao-see* étoit plus en vogue qu'elle n'avoit encore été ; quantité de personnes de tous états l'embrassoient & en suivoient les dogmes. *Tchang-tsai* voulut la connoître à fond. Il l'étudia ; mais en ayant reconnu le foible & la fausseté, il l'abandonna aux superstitieux sectaires, & se remit à l'étude des *King*. Cependant ses parens & ses amis lui persuaderent qu'il étoit tems qu'il pensât à prendre ses grades, pour pouvoir parvenir à quelque chose, ou avoir du moins un état dans la vie civile. Il

consentit à ce qu'on exigeoit de lui & se rendit dans la capitale, où, après avoir subi tous les examens requis, il reçut le doctorat qu'on lui conféra d'une commune voix.

La qualité de Docteur dont il venoit d'être décoré, ne fut pas pour lui un prétexte de se livrer au repos, en attendant qu'il fût placé dans les charges. Elle fut au contraire un motif pressant pour l'engager à étudier avec encore plus d'ardeur qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il prit la peau de Tigre, & expliqua publiquement l'*Y-king*.

Il faut savoir qu'un des privilèges de ceux qui entreprenoient de faire des leçons sur les Trigrammes de *Fou-hi*, qui sont les matériaux de l'*Y-king*, consistoit à pouvoir étendre une peau de Tigre sur la chaire dans laquelle ils péroroient, ou sur le coussin qui leur servoit de siège. La peau de ce terrible animal étoit une espèce d'emblème, par lequel on vouloit faire entendre que les difficultés que l'on rencontre dans l'*Y-king* ne sont pas moins effrayantes que les approches du Tigre ; & que comme personne ne s'aviserait d'approcher de cet animal, s'il ne se sentoit bien armé, personne de même ne doit entreprendre d'expliquer l'*Y-king*, si le génie, joint au savoir, ne le met en état de le faire avec honneur.

Tchang-tsai eut à peine donné ses premières leçons publiques, que sa réputation fut faite. On accouroit de tous côtés pour l'entendre. Les Lettrés eux-mêmes venoient en foule pour lui demander des éclaircissements sur ce qu'ils ne comprenoient pas, ou pour avoir la solution de quelques difficultés qu'ils ne pouvoient résoudre.

Il jouissoit sans contradiction de la primauté sur tous ceux qui couroient la même carrière, lorsque deux Docteurs du premier ordre, les deux illustres frères *Tcheng-hao* & *Tcheng-y* (1) furent invités par le corps de la Littérature à aller entendre

(1) Voyez leurs Portraits ci-après.

quelques-unes de ses leçons. Ils se rendirent avec un nombreux cortège de Savans, dans le lieu où il les donnoit ; & après avoir écouté l'explication entière d'un Trigramme , *Tcheng-hao* prit la parole , & expliqua à sa manière le même Trigramme ; *Tcheng-y* son frere , fit la même chose après lui. On ne sauroit imaginer avec quels applaudissemens l'un & l'autre furent accueillis. *Tchang-tsai* lui-même les combla de mille éloges , & descendant de son siège , il prit la peau de Tigre & la remit aux deux freres ; puis s'adressant à toute l'assemblée : « Voilà , dit-il , ceux qui désormais doivent être vos Maîtres ; je ne suis pas capable de leur tenir le livre ; je me déclare leur humble disciple ».

Il ne s'en tint pas à cette protestation qu'on eût pu regarder comme un simple compliment. Il cessa dès-lors de paroître en public , & se retira dans le fond du *Chan-si* pour y vaquer à la méditation de l'*Y-king* , & à la composition de quelques livres. On lit encore aujourd'hui trois de ses ouvrages sur les Trigrammes. Le premier est intitulé *Toung-ming* , le second *Si-ming* , & le troisième , *Tchen-moung-king-hio*.

Après quelques années on alla le chercher dans sa solitude pour lui faire exercer la Magistrature. L'Empereur le nomma Gouverneur du peuple de la ville de *Yun-yen*. Il remplit cette charge avec tant de zèle , de droiture , de probité & de désintéressement , qu'on eût dit qu'il gouvernoit sa propre famille. Il fit son point capital de régler les mœurs & d'inspirer la vertu.

Le premier jour de chaque Lune , il donnoit un festin public dans son propre Tribunal. Il invitoit alternativement les principaux de la ville , les vieillards , & les chefs de tous les villages de sa dépendance. Il profitoit de cette occasion pour s'informer des abus auxquels il falloit remédier , des désordres qu'il falloit corriger , des maux & des besoins du pauvre peuple ,

des moyens qu'il falloit prendre pour le secourir ; & il finissoit par recommander à ses convives de ne rien oublier pour porter leurs compatriotes à la pratique des cinq vertus capitales, l'Humanité, la Justice, l'amour de l'Ordre & des Usages de la Nation, la Droiture, la Cordialité ou la bonne-foi. Ce sont-là, leur disoit-il, les liens qui lient les hommes entre eux. Sans ces vertus, nous ne serions que des sauvages ; nous serions semblables à ces premiers hommes que *Fou-hi* rassembla.

La réputation de ce sage Gouverneur vola jusqu'à la Cour. L'Empereur l'appella & voulut le voir. Il lui fit quelques questions sur le Gouvernement ; & sur les réponses qu'il en reçut, il le plaça dans le Ministère, pour aider de ses conseils & éclairer de ses lumières ceux qui étoient à la tête des affaires.

Dans ce nouveau poste, il crut pouvoir se conduire comme il avoit fait dans la petite ville dont il venoit de quitter le Gouvernement. Il vouloit que toutes les affaires se traitassent comme du tems d'*Yao* & de *Chun*. Il prétendoit que la seule & unique manière de bien gouverner, étoit celle qui avoit eu lieu sous les trois premières Dynasties. Comme il étoit toujours d'un avis contraire à celui des autres, les Ministres, après avoir patienté quelques mois, conclurent enfin qu'il falloit prier l'Empereur de les débarrasser d'un homme qui, selon eux, n'avoit pas la moindre idée des affaires, & étoit absolument incapable de les traiter. « Le Docteur dont Votre
» Majesté nous a ordonné de suivre les conseils, lui dirent-ils,
» n'est pas un homme de ce siècle. Il n'a dans la tête que *Yao*
» & *Chun*, que *Tcheng-tang* & *Ouen-ouang*, & il voudroit
» qu'on se conduisît aujourd'hui comme on le faisoit de leur
» tems. Il est déplacé parmi nous. Nous supplions Votre Ma-
» jesté de nous en délivrer, en lui donnant quelque emploi
» plus conforme à ses inclinations & à ses talens ».

L'Empereur eut egard à la représentation de ses Ministres ; mais , comme il estimoit *Tchang-tsai* , il ne voulut pas l'éloigner de sa personne , & , en le tirant du Conseil des Ministres , il lui donna place parmi les Savans qui lui expliquoient tour à tour l'histoire & les *King*. Il le nomma , outre cela , Inspecteur général de ses bibliothèques , & il lui ordonna d'extraire des livres qu'elles contenoient ce qu'il y avoit de plus essentiel en chaque genre , afin d'en composer un ouvrage particulier qui pût épargner aux Littérateurs la peine de dépouiller eux-mêmes une quantité prodigieuse de volumes , avant que de trouver le petit nombre d'articles dont ils vouloient faire usage.

Tchang-tsai s'acquitta avec application du nouveau travail qui venoit delui être imposé. Tous les momens qu'il ne donnoit pas à l'Empereur , il les employoit à feuilleter les Livres & à les analyser. Il étoit l'oracle de tous les Savans de l'Empire , lorsqu'il s'agissoit de quelque chose qui avoit rapport à l'antiquité. On le consultoit de vive voix & par lettres ; & dans toutes ses réponses , il ne manquoit jamais d'exciter à la vertu & à la pratique des usages des trois premières Dynasties. « Il » ne dépend pas de nous d'être riches ou pauvres , disoit-il » sans cesse , mais il dépend de nous d'être vertueux. Met- » tons les premiers de nos soins à acquérir la vertu ; & quand » nous l'aurons acquise , exerçons-nous y par des actes sou- » vent réitérés. Mes Maîtres m'ont inculqué ces maximes ; je » tâche de vous les inculquer à mon tour. N'entreprenons rien » qui soit au-dessus de nos forces , mesurons-nous dans toutes » nos dimensions ».

L'envie qu'il avoit de faire revivre les usages antiques , le porta à présenter une supplique à l'Empereur , dans laquelle il demandoit qu'on remit en vigueur les *San-ly* , c'est-à-dire , les trois coutumes principales qui s'observoient dans la vie civile

civile dès les premiers tems de la Monarchie. La première de ces coutumes s'appelloit *Koan*. Elle consistoit dans les trois changemens de bonnets, qui avoient lieu dans trois âges différens de la vie. Le premier se faisoit à l'âge de trois ou quatre ans ; le second lorsque les enfans entroient dans les écoles , & le troisieme lorsqu'ils avoient atteint l'âge viril ou de puberté.

La seconde coutume, ou le second des *San-ly* , s'appelloit *Houen* : elle regardoit les mariages, & déterminoit tout ce qu'il falloit observer en les contractant.

La troisieme de ces anciennes coutumes portoit le nom de *Sang*, & avoit lieu pour tout ce qu'on devoit pratiquer à la mort de quelqu'un, depuis le moment où il venoit d'expirer jusqu'à celui de l'enterrement, & même jusqu'à ce qu'on quitât le deuil. L'Empereur lut avec plaisir cette supplique, & la renvoya au tribunal des Rites, avec ordre de l'examiner avec attention, de délibérer sur ce qu'elle contenoit, & de donner son avis. Le tribunal décida qu'il ne falloit faire aucun changement aux usages actuels, & répondit ainsi à l'Empereur :
 « Seigneur, nous avons examiné, par ordre de Votre Majesté,
 » la supplique de *Tchang-tsai* au sujet du renouvellement des
 » *San-ly*, & voici quel est notre sentiment. Nous pensons
 » que les mœurs présentes etant différentes des mœurs des
 » anciens, il seroit inutile & même préjudiciable à plusieurs
 » egards, de vouloir faire observer aujourd'hui ce qui se pra-
 » tiquoit alors. Nous ne voyons pas d'ailleurs ce qui pourroit
 » en résulter pour le bonheur de vos peuples & pour la gloire
 » de votre regne. Nous croyons donc qu'il faut laisser les choses
 » dans l'état où elles sont ».

Cette réponse, qui fut communiquée à *Tchang-tsai*, augmenta le mécontentement qu'il avoit à l'occasion des nouveaux réglemens que *Ouang-ngan-ché*, qui étoit alors Mi-

nistre principal, faisoit chaque jour (Je ferai bientôt connoître ce *Ouang-ngan-ché*, sous les portraits de *See-ma-koang* & de *Tcheng-hao*) (1). Il se dégoûta de la Cour, & sous prétexte de la foiblesse de sa santé, il demanda à la quitter. L'Empereur qui l'estimoit infiniment, eut d'abord quelque peine à lui permettre de se retirer ; mais il se rendit enfin, moins aux prières réitérées du Docteur, qu'aux sollicitations pressantes de son Ministre à qui un homme de cette trempe faisoit toujours ombrage.

Tchang-tsai partit donc avec le dessein d'aller finir ses jours dans sa patrie ; mais il les termina plutôt qu'il ne croyoit. Il mourut en chemin dans un lieu appelé *Lin-toung*, la dixième année du regne de *Chen-tsoung*, c'est-à-dire, l'an de Jésus-Christ 1077.

Ceux de ses Disciples qui étoient dans la Capitale, eurent à peine entendu parler de sa mort, qu'ils se réunirent pour délibérer sur le nom qu'ils donneroient à leur Maître afin d'honorer sa mémoire. Ils convinrent qu'il seroit suffisamment caractérisé par ces trois lettres : *Ming-tcheng-ché*, qui signifient, *Maître éclairé & plein de droiture*. Ils voulurent cependant prendre l'avis de *Tcheng-hao*. Celui-ci s'excusa modestement, & les renvoya à *See-ma-koang*, en leur disant que c'étoit le Savant de tout l'Empire qui avoit le plus de lumières & de goût. Ils consultèrent donc *See-ma-koang*, qui leur répondit : « Je crois qu'il faut avoir pour votre Maître, après sa mort, les egards que vous aviez pour lui lorsqu'il vivoit. » De son vivant, vous concouriez avec lui à faire revivre les usages antiques ; faites la même chose aujourd'hui. Anciennement on ne donnoit point aux morts des titres honorifiques. Nous ne lisons pas que les Disciples de Confucius se soient mis en frais pour donner un nom à leur Maître après

(1) Voyez ci-après.

« sa mort. Il me semble que vous ne pouvez rien faire de mieux
 » que de suivre un si bel exemple. Je suis persuadé que *Tchang-*
 » *tsai* vous diroit la même chose, s'il pouvoit vous faire enten-
 » dre sa voix du fond de son tombeau. Je n'ai rien de plus à
 » ajouter ».

T C H E O U - T C H U N - Y.

Le sage dont j'ébauche ici le portrait, est comme ces figures d'optique qui offrent des objets différens sous leurs différens points de vue. Le nom de sa famille étoit *Tcheou*, son nom propre *Tchun-y*, & son nom d'honneur *Mao-chou*. Il naquit à *Yng-tao*, village de la dépendance de *Tao-tcheou*. Ses parens qui reconnurent en lui les plus heureuses dispositions, n'oublièrent rien pour le bien élever, & tâchèrent de le rendre propre à bien remplir tous les emplois de la vie civile. Ils réussirent au-delà même de leur espérance ; car dans quelque position que *Tcheou-tchun-y* se trouvât dans la suite, il ne fut jamais déplacé, & sembla toujours fait uniquement pour le poste qu'il occupoit. Simple Citoyen, Homme de guerre, Magistrat, Philosophe, Littérateur, il fut également dans tous ces états un exemple à suivre.

Après avoir fait de très-bonnes études, il pria ses parens de le laisser pendant quelques années à lui-même, pour pouvoir, disoit-il, réfléchir à loisir sur tout ce qu'il avoit appris ; & mettre chaque objet particulier dans sa mémoire, à l'endroit qu'il devoit naturellement occuper. On lui accorda sans peine ce qu'il souhaitoit, & ce ne fut que lorsqu'il se crut lui-même suffisamment instruit qu'on pensa à le produire.

L'un de ses oncles maternels, nommé *Tcheng-hiang*, homme d'un mérite reconnu, & qui tenoit l'un des premiers rangs dans le lieu qu'il habitoit, voulant le mettre dans la voie des honneurs, lui acheta une charge qui lui donnoit inf-

peñtion fur le peuple de *Fen-ning*. Dès les premiers jours de son adminiftration , *Tcheou-tchun-y* fe concilia l'eftime univerfelle. Il y avoit une affaire entre les principaux du lieu , fur laquelle tout le public avoit les yeux ouverts : elle etoit pendante depuis long-tems , & le prédéceffeur du nouveau Mandarin l'avoit laiffée indécife. *Tcheou-tchun-y* s'en inftruiſit à fond dans l'eſpace de quelques jours , & porta un jugement qu'il motiva d'une maniere fi lumineuſe , qu'il fut admiré de toute le monde , & que les parties y acquieſcerent ſans regret.

Son talent de diſcerner le vrai d'avec le faux , & de démêler ce qui etoit le plus embrouillé , ſe monroit ſur-tout dans les altercations entre les perſonnes du peuple. Sa maxime générale etoit alors de commencer par ſe déclarer pour le petit contre le grand , pour le foible contre le fort , & pour le pauvre contre le riche. « De quelque maniere que ce ſoit , » diſoit-il , les grands , les forts & les riches ſont en faute , parce » qu'il ne tient qu'à eux de ſe faire ſervir , reſpecter , & même » aimer : ils n'ont , pour en venir à bout , qu'à être modeſtes , » & à ne pas ſe prévaloir de ce qu'ils ont de plus que les autres ». Enſuite il examinoit ſcrupuleuſement les raifons de part & d'autre ; & il jugeoit enfin avec tant de droiture & d'impartialité , que ceux même qu'il condamnoit , reconnoiſſoient ſans peine l'équité de ſes jugemens.

Sa réputation vola bientôt au loin. Les principaux d'entre les grands Mandarins de la Province , le propoſèrent pour la commiſſion de Viſiteur-Général de toutes les Priſons. L'Empereur y conſentit d'autant plus volontiers , qu'il etoit aſſez ordinaire que des accusés , quelquefois innocens , fuſſent long-tems détenus , ſous prétexte que les Juges manquoient d'éclairciſſemens néceſſaires.

Tcheou-tchun-y ſe mit en devoir d'exercer ſon nouvel em-

plôit le jour même qu'il en reçut l'expédition ; & eut bientôt vidé successivement les prisons. Il renvoyoit au Tribunal suprême de la capitale , ceux qu'il jugeoit dignes de mort. Il écrivoit leurs noms , leur patrie , le genre de crime dont ils étoient accusés , & le précis des preuves. Il elargissoit les autres coupables après leur avoir fait subir les différentes peines qu'ils méritoient ; mais ceux qui avoient été emprisonnés injustement , il les faisoit conduire avec honneur dans le sein de leurs familles. Il vaqua à ces pénibles fonctions avec tant d'exactitude & de célérité , que dans moins d'une année toutes les affaires criminelles de la province se trouverent au courant. Il eut pour récompense le Gouvernement particulier de *Nan-ngan* , poste purement honorable , parce qu'il y avoit un Gouverneur-Général qui avoit toute l'autorité , & expédioit toutes les affaires. C'étoit ce qu'il lui falloit , parce qu'il pouvoit alors se livrer sans réserve à l'étude de l'*Y-king* dont il faisoit ses plus chères délices. Il ne sortoit d'auprès de ses livres ou de la conversation de quelque Savant , que lorsqu'il s'agissoit de prendre la défense de quelque malheureux opprimé. Il employoit alors tout son tems & tout ce qu'il pouvoit avoir de crédit , jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il souhaitoit.

Il arriva au Gouverneur-Général de condamner à mort un homme qui n'avoit pas mérité le dernier supplice. *Tcheou-ichun-y* fit ses représentations , & ne fut point écouté. Il revint à la charge ; on ne l'écouta pas davantage. Il fit un écrit dans lequel il démontroit l'injustice qu'on alloit commettre , & le présenta lui-même à *Ouang-koui* (c'étoit le nom de l'Officier-Général) ; tout cela fut inutile. Outré de dépit , non par le peu d'égards qu'on avoit pour lui , mais parce qu'on violoit les droits les plus sacrés , qui sont ceux de la justice , *Tcheou-ichun-y* écrivit sa démission , la remit à *Ouang-koui* , & se retira dans le dessein de ne plus s'occuper que de l'étude.

Cette démarche produisit deux bons effets. Le premier fut qu'on ne fit pas mourir le criminel , parce que le Gouverneur-Général crut devoir tout craindre de la part d'un homme aussi ferme que *Tcheou-tchun-y*, qui pouvoit aisément faire parvenir l'affaire jusqu'au pied du Trône. Le second effet fut tous en faveur des Lettres : car *Tcheou-tchun-y*, persistant dans son premier dessein, refusa de reprendre la démission qu'il avoit remise entre les mains de *Ouang-koui*, & s'abandonna tout entier à la méditation de l'*Y-king*.

Ce fut dans ce tems d'absolu repos que sa réputation littéraire s'étendit avec rapidité d'une extrémité de l'Empire à l'autre. On venoit de tous côtés pour se mettre au nombre de ses disciples. Les Savans même les plus distingués entreprennoient de longs voyages pour se procurer la satisfaction de le voir, d'assister à quelques-unes de ses leçons, & de pénétrer, par son secours, dans le sens profond de quelque Trigramme, dont ils ne pouvoient par eux-mêmes qu'effleurer la superficie. Tels furent en particulier les deux illustres freres *Tcheng-hao*, & *Tcheng-y*. Ils ne furent que trois jours chez *Tcheou-tchun-y* (dit l'histoire), parce que leurs occupations personnelles & de devoir ne leur permirent pas d'y rester plus long-tems ; mais ils profiterent si bien de sa conversation, qu'ils prirent entièrement sa maniere, lorsque dans la suite, ils expliquèrent l'*Y-king*.

Les explications que *Tcheou-tchun-y* donnoit de vive voix à ceux qui venoient l'entendre, ne remplissoient qu'une partie de son tems. Il consacroit le reste à la composition du fameux ouvrage qu'il donna dans la suite au public sous le titre de *Y-toung*, c'est-à-dire, l'*Y-king* pénétré. Dans cet ouvrage qui est en 40 chapitres (dit l'un de ses Panégyristes), il n'y a pas un mot d'inutile, pas un mot qui ne soit à sa place, pas un mot qui ne dise tout ce qu'il faut dire,

Outre son *Y-toung*, il composa encore le *Ho-lo-chou*, c'est-à-dire, livre sur les figures *Ho-tou* & *Lo-chou*, qui furent montrées, la première à *Fou-hi*, sur le corps du cheval dragon qui sortit de la rivière de *Ho*, & la seconde au grand *Yu*, sur la maison de la tortue mystérieuse qui sortit de la rivière de *Lo*. De ces deux figures, *Tcheou-tchun-y* n'en fit qu'une qui représente tout à la fois l'une & l'autre; & qui, par l'arrangement qu'il donne aux nombres, expose alternativement les nombres du Ciel & de la Terre, en commençant par l'unité jusqu'à la dixaine.

On ne sauroit croire combien les Chinois modernes sont enthousiasmés de cette combinaison toute simple. Ils y trouvent la clef de toutes les choses possibles, la démonstration de toutes les choses faites & à faire. Dans l'explication qu'en donne l'auteur lui-même, dans son *Y-toung*, il remonte jusqu'au premier principe physique qu'il nomme *Tay-ki*. Il représente ce *Tay-ki* au moyen d'une figure de son invention, & trouve dans le développement de ce premier principe, toute la marche de la Nature pour la production, l'accroissement, la destruction & la reproduction des Etres. Les fondemens sur lesquels il bâtit son système, paroissent solides aux yeux des Chinois; & son style leur semble naturel en même tems & sublime. On lui donne, d'une commune voix, la prééminence sur tous ceux qui ont écrit sur l'*Y-king*, du tems des *Soung*; & on le met à la tête des illustres de cette célèbre Dynastie.

On ne le laissa pas finir ses jours dans ces travaux purement littéraires, qui l'occupèrent plusieurs années. Ceux qui étoient à la tête du Gouvernement, instruits de ses vertus & de ses talens, voulurent le mettre à portée de les faire valoir au profit général de la Société. Ils lui firent remplir successivement les Magistratures de *Koui-yang*, de *Nan-tchang*, & de *Ho-tcheou*. Par-tout il se fit aimer; par-tout on le regardoit

comme le pere du peuple. Il n'y eut que les brigands & les malfaiteurs auxquels il fut toujours redoutable.

On raconte que dans la ville de *Nan-tchang*, il y avoit des citoyens qui, par leurs malversations & leurs usures, avoient acquis des richesses immenses. Ils étoient un objet d'horreur pour leurs compatriotes, auxquels ils nuisoient de mille manieres, dans la certitude de l'impunité, achetant la protection de tous ceux qui auroient pu les châtier. *Tcheou-tchun-y*, en entrant en charge dans cette ville, fut instruit des désordres qui y régnoient, & son premier soin fut d'y remédier. Il fit un exemple sévère sur l'un de ces riches malfaiteurs. Les autres, dit l'Historien, craignirent pour eux-mêmes un sort pareil, & rentrèrent dans le devoir. Ils employèrent dès-lors leurs richesses, non pour acheter l'impunité, mais pour se concilier la bienveillance de leurs concitoyens,

Il y avoit à *Nan-kang* un gros corps de troupes, pour défendre tout le pays, qui est à l'Ouest de *Kiang*, contre les incursions des peuples du Midi, qui n'étoient pas alors soumis à l'Empire. Ces troupes, fort mal disciplinées, étoient plus à charge aux habitans que ne l'eussent été des ennemis étrangers. Les Magistrats se plaignoient en vain. Les ordres qu'on envoyoit au Commandant & aux Officiers de contenir les soldats dans le devoir n'étoient point exécutés. Les plaintes des Magistrats redoublèrent. Enfin, l'un des Ministres proposa à l'Empereur de nommer *Tcheou-tchun-y* pour être Commandant général de ces troupes. L'Empereur goûta cet avis, & fit sur le champ expédier à *Tcheou-tchun-y* l'ordre de se rendre au plutôt à *Nan-kang*, & d'y exercer les fonctions de Commandant général de toutes les troupes du district.

Tcheou-tchun-y obéit sans réplique & sans délai, avec son zele ordinaire. Il assemble, sous le prétexte d'une revue générale,

générale, tous ceux qui devoient être sous ses ordres, tant Officiers que Soldats, & leur parla ainsi : « Je n'ai que deux » choses à vous recommander : la première, de faire tous » vos efforts pour bien remplir tous les devoirs de votre » profession ; la seconde, de ne rien faire qui puisse tourner » au détriment du peuple. Je suis persuadé que vous vous » porterez de vous-mêmes à ce que je vous recommande, si » vous faites attention que c'est des deniers de l'Etat que » vous êtes entretenus, & que c'est par le peuple que ces » deniers sont fournis à l'Etat. Au surplus, comme c'est sur » moi que l'Etat se repose du soin de vous faire pratiquer » ce pourquoi il vous entretient, je remplirai exactement ma » tâche quant à ce point. Pour ce qui est de l'autre article, » je vous déclare que j'exposerai ma vie, s'il le faut, pour » empêcher que ceux qui doivent être les défenseurs du » peuple n'en soient les oppresseurs & les tyrans ».

Ce discours prononcé gravement, par un homme de la réputation de *Tcheou-tchun-y*, fit la plus forte impression sur l'esprit de tous ces militaires. Son exactitude à exiger le devoir, quelques exemples sur les plus mutins, & plus que cela encore, son attention à secourir, sans ostentation, les Officiers & les Soldats qu'il favoit être dans le besoin, acheverent le reste. Ces guerriers qui avoient jusqu'alors été si indociles au frein, devinrent, sous le commandement de *Tcheou-tchun-y*, aussi modestes, aussi dociles, aussi attentifs que pouvoient l'être ses disciples, quand il leur expliquoit le cérémonial ou l'*Y-king*. Il ne fallut que quelques mois pour produire ce changement.

Quand tout fut rentré dans l'ordre, *Tcheou-tchun-y* crut pouvoir se livrer de nouveau à son penchant pour l'étude. Non loin de l'endroit où les troupes s'assembloient deux ou trois fois par lune, pour l'exercice général, il y avoit un

ruisseau dont les claires ondes coulant à peine pour aller se joindre à celles de la rivière de *Pen-kiang*, étoient toujours couvertes de nénuphar. La beauté des fleurs & des feuilles de cette agréable plante, enchantoit les yeux, tandis que le doux murmure des eaux qui serpentoient dans la plaine étoit un charme pour l'oreille. Entre ce ruisseau & la rivière, étoit un terrain inculte & sablonneux, que couvroient par intervalles, quelques bosquets de saules & de bouleaux, qui sembloient n'avoir été plantés là, que pour offrir leur ombrage à ceux qui voudroient s'occuper à loisir de quelque douce rêverie, ou méditer sur les ouvrages de la Nature.

Les avantages d'une pareille situation n'échappèrent pas à l'œil du Commandant Philosophe. Il y fit bâtir une petite maison pour s'y retirer quand son loisir le lui permettroit. Il la trouva si fort à son goût, qu'il en fit par la suite son séjour le plus ordinaire. Ce fut-là qu'il mit la dernière main à ses immortels ouvrages. A l'exception de cinq ou six jours qu'il donnoit, dans le courant de chaque lunaison, à l'exercice des troupes, & aux autres devoirs indispensables de sa charge, il passoit le reste de son tems avec ses disciples, ou il l'employoit à de profondes méditations sur l'*Y-king*, tantôt assis tranquillement à l'ombre des saules, & d'autres fois à demi-couché sur les bords du ruisseau couvert de nénuphar : ce qui lui fit donner le nom de *Tcheou-lien-ki*, & de *Lien-ki-sien-cheng*, c'est-à-dire, *Tcheou, le Docteur aux nénuphars*.

Enfin, après avoir fourni la carrière la plus laborieuse, quant à ses études & à ses différens emplois, & la plus glorieuse quant à ses succès littéraires, il mourut dans la cinquante-septième année de son âge, pleuré de ses disciples & de tous ceux qui l'avoient connu, & généralement regretté dans toute l'étendue de l'Empire. Sa mort arriva l'un des jours de la sixième

lune, de la fixièame année du regne de *Chen-tsoung*, c'est-à-dire, l'an de Jèsus-Christ 1073.

La treizième année de *Kia-ting*, c'est-à-dire l'an de Jèsus-Christ 1220, l'Empereur *Ning-tsoung* lui donna rang parmi les Comtes, en ajoutant à son nom le titre de *Yuen-koung*, qui signifie à la lettre, *le premier d'entre les Comtes*; & l'Empereur *Ly-tsoung*, successeur immédiat de *Ning-tsoung*, le décora du titre de *Jou-nan-po*, ou de Prince de *Jou-nan*, & ordonna que son portrait seroit placé dans la salle de Confucius, parmi ceux des disciples de ce Philosophe: ce qui eut lieu la première année de *Tchun-yeou*, c'est-à-dire, l'an de Jèsus-Christ 1241.

T C H E N G - H A O.

Si par le titre de Philosophe, l'on entend désigner un homme qui aime la sagesse & qui se fait un devoir de mettre en pratique les maximes qu'elle prescrit, je doute que parmi les nations qui ne sont point éclairées des lumières du Christianisme, quelqu'un fût plus digne de porter ce nom que celui dont nous allons tracer le portrait. On en jugera par ce que je vais rapporter de lui, d'après l'Histoire & la foule des Auteurs Chinois qui ont eu occasion d'en parler. Le nom de sa famille étoit *Tcheng*, & son nom propre *Hao*, ce qui le fait désigner sous le nom composé de *Tcheng-hao*. Il prit le surnom de *Pé-tchun*, pour se conformer à l'usage qui veut toujours qu'on ait un surnom. Il étoit originaire du *Ho-nan*, & fit ses premières études dans la maison paternelle. On dit qu'à l'âge de dix ans, il composoit déjà des pièces d'éloquence, & savoit faire des vers. A douze ans il entra dans les écoles publiques, & s'y distingua par son application & les brillans succès qui en furent le fruit. Il reçut, les uns après les autres,

tous les grades littéraires. Après avoir été décoré du Doctorat, il voulut avoir quelque tems à lui pour revenir sur tout ce qu'il avoit appris ; & ne se pressa pas de se présenter pour être placé.

Avide de tout savoir, tout genre d'étude lui étoit bon dès qu'il pouvoit lui procurer quelque connoissance. Les Sectaires *Tao-ché* & *Ho-chang*, c'est-à-dire, ceux que nos Européens désignent sous le nom général de Bonzes, étoient alors prodigieusement multipliés dans toute l'étendue de l'Empire ; & ils comptoient parmi ceux qui faisoient profession de leur doctrine, des personnes du premier mérite. Il voulut savoir sur quoi tant d'hommes se fondoient pour adopter des maximes qui imposent des devoirs en plus grand nombre & plus pénibles que ceux que la Nature a gravés au fond de tous les cœurs. Il lut leurs livres, il les étudia avec soin, il médita profondément sur tous les points de doctrine qu'ils contenoient, & fut pendant dix ans à n'avoir d'autre occupation.

Vivant presque en solitaire, & ne se permettant de divertissement que celui qu'il trouvoit dans la conversation de quelques amis qui lui ressembloient, ou à contempler les ouvrages de la Nature, il nourrissoit des poissons dans un vase, & il passoit quelquefois des heures entières à les considérer. Au bas de l'escalier de sa chambre (1) il avoit quelques pieds de bambou, & il les contemploit de même très-souvent & pendant long-tems : il étoit alors immobile & comme ravi hors de lui-même. Ses amis, des Sages même, lui demandèrent plus d'une fois pourquoi il s'arrêtoit ainsi à considérer si sérieusement des choses si ordinaires, & à examiner avec tant d'attention ce que tout le monde connoissoit. *C'est*, leur répondoit-il tranquillement,

(1) Les chambres sont presque toutes, à la Chine, entre cour & jardin.

pour y chercher & y découvrir , si je puis , la marche de la Nature dans ce qu'elle produit. Après que dans les poissons & dans les bambous j'aurai découvert ce que je cherche , je passerai à des choses plus relevées.

Comme il avoit des mœurs fort réglées & qu'il étoit sans ambition , il eût volontiers coulé le reste de ses jours sans chercher à se procurer des emplois au dehors. La lecture , & l'étude réfléchie qu'il faisoit de tous les ouvrages des Sec-taires , l'entretenoient , sans qu'il s'en apperçût , dans cet amour de la contemplation & du repos. Ses amis n'oublièrent rien pour le tirer de cette espèce de léthargie. « Vous avez l'es-
 » prit bon & solide , lui disoient-ils souvent , vous êtes labo-
 » rieux , exact & constant dans votre travail ; vous êtes na-
 » turellement doux & plein de déférence ; votre modestie &
 » le cas que vous semblez faire de tout le monde , vous
 » font autant d'amis qu'il y a de personnes qui vous con-
 » noissent ; la droiture , l'aimable franchise , une sincérité qu'
 » n'est jamais offensante , sont l'ame de vos discours & de
 » toute votre conduite. Quelles qualités vous faut-il de plus
 » pour vous rendre utile à vos semblables ? Un homme qui ne
 » vit que pour soi , doit être exclu de la société ; il n'y peut
 » figurer que comme un arbre stérile figure dans le milieu d'un
 » champ : il occupe inutilement du terrain ».

Cette exhortation répétée sans cesse par des hommes d'un mérite distingué , qu'il savoit lui être attachés , fit impression sur lui. Il se remit à l'étude des *King* ; & à mesure qu'il en pénétrait le vrai sens , il découvroit le faux de la doctrine des *Tao-che* & des *Ho-chang*. Il s'en détacha bientôt entièrement ; & il ne lui resta de tout ce qu'il en avoit appris , qu'un regret amer d'avoir perdu tant de tems à l'apprendre. Il se mit à expliquer publiquement l'*Y-king* , & il le fit avec

tant de profondeur , & d'une maniere si solide , que sa réputation effaça bientôt celle de tous les autres maîtres. On se rendoit chez lui de toutes les Provinces de l'Empire , ou pour se mettre au nombre de ses Disciples , ou pour écouter seulement quelques-unes de ses leçons.

On pensa alors à le produire pour les emplois qui ont rapport avec le Gouvernement du peuple. Je dis qu'on y pensa , car il n'y auroit pas pensé lui-même. Il fut envoyé pour être Mandarin en second , ou comme Lieutenant du Gouverneur , dans une ville du troisième ordre. Il remplit ce poste avec tant d'intégrité & de droiture , qu'il s'attira la confiance de tout le monde : on le prenoit pour arbitre des différends , & on s'en tenoit sans réplique à tout ce qu'il décidait.

Il arriva à un citoyen de trouver en terre un grand amas de piéces de monnoie , en faisant creuser les fondemens d'un nouvel edifice dans le terrain qu'il occupoit. Ce terrain avoit appartenu à son frere aîné , qui y avoit fait sa demeure pendant de longues années , & y étoit mort. Le fils de ce frere aîné ayant oui parler du trésor qu'avoit trouvé son oncle , se rendit chez lui pour le réclamer comme un bien qui lui appartenoit ; car , lui dit-il , je me souviens à-peu-près du tems auquel mon pere l'enterra ; je ne l'ai point cherché après sa mort , parce que je n'y avois plus pensé depuis , & quand même j'y aurois pensé , je n'aurois pas manqué de m'imaginer qu'il avoit été retiré par celui-là même qui l'y avoit mis. Vous m'en imposez , lui répondit l'oncle , c'est moi qui cachai-là ces piéces de monnoie , il y a environ vingt ans.

L'oncle & le neveu ne pouvant s'accorder , eurent recours à *Tcheng-hao*. Ils n'avoient l'un & l'autre que leur propre témoignage pour preuve de ce qu'ils avançoient. Ils exposèrent le fait chacun à sa maniere. *Tcheng-hao* les laissa dire tout ce qu'ils voulurent sans les interrompre , & quand ils eu-

rent fini, il adressa d'abord la parole à l'oncle : « Combien dites-vous qu'il y a d'années que vous avez enfoui les pièces de monnaie que vous venez de trouver » ? « Il y a vingt ans », répondit celui qui étoit interrogé. « Et vous, demanda-t-il au neveu, quand est-ce que votre père les a enterrées » ? « Il y a au moins quarante ans », répondit celui-ci. « Qu'on m'apporte dix enfilades de ces pièces », dit *Tcheng-hao*, elles me diront elles-mêmes la vérité. (Les pièces de monnaie de la Chine, sont percées au milieu, & c'est par-là qu'on les enfle. Chaque enfilade est composée de mille pièces, & cela s'appelle un *Tiao*). On apporta les dix *tiao* demandés, & *Tcheng-hao* en examina attentivement toutes les pièces l'une après l'autre, comme s'il eût voulu les interroger chacune en particulier. Quand il eut fini. « Ces pièces », dit-il aux contendans, m'ont dit clairement la vérité, & vont vous la dire à vous-mêmes. Tenez-vous en à leur décision & vivez en paix entre vous. Il n'y a aucune de ces pièces qui ne soit marquée d'une date & d'un règne au-dessus de quarante ans. Si elles avoient été enfouies depuis vingt ans seulement, elles auroient toutes, ou au moins quelques-unes, des époques plus récentes que celles qu'elles portent. Ainsi elles appartiennent au neveu, parce qu'elles ont été trouvées dans la maison de son père, & que cette maison qu'il veut bien permettre à son oncle d'habiter, n'ayant point été aliénée, lui appartient aussi, ainsi que vous en convenez l'un & l'autre. Mettez fin à une altercation qui n'auroit point eu lieu, si vous aviez été unis comme des personnes d'un même sang doivent l'être. Je suis d'avis que le neveu donne à son oncle, en forme de présent, une partie de la somme trouvée. Allez de ce pas vous réjouir ensemble de l'acquisition que vous avez faite d'un bien auquel vous ne vous attendiez pas ». L'oncle

& le neveu, convaincus de la justice de la décision, & satisfaits de l'avis qui l'avoit terminée, remercièrent *Tchen-hao*, & publièrent par-tout qu'il étoit l'homme de leur ville qui avoit le plus de lumières & de probité.

Il lui arriva quelque tems après d'avoir été compromis par des indiscrets, avec le Mandarin qui percevoit le tribut & les autres droits du Souverain dans toute l'étendue du district. Ce Mandarin étoit un homme dur, inexorable, & qui passoit dans le public pour remplir ses propres coffres, non-seulement des dépouilles du peuple, mais encore des deniers qui devoient entrer dans les coffres du Prince. Ces sortes de gens sont toujours haïs de la multitude; celui-ci en étoit abhorré. Comme il avoit de puissans protecteurs à la Cour, aucun des Mandarins de la province n'osoit l'attaquer. On lui dit que *Tcheng-hao* faisoit secrètement des informations sur sa conduite, & qu'il étoit très-vraisemblable qu'il préparoit quelque accusation pour tâcher de le perdre. « Si j'étois » sûr que cela fût vrai, répondit-il insolemment, je le ferois » assommer tout-à-l'heure. Qu'on lui dise de ma part que » s'il n'est pas las de vivre, il se tienne en repos sur ce » qui me concerne ».

Ces derniers mots furent fidèlement rapportés à *Tcheng-hao*, qui ne fit d'abord qu'en rire; mais ensuite ayant fait réflexion que c'est en quelque sorte fomenter le vice que de ne pas faire au moins quelque tentative pour le corriger, il se transporta peu de jours après chez le Mandarin concussionnaire, & lui dit en l'abordant; « Je viens me mettre à votre dis- » crétion. On m'a rapporté que vous étiez résolu d'ôter la » vie à quiconque entreprendroit de vous faire connoître tel » que vous êtes, à ceux qui ont inspection sur vous. Je » vous déclare que je suis déjà instruit de votre conduite, » & que j'ai intention de vous accuser, non-seulement auprès » de

« de vos supérieurs, mais auprès de l'Empereur lui-même.
« Voyez ce que vous avez à faire ». Le Mandarin, confus
& faisi de crainte, ne repliqua pas un seul mot. Après quelques
momens de silence, *Tcheng-hao* continua ainsi : « Je vois à
« votre contenance que vous êtes fâché de vous être con-
« duit comme vous l'avez fait jusqu'ici. Si vous me pro-
« mettez de faire ce que je vous dirai, je vous promets à
« mon tour de vous mettre à l'abri de la foudre qui est sur
« le point de tomber sur vous & de vous écraser. Faites ren-
« trer peu-à-peu dans les trésors du Prince l'argent que vous
« en avez détourné ; n'exigez désormais que ce qui est légi-
« timement dû, & en l'exigeant, usez le plus que vous pourrez
« d'indulgence ; enfin, pour restituer, en quelque sorte, ce
« que vous avez injustement extorqué du peuple, soulagez
« ceux d'entre les citoyens que vous savez être dans le besoin.
« De mon côté, je me charge de faire tomber tous les bruits
« deshonorans qui courent sur votre compte ; & loin de
« penser à vous accuser, comme j'en avois le dessein, je
« regarderai comme l'un de mes devoirs, de faire votre éloge
« par-tout. Personne en effet ne mérite mieux, selon moi,
« qu'on le loue, qu'un homme qui reconnoît ses fautes &
« qui s'en corrige. On est coupable quand on s'égare volon-
« tairement ; mais on acquiert un droit incontestable à l'estime
« des autres, quand on rentre dans la bonne voie ».

Le Mandarin ne s'offensa point de tous ces reproches :
il tendit la main à celui qui les lui faisoit, lui demanda son
amitié, lui promit de ne se conduire désormais que par ses
conseils ; & il tint parole. Tout le monde attribua à *Tcheng-
hao* la gloire d'un pareil changement ; & comme il n'y avoit
presque personne à qui il ne fût avantageux, il ne se trouva
presque personne qui ne lui en fût un gré infini. On le re-
gardeoit comme un bienfaiteur commun, auquel on étoit rede-

vable d'avoir été délivré d'une foule de plaies profondes que des sang-sues infatigables faisoient à tous momens à quelqu'un des membres de la société.

Les deux traits que je viens de citer, & plusieurs autres semblables que je pourrois citer encore, si je les croyois propres à piquer la curiosité du lecteur Européen, décelèrent le talent de *Tcheng-hao*. On le crut capable de quelque chose de plus que d'expliquer des Livres; il étoit fait pour conduire les hommes, & ce fut à quoi le Gouvernement l'occupa. Il fut placé successivement dans différentes villes pour être à la tête du peuple & juger les citoyens. Il se conduisit partout avec tant de droiture, de candeur & de succès, que les siecles d'*Yao* & de *Chun* sembloient renaître dans les heureuses contrées confiées à ses soins. Son attention à choisir des maîtres habiles. & sages pour l'instruction de la jeunesse; à ne donner les petits emplois qui dépendoient de lui, qu'à des hommes d'une conduite irréprochable & d'une probité reconnue; à soulager les indigens en leur procurant les moyens de pouvoir gagner leur vie, suivant leur état; mais sur-tout le bon exemple qu'il donnoit lui-même de toutes les vertus dont il recommandoit aux autres la pratique, produisoient en peu de tems un changement total dans les mœurs. Les personnes avancées en âge, le regardoient comme l'appui de leur vieillesse; les jeunes gens comme leur instituteur & leur maître; & tous, sans exception, comme leur pere commun.

Il assembloit de tems en tems les principaux de la ville, il s'entretenoit avec eux des mesures qu'on pourroit prendre pour maintenir la paix dans les familles & l'union parmi les citoyens, pour prévenir les désordres & corriger les abus, pour procurer l'abondance dans le pays, & pour faire en sorte sur-tout qu'il n'y eût point d'oisifs & que tout le monde fût occupé suivant ses forces & ses talens. Dans ces sortes d'assem-

DES CÉLÈBRES CHINOIS.

blées, il prenoit l'avis de chacun, le discutoit, l'envisageoit sous les différentes faces, & s'en tenoit ensuite à celui qui lui paroissoit le meilleur, sans que personne fût choqué de la préférence. Il se transportoit souvent dans les écoles, s'informoit du genre d'étude qu'on y cultivoit plus particulièrement, du nombre d'écoliers, de leurs talens, de leurs succès, de leurs mœurs & de leur conduite. Par maniere de conversation il interrogeoit les maîtres sur quelques points importants des *King*, & en prenoit occasion de faire, sur ces mêmes points, une leçon qui étoit toujours un modele, tant pour la méthode que pour les discussions & le raisonnement.

Ce qu'il pratiquoit à la ville, il le pratiquoit aussi dans tous les villages de son district, qu'il visitoit pour cette raison le plus souvent qu'il lui étoit possible. On ne parla bientôt partout que du Magistrat Philosophe; & sa réputation croissant de jour en jour, on ne fut pas long-tems sans le regarder comme l'un des premiers Sages de l'Empire.

Lu-koung-tcho, l'un des Grands que l'Empereur honoroit de sa confiance, le proposa à ce Prince pour l'emploi difficile de Censeur à la Cour. *Chen-tsoung* qui étoit alors sur le Trône, faisoit cas de la vertu. Il avoit déjà oui parler de *Tcheng-hao*, & fut bien-aîsé qu'on lui fournit l'occasion de le voir. Il lui donna une place distinguée parmi les Censeurs, & l'appella auprès de sa personne pour profiter de ses conseils & de ses lumieres. A peine lui eut-il parlé quelquefois, qu'il le goûta & l'aima. Il le faisoit venir très-souvent dans son cabinet pour s'entretenir tête-à-tête avec lui sur différens sujets de Morale, de Littérature & même de Politique. Il prenoit tant de plaisir à ses conversations, qu'il lui arriva plus d'une fois d'en prolonger la durée bien au-delà de l'heure à laquelle il avoit accoutumé de prendre ses repas.

Tcheng-hao ne profitoit de la bienveillance de son maître,

que pour lui inspirer les sages maximes d'un bon Gouvernement ; que pour le porter à la vertu & à la bienfaisance. *Jin* (c'est-à-dire , humanité , amour de ses semblables , bienfaisance , &c.), « *Jin*, lui disoit-il sans cesse , voilà , Prince , » le principal sujet de l'étude d'un Souverain : s'il acquiert » cette vertu , il aura bientôt toutes les autres , & il régnera » bien : sans elle au contraire , comme il a le pouvoir de faire » du mal , il en aura bientôt le vouloir , & il deviendra pire » qu'un loup carnassier. Le loup n'est cruel que par besoin & » par instinct ; mais l'homme ne peut être tel , qu'en cessant » pour ainsi dire d'être homme , & en devenant l'ennemi des » autres hommes. *Jin* , que ce mot & ce qu'il signifie soient » présents à votre esprit dans ce que vous pourrez dire , faire » ou ordonner , &c ».

Du reste , quelque persuadé qu'il fût qu'il pouvoit tout dire à l'Empereur sans courir le risque de l'offenser , il ne sortoit jamais des bornes étroites de la plus exacte circonspection. Jamais il ne se mêla d'une affaire qu'il n'en fût requis , ou que le devoir de sa charge ne l'exigeât de lui : il disoit alors son sentiment , ou il faisoit ses représentations , avec cette franchise , cette candeur & cette noble liberté qu'inspire l'amour de la justice & du vrai , quand il est dépouillé de tout intérêt personnel.

C'étoit dans ce tems-là que *Quang-ngan-ché* , dont j'ai déjà parlé , & que l'histoire nous représente comme un homme adroit , fourbe , dissimulé , couvrant une ambition démesurée & un orgueil sans bornes , sous un extérieur de simplicité , de modestie , de régularité dans les mœurs , de désintéressement même , & de zèle pour le bien public ; c'étoit , dis-je , dans ce tems que *Quang-ngan-ché* , devenu premier Ministre , étoit à son plus haut point de faveur. L'Empereur , pour me servir ici des expressions Chinoises , n'entendoit plus que par les oreilles ,

ne voyoit plus que par les yeux de son nouveau Ministre. Il lui avoit permis d'abroger quantité d'anciens usages, pour leur en substituer un plus grand nombre de nouveaux qui tendoient au renversement total des loix fondamentales de l'Empire, & qui faisoient réellement le malheur du peuple, sous la trompeuse apparence de procurer son soulagement & son bonheur.

La plupart des Grands, des Magistrats, des Gouverneurs de province, des Lettrés en crédit, & de ceux qui avoient droit de représentation, avoient déjà fait entendre leurs voix contre des nouveautés si préjudiciables; mais ils n'avoient point été écoutés. L'ascendant que le Ministre avoit pris sur l'esprit de son maître, l'avoit emporté sur l'autorité d'un *Fan-chun-jin*, d'un *Lu-hoei*, d'un *Tchao-pien*, d'un *See-ma-koang*, d'un *Han-ki*, & de tout ce qu'il y avoit de plus considéré dans l'Etat. Les Grands qui ne vouloient contribuer en rien à ce qu'ils appelloient le renversement du bon ordre, se dédirent l'un après l'autre de leurs emplois, & s'exilèrent volontairement de la Cour pour aller vivre en simples particuliers dans le sein de leurs familles, ou aller remplir quelque poste dans des lieux éloignés de la capitale.

Tcheng-hao, qui étoit mesuré dans toutes ses démarches, ne se pressa pas de faire comme les autres. Il attendoit du tems & de l'expérience ce que les autres vouloient obtenir sur le champ, & par l'autorité seule de leurs noms, de leurs services & de leurs raisons. Il ne craignit pas de s'exposer à passer dans leur esprit pour un homme qui ne prenoit aucun intérêt à la bonne cause, & peut-être même pour quelque chose de pis. Sans trahir la vérité, mais conservant toujours son esprit en paix, il se contentoit de faire observer à l'Empereur, dans les conférences particulières qu'il avoit avec lui, tous les inconvéniens qui résultoient de la nouvelle forme qu'on

avoit introduite dans le Gouvernement. Il le sollicitoit, il le supplioit de remettre les choses sur l'ancien pied ; mais quand il vit que tout étoit inutile, il fit alors ce que le Public, qui avoit les yeux ouverts sur lui, avoit droit d'attendre de son attachement aux usages consacrés par une longue suite de siècles, de sa sagesse & de la haute réputation dont il jouissoit dans tout l'Empire. Il parla publiquement, & le fit avec tant de solidité, de grace & d'éloquence, dans un placet qu'il présenta comme Censeur, que peu s'en fallût que *Ouang-ngun-ché* n'eût alors du dessous. « Pour nous, Seigneur, disoit-il, » en finissant son placet, pour nous qui sommes convaincus que » Votre Majesté regarde tous ses sujets comme s'ils étoient ses » propres enfans ; & qu'elle les aime comme tels ; qui lisons » dans le fond de son cœur qu'elle ne souhaite rien tant que » de les rendre heureux ; nous, dis-je, qui savons qu'elle est » persuadée que tout ce qu'on fait à leur préjudice, est fait en » leur faveur, nous n'avons garde de faire retomber sur elle » tout l'odieux des maux dont nous gémissons. Mais, Seigneur, » le jugement de la postérité sera-t-il conforme au nôtre ? Nous » disons & pensons que c'est votre Ministre qui fait tout le mal, » que c'est lui qui est coupable en abusant ainsi des bontés » dont vous l'honorez. Nous tâchons même de le justifier en » quelque sorte, en disant que ses intentions étoient originairement bonnes ; qu'il a vu dans un faux jour ce que nous voyons dans son véritable point de vue ; qu'il s'est trompé, qu'il s'est égaré sans le vouloir ; & que s'il s'obstine à ne pas revenir sur ses pas, s'il se roidit aujourd'hui contre toutes nos représentations, c'est moins par entêtement que par mauvaise honte. La postérité, plus hardie, & peut-être moins équitable que nous sur ce point, dira que votre Ministre étoit un homme plein d'ambition & d'orgueil, qui, dans le dessein de se faire un nom & de

» s'élever au-deffus de tous les autres , entreprit d'abroger
» ce qui avoit été si sagement établi par nos ancêtres , pour y
» substituer des nouveautés de son invention , nouveautés qui
» tendoient au bouleversement de tout l'Empire & à un chan-
» gement total dans les mœurs de la Nation ; elle ajoutera
» que vous l'avez laissé faire , que vous avez agi de concert
» avec lui , que vous l'avez soutenu de toute votre autorité ,
» malgré les remontrances réitérées des plus fideles de vos
» sujets. Le nom de votre Ministre se confondra dans la foule
» de ceux de son espèce ; mais celui de Votre Majesté sera
» souvent cité pour faire détester un regne dont elle eût pu
» rendre le souvenir précieux en faisant quelque attention à ce
» que ceux qui cherchoient sa véritable gloire , avoient pris la
» liberté de lui représenter ».

Le foible qu'avoit l'Empereur pour son Ministre fit que ce placet n'eut pas l'effet qu'on s'en étoit promis. *Tcheng-hao* echoua comme avoient fait tous les autres zélateurs des anciens usages ; & comme eux , il sollicita son congé. On le lui fit demander plus d'une fois avant que de le lui accorder ; mais , à force d'importunités , il l'obtint enfin , à condition qu'il serviroit en province , en qualité de Mandarin subalterne : ce qu'il fit pendant quelques années , après lesquelles il renonça absolument à tout emploi , & se retira dans un village , près de *Lo-yang* , pour y vivre en simple particulier. Rendu à lui-même , il partagea son loisir entre la contemplation de la Nature , l'étude de la Philosophie , & la composition de quelques ouvrages dont il enrichissoit de tems en tems le public. Lorsqu'il vouloit se procurer un peu de délassement , il alloit passer quelques jours à la ville , auprès de *Sec-ma-koang* , de *Fou-pi* , & de plusieurs autres Sages qui s'y étoient rendus pour se mettre à l'abri des orages de la Cour , & y cultiver les Lettres dans une tranquillité purement

philosophique. Après la mort de l'Empereur *Chen-tsoung*, les affaires changerent de face sous la régence de l'Impératrice, aïeule du jeune Prince qui monta sur le trône. Tous les Sages qui avoient été éloignés de la Cour sous le regne précédent, ou qui s'en étoient bannis eux-mêmes, furent rappelés l'un après l'autre, & employés suivant leurs talens. *See-ma-koang* fut du nombre, & parvint au plus haut point de faveur. Il proposa à la Régente son ami *Tcheng-hao* comme un des hommes de l'Empire dont elle pourroit tirer plus de lumières pour bien gouverner, mais sur-tout pour travailler efficacement à soulager le peuple. Sur ce témoignage, l'Impératrice le nomma l'un des Censeurs, & lui fit expédier l'ordre de se rendre incessamment dans la capitale pour y exercer cet important emploi.

Tcheng-hao ne fut pas peu surpris en recevant cet ordre. Content dans son village, il lui en coûta de le quitter ; mais comme il avoit pour maxime qu'on ne doit jamais refuser de travailler pour l'Etat, lorsqu'on prévoit sur-tout qu'on peut le faire utilement, il ne crut pas qu'il lui fût permis de s'excuser de tout point. Il se détermina à accepter, mais à certaines conditions qu'il déclara à la Régente, dans une supplique conçue à-peu-près en ces termes.

« Si Votre Majesté, en me nommant l'un des Censeurs
 » de l'Empire, prétend me charger du soin d'épier la con-
 » duite des Mandarins, de découvrir les malversations, les pré-
 » varications, & tous les autres maux qu'ils peuvent faire dans
 » l'administration respective de leurs charges, pour en former
 » autant de chefs d'accusation & les porter au pied du trône ; je
 » crois devoir lui dire qu'un pareil emploi ne me convient point,
 » parce que je n'ai aucune des qualités qu'il me faudroit pour
 » pouvoir & vouloir le remplir ; ainsi je supplie Votre Majesté
 » de jeter les yeux sur quelque autre qui soit mieux disposé
 » que

» que moi , & qui ait une trempe d'esprit , un caractère &
 » des talens que je n'ai pas. Mais si Votre Majesté n'a d'autres
 » intentions que celles de tirer de moi des vues générales sur
 » le bon Gouvernement , ou quelques lumieres sur ce qu'on
 » pourroit tenter pour faire fleurir la Vertu , les Sciences &
 » les Loix , ou sur les moyens qu'on pourroit prendre pour
 » obvier aux inconvéniens , & réformer les abus ; en ce cas
 » je puis accepter l'honneur qu'elle veut bien me faire , &
 » je partirai dès que j'en aurai reçu l'ordre ».

La Régente lut cette supplique avec plaisir , & fit répondre en ces mots : « Ce à quoi se borne *Tcheng-hao* est précisément
 » ce que doit faire un Censeur de l'Empire. Je ne demande
 » pas autre chose de lui ; qu'il vienne ».

L'ordre fut expédié ; mais *Tcheng-hao* , qui sur ces entre-
 faites étoit tombé malade , mourut peu de jours après l'avoir
 reçu , l'an de Jesus-Christ 1086. Il étoit âgé de cinquante-
 quatre ans. On lui donna après sa mort le titre de *Ming-tao-
 sien-cheng* (titre que l'on peut rendre en françois par celui de
Docteur d'une doctrine sans obscurité) , parce que dans tous
 ses ouvrages , il est d'une clarté qui ne laisse rien à desirer.
 Il a donné des explications des *King* qui sont regardées comme
 des Magasins de science. & de bonnes maximes. *Un point de
 Doctrine , quel qu'il soit ,* disoit-il souvent , *s'il n'est point traité
 avec clarté , est une source d'erreurs pour les gens superficiels
 & ignorans. Les anciens ,* disoit-il encore , *après s'être
 égarés , savoient se remettre dans la bonne voie ; mais les
 modernes ne se détournent jamais du chemin qu'ils ont une
 fois pris.*

La treizieme année de *Kia-ting* , c'est-à-dire , l'an de Jesus-
 Christ 1207 , l'Empereur lui donna le titre de *Chun-koung*
 (*Comte sans défaut*). La premiere année de *Tchun-yeou* , c'est-
 à-dire , l'an de Jesus-Christ 1241 , l'Empereur lui donna le

titre de Prince du *Ho-nan* (*Ho-nan-po*), & le fit entrer dans la salle de Confucius. Les Lettrés en font presque autant de cas que de *Mong-tsee*.

T C H E N G - Y.

Tcheng-y, autrement dit *Tcheng-chou*, étoit frere du sage *Tcheng-hao*, dont on vient de voir le portrait. Les deux freres etudierent sous les mêmes Maîtres, & se perfectionnerent par les leçons qu'ils reçurent en particulier de *Tcheou-tchun-y*. Les progrès de *Tcheng-y* parurent d'abord plus rapides que ceux de son aîné, parce qu'il avoit plus de vivacité dans l'esprit, & qu'étant plus susceptible de vaine gloire, il s'appliquoit avec toute l'ardeur dont il étoit capable pour pouvoir mériter des distinctions.

A l'âge de dix-huit ans, il se crut assez habile pour pouvoir subir un examen général en présence de l'Empereur lui-même. Il savoit que *Jen-tsoung*, qui étoit alors sur le trône, aimoit les Lettres, & combloit d'honneurs ceux qui les cultivoient avec succès. Il se donna la liberté de lui écrire pour lui demander la permission de se rendre à la Cour, où il offroit d'expliquer les points de Littérature & des *King* sur lesquels Sa Majesté voudroit bien l'interroger. Soit que cette lettre ne parvint pas à l'Empereur, soit pour quelque autre raison, elle demeura sans réponse. *Tcheng-y* ne laissa pas de se rendre dans la capitale; & se fit inscrire au nombre de ceux qui devoient composer pour obtenir une place dans le college impérial.

Celui qui étoit à la tête de ce college, donna pour sujet de la piece d'éloquence, ces mots : *Yen-tsee sous hao ho hio ?* C'est-à-dire, *quel fut le genre d'étude auquel Yen-tsee s'appliqua le plus sérieusement pour parvenir à ce haut degré de sagesse*

qui l'a distingué ? (*Yen-tsee* est de tous les Disciples de Confucius, celui qui est réputé avoir approché le plus de la perfection de son maître, disent d'un commun accord tous les Chinois). Le discours de *Tcheng-y* l'emporta sur tous les autres, tant pour l'abondance des choses dont il étoit plein, que pour la manière éloquente dont elles étoient traitées. Sur ce discours, non-seulement il fut admis, mais on lui donna la première place, & avec elle une espèce de surintendance sur les autres étudiants. *Lu-si-iché* qui étoit du nombre de ces derniers, & qui s'est rendu si célèbre dans la république des Lettres, le reconnut dès-lors pour son maître. Il le consultoit comme s'il eût déjà reçu ses grades, & faisoit plus de cas de son sentiment que de celui des plus vieux Docteurs.

Ces distinctions, & plusieurs autres non moins flatteuses, attachèrent *Tcheng-y* au collège impérial pendant les dix années qu'il poursuivit ses grades. Il les reçut tous jusqu'au Doctorat exclusivement; mais ayant subi le dernier des examens pour être fait Docteur, il eut le malheur de ne pas réussir, & ne fut point admis. Si ces sortes d'examens n'étoient pas à la Chine un des points les plus essentiels du Gouvernement, parce qu'on n'y donne les dignités & les charges qu'à ceux qui les ont subis avec succès; ou si le jugement qu'on y porte n'étoit pas revêtu de tout ce qui peut le mettre à l'abri de tout soupçon: on pourroit croire qu'il y eut quelque erreur ou quelque faute de la part des examinateurs, en ne rendant pas à *Tcheng-y* la justice qu'il méritoit. On pourroit croire aussi que ce fut un artifice de leur part, afin de retenir encore quelque tems, sous leur inspection immédiate, un homme qui leur étoit d'une si grande utilité, par l'exemple qu'il donnoit en fait de bonnes mœurs, d'application à l'étude, & d'exactitude à observer tous les Réglemens.

Quoi qu'il en soit, cette humiliation à laquelle *Tcheng-y*

croyoit n'avoir aucun lieu de s'attendre , en dissipant les vaines fumées d'amour-propre & de petite ambition dont il s'étoit repu jusqu'alors , lui inspira une maniere de penser plus philosophique. Il jeta les yeux sur son sage frere , & résolut de l'imiter. Persuadé qu'on peut être docte & très-docte sans être Docteur , il renonça pour toujours à ce titre , & se retira dans le *Ho-nan* sa patrie , pour y cultiver les Lettres dont il faisoit ses plus cheres délices , y etudier les sciences qui étoient le plus de son goût , & y pratiquer sans ostentation les vertus civiles.

Il avoit été fait Bachelier la quatrieme année de *Kia-yeou* (1059 de l'Ere chrétienne), il manqua le Doctorat la quatrieme année de *Tché-ping* (1064) , & la même année il se rendit dans le sein de sa famille , où il vécut jusqu'à la huitieme année de *Yuen-foung* (1085) , sans autre occupation que celle de l'étude. Ce fut pendant le cours de ces vingt années qu'il composa ces savans ouvrages qui firent l'admiration de ses contemporains , & qui ont mis à son nom l'empreinte de l'immortalité.

La réputation qu'il s'étoit acquise d'être tout-à-la-fois un Savant des plus profonds , & un Sage comparable à ceux de la vertueuse antiquité , lui attira un grand nombre de Disciples. Ils venoient des différentes Provinces de l'Empire pour se faire initier sur-tout dans les mysteres de l'*Y-king* , qu'il avoit le talent d'expliquer avec une clarté qui ne laissoit presque rien à desirer. Aussi son plus grand plaisir étoit de développer les différens sens d'un Trigramme , & de le présenter sous tous les points de vue qui pouvoient en faciliter l'intelligence tant pour le physique que pour le moral. Il étoit alors dans son centre , & le tems couloit pour lui si rapidement , qu'il ne pensoit pas même à donner à son corps la nourriture dont il avoit besoin. Il falloit que ses auditeurs le lui suggérassent , &

l'y contraignissent en quelque façon , en se privant eux-mêmes de la satisfaction qu'ils avoient à l'entendre.

On comprend aisément qu'un homme de cette trempe n'étoit guere d'humeur à se laisser persuader de quitter son genre de vie. Ce fut en vain que ses amis & toute sa parenté le sollicitèrent plus d'une fois à se présenter pour être placé. « Je ne suis pas propre pour les emplois , leur répon- » doit-il , je sers la patrie de la meilleure maniere que je puis » la servir : je lui nuirais si je remplissois une charge incompa- » tible avec mes talens. En etudiant , en expliquant & en fai- » sant des Livres , je fais ce que je dois ; puisque je fais de mon » mieux la seule chose que je puisse faire ».

Lu-koung-tcho & *See-ma-koang* obtinrent pour lui , sans le consulter , la nomination à un Mandarinat dans la ville de *Nan-king*. Ils lui écrivirent pour lui en donner la premiere nouvelle , & le féliciter. La réponse qu'ils reçurent , leur prouva que la modération de *Tcheng-y* n'étoit pas de ces vertus d'emprunt , qui n'ont lieu que lorsqu'elles sont forcées. Il les remercia de leur bonne volonté ; mais il fut inflexible dans le refus qu'il fit d'accepter. Ceux qui vouloient le produire , le voyant ainsi inébranlable , se désistèrent eux-mêmes , & le laisserent tranquille dans le lieu de sa retraite , jusqu'à la mort de *Chen-tsoung*. Ils firent quelque chose de plus ; car ils renoncèrent comme lui aux emplois , & se retirèrent pour mener un genre de vie pareil au sien durant le ministere de *Ouang-ngan-ché*.

Après la mort de ce Ministre , & de l'Empereur dont il étoit l'oracle , l'Impératrice Régente rappella la plupart des grands Mandarins à la Cour qu'ils avoient quittée sous le regne précédent. *Lu-koung-tcho* & *See-ma-koang* furent du nombre ; & comme ils furent mis l'un & l'autre à la tête des affaires , ils eurent bientôt fait disparaître les partisans de *Ouang-ngan-ché* pour leur substituer les partisans de l'ancienne doctrine & des

anciens usages. Mais comme la première fois ils avoient échoué auprès de *Tcheng-y*, ils ne voulurent rien faire sans l'avoir auparavant consulté. *Lu-koung-tcho* se chargea de lui écrire ; & le fit à-peu-près en ces termes :

« Il y a environ vingt ans que vous vivez dans l'obscurité de
 » votre retraite, il est tems de vous montrer au grand jour.
 » Le Sage doit être plus aux autres qu'à lui-même ; quiconque
 » ne vit que pour soi, ne mérite pas de vivre. Je fais que vous
 » n'êtes pas tel ; & que vous tâchez d'éclairer , par de savans
 » ouvrages , ceux que vous ne pouvez instruire de vive voix ;
 » mais cela ne suffit pas : il faut encore que ceux qui ne peu-
 » vent ni lire vos ouvrages , ni recevoir vos instructions , tirent
 » parti de vous d'une autre manière.

« J'ai pensé avec *See-ma-koang* & nos autres amis , que
 » vous pourriez être très-utile dans une Cour que nous tâchons
 » de remettre sur l'ancien pied. Je n'ai encore rien demandé
 » pour vous, parce que, avant tout, j'ai voulu m'assurer de votre
 » consentement : du reste que ce mot de *Cour* ne vous
 » effraie pas ; l'emploi que je vous destine est bien à la Cour ;
 » mais vous ne deviendrez pas pour cela Courtisan. Je fais
 » ce qu'il vous faut ; vous serez au milieu des Livres , &
 » vous en trouverez que vous n'aurez jamais vus , que vous
 » verrez volontiers , & que vous ne sauriez vous procurer
 » où vous êtes. Répondez-moi le plutôt que vous pourrez ;
 » & que ce soit d'une manière conforme à mes intentions ;
 » à moins que vous n'ayez une répugnance invincible à con-
 » courir avec nous au bien général de l'Etat ».

Tcheng-y ne put tenir contre une lettre si obligeante de la part d'un homme en place. Il se rendit auprès de son généreux Protecteur , & se reposa sur lui de tout ce qui le concernoit. *Lu-koung-tchou*, de l'avis de *See-ma-koang*, présenta à la Régente la Requête suivante.

« Dans l'état où sont aujourd'hui les affaires du Gouver-
 » nement , il me paroît nécessaire de n'avoir à la Cour que
 » des hommes sages qui puissent seconder les bonnes inten-
 » tions de Votre Majesté. Il y a dans le *Ho-nan* un Savant
 » du premier ordre , qui , dans l'obscurité de la retraite où
 » il a passé toute sa vie , a acquis les vertus les plus eclatantes.
 » Tout le monde dit du bien de lui , & le compare
 » aux Sages de la haute antiquité. Il s'appelle *Tcheng-y* , &
 » est âgé d'environ 50 ans. Il est dur à lui-même , complaisant
 » pour les autres , infatigable au travail , & d'une humeur
 » toujours egale. Ses paroles ne respirent que candeur &
 » sincérité ; sa conduite toute unie , est exactement calquée
 » sur celle des anciens , & il est incapable de s'ingérer dans
 » les affaires dont on ne l'aura pas chargé. Je pense qu'un
 » tel homme peut nous être ici d'un grand secours. Ne fit-il
 » que se montrer , sa seule présence produiroit de bons ef-
 » fets. Son profond savoir le rendra respectable aux Gens de
 » Lettres ; sa modestie , son désintéressement , toute sa ma-
 » niere d'agir , le feront estimer des Mandarins & des Cour-
 » tisans , qui profiteront peut-être de ses exemples. Je pense
 » qu'il seroit bon que Votre Majesté le fit venir à la Cour ,
 » non pour le faire Mandarin , parce qu'il a une répugnance
 » extrême pour tout ce qui pourroit lui procurer des hon-
 » neurs dont il ne se juge pas digne , ou lui imposer des
 » devoirs qu'il ne se croiroit pas en état de remplir exacte-
 » ment : j'ai trouvé un moyen de l'attacher à la Cour , sans
 » contredire son inclination , & en le servant même suivant
 » son goût.

« Il y a dans la Bibliothèque du Palais , & dans le Cabinet
 » particulier du feu Empereur , une foule d'Ecrits dans tous
 » les genres , qui n'ont jamais vu le jour. Votre Majesté
 » pourroit charger *Tcheng-y* du soin de les examiner , d'en

» faire le choix , & de mettre ceux qu'il regarderoit comme
 » les meilleurs , en état d'être publiés. Si lorsque nous l'aurons
 » vu de près , nous le jugeons propre à servir l'Etat d'une
 » manière plus utile , nous tâcherons de l'employer suivant
 » ses talens. Du reste , ce que je propose ici à Votre Majesté ,
 » est fort approuvé de *See-ma-koang* , qui trouve qu'on ne peut
 » rien faire de mieux ».

L'Impératrice Régente répondit favorablement à cette Requête , & *Tcheng-y* fut présenté. On ne pouvoit lui donner un emploi plus conforme à son inclination & à son goût , que celui dont il se mit en possession. Du matin au soir il n'étoit occupé qu'à fouiller dans les manuscrits , à les parcourir & à mettre à part ceux qu'il vouloit lire avec attention. Quand il traversoit les cours ou les galeries pour aller du Cabinet à la Bibliothèque , ou de la Bibliothèque au Cabinet , il ne voyoit rien , il n'entendoit rien , il ne savoit rien de ce qui se passoit à ses côtés : on l'eût pris pour un automate ambulant. Les Grands , les Courtisans , tous ceux qu'il rencontroit , & auxquels il ne faisoit aucune attention , prévenus que ce n'étoit ni par orgueil ni par mépris qu'il en agissoit ainsi , se contenterent d'abord de ne lui savoir aucun mauvais gré du peu de considération qu'il témoignoit pour leurs personnes. Mais à mesure que les occasions se présentèrent d'avoir quelque court entretien avec lui , ils furent si charmés de sa modestie , de sa franchise , de sa candeur & de sa complaisance , qu'ils lui prodiguèrent à l'envi tous les éloges : ce qui engagea l'Impératrice Régente à le nommer pour être l'un des Maîtres du jeune Empereur.

Ce nouvel emploi , dont il partageoit les fonctions avec plusieurs autres personnes , ne l'empêcha pas d'exercer encore celui qu'il avoit auparavant ; car à l'exception d'une ou de deux heures qu'il donnoit de tems en tems au Prince , tout
 le

le reste des jours étoit à lui. Il en profitoit ou pour étudier lui-même, ou pour diriger les études des autres. Comme ce genre de vie lui plaisoit infiniment, il ne s'imaginait pas qu'on pût s'ennuyer à le suivre, & il auroit souhaité que l'Empereur s'y fût livré tout entier. On avoit arrêté que dès la quatrième lune, il n'y auroit pas de classe réglée, parce que, à *Kai-fong-fou*, où étoit alors la Cour, les chaleurs commencent vers ce tems-là à se faire sentir, & qu'on ne vouloit pas exposer l'Empereur à en être incommodé. *Tcheng-y* n'approuva pas cet usage. Il parla plusieurs fois à la Régente pour le faire abroger; mais voyant que cette Princesse n'avoit aucun égard à ses représentations sur cet article, qu'il regardoit comme très-essentiel, il s'adressa au jeune Empereur lui-même pour obtenir ce qu'il desiroit. « Votre palais, » Seigneur, lui-dit-il dans un moment qu'il crut favorable, » est-il si petit qu'il n'y ait qu'un appartement où vous puissiez recevoir les leçons de vos Maîtres; & la chaleur depuis la quatrième jusqu'à la sixième lune, est-elle si considérable que vous ne puissiez de tems en tems vous appliquer à l'étude? Choisissez quelque endroit frais, où quelqu'un de nous aille par vos ordres, de trois jours en trois jours, vous expliquer les *King*, ou vous lire l'Histoire, au moins une fois pendant environ une heure de tems. Il n'y a pas là certainement de quoi vous incommoder. Un Empereur de votre âge doit être occupé sans cesse à apprendre quelque chose. Dans les longues vacances que vous prenez, loin de rien apprendre de nouveau, vous oubliez ce que vous avez appris. Ce n'est point ainsi que se conduisoient les grands Empereurs de l'Antiquité. Ils se levoient de grand matin, ils se couchoient tard, & ils trouvoient encore que le tems étoit trop court pour pouvoir s'acquitter exactement de tous leurs devoirs. Si vous voulez bien gouverner

» dans la suite, il faut tâcher de les imiter. Votre unique
 » affaire pour le présent est de vous instruire ; & vous ne
 » sauriez vous instruire qu'autant que vous écouterez souvent
 » vos Maîtres ; qu'autant que vous serez assidu à vous rendre
 » chaque jour auprès de l'Impératrice qui gouverne en votre
 » place, lorsqu'elle traite les affaires de l'Etat avec les Mi-
 » nistres & avec les Grands. Mais si, au contraire, vous
 » restez sans cesse dans les appartemens intérieurs avec les
 » femmes & les eunuques, vous vous accoutumerez à une
 » vie indolente & molle, & vous n'apprendrez que des ba-
 » gatelles qui ne méritent en aucune façon l'attention d'un
 » Souverain ».

Cette exhortation eut son effet. L'Empereur consentit que ses Maîtres vinssent de trois jours l'un, pour lui donner leçon à tour de rôle ; & l'Impératrice Régente approuva avec éloge une si sage résolution.

Sous le ministère de *Ouang-ngan-châ*, le collège impérial avoit été réglé suivant les idées de cet homme qui bouleversoit tout dans l'Empire. Il s'agissoit de le rétablir dans son premier état. *Tcheng-y* fut chargé de ce soin, & s'acquitta de sa commission avec tout le zèle dont il étoit capable. Il réforma les abus anciens & nouveaux qui s'étoient glissés, & y substitua ce qui lui parut devoir le plus contribuer au progrès des études, & à l'avantage des étudiants. Il établit qu'on commenceroit par apprendre le *Ly-y*, c'est-à-dire, cette partie du cérémonial qui prescrit aux hommes ce qu'ils se doivent mutuellement, suivant leur âge, & le rang qu'ils tiennent dans la société ; qu'il y auroit chaque mois un examen où chacun rendroit compte de ce qu'il auroit appris ; qu'on donneroit des récompenses à ceux qui se seroient distingués des autres par leur application, leur exactitude & leurs progrès ; qu'on puniroit par quelque

humiliation, ou même par une exclusion totale, ceux qu'on reconnoîtroit avoir été paresseux, négligens ou de mauvais exemple; qu'à la fin de chaque année, on inscriroit dans le *Tsun-hien-rang*, c'est-à-dire, dans la salle où l'on rend hommage à la vertu, les noms de tous ceux dont la capacité auroit été jugée plus qu'ordinaire, & dont on auroit reconnu la conduite constamment conforme à ce que prescrivent la décence & les bonnes mœurs. Il réduisit à un petit nombre de regles tout ce qui devoit s'observer; mais il détermina que ceux qui les enfreindroient un certain nombre de fois, après qu'on les auroit avertis, seroient irrémissiblement renvoyés. Ces nouveaux statuts, munis du sceau de l'approbation impériale, furent observés à la rigueur cette année même.

Tchéng-y voyant que cette réforme lui avoit très-bien réussi, & qu'elle étoit au gré de tout le monde, crut pouvoir en entreprendre une autre dans l'espérance du même succès. Il tourna son zèle du côté de l'éducation du Prince, dans laquelle il trouvoit une foule d'abus qu'il s'imagina pouvoir être facilement corrigés. Dans la Supplique qu'il présenta pour cela à l'Impératrice Régente, il s'exprima ainsi :

« L'éducation du jeune Empereur est la plus essentielle de
 » toutes les affaires sur lesquelles Votre Majesté est chargée
 » de veiller dans le poste éminent qu'elle occupe. C'est de
 » la manière dont cette importante affaire sera traitée, que
 » dépend, pour la suite, le bonheur ou le malheur de l'Empire.
 » J'ai cru que je pouvois, sans m'exposer à vous déplaire,
 » vous faire part sur cela de quelques-unes de mes réflexions.

« Vous n'oubliez rien pour pouvoir procurer à l'Empereur
 » toutes les commodités de la vie, le bien-être du corps,
 » & les divertissemens qui sont propres à son âge. Vous avez
 » grand soin de le préserver de tout ce qui pourroit l'incom-
 » moder le moins du monde, de le garantir du froid, du

» chaud , & de toutes les intempéries de l'air ; vous ne voulez
 » pas même qu'il puisse s'ennuyer un moment. Vous souffrez
 » qu'il prenne tout de suite de très-longues vacances ; que
 » dans les tems ordinaires, il n'étudie que de deux jours l'un,
 » & seulement pendant une heure ou deux, de peur qu'une
 » application trop long-tems continuée, ne soit contraire à
 » sa santé. Ce n'est certainement pas ainsi qu'on elevoit an-
 » ciennement ceux qui devoient gouverner l'Empire. Pour
 » les accoutumer de bonne heure à se gêner, & à savoir
 » prendre sur eux, on leur faisoit deux classes par jour, en
 » quelque tems de l'année que ce fût ; & ces classes n'étoient
 » pas pour eux une simple distribution de tems, elles étoient
 » un devoir rigoureux & celui de leurs devoirs qu'ils rem-
 » plissoient avec le plus d'attention & d'exactitude. Seroit-il
 » absolument impossible de faire aujourd'hui ce qu'on faisoit
 » alors ; & votre Majesté qui vient de mettre envigueur tant de
 » bons usages qu'on avoit négligés ou même abolis, n'en pour-
 » roit-elle pas faire revivre encore un qui est d'une si grande
 » conséquence pour le bonheur ou le malheur des peuples, &c ? »

Tcheng-y présenta lui-même la Supplique à l'Impératrice. Cette Princesse la lut d'un bout à l'autre ; mais elle ne donna aucune réponse, & se contenta de témoigner par un agréable sourire, qu'elle n'y avoit rien trouvé qui pût lui déplaire. Du reste tout alla le même train qu'auparavant. Le zèle du maître ne se refroidit pas pour cela. S'il ne donnoit pas des leçons aussi souvent qu'il auroit souhaité, il se dédommageoit en quelque sorte, en donnant des avis toutes les fois qu'il les croyoit nécessaires pour l'instruction du disciple.

Un beau jour du Printemps, lorsqu'après avoir fait la classe, il traversoit une cour à la suite de l'Empereur, ce jeune Prince s'avisa de rompre en passant, & comme pour s'amuser, un rameau d'un arbre qui commençoit à pousser des feuilles.

« Seigneur, lui dit *Tcheng-y*, on doit respecter la Nature dans
 » le tems qu'elle est en travail ; car ce n'est que pour nous
 » prodiguer ses dons qu'elle travaille. En rompant sans raison,
 » comme vous venez de le faire, ce rameau qui commen-
 » çoit à se couvrir de feuilles, vous avez fait une plaie à
 » l'arbre qui le portoit, & vous avez comme insulté la Nature.
 » Un grand Prince doit mesurer toutes ses actions suivant la
 » justice, la décence, ou la nécessité ».

Quelque tems après, l'Empereur eut la petite vérole. Quoiqu'elle eût été des plus bénignes, on prolongea le tems de sa convalescence bien au-delà du terme ordinaire, & pendant tout ce tems, il ne se montra pas. *Tcheng-y*, malgré cela, alloit chaque jour au Palais, où il restoit, suivant l'usage, jusqu'à ce qu'on lui dît qu'il pouvoit se retirer. Fâché qu'on fît perdre ainsi le tems à son auguste disciple, il dit un jour à *Lu-koung-tcho*, qu'il rencontra allant chez la Régente avec les autres Ministres : « Apparemment que l'Em-
 » pereur n'est pas encore entièrement guéri, ou peut-être
 » est-il tombé dans quelque autre maladie ? Qu'en est-il ? »
 « Cette affaire regarde les Médecins, lui répondit le Ministre ».
 « Mais enfin, reprit *Tcheng-y*, pourquoi l'Empereur ne se
 » montre-t-il pas ? Le tems passe sans qu'il en profite ; & pour
 » peu que cela dure encore, il oubliera tout ce qu'il a ap-
 » pris. Comme Ministre d'Etat, il est de votre devoir de lui
 » faire sur cela quelques représentations ».

Lu-koung-tcho, entrant dans l'appartement de la Régente, où étoit aussi le jeune Empereur, lui rendit mot pour mot ce qu'il venoit d'entendre, comptant que l'on prendroit en bonne part, & même en riant, la franchise du bon Lettré. Il se trompa. L'Empereur dit, avec émotion : « De quoi se
 » mêle *Tcheng-y* ? Qu'on dise à cet homme de se tenir tran-
 » quille, je le ferai appeler quand j'aurai besoin de lui ». La

Régente fit tomber le discours sur autre chose , & les Ministres parlerent d'affaires.

Lu-koung-icho , dont les intentions étoient bonnes , & qui estimoit *Tcheng-y* , fut très-mortifié que ce qu'il avoit rapporté eût eu un effet tout opposé à celui qu'il en espéroit. Craignant qu'à son occasion , ce Savant ne fût disgracié dans les formes, il pria la Régente de l'envoyer dans le *Chan-si*, pour réformer le college impérial de la Cour occidentale (ainsi qu'on s'exprimoit alors), de la même manière qu'il avoit réformé celui de la ville où étoit actuellement la Cour ; ce qu'il obtint sans peine. *Tcheng-y* partit pour se rendre où il devoit exécuter la nouvelle commission dont on venoit de le charger. Peu de tems après , la mort lui ayant enlevé son pere , il se retira dans sa famille , pour y passer , selon la coutume , les trois années du deuil dans la privation de tout emploi.

Cette retraite réveilla son goût pour la solitude , & pour le genre d'occupation qui avoit rempli la plus grande partie de sa vie. Après avoir quitté le deuil , il ne se présenta point pour être employé de nouveau ; mais ses amis y penserent pour lui. *Ouang-yen-tseou* , l'un des Savans de la Cour , s'adressa aux Ministres , & leur représenta qu'un homme qui avoit été placé à la réquisition de *See-ma-koang* , pour servir d'exemple à la Cour , ne devoit pas demeurer sans emploi , tandis qu'il pouvoit être encore utile. Les Ministres en convinrent , & le firent rappeler pour être , comme auparavant , l'un de ceux qui expliquoient les livres à l'Empereur.

L'année d'après son rétablissement , l'Impératrice Régente mourut , & *Tché-tsoung* prit en main les rênes du Gouvernement. Tout changea bientôt de face dans toute l'étendue de l'Empire , & sur-tout à la Cour (1). Les partisans de *Ouang-*

(1) On verra des détails à ce sujet dans le portrait de *See-ma-koang* , qui se trouvera dans le volume suivant.

ngan-ché, remis en faveur, firent une guerre ouverte à tous ceux qui avoient été placés pendant la Régence. Il y en eut qui furent exilés, d'autres qui furent simplement destitués de leur emplois, & plusieurs qui se retirèrent d'eux-mêmes. *Tcheng-y* fut du nombre de ces derniers. Il retourna dans son village, avec l'espérance d'y finir tranquillement ses jours. Ses ennemis l'y laissèrent en effet tranquille pendant quelque tems, parce que le regardant comme un homme sans ambition, & incapable, par son peu de talent pour l'intrigue, de travailler à les supplanter, ils n'avoient aucune raison de s'en défier. Ils l'avoient même comme entièrement oublié, lorsque l'Empereur, par quelques mots dits au hasard, leur fit naître l'envie de lui nuire. *De tous les Maîtres que j'ai eus* (dit un jour ce Prince, en présence de ses courtisans), *Tcheng-y* étoit celui qui disoit le plus hardiment ce qu'il pensoit : aucune considération n'étoit capable de l'arrêter. Il n'en fallut pas davantage pour dénouer bien des langues. Les uns assurèrent que c'étoit un homme plein de lui-même, & boursoufflé de son propre mérite ; les autres lui donnerent les différentes qualifications qu'on a coutume de prodiguer à ceux qu'on veut rendre odieux ou ridicules. Ils ne s'en tinrent pas là. Comme l'Empereur sembloit prendre quelque plaisir à les entendre parler ainsi, ils crurent qu'ils pouvoient risquer une accusation dans les formes. Après quelques jours, un Censeur de leur cabale présenta une Supplique dans laquelle il disoit que *Tcheng-y* ayant été un des amis de *Ses-ma-koang*, & par conséquent l'un de ceux qui avoient travaillé à déshonorer la mémoire de *Chen-tsoung*, il convenoit qu'il subît les mêmes peines qu'on avoit infligées aux autres. Sur cette représentation, l'on condamna tous ses ouvrages, & on l'exila à *Pei-icheou*, d'où il fut transféré ensuite à *Hia-archeou*.

Hoei-tsoung ayant succédé à *Tché-tsoung* l'an 1101 de

l'ère chrétienne, rétablit la mémoire de *See-ma-koang*, & de tous ceux qui avoient été flétris pour la même cause. A cette occasion *Tcheng-y* fut rappelé avec honneur de son exil ; on lui donna un Mandarinat dans le college impérial de la Cour occidentale ; & quelques mois après, l'Empereur l'appella auprès de sa personne pour être l'un des Secrétaires du Cabinet.

Ces jours brillans du regne de *Hoei-tsoung* ne furent pas de longue durée. Ce Prince eut le malheur de choisir un mauvais Ministre, & la foiblesse inexcusable de ne se conduire que par ses conseils. *Tsai-king* est le nom de ce Ministre perfide, nom odieux dont on ne se rappellera le souvenir qu'avec horreur, tant qu'il y aura des Lettrés en Chine. Cet homme étoit depuis long-tems l'ennemi déclaré de tous ceux qui, zélés pour l'ancienne doctrine & pour le maintien des anciens usages, s'étoient récriés contre les établissemens de *Ouang-ngan-ché*. Il étoit parconséquent ennemi de *See-ma-koang* & de tous ceux qui lui avoient été attachés.

Sa première attention, en entrant dans le Ministère, fut de ne mettre auprès de l'Empereur que des personnes entièrement dévouées à ses intérêts, & dont il pût disposer à son gré ; de ne donner qu'à ses créatures les emplois & les charges de quelque importance, tant dans les grands Tribunaux qu'à la Cour ; & quand il fut sûr qu'il seroit soutenu par le grand nombre dans tout ce qu'il lui plairoit d'entreprendre, il entreprit de tout bouleverser. Il engagea les Censeurs à représenter à Sa Majesté qu'il étoit de sa gloire & de la tranquillité de l'Empire de faire revivre tout ce qui avoit été établi sous les deux regnes précédens de *Chen-tsoung* & de *Tché-tsoung* ; & que pour en venir à bout, il falloit commencer par faire un exemple terrible sur tous ceux, tant
morts

morts que vivans , qui par leurs pernicioeux conseils ou autrement , avoient contribué à déshonorer la mémoire de ces deux grands Princes , en faissant casser avec ignominie leurs sages établissemens.

L'Empereur consentit à tout , & en conséquence *Tsai-king* fit faire une recherche exacte de tous ceux qui , de près où de loin , s'étoient déclarés contre *Ouang-ngan-ché*. On lui en apporta une liste dans laquelle on lisoit plus de six cens noms illustres , à la tête desquels étoit celui de *See-ma-koang*. Tous ces noms furent déclarés infames ; & il fut ordonné à tous les Mandarins des Provinces , de les faire graver sur un marbre qu'ils feroient placer devant la porte de leurs Tribunaux respectifs , pour l'instruction du Peuple.

Les Mandarins de la ville de *Tchang-ngan* , voulant faire exécuter cet ordre inique , s'adresserent au plus habile Sculpteur du lieu , & lui donnerent l'inscription infamante à graver. Celui-ci , après l'avoir lue , la leur rendit , en disant qu'il ne vouloit pas faire servir son art à perpétuer de pareilles calomnies. « Quoi , s'écria-t-il avec indignation , vous voulez » que je grave sur la pierre , que *See-ma-koang* , l'un des » plus grands hommes qu'ait eu l'Empire , l'un des Ministres » les plus éclairés & les plus fideles qui aient été à la tête » des affaires , le défenseur des droits du Peuple , & celui qui » jouit de l'estime universelle , a été un sujet traître à sa Patrie , » infidele à son Prince , sans droiture ni bonne foi ! Dussai-je » perdre la vie , je n'en ferai rien ».

Les Mandarins outrés de colere , le firent battre ; & le voyant constant dans son refus , ils le firent conduire en prison , avec menaces de le condamner au dernier supplice , s'il persistoit à ne vouloir pas obéir à des ordres qui emanoient de l'autorité suprême. On lui laissa quelques jours pour faire ses réflexions. Ce tems expiré , les Mandarins le firent compa-

roître , & lui demanderent à quoi il étoit résolu. *Ngan-min* , c'est le nom du Sculpteur , répondit : « J'ai une nombreuse famille qui n'a pour vivre d'autre ressource que le travail de mes mains : si je lui manque , tout est perdu pour elle. J'ai pensé à un moyen de vous obéir sans me deshonoré ; & par là de me conserver à ceux dont je suis l'unique appui. Je demande qu'au lieu de mettre mon nom au bas de ce que j'aurai gravé , comme il se pratique ordinairement , il me soit permis de mettre ce peu de mots :

« *Le Sculpteur ne veut pas se faire connoître , parce que ce n'est que pour obéir à des ordres supérieurs , qu'il a gravé , malgré lui , ce que vous venez de lire* ».

Les Mandarins honteux se regarderent quelques momens sans rien dire ; après quoi ils répondirent à *Ngan-min* qu'ils consentoient à ce qu'il venoit de proposer.

Je reviens à *Tcheng-y*. Comme il avoit été ami de *See-ma-koang* , & qu'il étoit l'un des défenseurs de l'ancienne doctrine , il fut enveloppé dans la disgrâce commune à tous ceux qui pensoient comme lui dans l'ordre des Mandarins. Il fut relégué à *Loung-men* ; on condamna ses Ecrits comme pernicieux , & on en défendit le débit & la lecture. Il ne fut permis à aucun de ses Disciples de le suivre dans le lieu de son exil ; & on déclara coupable du crime de leze-Majesté , quiconque oseroit prendre sa défense. Quand on lui intima cet injuste arrêt , il répondit sans s'émouvoir : « J'irai donc à *Loung-men* , & j'y irai tout seul , puisqu'on le veut ainsi. Me séparât-on de tout l'univers , je n'en ferois pas pour cela plus criminel. N'ayant rien à me reprocher , je suis content de moi-même : que m'importe tout le reste » ? Il partit le plutôt qu'il lui fut possible , sans qu'il lui échappât la moindre plainte contre ceux qui le persécutoient ainsi.

Après avoir foudroyé tous ceux du parti de *See-ma-koang* ,

le Ministre *Tsai-king* se fit un point capital de placer au faite des honneurs la mémoire de celui contre lequel ils s'étoient si fort élevés. Il étoit allié de *Ouang-ngan-ché*, qui avoit donné sa fille en mariage à *Tsai-pien*, fils de son frere cadet. Cette alliance l'autorisoit en quelque sorte à employer tout ce qu'il avoit de crédit pour soutenir & augmenter la gloire du beau-pere de son neveu. Comme il avoit su mettre l'Empereur dans la disposition de lui tout accorder, il osa lui demander d'ordonner qu'on plaçât le portrait de ce même *Ouang-ngan-ché*, dans la salle de Confucius. L'Empereur eut la foiblesse d'adhérer à ce que vouloit son Ministre ; & donna l'ordre suivant : « Depuis le tems de *Mong-tsee*, jusqu'à celui où nous » vivons, il n'est aucun Sage qui n'ait été effacé par *Ouang-ngan-ché* ; qu'on fasse entrer le portrait de ce grand homme » dans la salle de Confucius, & qu'on le place immédiatement » après celui de *Mong-tsee* ».

L'Empereur fut obéi ; & à la septieme lune de la quatrième année de son regne, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1104, le portrait de *Ouang-ngan-ché* fut placé en grande cérémonie dans le lieu où l'on rend hommage aux Philosophes de la nation. Les vrais Savans, & tous ceux d'entre les Lettrés qui étoient attachés à l'ancienne doctrine, en furent consternés. Ils murmurèrent, ils se plaignirent, ils écrivirent ; mais leurs murmures, leurs plaintes & leurs écrits ne produisirent d'autre effet, que celui de les faire passer pour des mécontents opiniâtres, & de leur attirer des châtimens. La cabale de *Tsai-king* n'en devint que plus insolente ; & le portrait de *Ouang-ngan-ché* resta en possession de la prérogative qu'on venoit de lui accorder, de recevoir, après Confucius & *Mong-tsee*, les hommages de tous les Lettrés.

Ce que ni la raison, ni la justice, ni l'éloquence n'avoient pu gagner sur l'esprit de l'Empereur, une comete l'obtint sans

peine par sa seule apparition. Cette comete se montra à la premiere lune de la cinquieme année de *Tsoun-ning*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1106. Elle paroissoit occuper une grande partie du Ciel du côté de l'Occident, & menacer de sa terrible queue quiconque la regardoit comme n'annonçant que des malheurs. Tout le monde fut saisi d'effroi ; & l'Empereur, plus effrayé que les autres, parce qu'apparemment il se sentoît coupable, fit un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les Grands de lui représenter avec sincérité ce qu'ils trouveroient de reprehensible, tant dans sa conduite particuliere que dans sa maniere de gouverner.

Il n'en fallut pas davantage pour enhardir les plus timides à exposer leurs sentimens sur la maniere indigne dont on avoit flétri la mémoire de tant de personnes d'un mérite distingué ; & sur celle dont on se conduisoit encore chaque jour envers leurs parens, leurs amis, & tous ceux qui, à leur exemple, étoient les partisans des anciens usages. *Lieou-kouei*, en particulier, présenta une Requête très-eloquente & très-détaillee, dans laquelle, après avoir fait une énumération pathétique des maux qui affligoient l'Empire depuis qu'on avoit entrepris d'en renverser les loix, il conclut qu'il n'y avoit pas d'autre remede pour les guérir, que de faire revivre les usages anciens, de punir sévèrement ceux qui travailloient à les anéantir, & de remettre en honneur tous ceux, tant morts que vivans, qui avoient fait leurs efforts pour les conserver.

Cette Requête eut son effet dès le jour même ; l'Empereur prit des mesures efficaces pour corriger les abus qui s'étoient introduits dans le Gouvernement, & commença par disgracier *Tsai-king*, son Ministre. Il donna ensuite ses ordres pour la réhabilitation des proscrits, & fit abattre les marbres qu'on avoit élevés dans son Palais & ailleurs pour les rendre infames.

Tcheng-y fut du nombre de ceux qui furent rappelés de leur exil ; mais comme son grand âge le mettoit hors d'état d'exercer les emplois , l'Empereur trouva bon qu'il finît tranquillement sa carrière dans le sein de sa famille ; & lui donna un Mandarinat honoraire , du même titre que celui dont il étoit décoré dans le tems qu'il fut enveloppé dans la disgrâce commune à tous les défenseurs de la bonne cause. L'année suivante , la première de celles qui furent dénommées *Ta-koan* , septième du règne de *Hoei-tsong* , & la 1107 de Jésus-Christ , *Tcheng-y* mourut dans le courant de la neuvième lune , âgé de 75 ans.

Toujours occupé de l'étude dès sa plus tendre jeunesse , il y avoit peu de Livres qu'il n'eût lus. Il lisoit (disoit-il souvent) pour s'instruire , pour s'occuper , & pour se récréer. Il a fait des Commentaires très-estimés sur le *Ta-hio* (1) , ou la *Grande Science* , sur le *Lun-yu* , ou discours familiers de Confucius , sur le *Tchoung-young* (2) , ou *Science du juste milieu en toutes choses* , sur les Ouvrages de *Mong-tsee* & sur les *King*.

Ses paroles , ses actions , sa conduite , sa contenance même , dit un de ses Panégyristes , tout en lui dénotoit la vertu , & désignoit l'homme vertueux. Il recherchoit avec soin jusqu'aux moindres de ses défauts ; & n'oublioit rien pour s'en corriger , quand ils lui étoient connus. C'est la manière dont on s'exprime généralement sur son compte. On dit qu'il avoit souvent dans la bouche les paroles suivantes : « Je n'entends rien aux travaux de la campagne , je ne saurois cultiver la terre ; & cependant je profite de tous les dons par le bienfait de

(1). Nous avons publié une traduction du *Ta-hio* , dans le premier volume de ces Mémoires , page 436.

(2). Nous avons aussi publié une traduction du *Tchoung-young* , dans le premier volume de ces Mémoires , page 452.

» ceux qui , avec des peines multipliées , s'efforcent de la faire
 » valoir. Je n'ai ni assez de talent , ni assez d'adresse pour
 » m'occuper utilement du travail de mes mains ; & cependant
 » je suis logé , vêtu , & rien ne me manque de ce qui peut con-
 » tribuer à l'entretien & au bien-être de la vie , parce que je
 » profite de l'industrie de ceux qui professent les différens
 » arts & métiers. Je n'ai jamais combattu contre les ennemis ,
 » je ne connois même la guerre que par son nom ; & cependant
 » je suis sans crainte dans mon logis , parce que ceux qui
 » sont enrôlés dans la milice , s'exposent à toutes sortes de
 » dangers , supportent les plus rudes fatigues , endurent le
 » froid & le chaud , souffrent la faim & la soif pour mettre
 » à couvert mes jours & assurer ma tranquillité. Si je ne faisois
 » absolument rien pour ceux qui font tout pour moi , je se-
 » rois un ingrat , ou plutôt je ne ferois dans ce monde que
 » comme un tronçon de bois ; mais comme j'abhorre l'ingrati-
 » tude , & que je ne veux point être un homme inutile , je
 » tire de moi tout le parti que je peux. J'ai pour tout talent
 » celui de connoître les Livres , & de distinguer dans ce
 » qu'ils contiennent , ce qui est bon & utile , d'avec ce qui
 » ne l'est pas. Ce talent , tel qu'il est , je mets toute mon
 » application à le faire valoir. J'ai expliqué les *King* , les
 » Ouvrages de Confucius & de *Mong-tsee* , & j'ai tâché d'en
 » rendre l'intelligence facile pour tout le monde ; n'eussai-je
 » fait que cela dans le cours de ma vie , je croirois avoir rempli
 » ma tâche ».

Hou-ou-foung ne craint pas d'affirmer que les deux *Tcheng-tsee* , c'est-à-dire , *Tcheng-hao* & *Tcheng-y* , tiennent le premier rang parmi les Savans & les Gens de Lettres , tant anciens que modernes. *Il faut les placer , dit-il , immédiatement après Confucius & Mong-tsee : rien n'est au-dessus de leurs Commentaires sur l'Y-king & sur le Tchun-tsieou.* Ils ont eu grand nom-

bre de Disciples qui se sont rendus illustres dans la République des Lettres. La treizieme année de *Kia-ting* (1220 de l'Ere chrétienne) l'Empereur *Ning-tsoung* donna à *Tcheng-y*, le titre de *Tcheng*, qui signifie, *homme qui a la droiture en partage*. L'Empereur *Ly-tsoung* lui donna celui de Seigneur du pays de *Y-yang* (*Y-yang-po*), la premiere année de *Tchun-yeou*, qui étoit la dix-huitieme de son regne, & la 1241 de Jesus-Christ. Ce fut alors que son portrait fut mis dans la salle de Confucius. L'Empereur *Ché-tsoung-sou-ty*, de la Dynastie des *Ming*, changea tous ses titres en celui de *Sien-jou Tcheng-tsée*, c'est-à-dire, *Tcheng-tsée*, *Sage comparable aux anciens*: ce fut la neuvieme année de *Kia-tsing*, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 1530. Enfin sous la Dynastie des *Tay-tsing*, actuellement régnante, l'Empereur (je ne trouve pas lequel) ayant appris qu'il y avoit dans la Province du *Ho-nan* quelques descendans de ces deux hommes célèbres, ordonna qu'à perpétuité quelqu'un de leur famille seroit décoré du titre de Mandarin.



E S S A I

SUR le passage de l'Ecriture hiéroglyphique à l'Ecriture alphabétique, ou sur la maniere dont la premiere a pu conduire à la seconde.

CHOUÏ TCHONG YEOU NGAN.

(*LE RIVAGE EST AU MILIEU DES EAUX.*)

AVANT d'entrer en matiere , commençons par supposer que les hiéroglyphes des Egyptiens étoient tracés selon les mêmes regles que les caracteres Chinois ; ou, pour parler le langage de quelques Savans , que les Chinois (ce que nous croyons cependant dénué de vraisemblance) ont reçu leurs caracteres des Egyptiens. Comme la théorie des caracteres Chinois est assez bien développée dans leurs livres , elle nous aidera à voir par où celle des Hiéroglyphes d'Egypte s'approchoit le plus près de l'alphabet , jusqu'où elle a pu servir à en montrer l'idée , & comment elle a aidé à trouver le chemin qui conduit à leur invention. Les Chinois n'ont point encore d'écriture alphabétique : nos inductions n'en feront que plus concluentes & moins suspectes.

Les Lettrés de Chine sont aussi embarrassés pour remonter jusqu'à la premiere origine de leurs caracteres , que nos Savans jusqu'à celle des Hiéroglyphes des Egyptiens. Les Lettrés de l'Ecole de Confucius , qui ne s'accommodent point du merveilleux ridicule des *Tao-sée* , & ne croient pas plus à leurs fables qu'à leur breuvage d'immortalité qui a tué plusieurs Empereurs ; les vrais Lettrés , dis-je , lassés d'élever des *Oui* & des *Non* sur des montagnes de probabilités , de citations & de convenances qui s'écroulent au moindre choc,

choc, faute de monumens authentiques pour les soutenir, ont pris le parti d'avouer loyalement que l'histoire de cette origine s'est perdue dans la nuit du passé. Quant à la maniere dont la raison a pu conduire jusqu'à cette belle invention, chacun en parle suivant les idées de sa métaphysique. *Han-fei-tsé* dit tout uniment: « l'homme voyant les objets sensibles, en conserva le souvenir par la représentation de leurs figures, que son imagination lui retraçoit, & qui les distinguoit les unes des autres dans son esprit. Pour s'assurer la possession & la jouissance de ce souvenir, il traça leur image qui le lui rendoit, quand il fixoit les yeux sur elle. Comme les choses spirituelles, intellectuelles & abstraites n'ont point de figure, & qu'il est d'autant plus intéressé à s'en assurer le souvenir, que rien autour de lui ne le réveille directement, il y suppléa par les images des choses sensibles, visibles & corporelles, préférant les images des choses qui avoient quelque analogie ou quelque rapport avec elles, & y ajoutant des traits particuliers pour avertir son esprit par ses yeux, qu'elles n'étoient que des signes sensibles de choses invisibles. Une observation, une découverte, une addition conduisit à une autre. Il assemble plusieurs de ces images & de ces signes, puis les assortit, les combina, en vint peu-à-peu à lier par elles divers souvenirs, puis ses pensées, ses projets, & enfin à les communiquer aux autres. La convention en étendit & en fixa l'usage. Les Sages dirigèrent les progrès de cette invention, & la conduisirent jusqu'au beau système de nos caractères ». On a envoyé d'ici un ouvrage en France, où l'on rend compte de ce système (1), il suffira d'en crayonner ici les principaux traits.

Les caractères Chinois sont composés d'images & de sym-

(1) Voyez le premier Tome de ces Mémoires, page 275.

boles. Les images représentent les choses visibles & corporelles ; les symboles, quoique de vraies images, passent au figuré, & expriment par convention les choses intellectuelles, spirituelles & abstraites. Comme, outre la difficulté insurmontable de varier assez les images & les symboles pour éviter la confusion, il étoit encore physiquement impossible de les multiplier en proportion des objets sensibles & des idées qu'il falloit peindre ; on imagina différentes combinaisons ou classes, au moyen desquelles un nombre médiocre d'images & de symboles, pût suffire pour exprimer toutes les pensées, tous les souvenirs, toutes les idées, que l'homme a besoin de retrouver & de communiquer.

Ces classes se réduisent à six. Dans la première, sont les images & les symboles simples. Une image de *cheval*, signifie un cheval. Deux points à côté d'une ligne perpendiculaire sont le symbole de *petit*. Cette première classe contient, en un sens, toutes les autres. Ses images & symboles, sont comme les métaux, les couleurs, les fourrures & les pièces qu'on emploie dans le blason, & qui seules sont des armoiries. Cette comparaison dit tout.

Dans la seconde classe, sont en assez petit nombre, des images & des symboles qui représentent ce qu'ils signifient dans le physique, le moral, l'abstrait, &c. Ainsi la ligne simple marque *l'unité* ; la ligne rompue, ce qui est divisé, &c.

Dans la troisième classe, les images & les symboles combinés expriment des idées qu'ils ne représentent que par relation, par indication, convention, supposition, analogie, &c. L'image de *filles* avec celle de *balai*, signifie *femme*. Le symbole de *maladie* avec celui de *parole*, signifie *qui ne peut parler*. Cette classe, qui est très-pittoresque & très-ingénieuse, est la plus nombreuse.

Dans la quatrième classe, sont les images & symboles géné-

raux, qui sont déterminés à une signification particulière, par une image ou un symbole mis à côté comme indicatif du son. Ainsi l'image d'arbre est déterminée à signifier un *cypres*, un *noyer*, un *saule*, selon que l'on met à côté les images dont le son est *pé*, *tao*, *lieou*. Il en est de même des oiseaux, plantes, habits, meubles, vases, &c. & de tout ce qui peut être rangé sous une classe & catégorie commune.

Dans la cinquième classe, sont les caractères simples ou composés, auxquels on donne un nouveau sens par l'allégorie, la métaphore, l'allusion, &c. ; ils passent du simple au figuré. Ainsi le caractère de la troisième classe, qui signifie *femme de Mandarin*, est pris, dans la cinquième, pour *Dame polie*, *Dame qui fait le monde & représente avec dignité*.

Dans la sixième classe enfin, le changement de position du symbole par rapport au symbole, de l'image par rapport à l'image, ou de l'image par rapport au symbole, lui donne une nouvelle signification. Nous ne faisons qu'esquisser grossièrement cette belle théorie, parce qu'elle n'est pas notre objet, & que cela suffit pour celui que nous avons.

Il ne faut que jeter un coup-d'œil sur ces six classes de caractères, que les Chinois appellent *Tsao-tsei tchi-pin* (*les élémens*, ou plutôt *les sources des caractères*), pour voir qu'il y en a cinq qui n'ont aucun rapport avec l'écriture alphabétique, & ne la montrent d'aucun côté. La quatrième classe au contraire la fait entrevoir dans le lointain, & semble un premier pas vers cette belle découverte. En effet, pour nous en tenir aux exemples que nous avons cités, le caractère représentant ou plutôt indiquant le son *pe* qui détermine l'image d'arbre à signifier un *cypres*, celui de *tao* qui indique un *noyer*, celui de *lieou* qui en fait un *saule*, sont des caractères pleinement syllabiques & de purs signes d'un son. On fait abstraction de l'idée de *blanc* qui est attachée à celui de *pe*,

par exemple, pour ne faire attention qu'à la maniere dont on le lit; & ce n'est que comme rappelant & représentant la syllabe *pe*, qu'il détermine l'image d'arbre à signifier un *cypres*.

Or, quoi de plus naturel que d'étendre l'usage de ces caracteres, signes du son syllabique, *pour peindre la parole & pour parler aux yeux*, ainsi que s'exprime le Poëte. Cette idée devoit se présenter d'autant plus aisément, que cette quatrieme classe est fort nombreuse, embrassant toutes les especes d'arbres, de plantes, d'oiseaux, d'insectes, d'animaux, de meubles, d'habits, de vases, &c. ; puis les paroles, les affections, les sacrifices, &c. ; & que dès-là, il étoit fort facile de trouver des caracteres, *signes morts* d'un son, d'une syllabe, comme s'expriment les Chinois. Il n'y avoit que bien peu de chemin à faire pour en étendre l'usage jusqu'à écrire des phrases, & même des discours entiers.

Les anciens Chinois eux-mêmes furent obligés d'employer plusieurs de ces caracteres, *comme purs signes d'un son syllabique* ; 1°. pour les noms des personnes & des lieux ; 2°. pour les liaisons du discours par des particules, des conjonctions, &c. 3°. pour distinguer, par des finales, dans le discours & le style familier, les verbes des adjectifs, &c. Soit en effet qu'on employât ou des images, ou des symboles, pour écrire les noms de personnes & les noms de lieux, il est evident qu'on faisoit abstraction de l'idée primitive qui y étoit attachée, pour n'y voir que le nom de la personne ou de l'endroit, dont le son qu'ils avoient présentoit le souvenir. De même en quelque sorte dans toutes les langues dont les noms propres sont significatifs, en françois, par exemple, les mots de *beau* ; de *grand*, de *vigne*, de *riviere*, &c. employés comme noms propres ; perdent, pour ce moment, leur signification primitive, & ne présentent que l'idée d'un nom de personne. Or, dès qu'on pourroit laisser

à côté, l'idée attachée à une image ou à un symbole, & ne faire attention qu'à la syllabe qu'y attachoit l'usage pour les lire, quoi de plus naturel que de faire un pas plus avant ? Le chemin étoit d'autant plus aisé, que les particules, les conjonctions, les finales, &c. étoient une espèce d'écriture syllabique commencée. Comme le style élevé n'en fait presque pas d'usage, il nous paroît, pour le remarquer en passant, que c'est une des principales raisons de son laconisme forcé, & de la brièveté de ses phrases.

Suivons encore plus loin ces indications. Il est marqué clairement dans le *Tcheouli*, & dans les annales, que l'étude des *King* faisoit partie, comme aujourd'hui, de la première éducation. Mais, dans ce cas, comment apprendre aux enfans à lire des caractères assemblés en phrases, dans un style également sublime & laconique, & aussi éloigné du langage ordinaire que le plus haut style de l'ode l'est de nos patois ? Il falloit nécessairement qu'on mît à côté de chaque caractère, un caractère plus simple & plus usuel, pour leur en indiquer le son & la prononciation. Cela étoit d'autant plus nécessaire, qu'alors, comme maintenant, on leur faisoit apprendre par cœur les *King*, avant de les leur expliquer, afin d'exercer leur mémoire, de les occuper selon leur capacité, & de les accoutumer à l'application & au travail.

Ce n'est pas là une pure conjecture : les livres destinés aux enfans sont encore faits dans ce goût-là. On met un petit caractère à côté de celui du texte, pour en indiquer le son. Ces caractères, signes morts du son qu'il a, sont fort simples, & n'ont aucun rapport à sa signification hiéroglyphique. Or quoi de plus approchant de l'écriture syllabique, que cette suite de caractères ? Un Savant qui les lisoit comme sons, ne liroit-il pas le texte du *King*, comme les Européens lorsqu'ils se servent de leur alphabet pour l'écrire ? Si on supposoit

un style moins élevé, il l'entendrait couramment, comme les Tartares qui écrivent le Chinois du langage ordinaire avec leurs lettres tartares. On sent combien cela approche de l'écriture syllabique des anciens.

Voici qui en approche encore plus. Il a fallu écrire les noms propres des pays étrangers, composés de plusieurs syllabes ; & dans bien des cas, les mots des autres langues. Or les caractères dont on se servoit alors, n'étoient plus que de purs signes d'un son, d'une syllabe ; & il étoit naturel de se servir des plus simples. Cela arrive encore tous les jours dans les dépêches pour les pays étrangers. Les premiers Missionnaires se servirent de cet expédient pour les mots de *Dieu*, de *grace*, de *sacramens*, dont ils n'osoient hazarder la traduction, de peur de se tromper. Ce n'est pas tout : l'écriture syllabique est d'un usage si commode, & la connoissance des caractères si difficile, que plusieurs Lettrés n'ayant pas assez présent à l'esprit le caractère du mot qu'ils veulent écrire, en substituent un autre du même son, dans le feu de la composition, pour s'en souvenir, & mettent après le caractère propre, à leur loisir.

Les marchands & les artisans, qui ne connoissent qu'un petit nombre de caractères, écrivent des mémoires, lettres, comptes, journaux, &c. dont presque tous les caractères ne sont pris que comme signes d'un son, & feroient un sens ridicule & extravagant si on vouloit les entendre selon leur sens hiéroglyphique. Les faiseurs de satyres & les libertins font des pièces qui ont un sens honnête, si on entend les caractères dans leur sens propre ; & qui en ont un très-malin & très-faux, si, faisant abstraction de la signification hiéroglyphique, & ne faisant attention qu'à leur son, on transporte sa pensée à d'autres caractères usuels & de ce même son. L'art de ces sortes de pièces est de faire en sorte que le style hiérogly-

phique soit très-sublime, & le style satyrique ou obscène, soit très-simple.

Revenons maintenant sur nos pas. Toutes ces différentes manières d'employer les caractères comme signes d'un son, c'est-à-dire, sans avoir égard à leur signification hiéroglyphique attachée aux images & aux symboles dont ils sont composés; toutes ces différentes manières, dis-je, qui ont dû avoir lieu en Egypte comme en Chine, peuvent être regardées comme le prélude & la première aurore de l'écriture alphabétique. Nous nous croyons d'autant plus fondés à insister sur la vraisemblance de cette opinion, qu'il est certain que plusieurs anciennes langues, étoient monosyllabiques; & qu'on convient assez que la première écriture de quelques peuples de l'Orient a été syllabique (1). L'hébreu lui-même n'a-t-il pas été écrit long-tems sans voyelles?

Ces faits supposés, les vraisemblances croissent. Un hiéroglyphe, ou plutôt un caractère pris comme signe d'un son, n'étant jamais une simple consonne, mais une syllabe & un mot entier, quoi de plus aisé que d'écrire un mot monosyllabique? Pour écrire, par exemple, les syllabes ou mots *pa*, *ta*, *ma*, *na*, on se sera servi des caractères dont les sons sont *pa*, *ta*, *ma*, *na*. L'indication est trop aisée pour suivre ainsi tout le syllabaire des enfans. Il est inutile même de faire observer que dans le choix des caractères à employer pour l'écriture syllabique, on a dû préférer les plus simples. Il suffisoit qu'ils indiquassent le son dont on vouloit qu'ils fussent le signe; & moins ils étoient composés, plus ils étoient aisés à écrire.

Malgré cela, l'embarras pour écrire un long discours étoit encore bien considérable, puisqu'il falloit autant de caractères.

(1) L'écriture syllabique est celle dont chaque caractère exprime une syllabe.

que de différentes syllabes, soit simples, comme *pa*, *tā*, *ma*, *na*, soit composées, comme *tsi*, *cha*, *pen*, *lin*, &c. Dans la langue chinoise, la difficulté augmentoit encore, pour indiquer la différence du ton qui est essentiel à la clarté du sens dans bien des cas. Mais des accens ou quelques autres signes pouvoient parer à cet inconvénient. Il seroit facile de pousser ces conjectures de détails en détails, & de conduire ainsi l'écriture syllabique à l'état de plusieurs anciennes écritures syllabiques, qui, comme le tartare, ont conservé des témoignages assez sensibles de leur première origine. Mais nous abandonnons ces recherches d'amusement & de curiosité, à ceux qui ont le loisir de s'en occuper. Il suffit pour notre objet, d'avoir prouvé évidemment que l'écriture syllabique n'est pas si éloignée qu'on le dit, de l'écriture hiéroglyphique ; & qu'elle auroit dû la suivre de fort près, si elle n'avoit pas été inventée.

A s'en tenir aux caractères chinois, qui sont notre boussole dans le pays inconnu que nous parcourons, il paroît que l'écriture alphabétique, qui est si belle, si simple, & si bien combinée, a dû souffrir de plus grandes difficultés, & être écrite plus tard : difficultés au reste qui viennent moins du chemin par où il faut passer, que de la langue qu'il falloit écrire. Tous ceux qui savent le chinois seront de notre avis. On ne peut écrire un discours chinois avec nos lettres, de manière à pouvoir être entendu. Cela vient du génie de la langue, du petit nombre de ses mots, de la variété de ses tons, & sur-tout de son laconisme, qui ont besoin du secours des images & des symboles des caractères, pour peindre les idées & les rendre sensibles. Combien ont raisonné sur les langues anciennes, sans faire attention à ces petites difficultés ! Combien encore rient de l'opiniâtreté des Chinois à garder leurs caractères, sans soupçonner qu'il faudroit commencer par changer leur langue !

Du

Du reste, il est de fait qu'on trouve dans les dictionnaires chinois le premier acheminement de l'écriture syllabique à l'écriture alphabétique composée de consonnes & de voyelles. Donnons un exemple. Pour indiquer le son du caractère d'*homme*, le grand dictionnaire de *Kang-hi* met les caractères de *jou* & de *lin* avec celui de *tsie* après, qui indique l'élimination : ce qui signifie qu'il ne faut prendre que l'*j* de *jou*, & le *in* de *lin*, ce qui donne *jîn* ou *gin*, comme l'écrivent plusieurs. Nous avons dit de prendre l'*j* de *jou* & l'*in* de *lin*, c'est pour nous exprimer à notre manière ; car le Chinois a l'idée de la chose, sans avoir l'idée du comment en la manière que nous l'entendons. Mais en vertu des caractères *jou* & *lin*, il ne se trompe point, & trouve d'abord que le caractère d'*homme* se lit *gin*. Il en est de même de tous les autres caractères.

Ce qui suit approche encore davantage de l'écriture alphabétique par voyelles & par consonnes. Pour indiquer le son du caractère *augmenter*, le dictionnaire met les caractères *kou* & *ya* avec élimination, de façon qu'en retranchant le *ou* de *kou*, il reste *kia* qui est le son de ce caractère. Cette manière longue & embarrassée, invite à aller plus loin, & à la simplifier. Cela étoit d'autant plus aisé, que, comme la nature s'exprime dans toutes les langues par des exclamations en voyelles, telles que *ah!* *ô!* *hé!* *hi!* &c. il a été naturel de les écrire. On les trouve en effet dans les plus anciens livres chinois. Cela supposé, les caractères indicatifs des sons simples des voyelles, se seront présentés les premiers pour l'écriture alphabétique, & on en aura fait usage. Ajoutons qu'on aura été forcé à le faire pour les langues étrangères qui ont plusieurs mots qu'on ne trouve pas dans la langue chinoise, comme *ga*, *ka*, *mu*, &c. qu'il aura fallu écrire nécessairement avec deux caractères, en la manière que nous

disions tout-à-l'heure que le dictionnaire indique les sons. Les élisions inévitables dans la prononciation, menent tout droit à celles de l'écriture. Ce premier pas fait, le besoin & l'invention auront bientôt perfectionné cette sorte d'alphabet, sur-tout chez les nations dont la langue aura cessé d'être monosyllabique, & qui auront été dans le cas de faire un fréquent usage de l'écriture.

Qu'on y fasse bien attention, les différens noms syllabiques qu'ont toutes les consonnes dans les alphabets babyloniens, phéniciens, arabes, hébreux, &c. déposent pour la vraisemblance de nos conjectures, & donnent lieu de soupçonner qu'elles ont pu être dans leur première origine, des caractères syllabiques, comme ceux des Chinois. On les aura simplifiés & décomposés peu-à-peu, en ne leur laissant plus que la puissance de donner une forme particulière au son des voyelles, en appuyant sur elles, ou en terminant la prononciation. Cette manière de nous enoncer sent un peu le maître de langue du Bourgeois Gentilhomme, mais elle dit la chose ; c'est tout ce qu'il faut. D'ailleurs nous ne prétendons point raconter un fait, mais montrer des vraisemblances, des convenances & des possibilités qui ont échappé à la pénétration de ceux qui demandent tant de siècles pour arriver de l'écriture hiéroglyphique à l'écriture syllabique & alphabétique. Nous les prions de se plaindre, s'ils l'osent, de ce que nous faisons faire de trop grands pas à l'esprit humain dans la carrière de l'invention. Pour nous, nous ne nous lassons pas d'admirer que tandis qu'ils célèbrent les rapides progrès de la haute géométrie & de l'algèbre dans les sphères immenses de l'infini, en moins d'un demi-siècle ; ils demandent une si longue suite de générations, pour que les hommes aient pu arriver jusqu'à l'*a*, *b*, *c*, après avoir inventé le système ingénieux & sublime de l'écriture hiéroglyphique.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant ; ce que nous venons de dire des caractères hiéroglyphiques, employés en consonnes & en voyelles, regarde bien moins leur forme, que l'idée de la puissance ou du son qui y étoit attaché. C'est de ce côté-là qu'étoit toute la difficulté : car pour leur forme & leur figure, quelque compliquées qu'elles puissent être ; cela ne fait rien à la chose. Il s'en faut beaucoup au reste que la figure des hiéroglyphes devienne un embarras ; car, comme nous l'avons déjà observé, les caractères de la première classe sont composés de peu de traits ; & , dans le choix, il étoit naturel qu'on donnât la préférence à ceux qui en avoient moins.

Si nous voulions nous-mêmes donner des vraisemblances pour des faits, & éblouir le peuple des lecteurs, il nous seroit aisé de trouver tout l'alphabet dans les anciens caractères chinois, en exceptant cependant les consonnes *b*, *d*, *r*, que les Chinois n'ont point & qu'ils ne savent pas prononcer. Mais notre candeur ne nous permet pas cette espece de charlatannerie littéraire. Les Chinois étoient trop loin des premiers peuples qui ont inventé l'alphabet, ou qui en ont fait usage, pour croire que ceux-ci l'aient reçu de Chine ; à moins qu'on ne voulût prendre la chose du côté de l'ancienneté & de l'universalité de l'écriture hiéroglyphique.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les consonnes *j*, *l*, la voyelle *y* des plus anciens alphabets connus, sont dans les anciens caractères chinois avec le même son. Pour peu que cette idée plût à quelques imaginations, il seroit fort aisé de leur procurer un alphabet entier, tiré des caractères chinois. Comme il y a plusieurs variantes parmi les plus anciens, & qu'ils ont passé par un grand nombre de métamorphoses avant d'être fixés à la forme qu'ils ont aujourd'hui, on pourra tirer des caractères chinois, quelque alphabet

que ce soit. La convenance des sons donnera un peu plus de peine ; mais on en viendra à bout au moyen des différentes prononciations des Provinces.

La difficulté la plus embarrassante à cet égard , seroit de garantir un alphabet tiré des plus anciens caracteres ; parce que les monumens les plus anciens sont postérieurs à *Yao, Chun & Yu* , de plus de mille ans , & qu'il n'est pas aisé de garantir qu'on n'a rien changé dans cet intervalle à la forme de ces caracteres. Qu'on nous permette cependant d'observer que la figure irrégulière & bizarre en apparence , des lettres de plusieurs anciens alphabets , est très-concluante pour nos conjectures : car si quelque nation avoit inventé l'alphabet de plein vol , pourquoi ne lui auroit-elle pas donné une forme plus agréable à l'œil , & moins difficile à tracer ? Pourquoi du moins n'auroit-elle pas choisi pour l'alphabet , des figures plus régulières & moins revêches à la liaison nécessaire des unes avec les autres , comme on a fait depuis ? Ce défaut des plus anciens alphabets des Grecs & des Romains ne donneroit-il pas lieu de soupçonner bien des choses sur leur première origine ?

Le pays des conjectures & des systèmes est un pays immense , où chacun a droit de s'emparer du terrain qui est vuide. Si nous nous mêlions de vouloir y faire quelque établissement , nous laisserions à côté tous les passages d'Horapollon , de Plutarque , de Plin , d'Eusebe , de Porphyre , de S. Clément , &c. sur les hiéroglyphes des Egyptiens ; & , raisonnant d'après les convenances & les probabilités les plus palpables , nous dirions que les Egyptiens passant chez des nations barbares , comme Cadmus chez les Grecs , se trouvoient dans l'impossibilité de leur communiquer le secret de l'écriture hiéroglyphique : car , outre qu'elle ne pouvoit être à la portée de la grossièreté & de l'ignorance de ces nations ,

elle ne quadroit pas avec leurs langues dont les mots étoient polysyllabiques, & suivoient des regles de grammaire qui ne peuvent se concilier avec le génie de l'écriture en symboles & images. Nous dirions donc qu'ils prirent le biais d'écrire les mots de cette langue, par des signes tirés des hiéroglyphes en la maniere que nous l'avons raconté. La pente, dans ce cas-là, étoit rapide, & le chemin uni. Il étoit aisé d'arriver vite des hiéroglyphes jusqu'à l'alphabet, sans se mettre en frais de génie & d'invention. Nous avons trouvé de bonnes Néophytes qui, sans autre science que celle d'une trentaine de caracteres abrégés, venoient à bout d'écrire leur confession d'une maniere fort détaillée, & qui n'étoit sûrement que pour elles. Si l'idée des caracteres, & une idée si grossiere, les conduit si vite à une espece d'alphabet, que ne devoit pas faire la science dans Cadmus ?

Les hiéroglyphes métamorphosés en alphabet, ont pu revenir aux Egyptiens, s'ils ne les avoient déjà, & les dégouter peu-à-peu de leur ancienne écriture, jusqu'à la reléguer dans la haute sphere des sciences, puis dans les temples où les nouveautés & les délires de l'idolâtrie la laisserent périr de vétusté. La Chine aide encore beaucoup à entendre le comment de tout cela, à cause de la différence de la langue mandarine ou de langage, & de la langue en *Ouen* ou des livres; car la premiere pourroit absolument se plier à l'écriture alphabétique, si on l'écrivoit exactement comme on la parle (ce qui est impossible avec les caracteres), & si on imaginoit des accens pour différencier par des signes les mots auxquels la différence du ton & de la prononciation donne des significations très-oppoées. La seconde au contraire ne peut être écrite qu'en caracteres, sous peine de n'être pas entendue. Il en étoit probablement de même en Egypte, de la langue usuelle, & de celle des hiéroglyphes. Cette idée n'est pas venue à

ceux qui ont écrit sur cette matière ; ils se sont jetés , à ce qu'il nous paroît , dans des explications aussi obscures que les hiéroglyphes mêmes , & ont probablement expliqué dans un sens forcé , bien des passages qu'elle auroit éclaircis.

Comme ces bagatelles scientifiques nous affectent fort peu , & que nous n'en parlons que par occasion , il peut se faire que nous nous trompions. Que ceux qui s'en amusent , examinent eux-mêmes la chose , & voient jusqu'où nos conjectures sont supportables : nous les abandonnons à qui voudra les pousser plus loin , ou les réfuter. Qu'on nous permette pourtant de remarquer tout bas , que les plus savaus écrivains se sont livrés à des systèmes bien singuliers sur l'écriture hiéroglyphique , faute de voir assez clair , ce qu'ils vouloient dire , & ce qu'ils prétendoient nier. A en juger par les caractères chinois , qui sont notre phare , ceux qui ont voulu du mystère dans tous les hiéroglyphes des Egyptiens , & dans ce qu'ils écrivoient avec cette écriture , ont trop étendu , ou plutôt n'ont pas entendu ce qu'ils trouvoient dans les anciens sur cette matière. Un hiéroglyphe pouvoit être réellement mystique , théologique & très-sublime dans l'assemblage des images & des symboles dont il est composé : les Chinois eux-mêmes en ont encore un bon nombre ; mais ce sens primordial , intime , & élémentaire , si l'on peut s'expliquer ainsi , restoit dans la sphère du langage de la Religion ; & comme la métaphore transporte le sens des mots du physique au moral , au sacré , &c. , rien n'empêchoit que le style ordinaire ne transportât celui de plusieurs hiéroglyphes , du sacré au moral , au politique , &c.

Dans combien de phrases profanes n'entrent pas nos deux mots *sacrifice* & *sacrifier* , dont l'idée sublime appartient à la Religion ? D'ailleurs , il est absurde de dire que tous les hiéroglyphes étoient sacrés & mystiques. C'est une chimère de

s'imaginer qu'il fallût monter au ciel à chaque hiéroglyphe qu'on rencontroit, pour en découvrir la vraie signification. Vouloir d'un autre côté que les hiéroglyphes sacrés fissent une écriture à part, & que ceux qui sont sur les pyramides qu'on a transportées en Europe, ne tiennent à la doctrine sacrée des Egyptiens par aucun endroit, c'est s'embarrasser dans des passages des anciens, dont il est difficile de se démêler. Ne pourroit-on pas dire plus simplement, que la religion, l'écriture, la morale, les arts, &c., avoient fourni de leur fonds un certain nombre d'hiéroglyphes, dont l'ensemble formoit l'écriture hiéroglyphique, & qu'elles se les entreprêtoient, comme dans nos langues, les expressions, qui, outre le sens propre, sont susceptibles d'un autre sens? Dans ce cas, la science des prêtres d'Egypte, qui consistoit à expliquer les hiéroglyphes sacrés, soit dogmatiques, soit mystiques, soit historiques, &c., & à développer le pourquoi des images & des symboles dont ils étoient composés, pouvoit & devoit être une science fort sublime & fort profonde.

Qu'on suppose pour un instant, que les mots *création*, *péché originel*, *rédemption*, *grace*, &c., sont écrits hiéroglyphiquement, d'après les idées qu'y attache la religion; & on sentira que les Théologiens; en ayant approfondi seuls la signification & la doctrine, peuvent seuls les expliquer. Il ne faut pas que les mots nous fassent illusion sur les choses, ni voir dans ce que les anciens ont dit sur les hiéroglyphes, des incompréhensibilités auxquelles ils n'ont pas pensé.

Quant aux écritures *hiérographique*, *épistolique*, & *hiérogrammatique*, dont les anciens ont fait des degrés pour arriver jusqu'à l'*a*, *b*, *c*, il y a lieu de croire qu'elles n'ont été que des manières plus abrégées, plus analysées, & plus coulantes d'écrire les hiéroglyphes. Au moins est-il certain, qu'à en juger par l'obélisque de Florence, les hiéroglyphes y paroîs-

sont abrégés dans le goût du *fiao-sie*, où écriture courante des caractères chinois. Il en est de même de l'Isis de Turin, & de plusieurs autres monumens qu'il seroit trop long de nommer, & que les savans connoissent mieux que nous.

Pour revenir à notre idée sur l'invention de l'alphabet, (idée au reste que nous ne donnons que comme un jeu d'imagination), elle quadre très-bien avec l'invention des lettres, qu'on prétend que Cadmus ajouta à l'alphabet phénicien. Car il pouvoit se faire que les Grecs eussent des sons inconnus aux Phéniciens, comme ceux que forment le B, le D & la lettre R, qu'on ne trouve point dans la langue des Chinois, ni par conséquent dans leurs caractères. Il en est de même du *phi*, du *psi* & de l'*upsilon* qui furent encore ajoutés après. Le préjugé en impose aux Européens sur leur alphabet. Il n'est point à beaucoup près si parfait qu'ils le prétendent. Car indépendamment de la prononciation, qu'il ne fixe point & ne peut fixer, comme tout le monde le fait, il ne faut que le voir aux prises avec les langues tartare, chinoise, malabare, &c., pour sentir qu'il y a bien des sons & des accens auxquels il ne peut atteindre.

Bien des savans se sont exercés sur les hiéroglyphes qui nous restent des Egyptiens. Avant de se jeter dans cette grande entreprise, n'eût-il pas été à propos de savoir, nous ne disons pas quel en est le système & la théorie, ce seroit trop exiger, mais quelle est la manière de les écrire, de bas en haut ou de haut en bas, de la droite à la gauche ou de la gauche à la droite ? Ce petit préliminaire semble un peu nécessaire ; il ne paroît pas qu'on y ait fait assez d'attention. Dans les plus anciens monumens qu'on connoisse en Chine, les caractères sont écrits quelquefois de haut en bas, & quelquefois horizontalement de la droite à la gauche.

Cette

Cette remarque que nous faisons pour revenir à notre objet , paroît assez concluante pour le système de l'alphabet dérivé des hiéroglyphes. Car , comme tout le monde fait , plusieurs anciens Peuples ont écrit de haut en bas , en mettant leurs lettres les unes sous les autres , comme le font encore les Tartares , les Mongoults , les Thibétains , &c. ; & ceux qui ont écrit horizontalement , ont conduit leurs lettres au rebours des nôtres : cette dernière méthode est très-incommode , la main cachant à l'œil ce qu'elle vient d'écrire ; & paroît indiquer une origine asservie à l'imitation. La méthode des Grecs qui conduisoient une ligne sur l'autre , & revenoient de la gauche à la droite , nous paroît encore plus près des hiéroglyphes ; car il falloit que leurs lettres ressemblassent à la forme des hiéroglyphes , pour se prêter à un procédé si gênant. Ne seroit-ce pas pour cette raison , que les anciens faisoient usage des lettres majuscules , comme il paroît par les plus anciens monumens ? A moins qu'on ne veuille dire que l'on tâchoit de rapprocher des hiéroglyphes , l'écriture alphabétique , pour l'annoblir en quelque sorte , en lui donnant de leur air.

Finissons par où nous avons commencé. Quelque probable que nous paroisse ce que nous venons de raconter d'après la théorie & l'histoire des caracteres Chinois , sur la manière dont l'écriture hiéroglyphique a pu conduire d'abord à l'écriture syllabique , ensuite à l'alphabétique , nous avouons cependant qu'en essayant de résoudre ce problème , nous avons seulement prétendu montrer qu'il n'a paru insoluble , que parce qu'on n'avoit pas une idée exacte de l'écriture hiéroglyphique. Les louanges que toute l'antiquité a données aux hiéroglyphes Egyptiens , ne laissent pas lieu de douter qu'ils ne valussent au moins les caracteres Chinois : mais eussent-ils été inférieurs , ce qu'il n'est pas aisé de prouver ,

Tome VIII.

R

il ne peut venir dans l'esprit de les regarder sérieusement comme les élémens informes & grossiers de l'écriture alphabétique. Aussi, ceux qui ont adopté ce système, qui n'est bon que pour l'Europe, ont-ils été obligés d'avoir recours aux images grossières, dont se servent les sauvages pour peindre leurs idées. Le passage des monumens des Méxiquains aux pyramides d'Egypte est hardi; mais quelque surprenant qu'il soit, il est encore moins singulier que celui des pyramides à l'A, B, C.

Dans tout cela, ce qui nous frappe le plus, c'est l'assurance avec laquelle on cite les Grecs, dont le témoignage n'a aucune force pour tout ce qui regarde la haute antiquité. Que pouvoient savoir ces barbares, qui étoient les Hurons de l'Europe dans le tems que l'Asie orientale & l'Afrique étoient éclairées de toutes les clartés des Sciences & des arts? Les Grecs sont nos pédagogues & nos maîtres, nous faisons bien de les respecter; mais dans le tems même qu'ils étoient les plus habiles, il peut bien se faire qu'ils aient parlé des hiéroglyphes des Egyptiens, comme la plupart de nos Européens des caractères des Chinois; & ce qui est encore très-probable, qu'on ait entendu de travers ce qu'ils en disoient de plus raisonnable.

Voici notre dernier mot. Les Chinois en près de quatre mille ans n'ont pu arriver, ou plutôt descendre, jusqu'à l'alphabet; & quoiqu'ils le voient de tous côtés, ils sont trop sages pour l'adopter. Qu'on nous permette d'ajouter, qu'il y a trop d'analogie & de ressemblance entre les plus anciens alphabets qu'on a pu rassembler, & qu'on en fait remonter l'origine dans des siècles trop reculés, pour qu'on puisse dire que leur invention soit postérieure à celle des hiéroglyphes: c'est ce dont on se convaincra par la confrontation des passages des anciens. La division des Peuples

& la diversité des langues , seroit peut-être une maniere d'expliquer bien des choses. Que ceux qui ont le loisir de traiter à fond ce sujet , examinent si l'écriture alphabétique n'a pas dû être conservée par les peuples dont la langue devint polysyllabique ; & l'écriture hiéroglyphique , par ceux dont la langue resta monosyllabique. Il est évident que les hiéroglyphes ne pouvoient servir à écrire la première , ni les lettres de l'alphabet la seconde : la prononciation fit le reste. Les Chinois ont raisonné plus philosophiquement que les Européens sur la cause toujours subsistante de la diversité des langues. Après avoir observé que la cause radicale de cette diversité ne tient à notre nature par aucun endroit ; & que cependant elle y est tellement enracinée , que nulle puissance humaine ne peut la détruire ; ils en font un problème dont ils ne trouvent pas la solution. La langue chinoise , grace à ses caractères , est sans contredit la langue de l'Univers qui a le moins changé ; cependant , outre les différences que chaque siècle a mis dans le style des livres , quoique la Cour ait pour ainsi dire parcouru toutes les provinces , la prononciation est si variée d'une province à l'autre , & ce qui est singulier , les lettres (pour parler à notre maniere) changent tellement , que les mots ne semblent plus les mêmes. Que nos Grammairiens examinent si ce n'est pas là la vraie cause de la différence des mots qui ont pu être les mêmes dans leur origine.

Par exemple , quand on lit l'Oraison Dominicale dans les différentes versions , on trouve que le Persan dit *pader* , le Turc *baba* , le Grec *patir* , le Latin *pater* , l'Italien *padre* , l'Allemand *fater* , le Saxon *vader* , l'Anglois *father* , l'Irlandois *nathir* , le Danois *fader* , le Livonien *tabas* , &c. Si l'on fait bien attention à la variété qui regne dans la prononciation d'une province , souvent d'une ville à l'autre , & sur-tout au changement des

lettres qui est très-commun , & défigure les mots tantôt d'une manière & tantôt d'une autre ; on ne pourra s'empêcher d'avouer que la seule différence des prononciations, dont la somme est intarissable , a dû occasionner des différences dans le premier alphabet ; les uns changeant la force des lettres , les autres en ajoutant pour des prononciations qui leur sont propres , & quelques-uns abandonnant celles dont ils ne faisoient pas d'usage. Mais ce n'est pas à nous à développer toutes ces observations ; il nous suffit d'en avoir touché quelque chose pour réveiller l'attention des savans , & leur faire soupçonner que la différence des alphabets , ne vient point des hiéroglyphes , qui ont pu conduire à l'alphabet plus vite qu'on ne le dit , mais qui très-probablement ne sont pas plus anciens.





ESSAI

SUR LA LANGUE ET LES CARACTERES
DES CHINOIS.

GENTEM LINGUA FACIT.

Claud. Marius.

UN siècle de navigation & de commerce, les relations des Voyageurs & les lettres des Missionnaires, les descriptions des Géographes & les observations des Astronomes, avoient annoncé à l'Europe qu'il y avoit au fond de l'Asie un Empire immense, riche, fertile & policé, qui duroit depuis plus de quarante siècles; & à peine se trouvoit-il quelques curieux & quelques gens de lettres qui daignassent tourner leurs regards vers cet Empire, & se faire un amusement de chercher à le connoître. La réputation même & le savoir du célèbre Isaac *Vossius*, ne purent dissiper l'enchantement du préjugé. On regarda tout ce que dit ce grand homme sur la Chine, comme le Roman d'une opinion singulière qu'il vouloit accréditer. Plus ce qu'il en racontoit parut nouveau & frappant, plus on le soupçonna d'avoir embelli le phantôme dont il s'étoit epris. On ne faisoit que commencer à nommer la Chine parmi les savaus; le moyen de croire ce qu'on en racontoit? Les plus habiles furent les derniers à se rendre; & quand ils apperçurent enfin cette grande Monarchie au bout de l'Orient, ils s'avancerent vers elle enveloppés de nuages, à la manière des Dieux d'Homere, c'est-à-dire, traînant après eux leurs préventions, leurs systèmes, leurs langues savantes, leur érudition & tout le noir cahos de la Chronologie des Grecs & des Romains. Aussi, au lieu d'in-

terroger les Chinois sur la Chine , & d'écouter ceux qui en venoient , avant de les contredire ; ils s'épuisèrent à citer & à concilier des passages , à bâtir & à refondre des systèmes , à nier ou à prouver très-savamment ce qui passoit leur savoir. Le peuple des demi-littérateurs leur applaudit à haute voix , & cria merveilles. Cependant les navigateurs revenoient de la Chine avec de nouveaux détails & de nouvelles preuves. Cela encouragea les critiques : on opposoit des faits à l'érudition & aux conjectures. Le public philosophe s'amusa de ces querelles & s'égaya à relayer des bévues savantes. Les différends & les disputes des Missionnaires partagerent ensuite les esprits. Tout le monde voulut prononcer sur des questions délicates & difficiles , qu'il n'appartenoit qu'à Rome de décider. La grande histoire du Pere Duhalde parut enfin , & montra la Chine sous son vrai point de vue à l'Europe étonnée ; mais elle amusa sans persuader. La révolution des idées sur la Chine , étoit réservée au célèbre Freret. Ce savant tourna ses regards sur ce grand Empire , & eut l'intrépidité d'en étudier la Chronologie : étude sèche , laborieuse , difficile , austère , disons tout , ridicule alors aux yeux de bien des gens , & ce qui est encore plus triste pour un homme de lettres , étude dépourvue des secours qui facilitent les recherches. Mais de quoi n'est pas capable le zèle d'un vrai savant ? Cet illustre Académicien se familiarisa avec les caractères Chinois , lut tout ce qui avoit paru jusqu'alors sur la Chine , sollicita des mémoires de tous côtés , obtint des manuscrits anciens & nouveaux , écrivit aux Missionnaires pour éclaircir ses doutes , mûrit toutes ses découvertes dans le silence & le loisir du cabinet , & parcourut glorieusement cette nouvelle carrière. Le public toujours équitable & attentif à ses intérêts , s'est réveillé de son assoupissement , & s'étonne qu'il ait pu négliger si long-tems de con-

noître une nation que le savant auteur de l'histoire des Huns, lui a montrée si digne de sa curiosité.

Un ancien disoit que Rome touchoit aux fauxbourgs d'Athenes, pour exprimer combien elle avoit fait de progrès dans les sciences & dans les arts de la Grece. Si j'osois copier cette façon de parler, je dirois que l'Europe s'est approchée enfin de la Chine, & qu'elle la voit presque à l'horizon. La France sur-tout, semble fixer avec plus d'attention ses regards sur cette vaste Monarchie (1)*. Ce n'est plus seulement un petit nombre de Sages, qui aime à s'instruire de ce qui la concerne pour étendre ses lumieres & ses connoissances ; les hommes d'Etat, les Savans & les Littérateurs conviennent aujourd'hui qu'elle est le plus grand spectacle que le nouveau monde offre à l'ancien, & le plus digne de ses réflexions. Mais de quoi servent tous les desirs de la curiosité, si on manque des secours qui facilitent l'étude & les recherches (2) ? Qui les leur donnera ces secours, qui peut même les leur donner ? Dans cette matiere on se trouve dès le premier pas, loin de tous les sentiers battus ; il faut lutter tout à la fois, & contre la difficulté du sujet & contre l'embarras de se faire entendre. Encore si on pouvoit se servir du langage des erudits de la Chine, copier leurs raisonnemens, & faire usage de toutes leurs preuves ; mais il faudroit tantôt porter la Chine en Europe, & tantôt aussi amener l'Europe en Chine, c'est-à-dire, se tenir entre les deux, & conduire le lecteur de l'une à l'autre sans le dépayser ni le fatiguer. En attendant que quelque Fontenelle veuille mettre ce nouveau monde à la portée des vues les plus courtes, je me hasarde à donner cet essai pour le petit

* Les notes étant en trop grand nombre & trop étendues pour nous les avons renvoyées, par des chiffres, à la fin de cet être placées au bas des pages, essai.

nombre des gens de Lettres, qui aiment mieux s'approcher du terme par un chemin difficile & raboteux, que d'attendre qu'on le leur ait aplani & jonché de fleurs.

Qu'on me passe cette franchise. Au lieu de compter sur la pénétration du lecteur, & de lui dire avec le Poète, *ingenio verbis concipe plura meis*; dans la crainte qu'il ne veuille voir au-delà des preuves, des détails & des raisonnemens que je mets en œuvre, je me hâte de prier les plus savans de se défier de leur savoir & de leur sagacité. *Pou teng chan cao, pou tchi tien tchi cao*, (*qui ne monte pas sur une haute montagne*, disoit le Grand Empereur *Yong-lo*, *ne peut connoître la hauteur du Ciel*). Que ceux qui auront le courage de lire cet essai, aient aussi la modestie d'imposer silence à leur savoir & à leur erudition; sans cela ils donneront infailliblement dans le travers de ce Musicien dont Cicéron a dit, *ab arte suâ non discessit*; parce que rapportant la métaphysique même aux règles de son art, il prétendoit que l'âme étoit une espèce d'harmonie. Avec l'esprit le plus juste & le plus orné ils rapprocheront tout ce qu'ils savent, ils en jugeront par comparaison, & croyant connoître ce qu'ils ne feront qu'entrevoir, ils se rempliront de mille fausses idées. Dans des choses même qui sont moins éloignées de l'Europe, les plus habiles écrivains ont mal compris ce qu'ils ont lu sur la Chine (3), & l'ont présenté dans un faux jour. Que feroit-ce dans une matière pour laquelle toutes nos sciences & nos arts ne font pas un échelon?

Ce petit essai sera divisé en deux articles. Le premier sera tout consacré à donner une notion plus philosophique que grammaticale, de la langue Chinoise. Le second contiendra la notice, l'analyse & l'histoire critique des caractères Chinois.

Les

Les questions qui nous sont venues ici de différens endroits d'Europe, m'ont servi de boussole dans mon travail. J'ai tâché d'y répondre de mon mieux ; mais il faudroit plus de talens, plus de savoir & plus de loisir que je n'en ai pour me flatter d'avoir réussi.

ARTICLE PREMIER.

De la Langue Chinoise.

LES *Jou-kiao* (4) ou Lettrés qui suivent la doctrine de *Confucius*, disent tout uniment que le *Tien* a fait l'homme *ling*, c'est-à-dire, *intelligent*, & l'a doué du don de la parole. Il ne leur vient pas plus en pensée de mettre en question pourquoi l'homme forme des sons & articule des mots pour servir de véhicule aux idées, pensées, réflexions & souvenirs qu'il veut faire arriver jusqu'à ses pareils, que d'examiner pourquoi il voit, entend, veut, desire, pense & raisonne. L'un & l'autre leur paroissent découler également de sa nature, & appartenir à l'essence de son être. « L'homme naît intelligent (dit la belle Préface du *Chi-king*), & comme associé à la spiritualité du *Tien*. Son ame se replie sur elle-même, quand les objets extérieurs frappent ses sens ; de là ses desirs & ses vœux. Il ne peut s'y arrêter sans réfléchir ; la réflexion le conduit à la parole ; & sa langue n'est que l'écho de son cœur ».

Comme on ne trouve rien dans les *King*, ni sur la théorie du son & la formation de la voix, ni sur l'origine & la diversité des langues, les plus célèbres Ecrivains ont négligé de toucher à ces questions plus curieuses qu'utiles. Quelques-unes cependant ont été effleurées par le peuple oisif des commentateurs.

Tome VIII.

S

Dans le *Sin-ly-hoei-tong*, par exemple, on cite *Y-icheou*, qui se demande à lui-même, pourquoi les hommes, ayant les organes de la parole également configurés, & étant invités à parler par les mêmes besoins, parlent & s'expriment si différemment. « Ce n'est pas l'ouvrage de la nature, se répond-il, puisque dans les premiers momens de la joie, de la tristesse, de la douleur, de la colere, & de la compassion, où elle agit, pour ainsi dire, toute seule, les cris de tous les hommes sont à-peu-près les mêmes. C'est encore moins celui de la raison, puisque la diversité des langues ne suit ni règles ni principes, & rompt, en quelque sorte, tous les liens de la société ».

Il examine ensuite si cette diversité ne viendrait pas de la corruption insensible de la langue primitive, & du peu de commerce des peuples les uns avec les autres; mais il rejette cette opinion, parce que les langues sont trop différentes, & l'ont été dans la plus haute antiquité. De discussions en discussions, il en vient à conclure qu'il faut que l'homme soit déchu de son premier état. Il en trouve la preuve jusques dans la variété & la bizarrerie des prononciations (15), chez un peuple qui parle la même langue. « Car, dit-il, il y a une prononciation vraie, & propre de chaque mot. Quelle est-elle? Sont-ce nos aïeux, qui ne l'ont pas connue; ou l'avons-nous altérée? Mais pourquoi?... hélas! les cris des animaux sont par-tout les mêmes; le chant des oiseaux est encore comme dans les premiers temps, parce qu'ils se sont conservés dans l'état de leur première origine. Il faut donc que l'homme soit déchu de la sienne, puisque chaque royaume a sa langue à part, & presque chaque province sa prononciation particulière. La nature est une, la raison est une, le beau est un; un désordre si sensible dérive d'un plus grand désordre ».

Un Commentateur de l'*Y-king* va plus loin : après avoir exposé quelle devoit être une langue pour être parfaite, selon son idée ; il examine si, en cas qu'on pût la trouver, il seroit possible de la faire adopter par tous les peuples, & de la conserver. Sa conclusion est pour la négative ; & il en infère que la diversité des langues & leurs révolutions, *sont, ou une punition, ou un décret du Tien*. Il seroit assez aisé de trouver un bon nombre de textes dans ce goût ; mais je ne me souviens pas d'en avoir lu aucun qui fasse une allusion évidente à la tour de *Babel*. Je dis évidente : car il y a plusieurs textes des *King* & des autres anciens Livres qui semblent s'y rapporter ; témoin celui-ci du *Ly-ki*. *Tien hiaou tao, tsé yén yeou tchi-yé. (l'univers est égaré de sa voie, depuis que les langues ont été divisées comme en branches & en feuilles)*.

Quoi qu'il en soit de ce point d'érudition & de critique, la tradition n'est pas assez claire pour pouvoir assurer que la langue chinoise touche à l'origine de la diversité des langues ; mais il paroît comme évident que son antiquité remonte jusqu'aux temps les plus voisins de la première dispersion des peuples, & date au moins de quatre mille ans. Voici mes preuves.

1°. On ne trouve rien dans l'histoire ni dans les traditions les plus fabuleuses, qui puisse faire douter que la langue des premiers Chinois ait été différente de celle de leurs descendans.

2°. La Chine est encore habitée par la postérité du premier peuple qui vint s'y établir. Ce fait unique dans l'histoire de l'univers, mérite bien quelques réflexions. Si dans la suite des siècles d'autres nations se sont mêlées avec ce peuple par des événemens dont l'histoire a conservé les époques & les détails ; il paroît, par les monumens littéraires les plus certains & les plus authentiques, que la langue ancienne est toujours restée

la même, & que les nouveaux habitans l'ont apprise, comme l'ont fait assez récemment les Tartares Mantcheoux, qui ont été subjugués par la sagesse & par les loix des Chinois, vaincus & soumis par leurs armes (6).

3°. Les Savans & les Antiquaires les plus timides, conviennent que les premiers chapitres du *Chou-king* ont été écrits sous le regne de *Yao*, ou au plus tard sous celui de *Yu*. Comme on y rapporte mot à mot quelques discours de *Yao*, de *Chun*, & des grands de la Cour, il est naturel d'en conclure que la langue que parle l'Historien, étoit alors celle de tout l'empire.

4°. Les annales ont conservé deux chansons du temps de ces bons Princes (7), le compliment d'un vieillard, la réponse qui lui fut faite : & elles supposent que c'est dans les mêmes termes.

5°. Les inscriptions les plus anciennes qu'on connoisse, sont toutes en chinois, même celle que *Yu* fit graver près de la source du *Hoang-ho*, ou fleuve jaune (8), lorsque *Yao* le chargea d'en diriger le cours. Toutes ces preuves sont concluantes, il est inutile d'insister sur la force de leur ensemble. Tout ce que je me permets d'observer, c'est que *Yao* régnoit près de 2300 ans avant l'ère chrétienne, & qu'avant *Yao* on ne sauroit refuser à la Chine deux ou trois Empereurs. Si quelques Savans d'au-delà des mers aiment mieux s'en fier à des manuscrits grecs ou arabes, ce ne sera pas nous qui chercherons à les défabuser. Disputer avec des esprits si prévenus, c'est, comme dit Plutarque, présenter un miroir à un aveugle.

La langue chinoise est une des plus anciennes du monde (9), & très-probablement, la seule des premiers âges qui soit encore vivante. Mais quelle étoit-elle dans les temps les plus reculés ? Jusqu'où s'est-elle conservée la-même ? Sans exa-

miner le trop sublime système de ceux qui regardent les grandes familles de la dispersion de Sennaar, comme des essaims de barbares, *moitié ours, moitié singes*, qui ne savoient enoncer leurs pensées qu'à demi, réfléchissoient rarement, & regardoient en automates le grand spectacle de la terre & des cieux (apparemment parce que Noé & ses fils avoient eu la malice de leur faire un mystère des sciences & des arts d'avant le déluge, ou parce qu'ils avoient l'esprit trop epais pour en saisir les principes & en comprendre les regles); sans m'arrêter, dis-je, à examiner ce système, j'avance, qu'à juger de la langue chinoise des temps les plus reculés, par le peu qui en reste dans les *King* (10), elle étoit dès-lors aussi énergique, aussi sublime, aussi pittoresque, aussi concise, aussi éloquente, qu'elle l'a été depuis, & plus même en quelque sorte. Quoique la candeur des anciens ignorât les raffinemens qui depuis ont passé des mœurs dans le langage, on ne peut voir sans étonnement jusqu'où ils pouissoient la délicatesse & l'élégance. Peu de mots suffisoient à leurs portraits; mais ils étoient si bien assortis & placés avec tant d'art, qu'ils rendoient parfaitement les nuances & les teintes les plus légères. Un Espagnol diroit que la plus petite phrase contient *muchos siglos de hermosura*; & il diroit vrai. Le style des *King* est unique, on n'a approché du beau, qu'autant qu'on l'a imité; les génies les plus rares ont désespéré de l'égaler. Du reste je conviens que de nouveaux besoins, de nouvelles connoissances, de nouvelles mœurs firent inventer peu-à-peu de nouveaux mots; & que le chinois de la haute antiquité, n'étoit, à beaucoup près, ni aussi riche, ni aussi abondant que celui des Dynasties du moyen âge; c'est le sort de toute langue: *Crescit eundo*. Reste à examiner si elle ne s'altère pas.

Les *King* ont gardé l'ancien chinois. Comme dépositaires de la doctrine, des loix & de l'histoire des premiers tems, il falloit

les entendre pour entrer dans les charges ; & les posséder à fond pour être un homme d'état. Comme modèles en tout genre d'écrire, il falloit en copier la manière & le ton pour arriver au beau ; & en comprendre l'artifice, pour pouvoir espérer d'y réussir. Le Magistrat & l'homme de Lettres les étudioient dans des vues différentes ; mais ils les étudioient également, & en faisoient le continuel objet de leurs réflexions. Selon qu'ils y réussissoient plus ou moins, le temple de la fortune & de la gloire s'ouvroit ou se fermoit pour eux. Le préjugé si ancien, si universel, si chéri, si puissant, & si utile, qu'il ne faut rien changer ni innover (11), ajoutoit à l'autorité des *King*. Le peu de rapport qu'on avoit avec les nations poliees des pays éloignés (12), laissoit ignorer leurs richesses littéraires ; on ne voyoit que ténèbres hors du chemin battu. Le moyen, avec cela, que les génies les plus hardis aient osé se permettre ces innovations qui défigurèrent & corrompirent en si peu de siècles la belle langue des grands Ecrivains du règne d'Auguste. Aujourd'hui même, comme sous les Dynasties précédentes, ceux qui se piquent de bien écrire, n'oseroient employer aucun mot que les *King* ou les Livres classiques n'aient comme consacré. Les Empereurs eux-mêmes tâchent d'en copier le ton & le style dans leurs Edits, & ne promulguent guère de nouvelles loix, que comme un développement de la doctrine que ces livres enseignent.

Aussi le chinois des livres du haut style & des rescrits impériaux, est encore à-peu-près celui de la plus haute antiquité. Quant au chinois qu'on parle, il est bien difficile qu'il n'ait éprouvé de grands changemens. Les plus considérables n'ont pu tomber que sur la prononciation, & sur quelques tours de phrase ; car outre que la Chine a presque toujours été sans voisins, en quelque sorte, à cause de la barbarie des peuples qui l'environnent ; & que d'ailleurs elle n'a jamais éprouvé

ces grandes inondations de barbares qui ont métamorphosé les anciennes langues des Espagnes, des Gaules, de la Germanie, &c. ; les mots étant en si petit nombre, & comme enchaînés aux caractères dont on se sert pour les écrire, il étoit presque impossible d'en substituer de différens ou d'en introduire de nouveaux. Ajoutons que la plupart des phrases de cérémonial, de politesse & de civilité, étant des phrases d'étiquette, & consacrées, ou par la loi, ou par la coutume (13), les changer eût été à la Cour une faute, & dans le commerce de la vie une singularité ridicule. Quant à la prononciation, il paroît par les rimes (14) des plus anciens vers, qu'elle a changé pour quelques mots, mais ils sont en assez petit nombre ; & à cet égard il y a moins de différence entre les poésies modernes & celles de l'antiquité, qu'entre celles de Regnier & de Rousseau, de Pétrarque & de Métastase. On joue des piéces de théâtre qui ont plus de mille ans, & elles sont entendues dans toute la Chine, comme chez nous les premières tragédies du grand Corneille.

L'Italien, l'Espagnol & le François sont aujourd'hui des langues tout-à-fait différentes ; mais comme elles sont filles de la même mère, elles ont conservé un certain air de famille qui peut donner lieu à bien des comparaisons, & en faciliter la connoissance. Le latin dont elles dérivent est une ressource pour les étymologies, si le latin ne suffit pas, on a recours au grec, & pour celui-ci on a recours aux anciennes langues orientales. Ainsi, en descendant des rameaux aux branches, des branches au tronc & à la racine, il est plus aisé d'en saisir le vrai génie, & de les peindre d'après elles-mêmes. Il n'en est pas ainsi de la langue chinoise ; au contraire, pour réussir à la connoître il faut renoncer à toute idée de comparaison, de rapport, & d'analogie. Ses mots sont tous à elle, & remontent jusqu'à sa première origine.

D'où les auroit-elle pu tirer, la Chine étant comme isolée au bout de l'Asie, fort éloignée par sa position de tous les Peuples policés de l'ancien monde, & en ayant été inconnue pendant une si longue suite de siècles ? Aussi ne leur a-t-on jamais trouvé aucune vraie analogie, avec ceux des langues mortes ou vivantes les plus anciennes.

Mais ce qui est particulier au Chinois, & en fait une langue unique dans l'Univers, c'est que 1°. Ses mots sont tous monosyllabiques (15) & en assez petit nombre, si on les compare à ceux des langues connues. 2°. La langue chinoise s'écrit avec des caractères également anciens & singuliers, mais très-pittoresques & très-bien imaginés, comme il sera dit en son lieu. Les lettres de l'alphabet dont nous nous servons pour les écrire, n'en indiquent le son que pour ceux qui y sont accoutumés, & ne sauroient en rendre la signification dès qu'on en écrit un certain nombre (16). Une page de chinois écrit avec nos lettres ne seroit qu'une énigme. 3°. Tous les mots de cette langue sont tellement monosyllabiques, qu'ils restent toujours tels, même lorsqu'on en met deux pour indiquer une seule chose. Soit qu'on les écrive ou qu'on les prononce, ils ne se fondent pas en un seul mot, comme en français ceux de *bon* & de *jour* dans *bonjour* ; mais restent toujours aussi distincts & aussi désunis que les mots les plus disparates. 4°. Bias disoit : *omnia mea mecum porto* ; chaque mot chinois en peut dire autant. Nombres, genres, cas, modes, tems, diminutifs, superlatifs, &c. , il enferme tout dans sa petite sphère, & ne s'allonge pas d'une syllabe pour faire tour-à-tour le rôle d'adjectif ou de substantif, de verbe ou d'adverbe. 5°. La construction des phrases est toujours simple & suit l'ordre des idées ; le Chinois n'admet point d'inversion, & force l'enthousiasme même de la poésie à se plier à sa clarté. 6°. La prosodie influe

influe sur la signification des mots, & la change en changeant, non-seulement dans ce qui est de pure grammaire, comme pour faire un verbe d'un substantif, mais encore dans leur signification substantielle & primitive. Les mêmes mots signifient des choses très-différentes & souvent opposées, selon qu'ils sont prononcés sur un ton ou sur un autre. 7°. Les phrases du chinois sont très-courtes; & quoiqu'on puisse en former des périodes de plusieurs membres, c'est toujours sans enjamber les uns sur les autres, & sans transposer ni interrompre l'arrangement des pensées & des mots. 8°. La langue chinoise se métamorphose en passant des lèvres sur le bout du pinceau, &..... mais arrêtons-nous. L'Europe qui n'a point d'idées assez près d'elle pour ces nouveautés, en viendrait peut-être à les traiter de fables.

On ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison à la place de leurs préjugés. Les Philosophes même qui ont enfin pris sur eux de croire l'existence d'une langue, que parlent plus de cent millions d'hommes (17); les Philosophes même, dis-je, n'y réussissent qu'à demi. Tout en convenant que le laconisme matériel de ses mots doit lui donner beaucoup de force & d'énergie, faute de la voir dans son vrai jour, ils concluent qu'elle doit être *pauvre, monotone & obscure*. *Pauvre*, vu le peu de proportion qu'il y a entre nos idées, nos connoissances, les êtres innombrables qui nous environnent; & les mots d'une langue qui n'en admet que de monosyllabiques, & qui manque de plusieurs de nos consonnes. *Monotone*, par ce que, vu le petit nombre de ses mots, les mêmes doivent souvent revenir, & d'une manière d'autant plus désagréable qu'ils sont plus courts. *Obscure*, à cause des équivoques inévitables avec des mots qui ont plusieurs significations, & n'admettent aucune modification grammaticale pour aider le sens & assortir les idées, *Si ali-*

Tome VIII.

T

quod in toto, quâ pater, orbe Babilonicæ confusionis vestigiûm remansit, a dit un savant, id in Linguam Sinicam esse arbitror. . . . Babilonicæ confusionis notas non solum non dimisit, verum etiam auxit. Que ceux qui ont besoin de croire, comme la Marquise des Mondes de Fontenelle, aient la patience de suivre les détails & les discussions où nous allons entrer; il leur sera aisé de prononcer. Pour les savans, je me contente de leur dire avec Cicéron: *nihil est turpius quàm cognitioni & perceptioni assertionem præcedere.*

Avant tout je proteste contre ceux qui ont débité que la langue chinoise ne compte que 350 mots. Autant vaudroit dire que les François n'ont qu'un seul mot pour exprimer *aqua, laus, os, portiones*, parce qu'un étranger ne saisira pas la différente prononciation des quatre mots *l'eau, los, l'os, lots*, il en est de même en chinois. Un Européen qui veut écrire les mots *tsin* salive, *tsin* parens, *tsin* espece de ris, *tsin*, totalement, *tsin* dormir, *tsin* épuiser, *tsin* nom de riviere, écrira *tsin* & dira qu'un seul & même mot réunit toutes ces significations. Est-ce la faute du chinois si l'alphabet européen ne peut rendre les différences de prononciation & de ton qui distinguent *tsin* de *tsin*, &c. (18)? Une oreille chinoise ne s'y méprend pas plus, qu'une oreille françoise aux mots *l'eau, los, l'os, lots*. J'ose ajouter même que la différence qu'un Chinois y met en parlant est plus claire & plus sensible. Or par cette seule remarque voilà les 350 mots bien multipliés; car ce n'est que par une fausse maniere de les compter, qu'on a ainsi appauvri la langue chinoise. Encore y a-t-il un défaut d'exactitude, puisque les Dictionnaires comptent 484 de ces mots qu'on peut appeller radicaux & élémentaires. Cependant j'avoue qu'eu égard à leur multiplication, par les inflexions de voix, les divers tons & accens qui les différentient dans la prononciation, leur nombre total ne

va guere qu'à 1445 ; & je l'avoue d'autant plus volontiers , que je regarde cette difette apparente comme un vrai avantage. Ceux qui en concluent que le chinois ne fauroit avoir cette abondance de termes & cette variété d'expressions qui font la vraie richesse d'une langue , raisonnent plutôt en Grammairiens Européens offusqués par leurs préjugés , qu'en Philosophes justes appréciateurs des choses.

Il me seroit facile d'incidenter sur les mots vagues d'*abondance de termes* & de *variété d'expressions*. Les plus habiles même seroient peut-être embarrassés pour me dire en quoi elles consistent , & jusqu'où elles peuvent s'étendre pour enrichir une langue sans l'enerver ni l'obscurcir. Personne n'a dit , je crois , que la latine fût plus riche sous les derniers Empereurs de Rome , que dans les beaux jours du siècle d'Auguste , quoiqu'elle eût acquis une infinité de mots , d'expressions & de tours inconnus aux Cicéron , aux Virgile , aux Horace & aux Tite-Live. Je pourrois demander encore si on peut appliquer à une langue le mot du Poète :

Unde habeas nemo quærit , sed oportet habere ;

& si les mots qu'elle emprunte comme notre françois , du grec , du latin , de l'espagnol , de l'italien , de l'allemand , &c. , peuvent la rendre véritablement riche ; ou si au contraire , ces locutions étrangères ne font pas le même effet sur elle , que le mélange du sang parmi les Peuples. Il me souvient d'avoir oui dire que Joinville & Commines ont une netteté de style , une naïveté délicieuse , une simplicité lumineuse , une candeur & des graces auxquelles il faut renoncer malgré la riche abondance du françois d'aujourd'hui.

Nos langues d'Europe ont beau s'enrichir de tous les termes qui leur plaisent ou qui leur manquent , cette abondance précaire ne peut pas être comparée avec celle que le chinois

trouve en lui-même. Comment cela ? C'est que les 1445 mots (19) qui composent le fond du chinois , étant plus que suffisans pour exprimer les idées générales & les idées particulières les plus importantes (sur-tout si l'on fait attention qu'ils sont tout-à-la-fois verbes , adverbess , substantifs , &c. ; & si l'on compte les nouveaux sens qu'y ajoutent la métaphore , l'allusion & les autres figures en usage dans toutes les langues) , rien de plus aisé que de particulariser ou de restreindre leur signification , ou même de leur en donner une nouvelle , par les différentes manières de les marier les uns avec les autres.

La langue chinoise a des noms pour chaque chose , des termes pour tous les besoins , des expressions pour tous les sentimens , des mots pour tous les arts & pour toutes les sciences : mots , termes , noms & expressions qui indiquent les plus petites différences , descendent aux moindres détails , circonscrivent les idées les plus métaphysiques. Cela est aisé à comprendre pour les objets sensibles. Un champ mêlé de sable , un champ pierreux , un champ humide , un champ élevé , enfoncé , raboteux , uni , inculte , labouré , couvert de moissons , &c. seroient mal désignés par un nom commun ; & une langue n'est riche , qu'autant qu'elle donne à chaque chose un nom approprié qui en présente l'image & le caractère distinctif. Le chinois est à cet égard , d'une richesse & d'une abondance qui ravit. Au lieu de ces cinq mots françois *veau* , *taureau* , *bœuf* , *genisse* , *vache* , la langue chinoise en a pour distinguer toutes les années de l'âge , toutes les différences de la couleur , de la figure , de la destination ; des défauts & même de la fécondité de ces animaux. Une vache acquiert un nouveau nom en devenant mère , une seconde , une troisième fois , & un nouveau encore quand elle devient stérile. Le bœuf qu'on engraisse pour un sacrifice , a son nom à part ; & il en change lorsqu'on le conduit à l'autel. Le tems , le lieu , la qualité même du sacrifice l'en font changer ; & il en est de

même de tout le reste à proportion. Le Palais seul de l'Empereur suffiroit pour former un ample Dictionnaire, si on vouloit recueillir tous les noms qui en distinguent les différentes pieces selon leur destination & leur usage : noms cependant qui ne peuvent servir ailleurs, & qui sont remplacés par d'autres pour les palais des Princes, comme ceux-ci le sont à leur tour pour les palais des grands-Seigneurs & des Magistrats. Mais quand on s'élève jusqu'aux objets intellectuels, aux choses spirituelles, les modifications de notre âme, par exemple, les gradations des sentimens, les crises des passions, leurs faillies, leurs transports & leurs langueurs, le chinois etonne d'autant plus par la variété de ses expressions, qu'il paroît plus difficile qu'une langue puisse y fournir sans se copier ; la métaphysique du cœur la plus déliée, n'a ni précisions, ni restrictions, ni distinctions qu'il ne rende avec clarté & sans effort.

Les Savans d'Europe pourroient bien dire de cette langue, comme Cicéron des Dieux de Rome, *ed facie novimus quâ pictores & fidores voluerunt*. Ils ne la connoissent que par le peu qu'en ont écrit quelques Européens, qui n'en ont esbauché que quelques traits, ou qui la voyoient de trop loin pour la bien peindre. Aussi ne serois-je pas surpris qu'ils se récriassent sur ce que je viens de dire. Que seroit-ce si, entrant plus avant dans mon sujet, j'examinois jusqu'où le chinois l'emporte sur toutes les autres langues, non-seulement par la pluralité réelle de ses expressions ; mais ce qui est plus singulier, par les nuances de force, d'élévation, de douceur & d'amenité qui les distinguent (20) ; en sorte que l'Orateur, le Poète, l'Historien, le Moraliste, le Philosophe, &c., disent les mêmes choses sans se copier ni se ressembler. Un Chinois pourroit dire à plus juste titre que le Poète :

*Nostra tanta est præstantia lingua,
Ut peregrina queat donare vocabula. Achivis.*

Si on avoit quelque défaut à reprocher à la langue chinoise, ce seroit plutôt d'être trop abondante. J'en prends à témoin les Missionnaires qui l'ont étudiée avec le plus de succès. Après vingt & trente années ils se trouvent sans cesse aux prises avec des termes qu'ils voient pour la première fois. Cela arrive aux plus habiles Lettrés. Aucun d'eux ne s'est flatté de savoir assez sa langue pour n'être jamais embarrassé. Postel lui-même avec son étonnante mémoire n'auroit osé y aspirer. Le Dictionnaire *Lai tse pien* qui est en 150 volumes, ne contient que les expressions poétiques & savantes, dont l'usage est moins fréquent. Cependant, abstraction faite même des ressources encore plus simples que les caractères fournissent pour les livres, rien de plus naturel que la manière dont les mots élémentaires & radicaux, acquièrent une nouvelle signification par le mariage des uns avec les autres. Le damas, par exemple, se dit *Touan*; en ajoutant le mot *Kin*, on a *Kin-touan* pour signifier le brocart, une étoffe brochée d'or. Le tabac se dit *yen*, le nez *pi*; en mariant ces deux mots on a *pi-yen*, tabac à prendre par le nez. *Hen* signifie haine, *hoai* porter dans son sein comme une mère son enfant, quoi de plus pittoresque que *hoai-hen*, pour dire rancune (21). Il ne faut ni savoir les langues savantes, ni recourir aux livres, pour entendre de pareilles expressions. Elles portent leur glose & leur étymologie avec elles. Dès-là combien ne contribuent-elles pas à la clarté, à la précision, à la grâce & à l'énergie de la diction.

Un avantage encore bien précieux qu'a le chinois, c'est de pouvoir fournir, sur le champ, des termes appropriés à toutes les nouvelles découvertes. Aussi, quand les Missionnaires porteroient ici les sciences & les arts d'Europe, on inventa, sans embarras, toutes les expressions qui manquoient pour tant de nouveautés (22); expressions claires, naturelles & conformes

au génie de la langue. Le petit nombre des mots de la langue chinoise est peut-être ce qui l'élève le plus haut. Ce sont les sept couleurs de Newton, qui donnent toutes les couleurs & toutes les teintes possibles : mais couleurs brillantes, teintes amies, qui se fondent tendrement les unes dans les autres, ou qui contrastent sans dureté. C'est toujours la faute du Peintre, si ses tableaux ne paroissent pas, comme dit Dufresnoi, *ex unâ depictâ patellâ*. Pour parler plus grammaticalement, le chinois n'est pas hérissé de ces mots étrangers, également difficiles à entendre & à prononcer, qui rendent dur, rude & raboteux le style le plus coulant. Tous les mots sont faits les uns pour les autres : ce sont des pierres d'une même carrière.

A parler philosophiquement, les mots les plus courts sont les plus assortis à la fécondité de l'esprit, à la rapidité des idées, & à l'institution de la parole. Nous voyons en effet que les anciennes langues, les langues meres, étoient composées, la plupart, de mots fort courts. Encore aujourd'hui les peuples les plus spirituels gagnent en vitesse sur la prononciation, tout ce qu'ils perdent de leur feu par la longueur des mots. A Paris même, tout en riant de la prononciation tronquée des Gascons, on aime à les entendre, parce que la volubilité de leur langue tient l'imagination en haleine, & empêche l'attention de se refroidir. Dans tous les pays on est ravi de ces expressions vives & laconiques qui renferment un sens très-étendu en peu de mots. *Acrius ac vividius est*, a dit un ancien, *quidquid paucis verbis summam continet significationem*. Témoin le *veni, vidi, vici* de César ; le *qu'il mourût* du vieil Horace ; le *moi* de Médée, & tant d'autres réponses célèbres *imperatoria brevitate*, comme dit Tacite. La nature ne nous a donné que des monosyllabes pour ces cris subits & nécessaires que commandent la douleur, la crainte, la joie de surprise, la vue d'un péril subit. Toutes choses égales d'ailleurs, il est hors de doute

qu'une langue monosyllabique est la plus appropriée à l'usage de la parole, & la plus conforme à sa fin. A quoi pensoient donc ceux qui ont reproché au chinois la brièveté de ses mots (23), comme un crime capital ? Des mots, tous monosyllabiques, disent-ils, n'ont ni majesté, ni douceur, & menent à la monotonie, mere de l'ennui. Comme si nos mots *Dieu, Ciel, roi, mer, cœur*, & tant d'autres qu'on trouve dans notre langue, avoient moins de dignité & d'harmonie que les *sesquipedalia verba* dont se pare le pédantisme.

Puisque l'on insiste si fort sur le reproche de monotonie, je prie les Critiques de s'accorder avec eux-mêmes. Si la prononciation chinoise est une vraie musique, comme le disent plusieurs d'entre eux, où est donc la monotonie ? Seroit-ce précisément à cause de la brièveté des mots chinois, ou à cause de leur petit nombre ? Mais c'est préjugé & illusion pour le premier article, puisqu'il est de fait que les Musiciens décourent, pour ainsi dire, en chantant, toutes les syllabes des mots polysyllabiques, & que les plus courts sont les plus propres à la musique (24). Qui ignore que le génie de Lulli & de Rameau n'a brillé de toute sa lumière, que dans les endroits où il n'avoit pas à lutter contre la raideur de nos longs mots. Le second n'est pas mieux fondé ; un Musicien est-il monotone lorsqu'il prélude & s'exerce sur les syllabes de la gamme ? Que doit-ce donc être d'une gamme de 1445 mots ? Laissons la fable de la prononciation musicale : voici ce qui y a pu donner occasion. Les mots élémentaires chinois sont réellement en assez petit nombre, comme nous l'avons déjà observé ; mais le génie de cette langue n'en admettant que de monosyllabiques, il n'étoit pas possible d'en fournir assez pour suffire à toutes les idées. Attacher plusieurs significations à chacun, obvioit à cet inconvénient, mais il en résultoit un plus grand, celui des équivoques continuelles. Comment y remédier ? Comme on a fait dans
toutes

toutes les langues , multiplier & reproduire les mêmes mots avec des différences de ton & de prononciation. Or, ces différences qui triplent , qui centuplent les mots élémentaires des Chinois , en quoi consistent-elles ?

Il s'agit sur-tout de ne pas effaroucher les imaginations d'au-delà des mers. Pour cela opérons sur des mots françois. Ces trois-ci , tu *aimes* , vous *aimés* , ils sont *aimés* , présentent aux yeux les mêmes lettres , quoique le son en soit très-différent , & que personne ne s'y méprenne. Il en est de même de *répondre* & *repondre* , de *répandre* & *rendre* , avec cette différence , que si l'on manque la prononciation , le sens de la phrase est non-seulement altéré , mais changé entièrement. J'en dis de même des mots *pâte* , *patte* ; si l'on ne fait pas la syllabe *pa* breve dans *patte* , longue dans *pâte*. Enfin les mots *hôte* & *hotte* ne different que parce qu'on aspire l'un , & qu'on n'aspire pas l'autre. Ainsi l'*e* fermé , l'*e* ouvert , l'*e* muet ; les breves , les longues & les mitoyennes ; l'aspiration & la non-aspiration , diversifient la maniere de prononcer ces mots , de sorte qu'ils en changent le sens , & ne laissent ni equivoque ni ambiguïté. Un etranger a beau s'y méprendre , on lui dit que c'est sa faute , non celle du françois. Hé bien , il en est à-peu-près de même dans le chinois , quoi qu'en disent bien des Livres ; car , comme a remarqué un Ancien ,

Nil est

Quin malè narrando possit depravari.

Voici en deux mots sur quoi on a bâti les Romans , qui font de la prononciation chinoise une espece d'art magique (25). Les Chinois distinguent deux tons principaux dans la prononciation ; le *ping* , c'est-à-dire , uni , sans elever ni baïsser la voix , & le *tsé* , c'est-à-dire , modulé par l'élévation ou l'abaïssement de la voix. La poésie n'a egard qu'à ces deux tons , dont la

Tome VIII.

V

différence ne peut échapper à l'oreille la moins délicate. Le ton, *ping*, se divise encore en *tſing* (clair) & en *tcho* (obscur), c'est-à-dire, en muet & en ouvert, pour parler selon les idées françoises. Le ton *tſe* se divise aussi en *chang* (élevé), en *kiu'* (abaissé), & en *jou* (rentrant), c'est-à-dire que lorsqu'il est *chang*, on eleve la voix en finissant, comme quand quelqu'un ayant dit un *non* qui offense, on lui répète son *non* en haussant la voix, & appuyant sur la prononciation de la dernière *n*. Quand il est *kiu'* on la baisse, comme le fait un enfant dans l'i d'un *oui*, qu'il ne dit qu'à regret. Quand il est *jou* on retire sa voix & on l'avale en quelque sorte, comme un homme qui s'interrompt sur une finale, ou par surprise, ou par respect pour un supérieur qui prend la parole. Si l'on ajoute l'aspiration pour quelques mots qui commencent par les lettres *C, K, P, T*, on aura à-peu-près toute la théorie de cette prononciation. Pour la bien comprendre, il faudroit l'étudier avec les oreilles, comme celle de toutes les autres langues; qu'on me passe ce mot. Les détails des Grammairiens sur la quantité, les tons, les esprits, les contractions des syllabes en grec, sont bien un autre grimoire pour de pauvres enfans; & nos six *E* peuvent être aussi embarrassans pour des étrangers.

Revenons au reproche de monotonie. N'est-il pas évident que les cinq tons *tſing, tcho, chang, kiu', jou*, bien assortis & entremêlés d'aspirations, doivent donner à la prononciation du chinois, une cadence & une harmonie d'autant plus agréable à l'oreille que ces mots sont plus courts, & ne sont jamais hérissés de ces doubles & triples consonnes qui font siffler les Anglois, & râler quelques nations du Nord? Bouhours remarque fort judicieusement, qu'on a mieux aimé *établir des solécismes* dans le françois, lire autrement qu'on n'écrit, & faire des elisions, que d'ecorcher les oreilles par des chocs trop durs de voyelles & de consonnes. Les mots monosyl-

labiques sauvent la langue chinoise de cet embarras. Malgré cela, les Chinois sont si délicats sur la cadence de leurs phrases, que pour la trouver ils rejettent bien des mots, & en admettent de faits exprès pour adoucir & fortifier le son des autres (26) : cadence sensible & nécessaire, non-seulement dans les livres où on l'exige en rigueur, mais encore sur les levres du peuple ; cadence qui charme l'oreille dans les beaux parleurs (27) ; cadence sur-tout si délicate que les étrangers ne la rendent presque jamais. Tel entend les *King* & compose très-savamment, qui sera repris, non par une vendeuse d'herbes, comme Théophraste, mais par un enfant, sur un arrangement de mots trop durs à son oreille. Cette remarque est essentielle pour caractériser le génie de la langue chinoise. Elle a échappé cependant à presque tous ceux qui en ont parlé. *Traditus est fastis error.*

Quant à la clarté, il faut convenir de bonne foi que la langue française l'emporte sur la chinoise. Quoique celle-ci suive, comme la nôtre, l'ordre naturel des idées & la progression simple du raisonnement ; elle est resserrée dans un espace si étroit par la brièveté de ses mots & le laconisme continu qui la caractérise, qu'elle semble plutôt indiquer les choses que les énoncer. Dès-là, elle laisse en arrière les imaginations paresseuses, les esprits superficiels & bornés. Dès-là encore, elle donne lieu aux equivoques & aux mal-entendus d'une attention volage & préoccupée. Que fais-je ? Elle suppose les hommes plus avarés de paroles, & plus pénétrants qu'ils ne le sont d'ordinaire. Ses défauts seroient des beautés, si elle étoit réservée pour les gens d'esprit & les sages ; mais ils n'en sont pas moins de vrais défauts, parce qu'étant la langue d'un grand peuple, son principal mérite, sa vraie beauté doivent consister à rendre aisée & facile la communication des pensées, sur lesquelles roule tout le commerce de la vie. Reste à examiner jusqu'où

ce mérite & cette beauté lui manquent. Pour discuter ce point avec précision, il faut distinguer comme quatre langues ou langages dans le chinois : le *Kouan-hoa*, ou la langue de tout l'Empire ; le *Hiang-tan*, ou le patois des provinces & du peuple ; le *Ouen-tchang*, ou la langue des livres, & le *Kou-ouen*, ou la langue des *King* & autres ouvrages de l'antiquité. Rien de plus réel que l'existence de ces quatre langages ; mais l'embarras est de tracer nettement les bornes de chacun, & d'articuler distinctement en quoi & jusqu'où ils different les uns des autres.

Il faut poser d'abord pour principe que le *Kou-ouen*, le *Ouen-tchang*, le *Hiang-tang*, & le *Kouan-hoa* se servent également de mots monosyllabiques indéclinables (28), dont la prononciation varie le sens, & qui s'écrivent avec des caractères qui sont des signes immédiats des idées, comme nous l'avons déjà insinué. Or il suit de là que ces quatre langages ne different point entre eux dans ce qui fait comme l'essence du chinois, & le distingue de toutes les autres langues de l'univers. On pourroit peut-être les comparer avec les diverses manières d'enoncer une proposition d'arithmétique : l'écriture ordinaire, les chiffres arabes, les lettres isolées & les signes algébriques. Le Lecteur en jugera.

Les Lettrés Chinois distinguent trois sortes de *Kou-ouen*. Le *Chang-kou-ouen* qui est celui de la plus haute antiquité, dont il ne reste que les *King* & quelques inscriptions. Le *Tchong-kou-ouen*, c'est-à-dire tous les ouvrages qui ont été faits depuis les *King* jusqu'à l'incendie des livres. Le *Hia-kou-ouen*, qui contient tout ce qui a paru depuis les *Han* jusqu'à la dernière Dynastie des *Song* (29) inclusivement. Ces trois espèces de *Kou-ouen* font entre elles à-peu-près comme *Virgile*, *Claudien* & *Sanazar* ; *Cicéron*, *Plin* & *Muret*. Le *Kou-ouen*, je veux dire celui des *King*, est du

chinois tout pur, si l'on peut parler ainsi ; c'est-à-dire, plus que laconique, fort de choses, plein d'images d'une profondeur, d'un vrai, d'un lumineux, d'un bon sens & d'une probité qui enchantent. Les pensées y sont serrées les unes contre les autres, & comme *pillées* dans les mots, selon l'expression d'un Missionnaire. Tous les mots disent des choses : la plupart ont un coloris brillant, mais naturel & assorti au sujet. Enfin ils sont rangés avec tant d'art, que l'oreille la moins délicate en sent l'harmonie. Horace & la Rochefoucault paroissent diffus en comparaison du *Kou-ouen*. L'embarras c'est de l'entendre. Quoiqu'il ne soit fait que pour être lu, & que le pittoresque des caractères éclaire beaucoup sur la signification des mots, & soutienne l'imagination, il reste toujours la difficulté de bien saisir le sens d'une phrase de sept à huit mots monosyllabiques, quelquefois moins, que le fil seul du discours détermine à être verbes, substantifs, adjectifs, au pluriel ou au singulier, au présent ou au passé. Malgré cela un bon Lettré entend le *Kou-ouen*, & le lit avec autant de plaisir, qu'un bon humaniste lit Horace & Juvenal (30). S'il est arrêté quelquefois, il en est quitte pour relire avec plus d'attention ; & puis, comme dit Gracian : *noicia que cuesta e mas estimada & gustosa* [*]. Le vulgaire ne peut prétendre à ces sortes de lectures ; elles sont pour lui comme est la plus haute géométrie pour le peuple des Mathématiciens.

Remarquons cependant que cette obscurité des *King*, ou plutôt cette difficulté de les entendre, vient bien moins du langage que des choses. Ils sont remplis de faits, d'allusions, & de noms qui demandent une profonde connoissance de l'antiquité (31). S'en prendre au *Kou-ouen* de ce qu'on ne les entend pas, feroit aussi injuste que d'imputer au latin les

[*] Les connoissances qui coûtent à acquérir, en sont plus agréables & plus précieuses.

obscurités de la belle histoire naturelle de Plin. Pour ces maximes profondes, ces vérités sublimes, ces sentences énergiques qui approchent de si près de la noble simplicité de notre bible, & renferment dans quelques mots des volumes de pensées, c'est à chacun à se demander compte de l'obscurité qu'il y trouve. Observons néanmoins qu'à côté des endroits les plus difficiles, il s'en rencontre d'autres qui, quoique d'un sublime ravissant d'expressions, d'images & de pensées, sont écrits si naturellement qu'il semble qu'on devroit parler ainsi. Pourquoi faut-il que la langue chinoise soit encore si loin de l'Europe ? Par un artifice plus innocent que celui de l'Orateur d'Athènes qui fit tomber le voile de la personne qu'il défendoit, pour attendrir l'Aréopage sur sa jeunesse & sa beauté, je copierois ici les plus beaux endroits des *King*, je les transcrirois en caractères antiques, pleins d'images & de symboles, je choisirois des exemples dans tous les styles, qui, parlant eloquemment aux yeux, se rendroient témoignage à eux-mêmes. Je ne crains point de le dire, tous les préjugés européens ne tiendroient point contre le sublime, l'énergie & les graces touchantes qui en vivifient tous les traits. Les plus grands admirateurs des Grecs & des Romains, frappés de la majesté & de la noblesse de l'éloquence des anciens Chinois, touchés des charmes aimables & de la douceur de leur poésie, feroient les premiers à élever la voix pour vanter leur sagesse, leur philosophie & leur bon goût. Mais je suis privé de ce grand secours, & réduit tristement à raconter ce qu'il faudroit offrir à la vue. Que le Lecteur supplée par sa pénétration, au témoignage de ses yeux. Pour les différences qui distinguent le *Chang-kou-ouen* des deux autres, je les comparerois presque à celles qu'on remarque entre un tableau de génie, un tableau qui pétille d'esprit, & un tableau de pratique & de détail.

Le *Kouan-hoa* est au niveau de tout le monde. On le parle & on l'entend comme toutes les autres langues, chacun selon qu'il a la conception plus aisée, & l'imagination plus vive. En général les courtisans, les dames & les gens de distinction sont ceux qui le parlent avec plus de grace & d'agrément. A *Nan-king*, où la cour a été, à *Pe-king* (32) où elle est actuellement, la prononciation est plus nette, plus coulante & plus douce à l'oreille que dans les autres villes de l'Empire. Trois choses surtout distinguent le *Kou-ouen* du *Kouan-hoa*. 1°. Les mots n'en sont pas les mêmes, pour la plupart; car, quoiqu'ils soient du nombre des 1445 dont nous avons parlé, ils n'ont pas pour l'ordinaire dans les deux langues la même signification, & s'écrivent avec des caractères très-différens. 2°. Le *Kouan-hoa* admet des synonymes pour tempérer le laconisme de ses mots monosyllabiques; des prépositions, des adverbes, des particules, pour suppléer aux cas, aux modes, aux tems & aux nombres des autres langues; des pronoms & des relatifs pour la liaison des phrases & la clarté du discours; des particules numériques (33) enfin, & ces petits mots dont parle Madame Dacier, qui, sans rien signifier, ne laissent pas d'ajouter beaucoup de grace & de force aux vers d'Homère: c'est-à-dire qui ne sont faits que pour adoucir le choc des mots, cadencer les phrases, arrondir les périodes & chatouiller agréablement l'oreille. 3°. L'arrangement des mots en est plus naturel, la diction plus simple, l'expression plus naïve, les termes plus variés & le sens plus développé; les figures même & les transitions n'ont rien de recherché.

Le *Kouan-hoa* est au *Kou-ouen* comme la plaine de Saint-Cloud au parc de Versailles. Quand le *Kouan-hoa* est bien manié, il a de la dignité, de la force & de la grace. Son grand mérite est d'être comme l'eau qui prend tous les goûts, toutes les formes, & toutes les couleurs. Il se plie à tous les caractères,

s'étend à toute sorte de sujets, se prête à toutes les situations & ne se refuse à aucun sentiment. Pour peindre le *Kouan-hoa* en deux mots, il a la majesté & la noblesse de l'espagnol, l'énergie & la force de l'anglois, la douceur & la délicatesse de l'italien, la clarté & la pudeur du françois. Un Savant a dit des Chinois (34) : *Multoties se ipsos nequidem inter loquendum intelligere valent, quousque litera digito pendulo in aëre depicta lumen & sensum afferat* ; mais nous pouvons assurer que les personnes du sexe & le peuple même savent se passer de cette ressource, & s'entendre.

Si l'on a bien saisi ce que nous venons de dire du *Kou-ouen* & du *Kouan-hoa*, il sera fort aisé de comprendre ce que c'est que le *Ouen-tchang*, qui tient de l'un & de l'autre. Il n'est ni aussi concis que le premier, ni aussi déployé que le second. Il vise à la majesté, au laconisme, & à la cadence de l'un, sans trop s'éloigner du naturel, de l'aisance, & de la clarté de l'autre. Son vrai caractère est de tenir un certain milieu entre les deux, se conformant cependant au sujet qu'il traite. Ainsi, dans les vers & dans les pièces d'éloquence, il prend l'effort plus haut que dans l'histoire, la littérature, la philologie, la critique, & dans celles-ci, plus que dans la morale, la jurisprudence (35), la médecine, & les sciences de raisonnement & d'observation. Il lui est permis quelquefois d'aspirer au sublime du *Kou-ouen*, & de jouter avec lui ; mais il lui est toujours défendu de descendre au niveau du *Kouan-hoa*, & d'en copier le ton. C'est une dame de distinction, qui, à certains jours, peut se parer avec des pierreries & des perles comme les princesses ; mais qui dans son déshabillé même, doit être vêtue plus noblement que la marchande & la petite bourgeoise.

Il semble qu'on pourroit conclure de là, que le *Kou-ouen*, le *Ouen-tchang*, & le *Kouan-hoa*, sont entre eux comme le style poétique, le style oratoire, & le style familier. S'il ne s'agit

s'agit que d'elocution & d'élégance ; la comparaison peut avoir lieu jusqu'à un certain point ; mais non , s'il s'agit du fond même du langage. 1°. Il n'y a pas de Lettré assez habile pour comprendre le *Kou-ouen*, ni même le *Ouen-tchang* un peu relevé , en l'entendant seulement lire. 2°. La plupart des mots du *Kou-ouen* & du *Ouen-tchang*, ne peuvent pas plus entrer dans le *Kouan-hoa*, & réciproquement, que des mots allemands ou bas-bretons dans le françois. 3°. Les mêmes mots sont continuellement pris dans un sens différent , & présentés dans un autre ordre. 4°. Le *Koutan-hoa* perd toujours à être écrit (36), & ne l'est jamais bien. Toutes ces enigmes se dissiperont quand nous en ferons venus aux caractères.

Je n'ai que deux mots à dire sur le *Hiang-tan* ou patois. Il faut en raisonner différemment que des patois de France , qui sont dans leur origine un mélange confus de celtique , de latin , de tudesque , de gotique ; & qui , par une fécondité inexplicable , ont comme enfanté la langue romance , & enfin notre françois. Les patois de Chine ne sont qu'un *Kouan-hoa* corrompu & altéré plus ou moins ; selon les lieux , à-peu-près comme le françois de quelques villes des Pays-Bas & d'Allemagne , des Negres de nos Isles , & du petit peuple de Paris. Cependant , quoique tous les patois de Chine viennent de la même source , ils sont fort différens les uns des autres , non-seulement d'une province à l'autre , mais souvent du village de la côte à celui de la plaine. Jusqu'où vont ces différences ? En quoi consistent-elles ? C'est ce qu'il seroit aussi difficile qu'inutile de détailler. Tout ce que je puis dire , c'est que la différence de la prononciation change la plupart des mots , au point de n'être pas reconnoissables ; que plusieurs ont des sens fort différens en différens lieux ; & qu'en général l'ignorance , les caprices & les bizarreries du peuple , rendent ces mots très-difficiles à entendre.

Tome VIII.

X

Concluons : le *Hiang-tan* ne peut être appelé qu'improprement un langage ; ce n'est qu'un jargon ; le *Kouan-hoa* est le chinois qu'on parle dans tout l'empire ; le *Kou-ouen* la manière dont les anciens écrivaient le leur pour être lu ; & le *Ouen-tchang* le chinois moderne.

Ces distinctions servent à expliquer & à concilier ce qu'ont dit ceux qui ont parlé le plus pertinemment de la langue chinoise. Selon les uns, le chinois est laconique, vif, pittoresque, & tourné au sublime ; cela est vrai du *Kou-ouen*. D'autres ont prétendu qu'il étoit concis, noble, majestueux, cadencé, riche en expressions, énergique, d'un coloris brillant, & propre à embellir tous les sujets ; le *Ouen-tchang* mérite cet éloge. Il y en a qui ont soutenu qu'il est naïf, gracieux, tendre, pétillant, modeste, loyal & fleuri ; tel est en effet le *Kouan-hoa* dans la bouche des gens qui parlent bien : ils savent même lui donner de la force, de la dignité & de l'élevation. Reste à renvoyer au *Hiang-tan* tous les reproches de monotonie, de disette de mots, & d'obscurité.

Pour revenir au reproche d'obscurité, j'ai déjà fait observer jusqu'où il peut tomber sur le *Kou-ouen* ; & j'ai avoué qu'il y a plusieurs endroits des *King* fort difficiles à entendre ; mais c'est moins par la manière dont ils sont écrits, que par les choses dont ils parlent. Et ne feroit-ce pas aussi quelquefois la faute des écrivains qui n'ont pas réussi à bien rendre leurs pensées ? Pour le *Kouan-hoa*, il est au niveau du françois, en fait de clarté. Je croirois faire outrage à la pénétration du lecteur, si je me permettois de nouveaux détails pour en développer les preuves. Reste le *Ouen-tchang* ; mais comme il admet quelquefois des synonymes, des particules de tems, de nombre, de liaison, &c., & qu'il n'est pas forcé à un laconisme aussi serré que le *Kou-ouen*, j'ose assurer qu'il n'est point obscur, & j'en prends à témoin les ouvrages sans nombre des bons écrivains.

Un étranger à qui il faut un dictionnaire (37) pour tâtonner le sens de toutes les phrases, & qui ne fait que le chinois qu'il y a appris, ne peut être reçu à nous contredire, ou plutôt à démentir le témoignage des Missionnaires & des Savans. Avouons-le cependant, on peut nous faire des objections sur ce qui est destiné à être lu ou déclamé en public; comme les complimens, les eloges funebres, les félicitations, les harangues, les piéces de théâtre, &c. (38). Mais outre que ce qui est en *Ouen-tchang* perd autant à n'être qu'entendu, qu'une piéce de musique à n'être que lue; quand un Ecrivain fait se plier à son sujet, tempérer son style, & écrire pour les oreilles, il lui est aisé d'être clair & intelligible. Les Lettrés qui peuvent seuls être ses auditeurs, ont l'imagination montée au *Ouen-tchang*, & comprennent d'abord ce qui passe la multitude. Dans les piéces de théâtre, les endroits un peu forts de pensées, de raisonnemens ou de choses, sont médiocrement entendus à la Chine, comme en France les morceaux de ce même genre (39); cependant, toutes choses égales, je m'imagine qu'il faut avoir ici l'oreille plus fine, l'imagination plus vive, la mémoire plus présente & mieux meublée, pour suivre les piéces du théâtre chinois, & en sentir les beautés. Mais c'est trop nous appesantir sur cette prétendue obscurité de la langue chinoise, qu'on a fait sonner si haut. Barclai l'a dit [*]: *Mercitum nulla celerius quàm veritas navigatione corrumpitur.*

Ajoutons que ce que nous avons dit sur l'harmonie du chinois en général; regarde en particulier chacun des quatre langages dont nous venons de parler, de façon pourtant que la cadence est plus sonore & plus perlée dans le *Kou-ouen*, plus traînante & plus alongée dans le *Ouen-tchang*, plus vive

[*] Il n'y a point de marchandise qui s'altère si fort sur mer que la vérité.

& plus aisée dans le *Kouan-hoa*, plus négligée & plus irrégulière dans le *Hiang-tan*. Il en est de même de l'abondance des mots & de la richesse des expressions. Comme il ne reste que les *King*, du *Kou-ouen* proprement dit, on ne lui compte guère que dix mille mots. Le *Ouen-tchang* en a plus de soixante mille; ceux du *Kouan-hoa* sont innombrables, ainsi que ceux des différens patois.

Cette dernière remarque prêteroit à bien des discussions; mais de quelque façon qu'on l'entende, il en résulte toujours qu'à prendre la langue chinoise dans sa totalité, elle est d'une richesse & d'une abondance dont l'idée commence & finit à elle. Ici, que de faits uniques, que de détails curieux, que de nouveautés intéressantes se présenteroient à moi, si remontant d'âge en âge, jusqu'au commencement de la monarchie chinoise, je voulois étaler toutes ses richesses *en choses & en connoissances* (40); mais cela me meneroit trop loin, il vaut mieux suivre cette langue singulière, dans les divers genres d'ouvrages, & tâcher d'en faire connoître le vrai génie. Comme on n'écrit qu'en *Ouen-tchang*, c'est le *Ouen-tchang* sur-tout que nous aurons en vue. Le lecteur intelligent distinguera lui-même ce qui aura trait au *Kou-ouen* ou au *Kouan-hoa*.

L'espagnol, disent quelques critiques, ne sauroit descendre au ton naïf du badinage & de la familiarité; l'anglois redoute la candeur & la délicatesse du sentiment; l'italien ne peut se soutenir, pour peu qu'il s'élève jusqu'au sublime; le françois craint le laconisme & l'énergie; l'allemand & les autres langues du Nord courent en vain après la douce harmonie qui les fuit: le chinois seul pourroit-il se mettre au niveau de toutes sortes de sujets & en prendre le ton? Un Lettré répondroit froidement par un oui bien appuyé, & diroit, comme *Tsheou-ise*, que la langue chinoise, *semblable aux rayons du soleil*,

pénètre tout , s'étend sur tout , eclaire tout , colore , echauffe & vivifie tout , malgré les nuages même qui viennent du défaut de talent & de l'ignorance. Pour nous qui sommes moins susceptibles d'enthousiasme , nous avouons sans détour que le *Ouen-tchang* ne paroît pas fait pour la haute métaphysique , sur-tout pour celle de l'école. Il s'entortille , il se brouille , il se hérisse , dès qu'il veut disséquer des idées , suivre des précisions mentales , & se jeter dans ce que Cicéron appelle *Contorta & aculeata sophismata* , & Bacon , *illaqueationes sophismatum , nugæ logicæ*. Ces sortes de matieres sont trop subtiles , peut-être trop barbares , pour la simplicité de ses tours de phrase , & la cadence de ses périodes. Je défierois le plus habile Lettré de traduire une page de la logique d'Aristote , & de l'entendre après l'avoir traduite. Descartes , Malebranche , & quelques autres métaphysiciens moins éloignés de la façon de raisonner des Chinois , pourroient être traduits en *Ouen-tchang* , & y conserver ce qu'ils ont de mieux ; ils y gagneroient même du côté de la précision , de la clarté & du naturel. Le Chinois ne tâtonne pas les idées , il les rend trait pour trait. Son laconisme dégage un raisonnement , & lui donne une forme algébrique qui fait jaillir la lumière de toutes parts (41). Mais il faudroit renoncer aux mots scientifiques , & prendre le ton de Bossuet & de Bourdaloue. C'est celui qu'ont pris les plus célèbres philosophes d'ici. Quelques-uns ont traité des questions assez subtiles , dans le goût à-peu-près des dialogues de Platon , & des ouvrages philosophiques de l'Orateur Romain , mais d'une manière plus serrée , plus lumineuse & plus vive. Leur style est coulant & harmonieux ; malgré cela on sent qu'ils ne peuvent se retourner à leur aise , pour peu qu'ils s'enfoncent dans la métaphysique. Le laconisme du chinois les embarrasse & les force d'elaguer leurs raisonnemens.

Encore un autre aveu : quoique le *Ouen-tchang* soit fami-

liarifié depuis plus de trente siècles avec l'astronomie, la géométrie, & les autres parties des mathématiques, il faut qu'elles proportionnent leur marche à la sienne pour qu'il puisse les suivre, c'est-à-dire, qu'elles aillent pas à pas. Leur théorie la plus lumineuse deviendrait énigmatique, si elles franchissoient les intermédiaires que leur épargnent le françois & le latin. Par-là le *Ouen-tchang* perd quelque chose de son laconisme; mais aussi sa lumière va toujours croissant, & il ne faut jamais revenir sur ses pas pour saisir l'enchaînement d'une démonstration. Si, comme dit S. Isidore, *brevem sermonem scientia facit*, il pourroit bien se faire que c'est plutôt la faute des Mathématiciens chinois que celle de leur langue. Je pencherois d'autant plus à le croire, que tout ce qu'on a ici de plus ancien en ce genre, est écrit d'un style plus coulant & plus dégagé, plus net & plus concis que ce qui a paru dans ces derniers tems. Il ne faut pas en être surpris; quelque habiles que fussent les Missionnaires qui ont enrichi la Chine des nouvelles découvertes de l'Europe, il falloit faire goûter les nouveautés qu'ils présentoient, à force d'en faire sentir le vrai; & comme le ton du *Ouen-tchang* les gênoit, ils auront mieux aimé attacher par les choses, que plaire par le reste: d'ailleurs il est bien rare qu'on écrive naturellement dans une langue étrangère.

Si la physique parle dans les Livres un jargon bourré de mots énigmatiques, qui hurlent de se voir si près les uns des autres, c'est que le *Ouen-tchang* y est forcé de sortir de son caractère, & de marcher à tâtons dans un labyrinthe où il s'égare. Pour bien comprendre ceci, il faut se souvenir que la Chine avoit borné sa physique, pendant près de deux mille ans, à la science des observations & des faits; & qu'un physicien ne visoit qu'à être, comme dit Cicéron, *speculator venatorque naturæ*. Tcheou-lien-ki, esprit vaste, génie hardi & subtil, se trouva dans un siècle également avide de connaissances & de

merveilles. L'*Y-king* (42), si souvent commenté & toujours obscur, attirera ses regards; il entreprit d'y porter la lumière, en se frayant une nouvelle route, & en cherchant le pourquoi du pourquoi de toute la nature, dans les admirables symboles & la glose profonde de ce Livre singulier. A force de se retourner & de métaphysiquer sur les mots, il vint à bout de bâtir son système de l'*Y-yang* & du *Ly-ky*; système après tout qui vaut bien celui des nombres de Pythagore, des qualités de Callistrate, des atomes d'Epicure, des idées de Démocrite, de l'eau de Thalès, des trois élémens de notre Descartes, des monades de Leibnitz; & qui bien entendu, n'est guère que celui de Newton, sans l'enluminure du calcul: mais système si hérissé des caractères de l'*Y-king*, où il prétend le trouver, qu'il effraie les imaginations les plus froides, & n'offre à l'esprit qu'une suite d'énigmes artistement combinées. *Tchou-hi* (43) lui-même, qui en a été le Gassendi, n'a réussi que par intervalles à y porter cette clarté, cette élégance, & cette élévation de style, qui ont encore plus contribué à immortaliser ses ouvrages, que son erudition & sa hardiesse à critiquer & condamner les anciens. Cependant, comme dans les endroits où il a réussi, il est aussi élégant & aussi clair que nos Physiciens françois modernes, il est naturel de croire que le *Quon-tchang* seroit moins revêché vis-à-vis d'une bonne physique systématique, si tant est qu'il y en ait ou même puisse y en avoir. Pour la physique des faits, la physique historique de la nature, il a des ressources & des beautés inconnues aux autres langues. Ce que la Chine offre en ce genre, sans être aussi peigné que Pline le naturaliste, présente à l'esprit des tableaux plus agréables que les siens, mieux coloriés, moins chargés, & dessinés d'après nature (44).

Je ne fais si j'ai réussi à me faire entendre; mais j'ai voulu dire en général que le *Quon-tchang* ne fait que se prêter à ces

raisonnemens abstraits & métaphysiques, que Bacon appelle excellemment *scientiæ lumen ficcum*. Ce langage, ami des images & tourné au sublime, abhorre la sécheresse du ton didactique, & les pas compassés de la marche géométrique. Le célèbre P. Ricci le sentit d'abord. Aussi, sans rien perdre des avantages que lui donnoit la métaphysique européenne, il en mania la dialectique avec tant de dextérité, il en couvrit les ressorts de tant de fleurs, qu'il semble conduire ses lecteurs par des routes frayées, leur raconter, pour ainsi dire, leurs propres pensées, & les faire jouir de leurs réflexions & de leurs souvenirs. Son *Tien-tchou-che-y* est un chef-d'œuvre de métaphysique en *Ouen-tchang* (45). Outre qu'il est dialogué de fort bon goût, & écrit très-élégamment; tout en épuisant sa matière, il semble n'en prendre que la fleur; donne, pour ainsi dire, du corps aux idées les plus abstraites, & rend comme palpable ce qu'il y a de plus abstrait & de plus subtil dans la nécessité & la contingence des êtres. Le P. Ricci n'étoit pas seulement un zélé & vertueux Missionnaire, c'étoit encore un très-beau génie; aussi malgré sa qualité d'étranger, les annales de l'empire parlent de lui avec éloge, & rendent également justice à la supériorité de ses talens & à celle de ses vertus. Or, à raisonner d'après son ouvrage, il semble que le *Ouen-tchang* pourroit prendre l'effort assez haut pour suivre les sciences abstraites dans les sphères immenses du monde intellectuel, & y planer avec elles loin des objets sensibles.

Il se présente ici une question fort naturelle, à l'occasion du *Tien-tchou-che-y*. Le *Ouen-tchang* est-il propre au langage de la foi? Peut-il rendre la majesté & le sublime de ses dogmes? Est-il assez clair pour la simplicité de ses enseignemens? A-t-il des expressions assez nuancées pour les détails de sa morale? Il faudroit entamer des discussions trop délicates & trop savantes,

savantes, pour répondre pleinement à toutes ces demandes ; je me contenterai de citer les faits. On a traduit très-heureusement , dans le goût des *King*, les Epîtres & les Evangiles de toute l'année ; les dogmes de notre sainte Religion ont été exposés très-noblement dans plusieurs traités faits exprès ; nous avons plusieurs Catéchismes sur le plan des Catéchismes les plus estimés d'Europe ; le *Ching-king-tchi-kiai*, le *Tsie-ké*, le *Se-mo-tchong-liao* (46), & bien d'autres encore , parmi lesquels il ne faut pas omettre le *Ki-gin-che-pien* du P. Ricci , sont des Livres de morale excellemment bien faits.

Quoique le *Ouen-tchang* brille de tout son éclat , & étale toutes ses richesses dans l'histoire , la morale , l'éloquence & la poésie , il ne faut pas toujours s'en prendre à l'écrivain des défauts de son ouvrage. Dans l'histoire , il y a sur-tout deux articles où un Historiographe lutte contre le *Ouen-tchang* d'une terrible manière. Le premier est la géographie des pays étrangers dont ce langage défigure les noms au point de n'être plus reconnoissables. Par exemple , il appellera Babylone *Pa-pi-long*, le Jourdain *Jo-eul-tang*. Il en est de même de tous les noms propres qu'il traduit (47). Encore le plus souvent celui qui écrit en cette langue se contente-t-il des noms uniquement employés en Chine ; ainsi il nommera l'Europe *Tai-fi-yang* (la grande mer de l'occident). Le second article regarde les noms soit des peuples , soit des grands personnages. Pour désigner les premiers, on se sert indifféremment des divers noms qu'on leur a donnés en divers tems ; & pour les seconds , de leur nom , surnom , petit-nom , & titres honorifiques : ce qui fait une obscurité & un embarras pour ceux mêmes qui sont le plus familiarisés avec ces usages.

Quant à la morale (48), je n'ai pas le moindre reproche à faire au *Ouen-tchang*. Son énergie & son laconisme , sa profondeur & sa simplicité , ajoutent aux maximes les plus sublimes

un air de grandeur & d'autorité qui frappe l'imagination , commande le respect , appelle les réflexions , fait germer les idées , entraîne les sentimens , & subjugué la mémoire. Sous quelque point de vue que le moraliste envisage l'homme , & de quelque matière qu'il veuille l'instruire , le *Ouen-tchang* seconde son génie , & lui offre des couleurs pour tous ses portraits. L'Evangile lui-même ne lui a rien offert , qu'il n'ait atteint sans inventer de nouveaux termes , & presque sans les employer dans un sens trop nouveau ou forcé.

On a dit que l'espagnol est la langue de la religion , l'italien de la tendresse , le françois de la probité : j'ajoute que le *Ouen-tchang* est celle de la politique & de la morale. Elle n'est donc pas celle de la poésie , conclura d'abord le Lecteur , & il conclura mal. La poésie chinoise (49) , sans le secours de la mythologie , qu'elle ignore (50) , n'en arrive pas moins au grand & au sublime , au tendre & au pathétique , au gracieux & au délicat , selon que son sujet l'y appelle. Elle supplée aux machines & aux décorations de la fable par l'élévation des pensées , l'impétuosité de l'enthousiasme , la pompe des expressions , l'harmonie de la cadence , la régularité des rimes , la vérité , l'éclat , & la continuité des images (51). Or , pour m'en tenir à mon sujet , le *Ouen-tchang* est admirable pour suivre l'enthousiasme du génie poétique , en exprimer les transports , les caprices même , & les écarts. Tout ce qu'on peut lui reprocher , c'est de ne seconder que le génie éclairé par le savoir , de lui faire acheter l'harmonie , & de referrer son impétuosité dans un dictionnaire de mots choisis , dont tous les caractères font tableau. Pour les entraves des accents & de la rime , du nombre des mots & des strophes , elles étoient nécessaires pour décourager la suffisance , & forcer le talent lui-même à dire plus de choses en moins de mots.

Si la Chine n'a point de longs poèmes , cela vient plutôt de

l'idée qu'elle a de la poésie, que de l'impuissance du *Ouëntchang*, pour en soutenir la majesté & l'intérêt. Un Européen lui reprocheroit peut-être de tenir la belle poésie trop loin du vulgaire (§ 2), d'y jeter trop de profondeur, & de la réduire à un style extrêmement concis, qui ramène tous les sujets au laconisme; mais s'il avoit lu les bons poètes, il changeroit sa critique en éloges, & conviendrait que la forme des caractères doit influer sur les règles des vers; ce qui seroit absurde dans toute autre langue.

Je viens à l'éloquence. Elle est véritablement ici *ingenii ipsius lumen* (la lumière de l'esprit même), comme dit Cicéron; mais lumière d'un esprit clair, vaste, précis, qui possède supérieurement l'histoire, les mœurs, les loix & la doctrine des Anciens. Comme à Rome & à Athènes, elle touche au ressort du Gouvernement, mais d'une manière différente. Ce n'est ni un peuple volage qu'il faut attendrir sur les malheurs de la patrie, ou effrayer sur ses périls, pour l'engager à la défendre; ni un sénat divisé, dont il faut obtenir, fixer & réunir les suffrages, par un discours d'apparat, où l'Orateur appuie ses raisons de toute sa renommée & chauffe les esprits par une déclamation pénétrante & animée. L'éloquence d'état est dépourvue ici de ces grands secours: elle ne parle au Prince & aux Ministres que par des écrits où elle doit instruire, réfuter, reprendre, emouvoir & persuader en peu de lignes, & dans une seule lecture. Dès-là aucun mot ne doit être oisif, aucune expression foible, aucune citation ambiguë, aucun raisonnement entortillé, aucune preuve equivoque, aucun ornement recherché, ni déplacé.

Les remontrances (§ 3) sur-tout que les Censeurs adressent à l'Empereur, doivent être faites avec un soin infini: *méditez les jours & les nuits pour écrire dix caractères d'une remontrance* (dit *Ly-tse*), & effacez-en six. La foudre part de tous les endroits du

trône. Une syllabe suffit pour l'allumer, & elle iroit porter la mort jusqu'au fond de l'Empire. Le *Ouen-tchang* est très-propre à cette sorte d'éloquence, comme on peut le voir dans les immenses recueils de placets, requêtes, mémoires & remontrances de toutes les dynasties (54). L'Europe qui a donné à la Chine de si bonnes leçons sur les sciences abstraites & de curiosité, pourroit en recevoir d'elle à son tour sur le respect, la modestie, la force, la solidité, l'exactitude, la précision, le pathétique & le laconisme qui conviennent à cette sorte d'éloquence (55); & c'est la gloire du *Ouen-tchang*, dont l'énergie & le laconisme subjuguent tous les sujets.

Les edits, les déclarations, les ordonnances, les arrêts, & en général toutes les dépêches de la Cour, ne sont pas moins admirables, ni faits avec moins de soin. Ces sortes de pièces sont écrites dans le goût des *King*, & n'attirent pas moins l'attention de l'Empire, comme modèles dans l'art d'écrire, que comme loix de l'état. Ce qu'on a du dernier Empereur en ce genre, est au-dessus de tout éloge.

C'est ce qu'on ne peut pas dire des pièces académiques, nommées *Chi-ouen* (56), où compositions des Lettrés pour être admis aux grades, ou pour s'y maintenir. L'usage n'en a commencé que sous le ministère de *Ouang-ngan-che* de la dynastie des *Song*, & il a commencé trop tôt pour le bon goût, la vraie éloquence & la pureté du *Ouen-tchang*. Ceux qui ont le plus d'esprit croient en montrer beaucoup lorsque sur le texte des *King*, ou des *Se-chou*, qui leur sert de thème, ils trouvent le moyen de cadencer une jolie enfilade de périodes empaillées de toutes les fleurs de rhétorique qui peuvent y entrer. Ce sont de vrais feux d'artifice d'esprit. Sans l'éloquence d'état dont nous venons de parler, & qui ne peut changer, ce misérable *Chi-ouen* auroit plus enervé le *Ouen-tchang*, que ne l'a été le françois par les *Plin* & les *Séneque* modernes.

Cependant il faut rendre justice aux Rhéteurs de Chine (57). Dans ce qui regarde la troisième sorte d'éloquence, savoir, les dissertations, les mémoires, les oraisons funèbres, les préfaces, les discours philosophiques, les discussions de critique, & autres pièces de Littérature, ils donnent de bons préceptes pour le fond des choses & sur la manière de les présenter sous un jour intéressant; mais ils y sont forcés par les grands modèles de l'antiquité. Pour le style ils ont imaginé un assortiment de tours, une correspondance de figures, un choix de termes, un enlassement de phrases & de cadences qui ramènent toutes sortes de compositions à un *Ouen-tchang* plus brillant que beau, plus coupé que concis, plus sonore qu'harmonieux, plus enluminé d'épithètes que nourri de pensées. La majesté & l'énergie des caractères sont dans leurs discours, comme la peau du lion de Némée sur le corps d'Omphale: quelle différence d'un siècle à l'autre! Par bonheur le collège impérial des *Han-lin* (58) ne donne pas dans ces nouveautés. Les excellents livres qui en sortent toutes les années, & les ouvrages immortels des Anciens, dont il donne de temps en temps des éditions magnifiques, empêchent la prescription, & maintiennent les droits du bon goût.

Quant à cette éloquence qu'on définit ordinairement *l'art de parler d'une manière propre à persuader*, elle n'a guère lieu en Chine que dans les discours que l'Empereur fait quelquefois aux Princes de son sang & aux grands de l'Empire, dans les instructions que les Mandarins devoient faire au peuple tous les mois (59), & dans les sermons des Missionnaires à leurs Néophytes: c'est au *Kouan-hoa* à en faire les honneurs. Pour peu qu'on se souvienne de ce que nous en avons dit, on sent d'abord qu'il est très-propre à la familiarité & à l'aisance des discours publics d'instruction & de morale. J'ajoute qu'il l'emporte sur toutes les langues d'Europe par

l'avantage inestimable de dire plus de choses en moins de tems , & , ce qui est encore plus beau , de les dire d'un ton qui est également au niveau du peuple & des honnêtes gens. Mais est-il susceptible des ornemens de l'art oratoire ? Peut-il se prêter aux mouvemens & au pathétique de l'éloquence ? a-t-il assez de dignité pour les chaires chrétiennes ? Voici mes réponses.

Si l'on entend par ornemens de l'art oratoire , un style nombreux & compassé , un plan symétrisé & contrasté , une prodigalité de figures & de tours recherchés , le *Kouen-hoa* n'en est pas plus susceptible qu'une maison bourgeoise ne l'est des décorations de la haute architecture. Dans un discours en *Kouen-hoa* , il faut de l'ordre , de la justesse , de la clarté , des raisonnemens sensibiles & concluans , des preuves solides & tirées du fond du sujet , des détails choisis & bien appropriés , des réflexions vives & lumineuses , des sentimens enfin qui partent d'un cœur sincere & persuadé. Tout ce qui n'est qu'expression , tours & style , doit suivre la pente du sujet , comme une fontaine suit la pente de la prairie où elle coule. Le *Kouen-hoa* demande beaucoup de modestie , beaucoup de naturel & un certain air de négligence comme la parure la plus touchante de la beauté ; les instructions au peuple du *Kang-hi* & de *Yong-tching* (60) , sont d'excellens modeles en ce genre.

On raconte des Illinois , qu'ils crurent que leur Missionnaire s'étoit mis en colere , parce qu'il avoit terminé son prône par un pathos à l'Européenne , en elevant la voix & en faisant des gestes très-animés. Les Chinois pensent comme les sauvages du Canada , sur notre déclamation. Ces brillans éclats de voix , ces mouvemens si noblement figurés , ces gestes si expressifs , ces regards si eloquens qui contribuent tant au succès de nos discours publics , passeroient ici pour des grimaces de

théâtre ou des convulsions de fureur. Il faut y aller à plus petits coups avec la gravité chinoise, & attaquer les cœurs plus par l'esprit que par les sens & l'imagination. Mais le *Kouan-hoa* n'est pas pour cela opposé au pathétique bien entendu; & si l'orateur a su mettre ses auditeurs dans une situation d'esprit & de cœur qui tende à l'espérance ou à la crainte, à la compassion ou au repentir, il peut lui donner tous les sentimens qu'il voudra, en se laissant comme entraîner par son sujet, à des mouvemens plus tendres ou plus forts, selon que son ame est emue. Alors le *Kouan-hoa* chauffe son éloquence par des images vives, des expressions passionnées, des tours véhémens. Quoique la brièveté de ses mots & la délicatesse de sa prononciation ne se prêtent pas à une certaine rapidité, elles ne sont pas ennemies cependant du feu de la diction. Enfin le *Kouan-hoa* secondera l'orateur tandis qu'il suivra la belle nature, & qu'il paroîtra moins vouloir toucher ses auditeurs qu'être touché lui-même. *Ce n'est pas par ses cris, dit Lieou-tchi, c'est en prenant son vol, qu'un canard sauvage fait partir tous les autres & les conduit.*

Il n'en est pas du *Kouan-hoa* comme du grec d'Homère dont tous les mots, selon Madame Dacier, sont si nobles & si harmonieux. Dès qu'il s'agit d'un discours public, il y a beaucoup de termes & d'expressions qu'on ne peut employer avec une certaine bienséance. *Qui contrefait le renard, dit le proverbe chinois, ne doit pas avoir la voix du loup.* C'est-à-dire, que comme la politesse prescrit de certaines manières de parler plus étudiées & plus délicates, la décence exige que les personnes en place & les gens de lettres s'expriment toujours avec noblesse & avec dignité (61); & dès qu'elles portent la parole, il faut qu'elles évitent tout ce qui approche trop de la familiarité & de la conversation. Les ressources du *Kouan-hoa* sont admirables à cet égard. Sans sortir de sa sphère, il trouve

des manières de parler qui n'ont rien de trivial , parce qu'il n'est jamais trivial lui-même , que dans les choses triviales ; & que dès qu'il s'agit de morale , de sciences & de choses un peu relevées , le ton du gouvernement , les mœurs publiques , la mode même ne lui permettent pas de s'abaisser jusqu'aux expressions populaires. Cela est encore plus vrai par rapport à la religion , parce que la plupart des mots qu'elle a adoptés pour ses dogmes & sa morale , sont tirés du *Ouen-tchang* ou du *Kou-ouen* , & ne sont devenus *Kouan-hoa* (62) que par l'usage. Les Missionnaires ont pris ce biais , soit parce qu'il auroit été difficile de trouver dans le langage ordinaire , des mots assez significatifs & assez exacts ; soit pour conserver l'unité de l'enseignement , & que les livres parlassent comme les prédicateurs ; soit pour imprimer un air de grandeur & de majesté à tout ce qui a trait à la religion , (ce qui est tout-à-fait selon les mœurs des Chinois) ; soit enfin pour voiler nos Myfteres aux yeux des infideles , & les sauver de leurs dérisions. Le *Kouan-hoa* est donc très-propre au ministère de la prédication. On pourroit ajouter même qu'il est supérieur à cet egard , à nos langues d'Europe , & conserve dans la Chaire un air de noblesse & de science , qui convient excellemment à la parole de Dieu.

Puisque me voici revenu au *Kouan-hoa* , je placerai ici une remarque , en explication de ce que j'ai dit plus haut , que le *Ouen-tchang* étoit le langage des livres. Cela est vrai , à la lettre , pour tous les livres d'histoire , de politique , de philosophie , d'astronomie , de belles - lettres , &c. Cependant (ce trait est bien essentiel dans le portrait de la langue chinoise) il y a encore une espece de livres qu'on appelle *pan-ouen pan-sou* , moitié *Ouen-tchang* moitié *Kouan-hoa* , c'est-à-dire , écrits dans un style qui tient le milieu entre les deux. Ils ont du premier , quelques mots savans , un certain laconisme ,
des

des tours de phrases plus étudiés & une cadence plus harmonieuse. Ils ont, du second, des synonymes & des particules, des expressions plus usitées & plus simples, des manières de parler & des tours de phrase qui tiennent de la conversation, ce naturel, sur-tout, & cette négligence qui ravit dans les lettres de Cicéron & de Madame de Sévigné. La nature de l'ouvrage détermine l'écrivain à s'éloigner plus ou moins du *Ouen-ichang*. Quoiqu'il n'y ait guère de livres dans ce style, que des traités de morale (63), des historiettes, des ouvrages didactiques, &c., on sent aisément que les nuances peuvent en être variées à l'infini. Le ton, par exemple, des romans héroïques ou politiques, doit être plus relevé que celui des romans moraux & économiques (64). Les premiers n'ont presque du *Kouan-hoa*, que quelques mots d'usage & des tours de phrase plus familiers. Le *Ouen-ichang*, au contraire, ne perce presque pas dans les seconds; cependant il y en a toujours assez pour qu'on ne fût pas entendu, si on en vouloit copier le ton en parlant. Je ne vois guère que les divers styles de nos chansons & de nos fables, qui puissent donner quelque idée des diverses espèces de *Pan-buen-par-fou*. Il faut éviter dans toutes

Un soin trop curieux

Et des vains ornemens l'effor ambitieux....

Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.

Aussi quelque facile qu'il paroisse d'écrire dans ce style, tandis que des milliers d'écrivains ont réussi dans le *Ouen-ichang*, il y en a à peine une douzaine qui aient réussi au gré du Public dans ce genre singulier.

Mais c'est trop nous appesantir sur des détails. Jetons un coup-d'œil, en finissant, sur la langue chinoise prise dans sa totalité.

Thémistocle, déguisé & affectant les manières d'un homme

Tome VIII.

Z

ordinaire , avoit encore l'air d'un héros. Il en est de même de la langue chinoise. La brièveté de ses mots , le laconisme naturel de ses phrases , le pittoresque de ses caractères lui donnent toujours un air de grandeur & de majesté , que la diction la plus naïve ne peut effacer. Dans une chanson , dans une lettre , elle est comme Achille qui , confondu par sa parure avec les filles du Roi Lycomedes , ne fit soupçonner qu'il étoit fils de Pélée que lorsqu'Ulysse eut montré une épée. Alors même elle tempère tellement ses saillies , qu'on ne sauroit lui en faire un reproche. Bien d'autres langues , au contraire , ressemblent à Hercule avec les habits d'Omphale , maniant des fuseaux comme il auroit fait sa massue. Pour parler plus grammaticalement , la langue chinoise a naturellement de la grandeur & de la majesté ; mais elle sait les affoiblir à propos ; & ce qui est capital , elle abhorre la boursoufflure , l'hyperbole & le vain bruit des mots. Outre que les siens sont tous monosyllabiques , & ne s'allongent jamais en superlatifs , ils n'admettent autour d'eux que peu d'épithètes , encore doivent-elles être nécessaires & bien assorties. Jusques dans les sujets les plus sublimes & les plus relevés , son véritable génie est de viser à la simplicité.

Les *King* sont en ce genre ce qu'il y a de plus approchant de nos saintes écritures (65). Plus on les lit , plus on est frappé de la candeur & de la naïveté de leurs narrations. Les maximes les plus profondes y sont énoncées en peu de mots , & sans aucune enluminure de métaphysique. Ceux qui les ont lus ne me démentiront pas ; & s'ils veulent écouter la critique sur les ouvrages des siècles suivans , ils conviendront que c'est une preuve décisive de leur antiquité. Car quoique les plus grands écrivains de chine les aient pris pour modèles , ils sont toujours restés infiniment au-dessous. Le naturel tient de si près aux vraies beautés du Chinois , que toutes les Dynasties se sont accordées à donner la palme aux

ouvrages où il entre moins d'art, & qui semblent écrits en quelque sorte sous la dictée de la nature. Le Tite-Live de Chine (66), par exemple, semble avoir fait son histoire avant qu'il y eût de rhétorique au monde. Il raconte si naturellement, qu'on s'occupe des faits qu'il présente, sans presque faire attention à son style, si élégant d'ailleurs, si pittoresque & si concis, qu'il désespérera toujours ceux qui aspireront à l'imiter.

Le chinois tient, de l'antiquité qui l'a vu naître, les graces tendres & naïves de la beauté, qui ne connoît de miroir que celui des eaux. Ses mots suivent l'ordre & la progression naturelle des idées; ils aiment mieux en admettre quelqu'un de plus pour l'harmonie, que de se déplacer pour la trouver; ils ne s'allient qu'avec ceux qui les éclairent sans les eclipser; ils ne se montrent que du côté qu'ils doivent être vus, ne s'appuient les uns sur les autres que pour se soutenir, & ne symétrisent enfin que pour assortir les membres de la phrase (67); qu'on lise le *Tao-te-king*, le *Chan-hai-king*, *Tchouang-tse*, *Lie-tse*, *Yang-tse*, *Tso-tchi*; qu'on parcoure les poésies nommées *Tsou-tse*, les vers de *Tou-kong-po*, de *Li-tai-pe*, & généralement tous les ouvrages qu'on appelle *Tsai-tse* par excellence, & on verra que faute de pouvoir faire approcher du chinois les idées européennes, je le laisse dans un lointain qui n'en montre qu'une perspective grossière (68). En parler dans les termes employés pour les autres langues, c'est comme si on n'avoit que les termes de l'architecture égyptienne ou gothique, pour parler de celle de la Grece ou de Rome. Le moyen de distinguer les divers ordres, & de les caractériser par les proportions & les ornemens qui en font les différentes beautés? On a créé de nouveaux mots, dans ces derniers tems, pour les sciences & les arts inconnus aux siècles passés; il faudroit en créer pour

décrire aussi les beautés du chinois écrit, & faire sentir comment la forme de ses caractères le rend susceptible d'une symmétrie de mots, d'un parallélisme de phrases, d'une correspondance de périodes, qui ne seroient qu'une affectation puérile & ridicule dans les langues européennes.

Quel ample dictionnaire ne faudroit-il pas, pour parler avec précision de la beauté, de l'agrément, de la douceur, de la délicatesse & de la grace du chinois dans les ouvrages de goût & de sentiment. Je lui rends ce témoignage; les fleurs dont il se pare, ont l'éclat & le brillant de celles de nos parterres, & semblent peintes, comme elles, par les mains de la nature. Au reste, il seroit injuste d'imputer à la langue chinoise le laconisme mystérieux (69), les anthitheses éternelles, les pointes epigrammatiques, les périodes modulées & les faux brillans, dont les faiseurs de *Chi-ouen*, & les Lettrés subalternes enlument leur *Quen-ichang*. Elle n'en est pas plus responsable que notre bon françois ne l'est de

L'emphatique & burlesque étalage
D'un faux brillant, enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent & vuides de raison.

Voici un problème à résoudre. Le chinois de ce siècle est plus décent que l'ancien, & il est moins chaste. Dans les premiers tems à la vérité, il n'a jamais eu d'expressions obscènes qui pussent paroître dans les livres; mais il ne rejettoit pas les mots qui désignent ce qu'il n'est pas décent de nommer. Les *T'ai-se* du vieux tems, quoique timides jusqu'au scrupule sur tout ce qui peut alarmer la pudeur, s'en servoient avec cette simplicité qui ne sied qu'à l'innocence, & que l'hypocrisie même ne peut feindre. Mais quand la dépravation des mœurs eut familiarisé les esprits avec toutes les idées de la dissolution la plus effrénée, l'allégorie, les méta-

phores, les allusions, même les moins naturelles, suffirent pour rappeler des images & des pensées dont le cœur étoit rempli. Cette pensée résout mon problème à la honte des derniers siècles.

Maintenant je dis qu'à juger du chinois comme langue, & indépendamment de ce que je viens d'observer, il est aussi chaste, aussi modeste, aussi réservé que le françois. 1°. Dans tout ce qui peut blesser ou alarmer la pudeur, les termes propres lui manquent, ou s'il en a, ils sont si vils & si déshonorans, qu'on ne peut les savoir sans honte, ni s'en servir sans infamie. 2°. L'espagnol donne de grands noms à de petites choses; le chinois en donne de si chastes & de si honnêtes aux plus honteuses, qu'il en voile toute l'indécence, & ne les présente que comme au fond d'un nuage. De ce côté on peut presque lui reprocher d'être obscur, jusques dans les livres de Médecine (70). Les loix viennent au secours de la langue. A moins de viser à l'infamie & de s'exposer aux punitions, on ne peut écrire qu'avec une décence infinie. Malgré la corruption générale des mœurs, le pinceau le plus cynique est réduit à se servir d'allusions & d'allégories jusques dans les Romans. La pudeur des bienséances le force à s'envelopper d'un voile (71), & à parler le langage de la passion dans des termes que la vertu peut entendre sans rougir, faute de les comprendre, & que le vice ne peut expliquer sans s'avilir.

Finissons : si on appelle caprices & bisarreries d'une langue les exceptions des règles communes dans ce qui concerne la grammaire, le chinois ne peut en avoir. Ses mots sont trop courts pour leur donner prise. Je les comparerois presque aux notes de la musique, tant les règles qu'ils suivent pour se placer les uns auprès des autres sont simples & invariables. Si par caprices & bisarreries on entend la variété des tours de phrase, & leur peu de ressemblance entre eux, j'avoue

qu'à cet égard le chinois surpasse la plupart des langues. Quoiqu'il suive toujours pas-à-pas la trace lumineuse des idées, il se plie aussi à leur souplesse, avec tant de facilité qu'il en prend toutes les tournures. Un Missionnaire a compté trente manières différentes de présenter une pensée. Combien d'autres qu'il n'a pas aperçues, ou qu'il a négligées comme moins remarquables ! Or si, comme dit Gracien, *variedad e grand matre de belleza* [*], loin d'être un défaut dans le chinois, c'est peut-être une de ses beautés principales. Enfin si par bisarreries & caprices on entend la facilité de multiplier les mariages des mots, & les sens qu'ils acquièrent selon qu'ils sont placés avant ou après, je conviens que tout cela est soumis à l'usage, & sur-tout à l'exemple des bons Écrivains (72).

Je le sens bien, pour achever le portrait du chinois, il faudroit le comparer maintenant avec les langues anciennes & modernes d'au-delà des mers ; mais comme on l'a dit : *di poca fiamma grand luce non vene* [**]. Pour traiter un pareil sujet d'une manière convenable & satisfaisante, il faudroit avoir des connoissances qui sont trop loin de moi. J'abandonne cette entreprise au loisir & à la sagacité de quelque savant philologue. Il suffira de remarquer ici que la langue chinoise ressemble assez à la plupart des autres dans l'usage des figures. Les Rhéteurs Chinois en ont dressé des catalogues & des règles qui annoncent le pédantisme & le mauvais goût. Un bon Écrivain ignore ces vains détails, & méprise un art aussi futile. Son sujet & l'impulsion du génie mettent seuls au bout de son pinceau la répétition, la gradation, la métaphore, l'antithèse, &c. ; il fait des figures sans s'en apercevoir, comme le Bourgeois Gentilhomme faisoit de la prose.

[*] La variété est la mere féconde des beautés.

[**] Une petite flamme ne peut produire une grande lumière.

Ce qui distingue la langue chinoise à cet egard, c'est que, 1°. son laconisme ajoute aux figures les plus animées, une vivacité, une force & une énergie, aussi difficiles à expliquer à l'Europe, que le rythme musical à ceux qui ne connoissent que le plain-chant; 2°. que les caracteres avec lesquels on l'écrit, étant des especes de tableaux qui parlent aux yeux, ils donnent à la symmétrie des figures, un air pittoresque qui en releve l'agrément (73); 3°. qu'à raison de son génie, de sa syntaxe & de ses tours, l'antithèse, la gradation, la répétition, qui sentent l'art dans les autres langues, paroissent naturelles dans le chinois; 4°. que cette langue a plusieurs sortes de répétitions inconnues dans les autres langues (74), & qui ont une grace infinie dans la prose & dans les vers, lorsqu'elles sont bien placées; 5°. que dans les amplifications, descriptions & narrations oratoires les plus pompeuses (75), il faut se plier à son laconisme, de façon qu'on paroisse moins étendre les détails, que les resserrer dans un seul point de vue.

Il y auroit encore bien des observations à faire; mais cela nous conduiroit trop loin. Ajoutons cependant pour ce qui regarde le style & la diction, qu'outre la facilité admirable qu'a le chinois de se mettre au niveau de tous les sujets & d'en prendre le ton, la liberté seule de choisir entre le *Ouen-chang*, le *Kouan-hoa* & les différentes especes de *Pan-ouen-pan-sou*, lui donne une supériorité singulière sur toutes les langues, & met en quelque sorte à ses pieds toutes les sciences & tous les arts. Mais dans quelque style, dans quelque langue qu'on écrive, dit *Yang-tse*, « si la pensée est à l'étroit dans les mots qui l'enferment, l'elocution est sèche & dure; si la pensée est comme affaîssée sous le poids des mots & éclipsée par leur éclat, l'elocution devient molle & lâche; si les expressions & les pensées étant comme au niveau les unes des autres, s'éclairent & s'embellissent réciproquement, alors l'elocution est digne des

« King ». (*Ché ching tsé, tsě kañg ; tsé ching ché, tsě foũ ; ché tsé t'ching, tsě Kīng*). Ce peu de mots servira de commentaire à ce que j'ai dit, & de supplément à ce que j'ai omis.

Il ne me reste plus qu'à répondre au reproche qu'on ne manquera pas de me faire, d'avoir peint la langue chinoise, d'une manière fort différente de ceux qui l'ont tenté avant moi ; & de n'être entré à cet égard dans aucune discussion qui pût éclairer la critique & la décider. J'avoue mon tort : mais toutes les allées & venues entre des *oui* & des *non*, où cela m'aurait engagé, m'ont fait peur ; & encore plus la crainte de me tromper. J'ai vu le chinois à loisir, & d'assez près pour pouvoir espérer d'en crayonner exactement les principaux traits. Si le portrait que j'en ai ébauché est ressemblant, que veut-on de plus ? S'il ne l'est pas, tout ce que je dirois pour inculper mes devanciers & relever leurs méprises, ne le rendroit pas meilleur (76).

J'ai tâché de prouver l'antiquité de la langue chinoise ; de faire voir qu'elle s'est conservée à-peu-près la même depuis près de quarante siècles ; & de montrer qu'elle ne ressemble qu'à elle, & diffère essentiellement de toutes les langues connues. Ensuite, le flambeau de la critique à la main, j'ai examiné jusqu'où on pourroit dire qu'elle est riche ou pauvre, claire ou obscure, harmonieuse ou monotone. Enfin, j'ai mis dans la balance ses bonnes qualités & ses défauts, son foible & son fort, ses taches & ses beautés, ses avantages & ses désavantages dans les différentes manières de composer & d'écrire sur les sciences & les arts. Si le Lecteur a suivi mes raisonnemens, approfondi mes preuves, discuté mes détails, apprécié mes aveux, saisi le vrai de mes réflexions & de mes remarques, il doit avoir rassemblé assez d'idées & de notions pour voir en gros ce qu'il faut en penser. Si le préjugé de l'habitude, si la brièveté de mes vues & de mes connoissances ont égaré ma plume, j'avoue d'avance mes méprises, & promets d'applaudir le premier à ceux qui

qui auront la bonté de les relever ; mais aussi j'ose dire au Lecteur , avec le Cardinal de Polignac , *utere mente tua* , ne prononcez que d'après vos propres pensées , sans cela vous renverseriez la lunette , & repousseriez loin de vous , ce que j'ai tâché de vous faire voir d'assez près.

Pour jeter plus de variété dans chaque volume de ces Mémoires , nous ne donnons ici que le premier article de cet Essai , & nous réservons le second pour le volume suivant. *Note des Editeurs.*

NOTES.

NOTE 1, page 135.

LA Chine, proprement dite, est presque aussi grande que notre Europe, & plus peuplée. Si on joint à la Chine toute la Tartarie, les pays nouvellement conquis, qui vont presque jusqu'à la mer Caspienne, les Royaumes & les Nations tributaires, cet Empire est plus vaste que ne l'a été l'Empire Romain dans ses beaux jours ; & ce qui est capital, plus soumis, plus tranquille, plus riche, plus savant & mieux policé. Les signaux se donnent & se répondent dans toute la Chine, aussi vite, à proportion, que dans un camp ; & on y trouve aussi aisément un homme qu'on cherche. Un courrier du cabinet, va de *Peking* au fond de la Tartarie ou du *Yun-nan*, comme en France, de Paris à Lyon. On marque à chaque poste l'heure de l'arrivée du courrier, pour qu'on sache d'où viennent les retards dans certains cas. Il y arrive à tout moment des nouvelles de toutes les provinces de l'Empire ; & les affaires sont traitées avec tant d'ordre, que l'Empereur est instruit de tout, & voit d'un coup d'œil l'état actuel de toutes les provinces, & des plus petits districts. Une petite inondation, une grêle, sont des nouvelles pour le ministère ; il faut lui rendre compte des diverses récoltes, détailler les maladies qui font quelque ravage, nommer les citoyens qui se sont distingués par quelque trait éclatant de vertu, faire connoître les nouvelles inventions, &c. Le dernier Empereur envoyoit secrètement

De la Chine
en général.

des Mandarins de confiance, pour lui rendre compte de ce qui se passoit dans les provinces. Un premier étoit suivi d'un second, d'un troisième, qui ne se connoissoient pas : il confrontoit leurs relations, & savoit ainsi sûrement ce qui se passoit.

NOTE 2, page 135.

Pourquoi on
connoît mal la
Chine en Eu-
rope.

Si on ne connoît pas la Chine en Europe, ou plutôt si on la connoît mal, c'est moins faute de mémoires, que parce que ceux qu'on y a envoyés, ont été corrigés, refondus, colorés, selon les idées des nations qui les ont publiés. Ce qui choque les préjugés ou la vraisemblance, au-delà des mers, n'en est pas moins vrai ici. Il y a beaucoup de boue à *Peking* en été, & beaucoup de poussière en hiver : le Dictionnaire de Trévoux a renversé la phrase, & il a mis une contre-vérité. M. Meulon a lu que le Gouvernement tolere l'exposition des enfans à *Peking*, & il a mis que *les meurtres des enfans sont permis* ; ce qui est absolument faux. Les Editeurs des Mémoires venus de si loin, ne devoient toucher qu'au style : ils veulent les refondre pour avoir la gloire d'être Auteurs, & ils font des Romans. Que tous les Mémoires qu'on a sur la Chine ne s'accordent pas, il n'y a point là de quoi crier si fort, & accuser les Ecrivains de mauvaise foi ; plusieurs de ces Mémoires ont été écrits en différens tems, & en Chine, comme ailleurs, les choses changent d'un siècle à l'autre. Il y a aussi loin de *Canton* à *Peking*, que de *Marseille* à *Moskou* ; on peut ne pas y voir les mêmes choses, ou les voir différemment. Il y a autant de Livres dans les Bibliothèques chinoises, que dans les nôtres : chacun parle d'après ceux qu'il connoît, & selon la manière dont il les entend. Il ne faut pas être Pyrrhonien en fait d'histoire ; mais qu'on nous permette de remarquer tout bas, que si on se fie si peu à ce qu'ont écrit sur la Chine tant d'Ecrivains, la plupart dignes de foi & à portée de savoir les choses, on doit être bien embarrassé sur l'article de l'ancienne Egypte. Pour entendre même ce que dit un Auteur, il faut avoir des notions préliminaires, qui fassent concevoir les choses comme il les dit, ou qui suppléent à ce qu'il omet. Encore, si les Dictionnaires portatifs, qu'on a multipliés en proportion de l'ignorance & de la curiosité publique, avoient jugé la Chine digne de leur attention, ce seroit un secours. Une bonne traduc-

tion du *Yuen-kien-lei-han*, ou du *Tchou-hio-ki*, pourroit y suppléer. On a rassemblé, avec beaucoup de méthode dans ce dernier, tout ce qui pouvoit faciliter les premières études des jeunes Lettrés. L'autre, qui fait une suite de soixante volumes, donneroit quelque idée de la Littérature & de la Science historique des Chinois, qui sont à celles d'Europe, comme la durée & la grandeur de leur Empire, sont à celles de nos Royaumes d'aujourd'hui. Que les Savans mesurent sur ce mot, la vanité & le néant des Sciences humaines.

NOTE 3, page 136.

Soit que le célèbre Auteur de *l'Esprit des Loix* ait voulu plier le code de Chine à son système, soit qu'il en ait parlé sans l'avoir assez approfondi, il s'est exprimé en politique de roman, sur presque tout ce qui regarde ce grand Empire. L'Empereur de Chine n'est pas plus despotique (dans le sens où il entend le despotisme), que les Rois de France & d'Espagne: il peut faire violence aux loix, & abuser de l'autorité qu'elles consacrent; mais alors il sort de la sphère de ses droits. M. de Montesquieu ne voit que de la politique dans l'art de labourer la terre; or, le *Ly-ky* dit en termes formels: *c'est pour le Tsi (ou sacrifice au ciel) que l'Empereur laboure lui-même dans le Kiao du Sud (terrain qui environne le Temple du ciel); c'est pour lui offrir les grains qu'on en recueille. C'est pour le Tsi aussi que l'Impératrice & les Princesses elevent des vers à soie dans le Kiao du Nord; c'est pour en faire les habits des sacrifices... Si l'Empereur & les Princes labourent la terre; si l'Impératrice & les Princesses elevent des vers à soie, c'est par le respect dont ils sont pénétrés pour l'esprit qui regne sur l'Univers, c'est pour l'honorer selon la grande & ancienne doctrine.* Il ne faut qu'ouvrir les annales, pour voir que la cérémonie du labourage a été, dès son origine, un acte de religion, & a toujours été conservée comme telle. Encore aujourd'hui l'Empereur s'y prépare par le jeûne, la commence par un sacrifice solennel, & le bled, qu'on recueille du champ qu'il aensemencé, est conservé dans un grenier sacré pour les sacrifices. Que de méprises semblables dans *l'Esprit des Loix*! Or, si vingt ans de lecture & de réflexions n'ont rien obtenu de mieux d'un si beau génie, que doit-ce être du peuple bruyant des Rédacteurs, Compilateurs, Historiographes? On a dit d'un Guerrier, *gaudeat*

Erreurs sur la Chine.

viam facere ruinâ, je ne cherche pas à en faire autant : & puis il faudroit faire des volumes si l'on vouloit relever les méprises des Ecrivains de quelque réputation, qui se sont hasardés à parler de la Chine : les plus savans même se sont trompés, faute de se défier de leur science. Des calculs, faits sur des tables plus exactes, ont prouvé que la fameuse éclipse de *Tchong-kang*, qu'ils nioient en comptant mal, a dû être telle que le *Chou-king* la décrit. Un célèbre Académicien écrivoit ici : *il y a tant de différence à juger des choses par simple induction, ou d'après les faits, sur-tout à l'égard d'un pays si éloigné, & d'un peuple dont les façons de penser, fondées sur tels ou tels événemens ou telles circonstances, diffèrent si fort des nôtres, que je ne serois nullement étonné quand vous me diriez des choses auxquelles je ne m'attends point du tout.*

NOTE 4, page 137.

Des Jou-kiao.

On est curieux au-delà des mers de connoître les Lettrés *Jou-kiao*. Voici comment le Socrate de la Chine les peint dans un entretien qu'il eut avec le Prince de *Lou*. Quoique ce morceau singulier se trouve dans le *Ly-ky*, le cinquième des *King*, quelques Savans font des difficultés sur son authenticité ; mais ils conviennent d'ailleurs qu'il est très-ancien, & sûrement de plusieurs siècles avant l'incendie des livres. Comme il est long, & plein de répétitions, je me bornerai à traduire ce qui est le plus digne d'attention. « *Gai kong*, Prince de *Lou*, demanda un jour » à Confucius si ses habits étoient ceux d'un *Jou* ? Prince, répondit ce » Sage, j'ai passé ma jeunesse dans le Royaume de *Lou*, alors mes ha- » bits étoient amples & à grandes manches ; ayant atteint l'âge viril, j'al- » lai dans le Royaume de *Song*, & j'y portois le bonnet *Kouan*, de cou- » leur cendrée. Les anciens disoient que le Sage ne s'occupe qu'à con- » noître la vérité, & à croître en sagesse ; il s'habille comme ceux » avec qui il vit : j'ignore quel est l'habit des *Jou*. Je voudrois bien » savoir, reprit le Prince, quel est le plan de la vie d'un *Jou* ? Votre de- » mande, Seigneur, embrasse un sujet immense, lui dit Confucius ; » comment pourrois-je l'épuiser dans une seule réponse ? Eussai-je » l'éloquence des plus habiles Orateurs de la Cour, je ne me flatte- » rois pas même d'en crayonner les premiers traits. Le Prince fit asseoir » Confucius, & le Philosophe continua ainsi. Un *Jou* est dans la société, » ce qu'est un mets exquis dans un festin. Ses premiers regards se tour-

» nent vers la sagesse, & il court jour & nuit après elle, pour épurer
 » ses vertus & ses connoissances à la clarté de ses célestes rayons.
 » Dévoué par sentiment à son Prince, à sa patrie & à ses concitoyens,
 » il cultive pour eux ses talens; mais il ne les estime pas assez pour
 » s'offrir à aucun emploi: il attend qu'on l'appelle. Un *Jou* ne cher-
 » che dans ses habits, que la décence; & dans sa demeure, que le cou-
 » vert. Décent, grave & sérieux sans affectation, il conserve toute sa
 » modestie dans la solitude du cabinet. Loin de penser à satisfaire sa
 » délicatesse dans les repas, il oublie les jours entiers de prendre des
 » alimens; souffre paisiblement le chaud & le froid, aime & espère la
 » mort: aussi travaille-t-il sans relâche à se perfectionner. Sincère &
 » candide, loyal & désintéressé, il ne regarde point l'or & les pierres
 » précieuses comme des richesses; la droiture & la probité sont les seuls
 » trésors qu'il estime: aussi ne cherche-t-il point à étendre ses posses-
 » sions & ses domaines. Son ame est le champ qu'il cultive; s'il reçoit
 » les récompenses qu'il a méritées, il rejette avec dédain les présents
 » qu'offre l'injustice. Un *Jou* vit avec les hommes de son siècle, mais
 » il suit la doctrine de l'antiquité; il est, dans son siècle, le modèle
 » des siècles à venir. Dans les tems de trouble & de corruption, on
 » n'obtiendrait jamais de lui qu'il acceptât un emploi; on ne se ha-
 » zarde pas même à le lui proposer: au contraire, tous les ennemis de
 » la patrie & de la vertu sont les siens, & conspirent contre lui. Ni
 » leur nombre, ni leur fureur, ne peuvent le faire ployer à leurs des-
 » seins. Autant son ame s'attendrit sur les maux publics, autant elle se
 » roidit avec force contre le vice. Il voit la mort d'un œil tran-
 » quille: on peut lui ôter la vie, mais on ne sauroit le faire plier
 » à rien d'indigne de lui: le Prince lui donneroit la moitié de ses reve-
 » nus, qu'il n'accepteroit pas de le servir s'il étoit injuste. Le *Jou* est le
 » même dans la prospérité & dans les revers. Accoutumé à des ef-
 » forts mâles & courageux, il brave les malheurs les plus affreux, &
 » porte, sans chanceler, tout le poids des plus tristes infortunes. Il
 » s'avance à pas lents; mais il ne recule jamais, & ne se détourne pas
 » même à la vue du danger. La droiture est son casque, sa bonne foi
 » sa cuirasse, son attachement aux loix & aux bien-séances, sa pique &
 » sa massue: il marche couvert de sa probité, se retranche dans ses de-
 » voirs, oppose sa vertu à toutes les attaques, & ne céderoit rien

» au tyran le plus sanguinaire. Un *Jou* a l'ame sensible & tendre
 » Il se lie d'amitié avec ses égaux, & ne croit pas s'abaisser en cher-
 » chant des amis vertueux au-dessous de lui : plus ils le sont , plus
 » il les aime , plus il se plaît à épancher son ame dans la leur. Il rougit
 » de ses fautes , mais jamais de leurs reproches. Leurs peines & leurs
 » plaisirs sont les siens , il les partage de cœur , & ne balance pas à
 » risquer sa vie pour les secourir. Son oreille est toujours fermée à tous
 » les rapports contre eux , & ses yeux sont toujours ouverts sur leurs
 » défauts. Dès qu'ils tournent le dos à la vertu , il soupire , & il les
 » suit. Les connoissances du *Jou* sont très-grandes ; mais il ne cherche
 » à les étendre qu'autant qu'il en voit l'utilité , & ne perd pas ses loisirs
 » à méditer des rêves. Ferme dans sa façon de penser , il ne hasarde
 » rien avec légèreté , & fait craindre de se tromper. On peut le
 » contredire sans lui déplaire. Modeste sans bassesse , il tempère l'air
 » de grandeur qui lui est naturel , par une réserve infinie : on diroit à
 » le voir qu'il est né sans talens , tant il est timide à parler , & prompt
 » à se taire. Simple & naturel dans le commerce de la vie , il s'applique
 » à être doux & complaisant : il cède , il s'oublie , il compatit aux fai-
 » blesses des autres , sans forcer son caractère & sans s'avilir. Le *Jou*
 » dans le conseil du Prince , &c. » Nous parlerons ailleurs de la reli-
 gion du *Jou*.

NOTE 5, page 138.

Rapport entre
le son & la si-
gnification des
mots.

Platon n'a jamais conté tant de rêves sur le beau essentiel , que quelques Lettrés sur l'essence des sons des mots : ils en vont chercher des raisons jusques dans le Ciel , & tâchent de prouver par les révolutions du Soleil , par exemple , comment doivent se prononcer tous les mots qu'ils croient de son ressort. Celui qui a tout fait , disent-ils , est trop sage pour n'avoir pas mis des rapports entre les idées & les sons des mots qui les expriment. Ce principe , selon eux , est certain & prouvé par les animaux , les oiseaux , les insectes , dont la voix , le chant & les cris , sont analogues à leurs inclinations , & conformes à leurs mœurs. Le Tonnerre , les Aquilons , les Zéphirs , le mugissement des flots , leur fournissent aussi des raisons & des convenances. Le moyen après cela de tenir contre le plaisir d'imaginer le pourquoi du son de chaque mot , & de lui trouver des rapports avec ce qu'il signifie ?

Je fais grace au Lecteur de cette singulière Métaphysique, & de toutes les distinctions où elle conduit.

NOTE 6, page 140.

Les Tartares qui ont subjugué la Chine, la gouvernent selon ses loix. J'ai dans l'esprit que ce qui s'est passé en Chine dans cette grande révolution, pourroit donner bien des vues sur la conquête des Gaules par les Francs, & expliquer une infinité de choses, que les plus Savans expliquent mal, parce qu'ils les regardent dans le faux jour des mœurs des Grecs & des Romains. Le grand coup de politique des Tartares, fut de ne rien changer au Gouvernement, & de se donner la moitié des emplois dans les Tribunaux, en les doublant; de se réserver le métier des armes, & de le mettre au-dessus de l'administration de la justice; de se faire tous nobles & soldats, & d'affranchir des impôts les terres qu'ils prirent pour eux; d'ériger en dignités héréditaires les différens grades militaires des chefs de horde, & de rester toujours distingués des Chinois, & classés sous leurs propres bannières; d'adopter pour Tartares, & d'en accorder tous les avantages aux Soldats chinois qui s'étoient donnés à eux & avoient secondé leurs armes: tout cela ne convient pas mal aux Francs. Un plaissant a dit que les Chinois font l'office de l'entendement dans le Conseil, & les Tartares celui de la volonté; mais ce bon mot tombe à faux: les Tartares ont un discernement exquis, & un bon sens admirable, qui leur donnent sur les Chinois, tout l'avantage que les Romains avoient sur les Grecs.

Politique des
Tartares, com-
parée à celle
des Francs.

NOTE 7, ibid.

Yao faisant la visite de l'Empire, un vieillard cria, du milieu de la foule qui étoit venue au-devant de ce bon Prince: « Que le Ciel, ô grand Monarque, prolonge vos jours bien des années, vous accorde une nombreuse postérité, & vous rende le maître de tous les trésors du monde. Vous vous trompez dans vos souhaits, répondit Yao: de grandes richesses entraînent beaucoup de soins, une nombreuse postérité cause bien des chagrins, & une longue vie souvent se flétrit elle-même. Avoir de grandes richesses, reprit le vieillard, & les verser dans le sein des malheu-

Monumens de
la langue chi-
noise du tems
d'Yao.

« reux, est une source de plaisirs: si le Ciel accorde une postérité
 « vertueuse & innocente, plus elle est nombreuse, plus il est
 « doux d'être pere. Si la vertu regne dans le monde, on n'a ja-
 « mais assez vécu avec ceux qui la pratiquent; si elle est négligée,
 « on va la cultiver dans la solitude, & on s'élève ensuite sur un
 « nuage de lumière, jusqu'au trône du *Chang-ty* ».

Voici deux chansons du même tems. « Quand le Soleil com-
 « mence sa course, je me mets au travail; & quand il descend sous
 « l'horizon, je me laisse tomber dans les bras du sommeil. Je bois
 « l'eau de mon puits, je me nourris des fruits de mon champ;
 « qu'ai-je à gagner ou à perdre à la puissance de l'Empereur? »

Cette autre fut chantée par des enfans. « Fais le bonheur de tout
 « ton peuple; c'est là ta grande affaire: il est sans expérience &
 « sans lumières; son devoir est de t'obéir ».

La vertu de *Yao* enhardissoit ses sujets à lui parler avec cette fami-
 liarité filiale. « Il fut appelé *Fang-hien*, c'est-à-dire, plein de mé-
 « rite, (dit le *Chou-king*), & ce nom étoit dû à sa piété, à son
 « génie, à son savoir, à sa sagesse, & à mille vertus naturelles & ac-
 « quises, dont il soutenoit l'héroïsme par une modestie naïve,
 « & une noble défiance de lui-même; aussi sa gloire étendit ses
 « rayons sur-tout l'univers; & son nom fut consacré à l'immorta-
 « lité chez tous les peuples. La vertu de *Yao* fut une vertu eclai-
 « tante & féconde qui porta au loin la lumière de la vérité, &
 « se reproduisit dans tous les cœurs. L'union & la piété fleuri-
 « rent par ses soins dans les familles, ses sujets furent instruits &
 « formés au bien, & tous les peuples de l'Empire, touchés des
 « merveilles de son regne, donné en spectacle au Ciel, écoutèrent
 « la voix de la paix: les ames même les plus viles prirent l'essor,
 « & la discorde fut bannie de par-tout ».

NOTE 8, page 140.

Antienne Inf-
 cription chi-
 noise.

On voit encore près de la source du fleuve Jaune une apparence
 d'inscription, gravée sur le rocher percé dans lequel *Yu* le fit entrer.
 Soit que le tems l'ait effacée, soit que le rocher en croissant en ait
 altéré les caractères, on ne peut plus la lire. La tradition universelle
 en fait honneur à *Yu*, & il paroît par l'histoire, qu'on la lisoit il y a

2000

2000 ans. Les copies qu'on en avoit tirées ne nous sont point parvenues. Le chapitre *Yu-kong* (ou travaux de *Yu*) , qui se trouve dans le *Chou-king* est le plus beau morceau de toute l'antiquité en ce genre. On y reconnoît la Chine dans ce qu'il raconte du cours des rivières , de la position des montagnes , du degré de fertilité de chaque contrée , comme on reconnoît la France dans les commentaires de César. On voit dans un livre très-ancien , qu'*Yu* connoissoit les propriétés du triangle rectangle , & s'en servit pour diriger les grands ouvrages qu'il exécuta , dont plusieurs subsistent depuis plus de 4000 ans. S'il ne les connut pas , les grandes choses qu'il fit tiennent encore plus du prodige.

NOTE 9, page 140.

Je viens de trouver, dans ce moment, par occasion, que c'est sous le regne de *Tai-keng*, plus de 1690 ans avant Jesus-Christ, que l'histoire parle, pour la première fois, d'une langue différente du chinois, à l'occasion de quelques peuples qui vinrent rendre hommage à *Tai-keng*, auxquels il fallut donner des interpretes. L'Historien ne dit ni leur nom, ni leur pays. Selon le *Tchou-ichou*, quelques nations à l'orient du *Chen-fi* vinrent alors en Chine.

Ancienneté
de la langue
chinoise.

NOTE 10, Page 141.

Les *King* doivent être connus en Europe. On en compte cinq. L'*Y-king*, ou explication des *Koua* de *Fou-hi*, par *Ouen-ouang* & *Tcheou-kong*, auxquels on ajoute les commentaires, notes & appendices de Confucius. Le tout en 24107 caractères; le *Chou-king*, qui en a 25700, est un extrait de cent chapitres, des 3240 que contenoient les grandes annales au tems de Confucius: extrait peu chargé de faits, & où ce Philosophe rassembla ce qu'il trouva de plus sage & de plus moral dans les discours des Empereurs & des grands hommes de l'antiquité. Il n'en reste plus que 58 chapitres. Le *Ché-king* est un recueil, en 39234 caractères, de diverses poésies, Odes, Elégies, Epithalames, de la Dynastie des *Tcheou* pour la plupart: on en est encore redevable à Confucius, qui en fit le choix sur les trois mille pieces de vers qui avoient été rassemblées dans les recueils publics. Le *Ly-ki*, en 99010 caractères, est une compilation de loix, de céré-

Des King.

monies, d'usages, de maximes des anciens, de traits d'histoire, de sentences de Confucius & d'anecdotes de sa vie. De mille chapitres que contenoit l'ancien, il n'en reste plus que quarante-neuf, & encore les critiques n'en reconnoissent que dix-sept pour bien authentiques. Le *Tchun-tseou* enfin contient une partie des annales du royaume de *Lou*. Le style en est également serré, vif, énergique, pittoresque & mordant. C'est le chef-d'œuvre de Confucius.

Ces cinq *King* ont presque la même autorité en Chine que les Livres Saints dans l'Eglise; & ce qui est bien singulier, les Savans les expliquent dans un sens moral ou allégorique, quand le sens littéral est trop nu, ou peu instructif. Confucius disoit que ce seroit une horreur d'entendre dans un sens galant les poésies du *Chi-king* les plus galantes.

Comme la meilleure maniere de faire connoître les *King* est de les traduire, nous en donnerons plusieurs morceaux. Voici les avertissemens de l'Empereur *Kang*, de la Dynastie des *Tcheou*, à son frere, en lui donnant l'investiture d'une Principauté. Il est inutile d'avertir que notre traduction est un envers de tapisserie des Gobelins. Le chapitre du *Chou-king* est nommé *Kang-cao*. « O jeune & aimable » *Fong!* ô le premier Prince de mon sang! ô mon cher & tendre » frere, combien pure & sublime fut la vertu de *Ou-ouang* notre » auguste pere! ô qu'il montra de sagesse dans la façon dont il » mania la terreur des supplices! Jamais il ne fit couler les larmes » de la veuve & de l'orphelin. Jamais il ne laissa aucun talent » oisif, aucune vertu sans gloire, aucun vice impuni, L'univers le » vit, l'admira; & c'est cette admiration qui le conduisit sur le » trône. Il n'y eut d'abord que quelques Princes qui s'unirent à » lui, charmés de sa sagesse & de sa probité. Les peuples de l'Occi- » dent implorèrent ensuite son secours. Le *Chang-ty* cependant » le confidéroit & le combloit de ses dons. Enfin il lui ordonna de » détruire la Dynastie des *Chang*, & de régner sur toute la Chine. » *Ou-ouang* obéit. Les Princes de l'Empire & les peuples s'em- » presserent de lui rendre hommage, & eurent la joie de le voir » surpasser encore leurs espérances. J'ai fini cette grande révolution. » Voilà, cher *Fong*, par quels degrés vous êtes parvenu à la » Principauté de l'Occident; ne le perdez jamais de vue. Vous allez

» régner, régnez comme notre auguste pere; rappelez-vous les
 » maximes sublimes de sagesse & de vertu que vous avez entendues de
 » sa bouche; instruisez-en vos nouveaux sujets, & que votre exem-
 » ple les répète sans cesse. Faites plus, remontez de regne en regne,
 » de Dynastie en Dynastie jusqu'à ces grands & saints Empereurs
 » qui ont excellé dans l'art de régner; consultez les Savans sur
 » leur histoire, méditez leur vie, & apprenez d'eux à rendre vos
 » peuples heureux. Le *Tien* bénira votre zele, sa lumiere descendra
 » dans votre cœur, & y fera germer toutes les vertus. Alors votre
 » trône sera inébranlable.

» O mon cher *Fong*, ayez des entrailles pour le Peuple; que
 » ses infortunes soient des plaies pour votre cœur. La Religion
 » nous montre le *Tien* infiniment redoutable; mais elle nous ap-
 » prend aussi qu'il aime & protege l'innocence. Qui peut se flatter
 » de connoître le génie d'un peuple? comment fixer son incons-
 » tance, & prévenir ses caprices? Fuyez la mollesse & la volupté;
 » vous n'y réussirez que par une activité & une application de tous
 » les instans. Je l'ai oui dire, ce n'est ni la grande importance
 » des affaires, ni les petits intérêts qui allument la révolte, c'est
 » l'injustice ou la négligence. Mon cher fils, soutenez votre rang
 » avec dignité, faites vous aimer de vos sujets, & soyez-en le
 » pere: aidez-moi, moi-même, à gouverner les immenses états
 » que le *Tien* m'a confiés, & à y faire fleurir la vertu.

» Tremblez de vous servir du glaive de la justice, & que la
 » sagesse dirige tous vos coups. Les fautes les plus légères ne
 » méritent point de grace lorsque la réflexion, la malice & l'opi-
 » niâtreté les aggravent; les plus grands crimes au contraire sont
 » dignes d'indulgence quand la réflexion les défavoue, quand le
 » repentir les efface, & que c'est plutôt l'imprudence que la noir-
 » ceur qui les a commis. Je vous en conjure, soyez timide à pu-
 » nir. Que votre modération persuade que vous ne faites couler
 » le sang des coupables, que pour y noyer la discorde & cimenter
 » l'union des cœurs. Usez des supplices comme un sage médecin
 » des remèdes, comme une tendre mere des châtimens; vous serez
 » avoué de tous les cœurs, vous en serez aimé, ils se plieront
 » d'eux-mêmes à leur devoir, & la tranquillité publique en sera

» le fruit. Puissiez-vous ne vous servir jamais de votre autorité,
 » que d'après ces grands principes ; mais si vous y êtes fidele, n'hési-
 » tez pas à condamner à mort, & à punir les coupables. Les loix
 » ont prononcé sur les désordres, & sur les troubles qui peuvent
 » s'élever dans vos états ; tenez-vous-en à leurs oracles, & que
 » vos officiers ne puissent pas en affoiblir la force. Dès qu'il s'agira
 » de condamner à mort, ne vous en fiez qu'à vous-même ; exami-
 » nez tout, approfondissez tout. Si cinq ou six jours ne fussent pas,
 » employez-en dix, plusieurs mois même s'il le faut. Observez toutes
 » les formalités des loix dans vos arrêts, appuyez-vous de leur
 » autorité, & tenez-vous-en aux supplices qu'elles déterminent.
 » Sur toutes choses, que la passion n'influe jamais sur vos jugemens.
 » Qu'on y voie au contraire que la modération & la justice les
 » ont dictés. Méritez que le public vous en loue, & reprochez-
 » vous encore d'avoir à peine rempli votre devoir.

» O mon cher *Fong*, je vous rends cette justice, vous avez
 » l'ame grande, sensible & généreuse ; la mienne, vous le savez,
 » penche à la clémence & à la miséricorde : aussi je ne crains pas
 » de vous le dire, n'ayez que de l'horreur pour ces ames noires
 » & sanguinaires qui commettent le crime de sang froid, oppri-
 » ment l'innocence, trompent la simplicité, ravissent le bien du
 » pauvre & trempent leurs mains dans le sang, ou le répan-
 » dent sans que la crainte de la mort puisse ni les arrêter ni les
 » corriger. Ce sont des monstres qu'il faut se hâter d'étouffer. Pour
 » ceux qui violent les loix de la piété filiale & de l'amitié, ces
 » fils dénaturés qui plongent le poignard dans le cœur d'un pere
 » par leur ingratitude & leur indocilité ; ces peres barbares qui
 » n'ont point d'entrailles pour leurs enfans & vont jusqu'à les haïr ; ces
 » freres sans sentiment qui foulent aux pieds la loi du *Tien*, refusent
 » leurs respects à leurs aînés, ou qui, malgré le cri du sang & de
 » la nature, n'ont point d'amour pour leurs cadets ; souvenez-
 » vous que ce seroit ouvrir la porte à tous les crimes & irri-
 » ter le ciel contre vous, que de les laisser impunis. Frappez donc,
 » frappez sur eux sans miséricorde, & condamnez-les à tous les sup-
 » plices que *Ouen-Ouang* a marqués.

» Mais si la justice vous commande ces rigueurs envers le peuple

» des coupables , avec quelle sévérité ne devez-vous pas punir les
 » censeurs publics , les chefs de magistrature , & tous ceux qui sont
 » en place , dès qu'ils répandent des maximes contraires au gouver-
 » nement , brignent les applaudissemens de la multitude aux dépens de
 » leurs devoirs , contredisent le prince & applanissent la voie du crime ?
 » Que votre ame toute entiere se remplisse d'indignation contre eux ,
 » & qu'un prompt châtement efface jusqu'au souvenir de leur crime.

» Mon cher *Fong* , vous allez régner. Appliquez - vous sur - tout
 » à gouverner votre maison , à veiller sur vos ministres , & à
 » contenir vos officiers dans le devoir. Craignez le nom odieux
 » d'inexorable & de tyran : vous ne seriez plus obéi. Si vous avez
 » des mœurs , de la religion & de la droiture , vos sujets seront
 » ce que vous voudrez. Souvenez-vous sans cesse jusqu'où *Ouen-*
 » *Ouang* poussa la piété & la sagesse , & avec quel succès il tra-
 » vaila à rendre ses sujets vertueux. O quel plaisir pour moi si je
 » vous entendois dire , je l'ai pris pour mon modele , & je travail-
 » lerai sans cesse à l'imiter ! Que vos peuples doivent à vos soins
 » de connoître les charmes de la vertu , de l'aimer , de la culti-
 » ver & d'en goûter les innocentes délices. La voie est toute frayée ;
 » vous n'avez qu'à suivre les maximes & les exemples de tant
 » de vertueux Empereurs dont nos annales consacrent la mé-
 » moire. Ils ont réussi à persuader l'amour du devoir , vous y réus-
 » sirez encore plus aisément. Si vous le négligez , votre trône
 » s'écroulera sous vous. Ne perdez donc jamais de vue ces grands
 » modèles dans l'art de régner. Imitiez leur vertu , si vous voulez imi-
 » ter leur sévérité. Vos nouveaux sujets ne sont pas encore paisibles ;
 » les cœurs sont emus & indécis , malgré tous mes soins. C'est moi
 » que le *Tien* punit & châtie. Je le mérite , quand je ne serois cou-
 » pable à ses yeux , que des plus légers désordres de mes sujets ;
 » & je ne puis me dissimuler qu'il se commet encore bien des cri-
 » mes dans mes états , que j'aurois dû prévenir & empêcher.

» O combien grande désormais ne doit pas être votre piété , mon
 » cher *Fong* ! Que ne devez-vous pas faire pour gagner les cœurs !
 » avec quelle sagesse ne faut-il pas que vous vous décidiez ! Arrê-
 » tez - vous tout court dès que l'équité vous opposera quelque
 » barrière : sur toutes choses possédez - vous vous - même , cultivez

» la vertu sans relâche, que la paix de l'état soit un embûchement de
 » celle de votre cœur, & que ma tendresse même n'ait rien à vous
 » reprocher. Les conseils que je viens de vous donner sont essen-
 » tiels, ne les oubliez jamais. Les dignités que le ciel confère ne
 » sont pas inamissibles; moi-même je puis être forcé à vous ôter
 » la Principauté dont je vous décore. Appliquez-vous sans relâ-
 » che à connoître l'étendue de vos devoirs. Que votre vertu vous
 » eleve encore au-dessus de votre rang, & fasse le bonheur de vos
 » vassaux. Partez, cher Prince, partez pour vos nouveaux Etats;
 » allez régner; puissent la sagesse & l'équité monter sur le trône
 » avec vous; puissent vos vertus l'illustrer à jamais, & en assu-
 » rer l'héritage à vos derniers neveux ».

NOTE 11, page 141.

Dès Coutumes
 anciennes.

Las Coustumbres mas antiquas, en algun tiempo fueron nuevas. « Il a été
 » un tems où les coutumes les plus anciennes ont été nouvelles ».
 Cela est vrai: mais il est vrai aussi qu'elles ont été établies par des
 sages; & si l'Empire de Chine dure depuis plus de quatre mille
 ans, il le doit à son attachement aux maximes de la haute antiquité;
 s'il a éprouvé des malheurs & des révolutions, les nouveautés en
 ont été la cause.

NOTE 12, ibid.

De l'ancienne
 littérature chi-
 noise.

La situation de la Chine lui a valu d'être inconnue des peuples
 du reste de l'univers: elle y a sûrement gagné du côté des mœurs.
 Pour du côté des belles-lettres, si elle n'a pu profiter des chefs-d'œu-
 vre des autres nations, elle ne s'est pas asservie à leurs méthodes, & a
 conservé un ton & un goût qui lui sont propres. Avant qu'il y eût
 des Pindare & des Horace, on avoit déjà dans le *Chi-King* des
 élégies, des odes, des satyres, assez bien faites pour plaire aux
 Européens les plus délicats. Je ne puis les leur présenter que dans
 une traduction. Qu'ils y ajoutent, d'après ce que nous avons dit des
 Chinois & des caractères, ce qu'elle leur ôte.

Plaintes d'une épouse légitime répudiée. « Semblables à deux nuages
 » qui se sont unis au haut des airs, & que les plus violens
 » orages ne sauroient séparer, nous étions liés l'un à l'autre ».

» par un eternel hymen, nous ne devions plus faire qu'un cœur.
 » La moindre division de colere ou de dégoût eût été un crime ;
 » & toi, tel que celui qui arrache les herbes & laisse la racine, tu
 » me bannis de ta maison, comme si infidelle à ma gloire &
 » à ma vertu, je n'étois plus digne d'être ton épouse, & pouvois
 » cesser de l'être. Regarde le Ciel, & juge toi. Hélas ! que je m'e-
 » loigne avec peine ! mon cœur m'entraîne vers la maison que
 » j'ai quittée. L'ingrat ! il ne m'a accompagnée que quelques
 » pas ; il m'a laissée à sa porte ; il trouvoit doux de me quitter.
 » Tu adores donc le nouvel objet de tes feux adulteres, & vous
 » êtes déjà comme un frere & une sœur qui se sont vus dès
 » leur enfance ! Va, ton infidélité souillera ton nouvel hymen, &
 » en empoisonnera les douceurs. O ciel ! cet hymen tu le cé-
 » lebres avec joie. Je suis devenue vile à tes yeux, tu ne veux plus
 » de moi ; & moi je ne voudrai plus de tes repentirs. Quelles
 » ne furent pas mes peines sur le fleuve rapide où je voguois avec
 » toi ! à quels travaux ne me suis-je pas dévouée pour les intérêts de ta
 » maison ! je me sacrifiois pour te rendre heureux. Tous les cœurs
 » qui sont venus vers toi, c'est moi qui les ai attirés : & tu ne
 » peux plus m'aimer ! tu me bais même, tu me méprises, & m'ou-
 » blies. Ainsi donc c'est la fortune que tu aimois dans ton épouse,
 » & j'ai perdu tous mes charmes dès que je t'ai rendu heureux !
 » que de douceurs & de félicités je préparois à notre vieillesse ! un
 » autre t'en dédommagera ; & je languirai dans l'opprobre & la
 » douleur. Hélas, que tes derniers regards étoient terribles ! ils ne
 » respiroient que la haine & la fureur. Mes maux sont sans remede.
 » Il s'offense de ma tendresse, & rougit de mes bienfaits ».

ODE. « Que la vue se promene agréablement sur ce paysage ! Un
 » fleuve coule paisiblement dans la plaine, & l'embellit du long
 » canal que forment ses eaux. Au midi, des montagnes s'elevent
 » majestueusement en amphithéâtre. A l'autre rive, des roseaux & des
 » pins toujours verds appellent les zéphirs & le frais. Lieux char-
 » mans, ceux qui vous habitent vivent en freres. Jamais la dis-
 » corde n'y fait entendre sa voix. Quelle gloire sera la vôtre ! le
 » prince dont vous êtes l'héritage vous a choisis pour son séjour.
 » Déjà le plan de son palais est tracé ; des murs superbes

» s'élèvent ; on bâtit de grands portiques à l'Orient & à l'Occi-
 » dent. Hâtez-vous de venir, grand Prince, hâtez-vous de venir, les
 » plaisirs, les jeux & les ris vous attendent. Que je recon-
 » nois bien votre sagesse à la solidité des fondemens qu'on bat
 » à coups redoublés. Ni les pluies, ni les orages ne les renverferont
 » jamais. Jamais l'insecte qui rampe ou qui marche ne pénétrera dans
 » votre demeure. La garde qui veille est quelquefois surprise ;
 » le trait le plus rapide peut gauchir ; la colombe effrayée ou-
 » blie de voler, & le faisan fuit mal devant l'aigle : mais les ob-
 » tacles fondent & s'évanouissent devant vous. Vos pensées ap-
 » pellent les succès, & vos regards les commandent. Que ces colo-
 » nades s'annoncent avec grandeur ! que ces salles sont vastes !
 » de hautes colonnes en soutiennent le lambris ; la lumière les
 » éclaire & les pénètre de toutes parts. C'est ici que repose mon
 » Prince, c'est ici qu'il dort sur de longues nattes tissées avec
 » art. J'ai fait un songe, me dit-il en s'éveillant, expliquez-en les
 » mystères. Prince, votre songe ne vous annonce rien que d'heu-
 » reux. Vous avez vu des ours & des dragons ; les ours marquent
 » la naissance d'un héritier, & les dragons celle d'une Princesse.
 » Ma prédiction est accomplie. Il vient de naître, cet héritier si
 » désiré. Couché dans son berceau, il se joue avec un sceptre ;
 » & toute la magnificence qui l'environne, ne peut lui en adou-
 » cir la contrainte. Il pousse des cris, mais ce sont des cris de
 » héros. Consolez-vous, illustre enfant ; la pourpre dont vous êtes
 » vêtu vous dit que vous êtes né pour le trône, & pour notre
 » bonheur. Je vois aussi une Princesse humblement enveloppée
 » dans ses langes. Une brique, symbole de son sexe, est à ses
 » côtés. Puisse-t-elle être sans vices, si elle est sans vertus. Sa
 » destinée ne l'appelle qu'aux soins inquiétans du ménage ; mais ils
 » peuvent la conduire à la gloire. Puissent ses augustes parens l'y
 » voir arriver, & jouir de toutes les louanges qu'elle aura mé-
 » ritées » !

NOTE 13, page 143.

De l'Etiquette. Tout ce qui a trait à l'Empereur, tout ce qui est destiné à son
 usage, tout ce qui regarde sa cour, est distingué dans le lan-
 gage par des mots tirés du *Ouen*, qui en agrandissent & consa-
 crent

erent l'idée. Il en est de même dans le commerce de la vie, de toutes les phrases de politesse qui représentent pour le sentiment, le respect, la joie, la gratitude, &c.; chacun fait ce qu'il doit dire & répondre. Par là le sot ne reste pas court, & l'homme d'esprit est dispensé de se mettre en frais de vanité; mais cela n'ôte rien à l'amitié: il n'y a point d'étiquette pour les amis. M. de Péréfixe remarque dans la vie du bon Roi Henri IV, qu'il ne vouloit pas *que ses enfans l'appellassent Monsieur, nom qui semble rendre les enfans étrangers à leur pere, & qui marque la servitude & la sujétion; mais il vouloit qu'ils l'appellassent Papa, nom de tendresse & d'amour.* L'étiquette à cet egard est ici celle de la nature. Les fils de l'Empereur l'appellent *Ama*, mot tartare qui signifie *Pere*.

NOTE 14, page 143.

On dispute en Europe sur l'origine de la rime dans les vers; elle date à coup sûr de bien des siècles. Les vers chinois les plus anciens sont rimés, & on en a depuis près de quarante siècles. Le petit nombre des mots poétiques chinois a fait adoucir le joug de la rime aux Poètes. On leur permet même un vers blanc dans quatre. On proposoit autrefois chez nous des rimes à remplir: c'est un divertissement des Lettrés dans leurs Bacchanales lyriques. Celui à qui il vient quelque jolie pensée, la met en vers sur une rime difficile; il faut lui répondre sur le champ, & sur la même rime. Les livres d'anecdotes des Chinois, leurs *Ana* & recueils d'historiettes, sont pleins de jolies reparties, de bons mots, de saillies & d'impromptus, sur les rimes données, qui ont beaucoup de sel & de grace. On en trouve dans les annales littéraires, tantôt à la louange, tantôt à la honte de quelques Empereurs, qui avoient quelquefois fait assaut de bel-esprit avec les premiers Lettrés de leur Cour. Les anciens Chinois admettoient aussi les rimes oratoires pour terminer les phrases, qui étant liées entre elles dans une période, forment ensemble un sens complet. Cela est aussi sensible dans quelques harangues du *Chou-king*, que dans quelques oraisons de Cicéron. Il est rare qu'on cherche aujourd'hui cette sorte d'agrément. Il faut avouer néanmoins qu'il plaît à l'oreille & la chatouille agréablement, lorsqu'on fait le placer à propos. Les anciens écri-

De la Rime
chez les Chi-
nois.

vains en ont fait usage dans certaines occasions avec beaucoup d'adresse ; l'art ne s'y montre pas trop à découvert.

NOTE 15, page 144.

Des Mots de
la langue chi-
noise.

Les mots Chinois étant tous monosyllabiques ne forment jamais qu'un seul son. Les lettres de notre alphabet, par où ils commencent, sont *ch, tch, f, g* ou *j, i, h, l, m, n, ng, p, s, ts, v* & *ou*. Sur quoi il faut remarquer que les *k, b, t, th* & *ts* sont aspirés dans quelques-uns d'une façon assez difficile pour les étrangers. Les lettres finales sont *a, e, i, o, ou, u, l, n, ng*. Le milieu des mots est rempli par des voyelles & des consonnes qui ne donnent jamais qu'un seul son, & se prononcent toujours en monosyllabes. Ainsi on ne dit point *Le-a-o, Ki-e-ou*, mais *Leao Kieou*, comme nous disons en français, *ail, pied, beau*, & non pas *ô-e-il, pi-ed, be-a-u*.

NOTE 16, *ibid.*

Sous des Let-
tres.

Tous les étrangers reprochent aux François d'écrire autrement qu'ils ne lisent. Cependant, qu'un Italien, qu'un Anglois, qu'un Espagnol, qu'un Allemand essaient d'écrire du François qu'ils ne font qu'entendre prononcer, ils l'écrivent chacun à leur manière. Il faut être de bonne foi : ce n'est ni leur faute, ni celle du François ; c'est celle des lettres tant vantées de notre alphabet, qui peignent les paroles, mais ne montrent pas les sons ; parlent aux yeux, mais ne disent rien aux oreilles. Cela est démontré par les différentes manières dont les nations d'Europe lisent & prononcent le latin, qu'elles écrivent de même. C'est merveille de voir comment elles sont embarrassées avec leur *divin alphabet*, pour écrire les mots Chinois. Ce qu'un François écrit *tchai*, par exemple, un Portugais l'écrit *chai*, un Polonois *czai*, un Allemand *eschai* & un Italien *ciai*. Que dans mille ans d'ici un Américain entreprenne de recueillir l'histoire de la Chine dans les écrits des Européens, il sera furieusement embarrassé avec toutes ces différences d'orthographe. S'il tombe sur des noms d'Empereurs, gare qu'il n'alonge encore plus leur liste, que nos savans n'alongent celle des Rois d'Egypte. S'il tombe, sur les livres de quelques savans où toutes ces orto-

graphes se trouvent horriblement mêlées, fût-il un second Œdipe, il dira sûrement bien des absurdités. Qui nous a dit que nous ne sommes pas dans le cas de cet Américain, par rapport à la haute antiquité? Mais le mal est sans remède : notre ignorance nous suit jusques sur les aîles du savoir. Pour ce qui est du chinois, il seroit aisé de convenir en Europe, d'une ortographe commune, pour le petit nombre de ses mots ; & de donner les variantes des différentes nations, pour prévenir les méprises. Le P. Valconfi, Polonois, qui a fait une bonne grammaire pour les Missionnaires, dit tout uniment ; *Gallicâ quidem linguâ, ut opinor, pronuntiari & scribi poteris hac lingua.* Si on vouloit suivre son avis, il seroit aisé de faire une liste de mots chinois selon l'ortographe françoise, qui serviroit de règle pour jamais. On verra dans la suite, qu'il faut être en Europe pour conseiller aux Chinois de se servir de notre alphabet : ce seroit parler des couleurs en aveugle. Je ne vois qu'une seule manière où ils pourroient faire usage de nos lettres ; je veux dire, pour indiquer dans leur dictionnaire les sons des caractères. Pour indiquer, par exemple, que le caractère de *Charité* se lit *Gin*, ils mettent les deux caractères *Jou* & *Lin* : le premier indique le commencement, le second la fin du mot *Gin* ; & grâce à l'habitude, cela ne fait point d'embarras pour eux : mais il est clair qu'en écrivant *Gin* avec nos lettres, ils se seroient mieux entendu.

NOTE 17, page 145.

A propos des cent millions d'hommes qui parlent la langue chinoise, disons ici quelque chose sur la population de la Chine. Population de la Chine. Soit que la doctrine des *King* contienne les Lettrés, soit que la chaîne des évènements, qui ont tour-à-tour précipité ou suspendu, diminué ou augmenté la population, les ait embarrassés, il est de fait qu'ils s'accordent à reconnoître le *Chang-ty* pour la cause des causes qui en troublent ou en accélèrent le cours. « Les évènements (dit le célèbre *Tc frou*), qui préparent l'augmentation ou la diminution » des hommes, sont si disparates & si liés, si lents & si efficaces, qu'il » n'y a ni politique ni prévoyance à leur opposer. Il faut être bien » étranger dans notre histoire, pour ne voir qu'un mécanisme de » causes naturelles, dans les conduites cachées du *Tien* sur les géné-

» rations des hommes, pour les étendre ou les resserrer d'une ma-
 » nière si conforme à ses vues sur tout l'Empire. Il faut être bien peu
 » Philosophe, pour ne pas voir que la guerre, la peste, la famine,
 » & les grandes révolutions, font crouler tout système, par l'impossi-
 » bilité démontrée d'en prévoir les causes, d'en suspendre les ravages;
 » & d'en calculer les effets, par rapport à la population présente &
 » future... Les expériences des Dynasties passées sont perdues pour
 » celle qui s'écoule: les moyens même qui ont réussi, deviennent des-
 » tructifs d'un siècle à l'autre ».

• Voilà comment on pense ici sur la vraie cause de la population. Si
 on nous demande quelle est la raison de la prodigieuse population
 de la Chine, nous dirons que les moyens apparens, qui semblent
 devoir y contribuer davantage, sont: 1°. la piété filiale de toute
 cette grande Nation, & les droits de parenté, qui font qu'un fils est
 la plus riche possession de son père, & la plus sûre; 2°. la honte atta-
 chée à mourir sans postérité; 3°. les mœurs générales, qui font du
 mariage des enfans la plus grande affaire des pères & des mères;
 4°. les honneurs que le gouvernement décerne aux veuves qui ne convoi-
 tent pas à de secondes noces; 5°. les adoptions fréquentes qui sou-
 lagent les familles, & en perpétuent les branches; 6°. le retour des
 biens à la souche, par l'exhérédation des filles; 7°. la solitude des
 femmes, qui les rend plus complaisantes pour leurs époux, épargne
 à leur grossesse bien des périls, & les occupe du soin de leurs enfans;
 8°. le mariage des soldats; 9°. l'immutabilité des impôts, qui toujours
 attachés aux terres, ne tombent jamais qu'indirectement sur le Mar-
 chand & l'Artisan; 10°. le petit nombre des Marins & des Voya-
 geurs; 11°. le grand nombre de ceux qui ne font chez eux que par
 intervalles; 12°. la profonde paix dont jouit l'Empire; 13°. la facilité
 des versemens d'une province dans l'autre, selon que l'abondance ou
 la disette y regne; 14°. la vie frugale & laborieuse même des Grands;
 15°. l'exemption du vain préjugé de mésalliance; 16°. la politique an-
 cienne d'attacher la noblesse aux emplois & aux talens, ce qui em-
 pêche qu'elle ne soit héréditaire; & distingue les hommes sans dis-
 tinguer les familles; 17°. la décence des mœurs publiques, & l'igno-
 rance des scandales de la galanterie..

• Je respecte beaucoup l'érudition & les calculs de M^{rs} Vossius,

Vallace, Montesquieu, &c.; mais je ne crois point à leurs résultats. Que favoient de tout le nord de l'Europe, de la plus grande partie de l'Asie, de l'Afrique & de toute l'Amérique, les Grecs, & les Romains leurs maîtres, pour qu'on puisse conclure, de leurs récits, un *à-peu-près* même de la somme totale des hommes en différens tems? Cet *à-peu-près* on le trouve pour la Chine. dans les annales de chaque Dynastie; & je le mettrois ici, si je ne craignois d'être trop long, avec la quantité de terres cultivées, qui y correspond. Comme on est fort curieux aujourd'hui en cette matière, je me hasarde à en donner un petit échantillon. Pour plus grande exactitude, je ne changerai rien à l'énoncé chinois; mais le Lecteur doit savoir que le mot *Ouan* signifie dix mille, qu'un *King* de terre contient cent *Mou*, & que le *Mou* est de deux cens quarante pas chinois de longueur, sur deux de large: le pas est, m'a-t-on dit, de trois pieds.

On comptoit:

En 1370 { 1065 *Ouan* 2799 familles. 6054 *Ouan* 5812 personnes;
890 *Ouan* 4625 *King*, 68 *Mous* cultivés.

En 1502 { 969 *Ouan* 1548 familles. 6111 *Ouan* 6375 personnes;
429 *Ouan* 2310 *King*, 72 *Mous* cultivés.

En 1542 { 997 *Ouan* 2320 familles. 6253 *Ouan* 195 personnes.
436 *Ouan* 912 *King*, 60 *Mous* cultivés.

Sur quoi il faut remarquer qu'on ne mettoit alors dans les énumérations, que les personnes qui étoient entre 15 & 60 ans; & que les Soldats, les Mandarins, les Lettrés, & les Princes n'y étoient pas compris. Il faut aussi supposer que les domaines de l'Empereur & des Princes, les jardins & terres nouvellement défrichés n'entroient point dans ces calculs.

NOTE 18, page 146.

La difficulté que les Etrangers ont à prononcer exactement la langue chinoise, me donne occasion de laver les Chinois du reproche qu'on leur a fait d'être peu honnêtes envers les Etrangers. J'ose dire que rien n'est plus opposé à leurs mœurs, à leur caractère, à

Honnêteté des
Chinois pour
les Etrangers.

leur morale & à leur politique. Les Navigateurs qui ont fait naufrage sur les côtes de Chine, pourroient apprendre à l'Europe combien elle est surpassée à cet egard en bienfaisance & en générosité. Pour les manieres & les procédés, il est de fait que les honnêtes gens d'ici en usent envers les Etrangers avec toute sorte de politesse, d'égards, d'attentions & de prévenances; les Princes du Sang même, & les Grands leur parlent avec un air d'affabilité & de bonté qui tient beaucoup de l'ancienne politesse François. Quelque rigoureux que soit le cérémonial, loin de se tenir offensés de voir les Etrangers y manquer, ils sont les premiers à les en dispenser. En France, un Etranger qui ecorche notre langue, déconcerte notre sérieux; & les plus graves parmi nous, ne tiennent pas à entendre du françois tudesque ou espagnolisé. L'homme même en place, est un enfant à cet egard; en Chine au contraire un enfant est un sage. Il entend un Etranger prononcer son chinois sur des tons qui présentent les sens les plus risibles & les plus ridicules, & il ne sourcille pas. On a vu l'Empereur régner encourager à parler les Européens nouveaux arrivés, qu'il avoit voulu voir; & corriger leurs phrases en les répétant adroitement. Sans cette indulgence naturelle aux Chinois, comment se hasarder à prêcher devant une grande assemblée, étant si difficile à un Européen de bien parler; & si aisé de dire le contraire de ce qu'il veut, faute de prononcer correctement? Aussi nos Missionnaires ne se lassent pas d'admirer sur cela le sang-froid & le bon sens des Chinois; & se hasardent assez-tôt à prêcher leurs Néophytes, parce qu'ils sont bien assurés que leurs méprises ne feront pas sourire un enfant.

NOTE 19, page 148.

Des mots nouveaux dans la langue chinoise.

Ceci doit s'entendre du Chinois proprement dit; car depuis que les Tartares sont les maîtres de la Chine, plusieurs mots tartares ont été *chinoisés*. Mais outre qu'ils n'entrent que dans les livres d'affaires, & ne sont d'usage que dans la conversation, ils n'ont guere cours qu'à *Pé-king* & aux environs. Plus anciennement la secte de *Foë* & les autres, ont porté dans la langue chinoise des mots indiens & thibétains. Les Lettrés s'en sont plaints; & grace à leur fermeté, le bon goût les a resserrés dans les livres de ces sectes. A propos de nou-

veaux mots, voici un fait qui mérite d'être sçu au-delà des mers. L'Empereur regnant travaille tous les jours à perfectionner la langue *tartare-mancheux* de ses aïeux. Il fait & fait faire de nouveaux mots en tout genre. Ces mots sont pour la plupart tirés du *Mancheux*, par analogie, par extension, par dérivation; & d'autres, en petit nombre, sont formés sur des mots chinois. Presque tous sont sonores, expressifs & bien faits. Qui oseroit dire qu'il n'en a pas été ainsi dans l'Antiquité? Dans ce cas il ne faut pas être surpris si quelques langues anciennes sont plus régulières que toutes celles qu'on parle aujourd'hui en Europe. Les gens de Lettres & les Grands examinent les nouvelles listes de mots qu'on doit présenter à l'Empereur pour être approuvés. Ceux que Sa Majesté admet, sont publiés dans les tribunaux; on s'en sert, on les imprime, l'usage s'en répand, & la langue tartare est enrichie. La langue françoise va toujours dégénéralant, à force d'acquérir des mots étrangers & de perdre les siens. Seroit-il impossible que des gens habiles fussent chargés de faire un choix dans nos anciens Auteurs, des mots qui pourroient enrichir le françois d'aujourd'hui? On a beau dire avec Horace, que l'usage décide en matière de langue, & que l'usage est un maître capricieux & bisarre qui ne suit aucune règle; la Cour qui accrédite les nouveaux mots, pourroit ressusciter les anciens, si elle le vouloit efficacement. Les Académies, les Journaux, les papiers publics en auroient bientôt consacré l'usage; & la mode le répandroit. La République des Lettres de Chine est mieux policée que la nôtre, grâce aux soins du Gouvernement; aussi ne faut-il point de glossaire pour entendre les déclarations, les édits, & les loix des Empereurs des tems les plus reculés.

NOTE 20, page 149.

Ces assertions, sur les nuances multipliées des expressions de la langue chinoise, demanderoient des preuves détaillées: mais le moyen de tout dire? Les détails où nous entrerons dans la suite sur les caractères, feront entrevoir ce qu'il n'est pas possible d'exposer ici avec une certaine étendue.

Des nuances dans les expressions de la langue chinoise.



NOTE 21, page 150.

Mariage des
mots.

Ces mariages de mots ne sont guere que pour le discours & la conversation. Dans les livres, un caractère seul, peint & montre ce qu'on ne peut faire entendre qu'en plusieurs mots. Cependant comme la clarté marche avant tout, la composition la plus relevée admet quelquefois des mariages de mots, pour resserrer ceux dont la signification est trop étendue, & les circonscrire dans un sens fixe & limité. Ainsi, par exemple, le mot *ngai*, ou plutôt *gai*, qui signifie *amour* en général, se modifie par des additions. *Je-gai*, c'est amour ardent; *ts'e-gai*, amour de tendresse d'un pere pour son fils; *king-gai*, amour mêlé de respect; *ki-gai*, amour aveugle & sans bornes, tel que celui d'une mere affolée de son fils. Je me suis donné la peine de compter combien ce mot *gai* acquéroit ainsi de significations modifiées, resserrées, amplifiées, &c.; & j'ai trouvé que le nombre en montoit à plus de cent. Combien d'autres mots qui en acquierent autant, ou même plus!

NOTE 22, *ibid.*Composition
des Mots.

Cette facilité à composer de nouveaux mots, a des avantages infinis. Les Européens en ont profité avec succès, tantôt pour suppléer aux mots qui leur manquoient pour prêcher l'Evangile; tantôt pour déterminer les anciens à un sens clair & précis, qui distingue l'enseignement de la foi, des idées vagues des Lettrés. Bacon, en comparant à cet egard la langue grecque avec la latine, en concluait en faveur des Grecs: *Græcos fuisse artibus..... magis idoneos.*

NOTE 23, page 152.

Langue fran-
çoise originai-
rement mono-
syllabique.

En y regardant de près on trouveroit peut-être que la langue françoise a été monosyllabique dans son origine. 1°. Ses mots les plus essentiels sont encore pour la plupart des monosyllabes: *ciel, air, eau, feu, vent, mer, Roi, Dieu, corps, œil, main, pied, cœur, doigt, fleur, bien, mal, vrai, faux, grand, nain, noir, blanc, pain, vin, &c...* 2°. Ceux qui sont terminés par un *e* muet, comme *ange, ame, âge, toile, lime, hache, femme, fille, homme, &c.*, ne peuvent pas plus être regardés comme polysyllabiques, que les mots Chinois, *pan, fan,*
ian,

tan, &c.; que M. Freret, d'après quelques Missionnaires, écrivoit *pane*, *fane*, *tane*, pour mieux rendre le son de la lettre *n*, sur laquelle on appuie dans la prononciation : nos Poètes même, qui consultent plus leur oreille que leurs yeux, ne les comptent que pour une syllabe à la fin de leurs vers. 3°. Plusieurs mots sont aujourd'hui polysyllabiques, qui étoient des monosyllabes dans l'antiquité : comme *val*, dont on a fait *vallée*; ceux qui savent le vieux françois, ou même le gascon, n'ont pas besoin qu'on leur dise que le nombre de ces mots alongés, est très grand. 4°. Les polysyllabiques les plus essentiels, & tirés du fond de la langue, ne sont devenus tels, que par des terminaisons ajoutées pour en faire des verbes, des adverbes, des adjectifs : ainsi, de *froid*, sont venus *froidir*, *froidure*, *froidement*; de *blanc*, *blanchir*, *blancheur*, *blanchement*, *blanchisserie*, *blanchissage*, &c...; cette remarque est si juste, qu'il ne faut qu'ouvrir un dictionnaire de rimes pour sentir que ces finales sont postiches, & s'adaptent à plusieurs mots; ce qui me feroit penser qu'elles ont pu être dans leur origine, comme les finales que les Chinois ajoutent en parlant, pour distinguer les substantifs & les adjectifs des verbes : ainsi en *Kouan hoa*, on dit, *Ge te'ou*, le Soleil; *Ya teou*, une Servante; *Tchou tse*, Maître; *Fang tse*, Maison, *Teou eul*, Chef d'ouvriers; *Niu eul*, une Fille; *Hao ti*, Beau; *Ta ti*, Grand. Les trois syllabes *Teou*, *Tse*, *Eul*, indiquent les substantifs, & la syllabe *Ti*, un adjectif. La seule différence que je vois entre ces finales postiches & les nôtres, c'est que nous les avons unies avec les mots qu'elles terminent, & que les Chinois ont été forcés de les séparer, par la nature de leurs caractères, & par le *Ouen tchang*, ou langage des livres, qui ne s'en fert presque point. 5°. Enfin, plusieurs de nos mots ne sont que deux monosyllabes réunis en un seul, comme *mort-né*, *mal-heur*, *bon-heur*, *bien-tôt*, &c...

NOTE 24, page 152.

Je ne fais pas assez en quoi consiste l'harmonie de nos vers, pour
oser en parler; mais sur les souvenirs qui me restent de ce que j'en
ai oui dire autrefois, il me semble qu'on a remarqué que nos vers
les plus chantans, sont peu tissus de mots polysyllabiques : j'ai cru
moi-même avoir remarqué dans ma jeunesse, que nos plus grands

Harmonie des vers.

Tome VIII.

D d

Poètes faisoient beaucoup d'éloges des mots les plus courts. Racine a dit :

Celui qui met un frein à la fureur des flots....

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte....

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?....

Si on y fait attention on trouvera peu de *sesquipedalia verba* dans nos plus beaux vers. Au moins puis-je assurer que les beaux vers du *Chinking* gagnent à être composés de monosyllabes. Comment se peut-il faire que les Chinois aient vu si clair sur ces bagatelles il y a plus de trois mille ans, & que bien des Européens n'aient pas senti qu'il falloit au moins se servir de nos mots monosyllabiques pour varier la cadence, & ne pas filer l'ennui dans des vers ronflans & boursofflés ?

NOTE 25, page 153.

Méprises sur
les Chinois.

Il est certain que la plupart des écrivains ont présenté la langue & la prononciation Chinoise dans un faux jour ; mais il ne l'est pas moins, que bien des lecteurs ont entendu les choses tout autrement qu'on ne les leur disoit. C'est pitié de voir comment le compilateur des *Voyages* a blazonné les Chinois, en citant & arrangeant à sa manière ce qu'il a trouvé çà & là, & plus grande pitié encore de voir comment le peuple des lecteurs a conçu ses narrés. Or, si l'on entend si mal ses contemporains, & dans sa langue naturelle, sur les pays étrangers, comment doit-on prendre la pensée des anciens sur des choses encore plus éloignées de nos idées & de nos mœurs ?

NOTE 26, page 155.

Cadence des
phrases.

Quoique les mots Chinois soient tous monosyllabiques, les phrases sont plus courtes, proportion gardée, que celles du françois & du latin. Cependant il faut y ménager des repos & des transitions. C'est un grand art ici d'arranger ses mots de manière que l'harmonie ne prenne rien sur la clarté : harmonie si nécessaire que sans elle on ne peut rien dire ni entendre, qu'avec le plus grand dégoût. La science des accens est un grand secours dans les livres ; mais en parlant, il faut se servir de certaines particules qu'on ajoute ou

qu'on retranche sans altérer le sens de la phrase. Je crois presque qu'il faudroit en chercher l'etymologie dans les transitions du chant, ou dans ces finales qu'on traîne pour sauver à l'oreille un vuide désagréable & brusqué. Dans la poésie on pousse la délicatesse encore plus loin. Il faut que tous les mots donnent des sons cadencés, pleins & harmonieux. Quand le sujet même le supporte, il faut viser à l'harmonie imitative. Le Chinois fournit des mots, permet des licences, & offre des facilités en ce genre dont nos langues d'Europe ne sont pas susceptibles. Un étranger ne sent guere cette sorte d'agrément; cependant il perce assez pour qu'on en remarque quelque chose. Celui des refrains dans les petites poésies, dans les chansons, est plus sensible. Il est très-ancien, & on en trouve plusieurs exemples dans le *Chi-king*. Que le lecteur étudie le goût de l'antiquité dans les chansons suivantes. « Le rat a la peau » de rat, & l'homme est sans probité. (*bis.*) Pourquoi lui laisser » la vie? Le rat a les dents de rat, & l'homme est sans tempérance. » (*bis.*) Pourquoi lui laisser la vie? Le rat a le corps d'un rat, » & l'homme est sans humanité. (*bis.*) Pourquoi ne pas l'exter- » miner? » — « Déjà les grillons rentrent dans nos demeures, l'an- » née va finir : ouvrons notre ame au plaisir avant que le so- » leil & la lune aient fini leur course; mais que la vertu n'ait » pas à rougir de nos amusemens, ne perdons pas de vue les de- » voirs qu'elle impose. Les vrais plaisirs sont innocens. Le sage » est toujours en garde contre la séduction de la volupté. Les gril- » lons rentrent dans nos demeures, l'année va finir : jouissons » des douceurs de la vie, le soleil & la lune sont presque au » bout de leur carrière; mais que la vertu n'ait point à rougir » de nos fêtes. Ne perdons pas de vue les miseres de la vie. » Les vrais plaisirs sont innocens, le sage se possède jusques dans » les bras de la volupté ». — « L'hirondelle vole d'une aîle légère. » J'ai accompagné mon amie aussi loin que j'ai pu. Il a fallu s'en » séparer. Je la cherche en vain des yeux dans le lointain le plus reculé, » elle ne paroît plus; coulez, coulez mes larmes. L'hirondelle » chante en volant. J'ai appelé mon amie à grands cris, j'ai » fait répéter son nom aux echos, & je n'ai pu m'en faire enten- » dre, elle étoit déjà loin de moi; coulez, coulez mes larmes: je

» succombe à ma douleur. O chere & tendre amie ; tes vertus fa-
 » soient les délices de mon ame ! Fidelle au vrai , tu aurois rougi
 » du moindre déguisement. Jamais ta belle ame n'a chancelé dans les voies
 » de l'innocence. La bienfaisance étoit ton penchant. La sagesse
 » guida toujours tous tes pas. O que tu m'exhortois tendrement à
 » rester fidelle à l'époux que la mort m'a enlevé » ! J'ai traduit ces
 chansons comme on copie une miniature avec du charbon. Ob-
 servons en passant, que le recueil du *Chi-king*, a été fait sur les
 poésies qui couroient dans les provinces, & que les Empereurs
 se faisoient apporter quand ils faisoient la visite de l'Empire, pour
 juger des mœurs publiques. Les politiques Chinois en disent bien
 long sur cette maniere d'en juger, qu'ils prétendent être très-sûre. Les
 Empereurs se faisoient aussi apporter les bagatelles de mode.

NOTE 27, page 155.

Le climat n'in-
 flue pas sur le
 caractère des
 Chinois.

« Chez les Peuples orientaux, dit un ancien, la formation de la
 » parole se fait presque toute entiere par le jeu de la langue &
 » des dents, au lieu que la prononciation des Peuples du midi,
 » est presque toute labiale, celle des habitans du nord est guttur-
 » rale, & celle des occidentaux part du fond de leur palais ».
 Sur l'exposé de ce fait, que l'auteur suppose constaté, par rapport
 aux nations barbares qui environnoient la Chine de son temps, il
 conclut que celles du midi & de l'orient ont plus de disposition à
 saisir l'harmonie de la prononciation chinoise. Le plaisant, c'est
 qu'il va jusqu'au soleil pour en trouver des raisons. Observons en
 passant que le système des climats de Charron, adopté par Montes-
 quieu, est démontré faux pour la Chine. L'industrie, par exemple,
 & l'activité caractérisent les Chinois des provinces méridionales.
 Leurs anciennes & nouvelles révoltes prouvent qu'ils sont aussi
 jaloux de leur liberté que les Spartiates qui n'étoient point au
 nord non plus. Dès le tems de *Fu* on a connu ici que le génie,
 les mœurs générales, les caractères & les goûts varioient à cer-
 tains egards d'une province à l'autre. Les détails où entre le *y-song-
 tchi* à ce sujet sont curieux & bien touchés, & la politique du gou-
 vernement a toujours eu egard à ces variations. La maniere de gou-
 verner, dit le *Ly-ki*, doit être différente selon les provinces. & les

différents, parce que les mœurs des peuples y sont différentes. Mais ces différences n'ont jamais eu lieu que par rapport à la nature des impôts, au plus ou moins de sévérité, au choix des gens à talent, &c. Le corps des loix a toujours été le même pour tout l'empire. Il seroit curieux de comparer le système politique de Chine, sur ce point avec ceux de l'Europe. Mais, comme dit Lieou-tchi : l'homme qui mesure le ciel & la terre, ne sait pas mesurer la capacité de son cerveau. La réflexion & la science ont beau s'étendre, l'univers ne peut y entrer.

N O T E 28, page 156.

Selon Bacon, il est remarquable que les langues anciennes sont pleines de déclinaisons, de conjugaisons, de cas, de tems, &c., & l'on n'en trouve point dans les langues modernes; d'où il conclut en faveur de l'antiquité, *ingenia priorum seculorum nostris fuisse merito acutiora & subtiliora*. Bacon s'est trompé & dans le principe & dans la conséquence.

Erreur de Bacon en parlant des langues.

N O T E 29, *ibid.*

L'Europe nomme les siècles d'Alexandre, d'Auguste, de Charlemagne, de Léon X, & de Louis XIV; comme les plus glorieux aux lettres; la Chine nomme les Dynasties des *Tcheou*, des *Han*, des *T'ang*, des *Song* & des *Ming*. Celle des *Tcheou* lui a donné les plus célèbres écrivains, & la brillante école de Confucius. Les *Han* ont recueilli & commenté tout ce qui avoit échappé à la persécution des *T'ing-chi-hoang*. La Dynastie des *T'ang* a ouvert la carrière des beaux arts, & porté la poésie au plus haut degré où elle puisse parvenir. Celle des *Song* a répandu sur tout un goût de système qui a substitué la physique spéculative à celle des faits & des observations, obscurci l'histoire, maniéré l'éloquence, fardé le style, &c.; mais qui a appris à approfondir les choses, à les analyser, à les apprécier, à voir les conséquences dans leurs principes, & à demander plus de raisons que de raisonnemens. Les *Ming* plus sages ont pris les anciens pour modèles, & les ont presque égalés; ont profité des fautes des *Song* pour les éviter, & de leur méthode pour la perfectionner. L'érudition la plus exquise, la critique, le bon goût & la pureté du style, caractérisent la plupart

État des Lettres en Chine, sous les diverses Dynasties.

des grands ouvrages qu'ils ont laissés. Les *Tsin'g*, qui sont aujourd'hui sur le trône, ont eu la politique de faire faire de magnifiques éditions des ouvrages les plus estimés, & la modestie d'y insérer à propos des additions & des corrections sans toucher au texte original. En général même, il suffit ici que le plan d'un ouvrage soit bien entendu, pour lui assurer l'immortalité : chaque génération se fait gloire d'en perfectionner l'exécution. On ne compte pas les années pour ces sortes d'entreprises littéraires, & tous les savans s'empressent d'y contribuer. Aussi je ne crains point de dire que nous n'avons en Europe aucun ouvrage d'erudition, de science & de critique aussi complet en son genre, & où il regne tant de modestie & d'impartialité, que dans la plupart de ceux qui ont paru sous cette Dynastie. La vraie raison de cela, c'est qu'il est également honteux & funeste de se tromper, lorsqu'on travaille par ordre de l'Empereur. Comme tous ceux qui travaillent ainsi, sont caution les uns pour les autres ; qu'ils sont les premiers Lettrés de l'Empire pour l'ordinaire, en assez grand nombre pour faire des recherches, & à portée de les faire, puisqu'on ne les gêne pas pour le tems, & que toutes les bibliothèques de la cour leur sont ouvertes, il leur est aisé de ne laisser rien passer que la balance de la critique à la main.

NOTE 30, page 157.

De la ponctuation chez les Chinois.

Les anciens Grecs & Romains ne connoissoient pas les points & les virgules. Il me semble que ce fut Néron qui donna cours à cette manière si naturelle d'aider l'attention du lecteur. Les anciens Chinois, à en juger par les monumens les plus authentiques, n'ont pas connu non plus la ponctuation. Les modernes par respect pour eux, n'osent s'en servir dans les ouvrages de haut style, ni dans tout ce qui doit être présenté à l'Empereur. Quelque difficiles que soient les *King*, on ne les imprime avec des points, que quand ils sont accompagnés d'un commentaire, ou destinés pour les ecclésiastiques. Les Chinois se peignent en tout.



NOTE 31, page 157.

Toutes les Dynasties ont fait publier des commentaires sur les *King*. Ceux des *Song* sont très-savans, mais ils ont été surpassés par ceux de la Dynastie régnante. Voici une courte notice du plan sur lequel ils sont faits. Au commencement de chaque *King*, on trouve une suite bien faite de textes originaux des anciens; 1°. sur son authenticité, sur la manière dont il a été conservé, publié, &c.; 2°. sur l'autorité qu'il a toujours eue dans l'Empire, sur l'excellence de la doctrine qu'il contient; 3°. sur la manière d'en saisir le vrai sens & d'en prendre l'esprit. Après viennent la liste chronologique de tous les auteurs qu'on cite dans le cours du commentaire, & les planches, cartes, figures, & monumens anciens auxquels il renvoie. Chaque chapitre commence par un exposé critique de ce qui y est contenu. On trouve ensuite le texte avec les variantes & les notes grammaticales. La glose l'explique, & le paraphrase d'une façon claire & nette; puis les notes éclaircissent tout ce qui a trait à la géographie, aux loix, aux mœurs, à l'histoire, à la religion, aux rites, à la physique, à la botanique, &c. La manière de traiter chaque point est simple & naïve. Dans ce qui ne fait aucune difficulté, les commentateurs disent la chose; dans ce qui est douteux, ils allèguent les textes originaux des savans, les comparent, les discutent, & ne proposent leur sentiment qu'en alléguant leurs raisons, & en invitant le lecteur à les juger; dans ce qu'on ne peut expliquer, ils en avertissent bonnement. Qu'on nous permette d'observer que si les plus habiles Chinois sont embarrassés pour expliquer leurs *King*, sur lesquels ils ont tant de mémoires & où tout est si près de leurs idées, il peut y avoir bien du mécompte dans la manière dont les savans d'Europe expliquent les anciens livres des nations étrangères. Je n'en excepte pas même les Livres Saints, pour tout ce qui est hors de la sphère du dogme & de la morale. Qu'il nous soit permis même d'ajouter que les Chinois, soit à raison de leurs mœurs (*) dont le fond n'a jamais changé, soit à cause de leurs richesses en traditions & en monumens anciens, pourroient nous donner bien des

(*) Nous aurons occasion de faire voir dans la suite de ces Mémoires, combien la connoissance des mœurs chinoises est utile pour l'intelligence des Livres Saints.

lumières sur l'Ecriture Sainte , & faire evanouir bien de fausses difficultés. Voici des exemples pour faire entendre ma pensée. On rêve en Europe , on cherche des tournures , pour expliquer comment Putiphar , Eunuque de Pharaon , avoit cependant une femme. Rien de plus facile à expliquer selon les mœurs Chinoises. 1°. Il y a des Eunuques qui ont été mariés , ont eu des enfans , & que la misère a réduits à se mutiler & à se vendre ; d'autres ont eu recours à ce singulier expédient , pour échapper à la rigueur des loix. J'en connois au Palais , de ces deux especes. 2°. Quelques Eunuques riches achètent une femme pour avoir soin de leur ménage , & les soigner dans leur vieillesse. Sous la Dynastie passée , les Eunuques qui étoient dans les grands emplois , avoient poussé l'insolence jusqu'à se faire des ferrails. Comment David vit-il *Betsabée* dans le bain ? Pourquoi *Urie* s'obstinait-il à ne pas vouloir aller chez lui ? Tout cela est encore aisé à expliquer ici. Les maisons des particuliers ne sont pas élevées. L'Empereur a des galeries élevées dans son palais , des montagnes dans ses jardins d'où il voit toute la ville. Un Tartare n'oseroit aller chez lui dans la position où se trouvoit *Urie*. Rien de plus ordinaire que de voir l'Empereur envoyer des plats de sa table à ses grands , les officiers , &c. *Vasthi* ne voulut pas paroître devant les seigneurs Persans : une Impératrice de Chine ne le voudroit pas non plus. On voit dans l'histoire , qu'une des Reines aimait mieux se laisser noyer dans une inondation , que de s'exposer à être vue en se sauvant. Ces dernières années , l'épouse du frère de l'Empereur , faillit à être brûlée avec son palais , parce que , quoiqu'environnée de flammes , elle attendoit qu'on lui apportât sa chaise pour s'y enfermer. Tout ce qui regarde *Esther* (*) est parfaitement dans les mœurs Chinoises ; & à l'occasion de *Mardochée* , nous remarquerons que le *Ne kong* (premier ministre) ayant été choqué de ce que quelqu'un , qu'il prit fausement pour un Européen , avoit embarrassé le chemin de sa chaise , suscita une persécution à la religion , pour se venger ; & auroit poussé les choses aussi loin qu'Aman , si l'Empereur étoit entré dans ses vues , & si sa mort

(*) Nous avons entre les mains un Commentaire très-curieux , sur le livre d'*Esther* , qu'on explique par les mœurs

& usages de Chine ; nous pourrions le publier quelque jour , au moins en partie.

tragique

tragique n'avoit pas coupé court à tout. Les Chinois se couchent tout nuds, & se roulent dans leurs draps & dans leurs couvertures dont ils se font une espece d'etui. Voilà de quoi expliquer comment le jeune homme dont il est parlé dans la Passion, *rejetâ findone nudus profugit*. Rien de plus facile à expliquer aussi que la maniere de compter les trois jours que J. C. fut dans le tombeau. On s'exprime ici tous les jours comme les Evangélistes. Si vous demandez à un Chinois quel âge a un enfant qui est né le dernier jour de l'an, il vous dira qu'il a trois ans, lorsqu'il n'a réellement qu'un an & quelques jours. Je vais plus loin, & je dis qu'on explique en Chine sans embarras plusieurs faits consignés dans les Annales de l'Eglise, qui sont difficiles à cause de nos mœurs d'aujourd'hui. On a voulu opposer les réflexions & la critique aux narrés des historiens Ecclésiastiques. Ce qui s'est passé & se passe tous les jours en Chine, prouve qu'il ne faut pas argumenter contre les faits, mais les vérifier. Malgré la douceur des loix & la décence des mœurs publiques, plusieurs Mandarins des provinces ont traité quelques Néophytes avec une cruauté plus qu'Iroquoise. Un d'eux, il y a peu d'années, fit donner la bastonnade sur la plante des pieds à une jeune vierge, ce qui est horrible & incroyable ici. Comment expliquer, en raisonnant, les caresses qu'on faisoit à la Cour aux Européens, la liberté qu'on leur laissoit de prêcher la religion, la pompe avec laquelle ils célébroient leurs fêtes dans leurs eglises, & les edits terribles qu'on envoyoit dans quelques provinces ? Nous ne voulons offenser personne ; mais nous osons le dire à la face du ciel & de la terre : telle difficulté sur l'Ecriture Sainte, qui etonne & embarrasse à Paris, feroit pitié à Pé-king. *Je ne crains ni ceux qui ont de bons yeux, ni les borgnes, ni les aveugles* (disoit un grand Ministre du tems des Song) *je ne crains pas même les vues courtes ; mais je suis à-bout vis-à-vis de ceux qui ont la vertue.*

NOTE 32, page 159.

La ville de Pé-king est un spectacle bien nouveau pour un Européen. S'il fait réfléchir & voir en philosophe cette grande ville, la plus belle de l'Asie Orientale, & la plus peuplée de l'univers ; à ne se lasse pas d'admirer, que près de trois millions d'hommes

De la ville de Pé-king.

Tome VIII.

E e

rassemblés dans sa vaste enceinte, y soient régentés par la police, comme des ecoliers par leurs maîtres, & osent encore moins s'y emanciper. Des rues plus larges que celle qui est vis-à-vis le Luxembourg à Paris, sont remplies d'allans & de venans. Les uns sont à pied, les autres en charrette, ceux-ci à cheval, ceux-là dans des chaises à porteur; il y en a qui portent des fardeaux, d'autres crient les denrées qu'ils vendent; la foule est prodigieuse, & la tranquillité regne par-tout. Ce n'est pas aux piétons à être sur leurs gardes, c'est à ceux qui sont à cheval ou en chaise à prendre garde de les eclablouffer; un Grand craindroit de heurter un vendeur d'allumettes. Au moindre cri, les soldats du corps-de-garde voisin accourent d'abord, & terminent tous les différends avec quelques menaces, ou avec des coups de fouet quand on n'obéit pas sur le champ. La nuit venue, les barrières des petites rues se ferment, chacun est retiré chez soi; on n'entend que le bruit des soldats qui battent les veilles; on ne rencontre que le guet qui fait sa ronde pour veiller à la sûreté publique. Il y donne tant de soins, qu'on ne parle ni de vols ni d'assassinats. Au moindre signal d'incendie, les pompes, les soldats, les ouvriers, les Mandarins, les Grands & les Princes même arrivent de tous côtés. On arrose les rues plusieurs fois le jour pour abattre la poussière. En été, il y a de petites hutes d'espace en espace, où l'on donne au peuple de l'eau à la glace; il trouve par-tout des rafraîchissemens, des fruits, du thé, des maisons où l'on donne à manger. Chaque denrée a ses jours & ses endroits pour être exposée en vente. Les passans rencontrent par-tout de quoi s'amuser, soit à écouter lire des histoires, soit à entendre de petites comédies, soit à voir des faiseurs de tours & des curiosités. Dans les tems de calamité, l'Empereur fait distribuer des habits & du riz aux pauvres; dans les tems de réjouissance, on permet au peuple toutes sortes d'amusemens. En tout tems, malgré l'abord continuel des gens de toutes les provinces de l'Empire, des Tartares d'au-delà de la grande muraille, des nations nouvellement subjuguées, des peuples tributaires, &c., la paix & la tranquillité regnent par-tout. La police fait tout ce qui se passe jusques dans l'intérieur du palais des Princes; elle est informée de tous ceux qui arrivent ou qui s'en vont; elle a des catalogues exacts de toutes les personnes

de chaque maison ; elle pourvoit à l'abondance de toutes les denrées ; elle fait faire à tems toutes les réparations que demandent la commodité, la sûreté & la propreté. Princes & Mandarins, Citoyens & Etrangers, Soldats & Courtisans, Bonzes & Lamas, tout est soumis à son sceptre ; & sans arrêts, sans coup de rigueur, sans paroître presque y toucher, elle tient tout le monde dans l'ordre & le devoir. Je ne dis rien de la grandeur de cette capitale, de la longueur de ses fauxbourgs, de la beauté de ses murs, de la largeur de ses remparts ; de la variété des edifices publics, de l'alignement des rues, de la multitude des Palais, &c. ; il faut les voir pour en comprendre l'effet. L'architecture travaille ici sur d'autres plans que la nôtre, la magnificence suit d'autres idées, le goût a d'autres principes ; malgré cela les préjugés d'Europe ne tiennent pas contre les nouveautés qu'on voit : le palais de l'Empereur annonce eloquemment sa grandeur & sa puissance à quiconque a des yeux.

NOTE 33, page 159.

Les particules numériques dans la langue Chinoise sont en assez grand nombre. Leur principale destination est d'indiquer le genre ou même l'espece de la chose dont on parle ; ainsi *Tchi* m'indique tout ce qui est de figure longue, un *pinceau*, une *chandelle*, &c. *Yuen*, les *Mandarins*, les *gens en place*. *Pa*, tout ce qui a un manche, comme *couteau*, &c. Je ne crois pas qu'aucune autre langue ait des particules dans ce goût. Le besoin les a fait inventer aux Chinois pour la clarté du *Kouan-hoa*, à laquelle elles contribuent beaucoup. On les appelle numériques, parce qu'il faut les mettre, dès qu'on parle au pluriel sur-tout, ou qu'on articule le nombre.

Des particules numériques dans la langue chinoise.

NOTE 34, page 160.

Plusieurs Ecrivains s'accordent à dire que le peuple en Chine ne fait pas lire ; ce qui est vrai. Puis ils avancent gravement que les Chinois ne réussissent souvent à se faire entendre, qu'en traçant les caractères des mots qu'ils ne peuvent faire comprendre ; en cela ils se contredisent. Il faut dire tout uniment que les Chinois parlent, conversent, traitent d'affaires, comme tous les autres peuples ; mais que

Des Chinois qui se font entendre en figurant par des gestes les caractères des mots.

quelques ignorans voulant jouer les Lettrés , se servent de termes tirés du *Ouen* , & en esquissent les premiers traits pour se faire entendre de ceux qui ont la patience de les écouter. Il faut avouer aussi que quelques provinciaux ont la prononciation si extraordinaire , qu'on seroit tenté de leur dire , comme un plaissant à un begue : *crivez, Monsieur, je ne vous entends pas.* L'Empereur *Yong-tching* , qui etendoit ses attentions à tout , voulut que les maîtres des colleges impériaux qui sont aux quatre portes du Palais , fussent tirés de toutes les provinces , pour accoutumer les fils des Grands de la Cour à toutes les prononciations.

NOTE 35 , page 160.

Des loix en
Chine.

On a donné l'histoire des loix de Chine (en 74 volumes) , en remontant de dynastie en dynastie , jusqu'à *Yao & Chun*. Comme elles ont été faites pour un empire immense dont les peuples ont toujours conservé le même génie & les mêmes mœurs , elles ont entre elles , malgré leur différence , une analogie sensible qui les ramene vers une même fin , & ouvre le plus vaste champ aux réflexions. Que de secours d'ailleurs dans ce que l'histoire en raconte d'âge en âge , dans les discussions des plus beaux génies de chaque siècle , dans les inconvéniens & les abus que le tems a découverts , dans les restrictions , les modifications , les adoucissémens auxquels il a fallu avoir recours , dans les additions même , les changemens & les abrogations qui caractérisent chaque dynastie & son gouvernement ! Enfin , les loix de Chine embrassant toutes les parties de l'administration , elles ouvrent au génie une carrière où il ne trouve de limites que celles qu'il veut se tracer.

Qu'on en juge par cette légère notice du code de la dynastie régnante. Ce grand ouvrage , qui s'appelle en Chinois *Tai-tsing-hoeitien* , est divisé en 250 livres , & comprend toutes les loix religieuses , civiles , politiques , militaires , criminelles , burfales , &c. , de tout l'Empire. Le premier livre traite de ce qui regarde le tribunal du *Tsong-gin-fou* , ou de la Maison de l'Empereur , & marque en détail ce qui doit s'observer par rapport à la police , aux revenus , aux dépenses , aux cérémonies , & tout ce qui concerne la Famille Impériale , les Princes du sang , les Esclaves , les Eunuques , les Officiers de l'in-

térieur du Palais. Le deuxième livre traite du *Nei-ko*, ou du tribunal des Ministres d'état & des Chambres qui en dépendent pour l'expédition des affaires du dedans & du dehors. Les 21 livres suivans regardent le *Ly-pou*, ou tribunal des Mandarins, soit le grand qui est à *Pé-king*, soit les autres qui sont dans les capitales des Provinces. Après avoir détaillé les règles qu'on doit suivre dans le choix de ceux qu'on peut proposer pour les emplois, les loix fixent les divers degrés du mandarinat & les grades de chaque degré, leurs revenus, leurs honneurs, leurs droits, leurs préséances respectives ; & courent cours à tous les conflits d'autorité & à toutes disputes pour le rang. Elles touchent ensuite le partage des emplois entre les Chinois, les Tartares & les Mongouls, & fixent la manière dont les uns doivent succéder aux autres, ou les remplacer, selon l'exigence des cas. Après vient tout ce qui regarde 1°. la promotion des Mandarins d'un emploi à l'autre, les informations qui doivent la précéder, les précautions qu'il faut prendre & les cautions qu'on exige. 2°. Les succès & les soins qui peuvent procurer d'être promu ; les négligences & les fautes qui les balancent, ou les effacent ; les malversations qui méritent des abaiffemens, le retranchement des revenus, ou la cassation. 3°. Tout ce qui regarde les absences, les congés, les maladies, les suppléances, les voyages en Cour. 4°. La confession des fautes, les accusations, ceux qui peuvent ou doivent les faire, & le tems qu'on reste dans chaque emploi. 5°. Les raisons de se retirer, comme maladie, vieillesse, &c. celles d'interrompre ses fonctions, comme deuil, funérailles, &c. 6°. Les titres qu'on accorde aux peres & meres, aïeuls, bis-aïeuls des Mandarins selon leur rang ; ceux que le gouvernement leur décerne après leur mort à eux mêmes ; & l'argent qu'il donne pour la pompe de leurs funérailles, &c. Sur quoi il faut remarquer que la noblesse & les titres remontent, mais ne descendent pas, à moins qu'un mérite & des services extraordinaires n'exigent des exceptions.

Depuis le vingt-troisième livre jusqu'au cinquante-septième, tout regarde le *Hou-pou*, ou tribunal des Finances. On y voit en détail 1°. ce qui concerne les impôts en bled ou en argent, qu'on leve sur les terres ; les différentes proportions de ces impôts selon

la fertilité de la terre ; les adouciffemens pour les terrains nouvellement défrichés ; les exemptions des terres des Tartares ; & ce qu'on peut exiger pour les pâturages, les bois, &c. 2°. Les soins qu'il faut donner à l'agriculture pour l'encourager, la faciliter, la diriger, la maintenir, l'étendre, &c. 3°. Les énumérations des familles & des personnes de chaque district, & les résultats généraux pour chaque province. 4°. La manière de percevoir les impôts, & d'avertir la Cour de ce qu'on a ramassé ; les cas où il faut les diminuer, les suspendre, en faire grace, donner même des secours au peuple. 5°. Ce qui doit être employé dans la province, des bleds & de l'argent provenant des impôts ; ce qu'on doit faire du surplus ; les comptes de recette & de dépenses ; la manière de garder l'argent du trésor & de l'en tirer ; ce qui concerne les greniers publics de la Capitale & des Provinces, leur police & leur administration. 6°. Ce qui regarde la fonte de la monnaie & l'argent. 7°. Le sel, les douanes, les entrées. 8°. Ce que chaque Province doit envoyer pour la maison de l'Empereur en denrées, fruits, étoffes, ouvrages, &c. On conduit ici tous les ans, des provinces du Midi, des arbres de *Ly-tchi*, plantés dans des caisses, & l'Empereur a le plaisir de cueillir lui-même cet excellent fruit. 9°. Les revenus attachés à chaque emploi de l'Empire, la manière de les payer, les récompenses qu'y ajoute l'Empereur, &c. ; tout ce qui regarde la manière de tenir les comptes & d'en rendre raison ; ce qu'il faut faire enfin dans les cas de malversation, de vol, d'inexactitude, &c.

Depuis le cinquante-septième livre jusqu'au cent-onzième il n'est question que du *Ly-pou*, ou tribunal des Rites. On y décrit en détail tout ce qui regarde 1°. le cérémonial en général, l'étiquette, les usages pour tout ce qui a trait à l'Empereur, l'Impératrice, les Princes, leurs enfans, &c. ; & tout ce qui est à leur usage, comme meubles, habits, chars, chaises, &c., soit dans l'intérieur du Palais, soit lorsqu'ils paroissent en public. 2°. Les honneurs dont jouissent les Princes, les Grands, les Mandarins ; les divers ornemens de leurs habits, de ceux de leurs épouses ; le nombre des personnes qu'ils ont à leur suite, &c. 3°. Ce qui s'observe dans les cérémonies annuelles & particulières du Palais, les fêtes extraordinaires,

les mariages, &c. ; la maniere de recevoir les edits ; déclarations, ordonnances, ordres de l'Empereur ; de les publier, afficher, &c. ; de présenter des mémoires, requêtes, remerciemens, accusations, &c. ; d'aller au-devant des Envoyés de sa Majesté, de ses présens, & d'en remercier, &c. 4°. Les Sceaux, Patentes, &c. 5°. Ce qui s'observe quand les Lettrés sont admis aux grades, dans les repas des villes, à la réception des nouveaux Mandarins, de ceux qui passent, &c. 6°. La maniere de fournir à la subsistance des vieillards, de secourir les veuves & les orphelins, de pourvoir à la sépulture des pauvres. 7°. Le cérémonial des Princes, des Ministres, des grands Officiers de la Couronne, des députés des Tribunaux ; des Mandarins, des nouveaux *Han-lin* lorsqu'ils sont admis en présence de l'Empereur, & leurs epouses devant l'Impératrice ; & ce qu'ils se doivent respectivement les uns aux autres. 8°. La police, l'administration, les examens, &c., des différens colleges & ecoles de l'Empire. 9°. Tout ce qui a trait aux cérémonies religieuses de l'Empire, les sacrifices au *Chang-ty*, les prieres pour les biens de la terre, la cérémonie du labourage, les vœux pour la pluie, les actions de grâces pour la moisson, &c. 10°. Les cérémonies dans la salle des Empereurs de toutes les dynasties, dans celle de Confucius, & aux sépultures de la famille régnante. 11°. Le Rite du deuil & de la sépulture pour l'Empereur, l'Impératrice, les Princes, les Grands, & toutes les personnes qui doivent y prendre part. 12°. La musique des cérémonies religieuses, des fêtes de la Cour, des réjouissances du Palais, &c. 13°. La réception & les audiences accordées aux Ambassadeurs des Princes étrangers, qui viennent rendre hommage ou porter les tributs ; le festin qu'on leur donne à la Cour, & ce qu'elle leur assigne pour les frais de leur voyage, &c. Observons en passant que la famille régnante, comme Tartare, a des cérémonies religieuses particulieres, qui sont etrangeres à celles de l'Empire, & que dans celles de l'Empire il n'y a rien pour For.

Depuis le cent onzieme livre jusqu'au cent quarante-neuvieme ; on voit tout ce qui regarde le *Ping-pou*, ou tribunal de la guerre ; c'est-à-dire, 1°. les différens grades militaires, le degré de puissance de chaque officier, la police, les loix des huit bannieres Tartares, & leurs promotions, &c. 2°. Les regles de la garde de jour & de nuit

pour le Palais intérieur & extérieur, les hôtels de ville, les tribunaux, &c., les forts, citadelles, gorges, passages, murs & portes de ville. 3°. Les tribunaux subalternes de la guerre, les habits militaires, les exercices à pied & à cheval, &c.; les examens militaires des officiers, des soldats, des candidats, &c.; les casernes Tartares, &c. 4°. La police des milices & troupes répandues dans l'Empire, ou fixées dans les forteresses, dans les gorges des montagnes, sur les côtes, &c. 5°. Les réglemens & ordonnances pour maintenir les gens de guerre dans le devoir en tems de paix, remplacer les morts, faire suppléer pour les malades, & elever ceux dont la probité garantit le courage, & décore les talens. 6°. Ce qui regarde la police, les etapes, les voitures des troupes lorsqu'elles sont en marche pour aller d'un lieu à un autre; & des détails particuliers à la cavalerie & à l'infanterie. 7°. La construction & l'entretien des barques & vaisseaux pour la guerre; les exercices, les manœuvres, &c., pour l'attaque & la défense. 8°. Le code militaire, ou les loix en tems de guerre; & tout ce qui a trait aux armées, campemens, batailles, &c.

Depuis le cent quarante-neuvieme livre jusqu'au cent quatre-vingt-dix-septieme, sont contenues les loix criminelles & pénales, & tout ce qui regarde le *Hing-pou*. On y détaille 1°. les différentes especes de châtimens & de supplices; les circonstances où on peut les adoucir, ou permettre aux coupables de s'en rédimer avec de l'argent; les principaux crimes qui arment la justice d'un glaive, & les circonstances qui les augmentent, les diminuent, les étendent aux parens, les resserrent dans les seuls complices. 2°. Tout ce qui a rapport à la révolte, à la sédition, à la défobéissance, aux émeutes, & aux outrages faits à l'autorité de l'Empereur ou de ses Officiers. 3°. Les droits des peres sur leurs enfans, des maîtres sur leurs esclaves; ce que se doivent réciproquement les parens & les epoux, les inférieurs & les supérieurs, &c.; les partages des biens, successions, héritages, & la police générale des familles. 4°. Les différentes fautes des Mandarins de robe & d'épée dans l'administration des affaires, dans l'exercice de leurs emplois, & dans l'usage de leur autorité. 5°. Ce qui a trait à la culture, & au défrichement des terres, aux ventes & aux achats des biens meubles & immeubles.

bles. 6°. Les empêchemens qui rendent les mariages illégitimes, les conditions requises pour qu'ils soient valides; les fiançailles & epouailles, les divorces, les cas où il est permis de prendre une concubine, & les prééminences & droits de l'épouse légitime. 7°. Les malversations dans la régie des greniers, dans la perception des impôts & des douanes, dans les foires & marchés, dans les poids & mesures, dans les contrefaçons & monopoles. 8°. Tout ce qui est contre la religion & le cérémonial ecclésiastique de l'Empire, &c. 9°. Les défordres des casernes, & les différentes fautes des gens de guerre. 10°. Les vols, larcins, brigandages, friponneries, filouteries. 11°. On traite des meurtres, batailles, assassinats, empoisonnemens, injures, libelles, fatyres, &c. 12°. Des fausses accusations, calomnies, faux témoignages; des receleurs, & des faussaires. 13°. Des viols, incestes, adulteres, enlevemens, &c. 14°. Des divinations, sortilèges, magies, superstitions, assemblées d'idolâtres, &c.; de tout ce qui trouble le bon ordre, la subordination, & la tranquillité publique. 15°. De la manière d'accuser les coupables & de les saisir, de la rigueur & de la police des prisons, des formalités dans les procédures & des exécutions criminelles.

Depuis le cent quatre-vingt-dix-septième livre jusqu'au deux cent trente-quatrième, on a pour objet tout ce qui concerne le *Kong-pou*, ou tribunal des ouvrages; c'est-à-dire, 1°. les palais, jardins, maisons de plaisance, sépultures de l'Empereur, les palais des Princes, les murs des villes, les greniers publics, les tribunaux, les maisons que le gouvernement donne aux différens Mandarins, &c. 2°. Tout ce qui regarde la bâtisse, comme les carrieres, les briqueteries, les fours à chaux, les forges, les forêts où l'on prend les bois, & leur transport. 3°. Les manufactures impériales des étoffes, de la fayence, &c.; & tout ce qui concerne leur police & administration. 4°. Les rivières, canaux, digues, écluses, réservoirs, ponts, barques de transport, voitures, &c. 5°. Les mines de charbon de terre, les coupes de bois de chauffage, &c.; en général toutes les provisions pour l'Empereur, sa maison, les Officiers & les Mandarins à qui la Cour en donne. 6°. Les ateliers où l'on travaille pour l'Empereur, & les magasins où l'on met tout ce qui est fait pour lui. 7°. Ce qui concerne les dessèchemens des marais, l'entretien des levées, des digues,

& des autres ouvrages pour faciliter l'arrosage des riz, & la culture des terres. 8°. Toutes les dépenses & les provisions ordinaires & extraordinaires pour les autres tribunaux; les armes & les munitions que demande le *Ping-pou* en tems de guerre. 9°. Tous les ouvrages publics en général, ou pour le public, &c.

Le reste du *Hoei-tien* regarde la police, l'administration, les droits, les devoirs, &c. des petits tribunaux de *Pé-king*, qui ressortissent des six Grands, comme celui des Mathématiques, de la Musique, des Traductions, des Lettrés, des Médecins, &c. De tous les livres de Chine qu'on pourroit traduire, nous croyons que le *Hoei-tien* seroit celui qui seroit plus de plaisir au-delà des mers, & qui pourroit donner le plus de vues utiles. Mais qui peut l'entreprendre ?

N O T E 36, page 161.

Difficultés d'écrire le Kouan-hoa. Il est très-difficile dans toutes les langues d'écrire comme on parle; mais en chinois cela est impossible. Bon gré malgré, il faut resserrer le *Kouan-hoa* dès qu'on l'écrit, changer beaucoup de mots, & donner à ses phrases un autre tour; sans cela la lecture n'en est pas soutenable. Les caractères ne peuvent se plier à son air négligé, à son aisance, & à cette abondance d'expressions qui réveille ou supplée l'attention de ceux à qui on parle. Voici qui est encore plus singulier: il y a tel Lettré du premier ordre qui sueroit sang & eau, & ne viendrait pas à bout d'écrire passablement un dialogue en *Kouan-hoa*; il ne sauroit pas même les caractères dont il faudroit se servir.

N O T E 37, page 163.

Des Dictionnaires chinois. Un dictionnaire chinois même est difficile à entendre en Europe; mais sût-on assez de chinois pour le comprendre, on n'y trouvera jamais de quoi suppléer au défaut de connoissances & d'usages qui prive les étrangers des facilités que nous procurent nos dictionnaires. Il suffit d'avoir réfléchi sur la nature des langues & des connoissances humaines, pour sentir la vérité de cette assertion. D'ailleurs, juger du degré de confiance qu'on peut donner à un dictionnaire, est une sorte de science assez difficile pour des étrangers. Les trois dictionnaires qui ont le plus de réputation en Chine, sont le *Kan'g-hi-tse-tien*, le *Pin'g-tse-tien*, le

Tching-ise-ton'g. Le dernier est fort hasardé dans ses etymologies, & assez vague dans ce qu'il décide ; le second est très-estimé, mais il est court, & laisse bien des choses à désirer ; le premier est savant, assez complet : mais les critiques ne sont pas contents de toutes ses décisions. Le *Choue-ouen* de *Hiu-tchi*, est le seul classique pour le *Kou-ouen*, quoiqu'il ne soit pas toujours exact, & que l'Auteur n'ait vu plusieurs caractères qu'à la lueur du crépuscule de l'érudition historique de son tems. Le grand dictionnaire de Chine par excellence, est un dictionnaire, en plus de deux cens volumes, dans le goût de celui de Robert Etienne ; mais outre qu'il est aujourd'hui très-difficile à trouver, il faut bien savoir le chinois pour s'en servir.

NOTE 38, page 163.

Point de spectacle sans illusion ; si on représente *Esther*, il faut que j'oublie le siècle & le royaume où je vis, pour me transporter à Suze, au tems des Perses ; que je prenne tel Comédien pour Assuerus, telle Actrice pour Esther, & le théâtre pour le Palais ; que je m' imagine que ce grand Prince parle tout seul en beaux vers françois, & que moi je suis admis à l'entendre secrètement avec sept à huit cens personnes. Moyennant ces petites précautions, j'aurai bien du plaisir, si le Poète garde les trois unités. S'il les viole, pour me mettre sous les yeux le tableau entier d'un événement également instructif, touchant & agréable, puis-je me prêter à cette nouvelle illusion, ou dois-je m'ennuyer ? On dit, au-delà des mers, que ne pas s'ennuyer à une pareille piece, à moins qu'elle ne soit chantée & accompagnée de décorations, c'est n'avoir point de goût : je souscris volontiers à cette censure du théâtre chinois. Bien plus, j'avoue que les Lettrés l'ont abandonné totalement à qui veut travailler pour lui. Dans cette multitude de siècles qui se sont écoulés depuis que les spectacles sont entrés dans les amusemens domestiques & les fêtes de la Cour, les grands Lettrés n'ont publié que des observations philosophiques sur les dangers du théâtre, & ses funestes effets par rapport aux mœurs publiques. « Les spectacles (dit un Bachelier de la Dynastie passée) sont des especes de feux d'artifice d'esprit, qu'on ne peut voir que dans la nuit du désœuvrement : ils avilissent & exposent ceux qui les tirent, fatiguent les yeux délicats du Sage, occupent dangereusement les ames oisives, expo-

Du Théâtre
chinois.

F f 2

» sent les femmes & les enfans qui les voient de trop près , donnent
 » plus de fumée & de mauvaise odeur que de lumière , ne laissent
 » qu'un dangereux éblouissement , & causent souvent d'horribles in-
 » cendies ».

Cette façon de penser est si ancienne , que la première fois qu'il est parlé de pièces de théâtre dans l'Histoire , c'est pour louer un Empereur de la Dynastie des *Chang* , d'avoir pros crit ce vain plaisir ; & la seconde , pour rapporter les représentations qu'on fit à *Suen-ty* , de la Dynastie des *Tcheou* , pour empêcher que l'exemple de la Cour n'accréditât des amusemens funestes aux bonnes mœurs. Cette façon de penser est si universelle , que quoique la plupart des Comédies & Tragédies chinoises semblent faites pour montrer la honte du vice & les charmes de la vertu , elles ont acquis très-peu de gloire à leurs Auteurs. Il y a eu un Empereur privé des honneurs funéraires , pour avoir donné trop de tems aux spectacles , & trop fréquenté les Comédiens. Voilà la vraie raison pourquoi les Chinois jouent les pièces des *Tang* , & ne se mettent pas en peine d'en faire de nouvelles. Ils sont si barbares à cet égard , qu'ils releguent dans les fauxbourgs , les théâtres publics avec les maisons de débauche , & les tolèrent plus qu'ils ne les permettent. Bien plus , tandis qu'on parle fort au long dans les papiers publics d'un simple soldat qui est mort pour la patrie , on n'y dit mot d'un acteur divin qui joue supérieurement les rôles les plus difficiles.

NOTE 39, page 163.

Des chœurs
 dans la Tragédie,
 & du comique
 larmoyant
 chez les Chinois.

A toutes les raisons qu'on allègue du peu de succès qu'eut d'abord l'*Athalie* , on pourroit encore ajouter celle-ci , elle n'avoit pas été lue. Il faut avoir l'Écriture Sainte bien présente à l'esprit pour goûter les belles choses que l'auteur y fait dire à ses personnages d'après l'histoire , la morale , la doctrine , les prophéties des livres Saints. Un opéra tiré de la fable eût été plus à la portée des spectateurs. A l'occasion de cette belle pièce , l'honneur de notre théâtre , nous remarquerons que les Chinois ont peu de chœurs proprement-dits dans leurs pièces. Les acteurs chantent par intervalles ce que nous appelions des tirades , celles sur-tout qui expriment les fureurs , les plaintes , ou les folles joies des passions qui les agitent. La sym-

phonie & quelquefois les voix les soutiennent. Les historiens en racontent des effets terribles. Il est aisé de comprendre que les spectateurs déjà emus par des situations touchantes ou tragiques, doivent être emportés hors d'eux mêmes, lorsque la musique y ajoute tout ce que les voix & les instrumens ont de plus capable d'émouvoir : peut-être seroit-ce une manière d'expliquer ce qu'on raconte des anciens. Comme je ne parle que d'après les livres, & que le sujet m'intéresse fort peu, qu'on ne me demande pas d'autre détail. Ajoutons encore, d'après les livres, que l'invention du comique larmoyant date de bien des siècles en Chine, & qu'on l'a consacré par ce que la piété filiale a de plus tendre & de plus touchant.

NOTE 40, page 164.

Dès la Dynastie des *Leang*, on comptoit trois cens soixante & dix mille volumes dans la bibliothèque Impériale. Il s'est perdu bien des livres depuis ; mais combien d'autres ont été faits ? ceux de la Dynastie des *Song*, formeroient seuls une bibliothèque immense. Une seule collection imprimée en planches de cuivre sous le règne précédent, contient plus de six mille volumes. Les Religieux d'Europe ont sauvé tous les anciens livres, du naufrage des guerres, des siècles d'ignorance, des révolutions ; il en est à-peu-près de même ici. Comme dans les grandes révolutions, la capitale & les Palais des Empereurs sont le plus exposés à toutes les licences de la guerre, on a eu de tout tems la politique d'envoyer des exemplaires des livres les plus rares, dans les Monastères des Bonzes, bâtis dans la solitude des montagnes.

Du nombre
des Livres en
Chine.

NOTE 41, page 165.

On a dans quelques bibliothèques d'Europe trois ouvrages Chinois, traduits mot à mot d'après les caractères qui sont à côté. Nous prions les curieux de faire attention au tour que Confucius donne à ses raisonnemens, au peu de mots qu'il y emploie, à la précision & à la force des vérités qu'il présente.

Laconisme &
précision des
Livres chinois.



De l'Y-king. Ce n'est pas dans une note qu'on peut faire connoître l'Y-king. 1°. Les plus savans hommes & les plus beaux génies de Chine ont fait grand cas de ce livre singulier ; & *Kang-hi*, qui est estimé en Europe, travailla & fit travailler près de 50 ans au magnifique commentaire sur cet ouvrage, qu'il fit publier dans sa vieillesse. 2°. La ligne entiere, & la ligne brisée des *Koua*, qui placées l'une sous l'autre en soixante combinaisons, comme nous l'avons déjà observé, sont, en quelque sorte, le texte de *Fou-hi*, ont été expliquées par *Ouen-ouang*, *Tcheou-kong*, *Confucius*, tantôt dans un sens moral, tantôt dans un sens physique, tantôt dans un sens politique, tantôt dans un sens métaphysique, &c. ; de façon que la ligne entiere est toujours prise pour la cause, le bien, le Prince, l'homme, l'esprit, le mouvement, &c. ; & la brisée pour l'effet, le mal, le sujet, la femme, le corps, le repos, &c. : ces deux lignes sont comme les signes d'un algebre intellectuel. 3°. La difficulté d'entendre l'Y-king, vient non-seulement de la multitude des métaphores qu'on trouve dans le texte de *Ouen-ouang* & de *Tcheou-kong* sur les *Koua*, mais encore de ce que le texte se trouve aujourd'hui transposé & brouillé, en sorte qu'on est réduit à cet égard aux conjectures. Un Missionnaire a hasardé les siennes, & a prétendu trouver dans l'Y-king tout le fonds de la religion. Je n'ai vu que quelques fragmens de son ouvrage, qui doit être à Rome ; mais sur ce que j'en ai vu, il est certain que les auteurs & les commentateurs qu'il cite, prouvent evidemment qu'ils appliquoient aux symboles de l'Y-king, des dogmes & des faits qui tiennent immédiatement à la révélation. 4°. De nos jours, le Prince *Té-pé* a imprimé un livre sur les tables & figures de l'Y-king, où il prétend prouver qu'elles contiennent l'histoire de la création, de la chute du premier homme, & la promesse d'un libérateur. Auroit-il voulu risquer sa réputation, & exposer notre sainte Religion aux insultes des Lettrés, par un système qui seroit ridicule, s'il n'avoit pour lui les plus anciens interpretes, que *Kang-hi* lui-même avoue qu'on n'entend plus assez ? Ce soupçon ne peut venir à l'esprit, que quand on ignore qu'il avoit été gagné à J. C. par un des Princes Chrétiens que *Yong-tching* fit mourir ; & que son mérite littéraire lui avoit

fait un nom dans tout l'Empire. 5°. M. Freret croit avec raison que l'arithmétique binaire, dont M. Leibnitz a voulu faire la clef des *Koua*, est une fausse clef. J'ajoute que les Chinois l'avoient trouvée équivalement avant lui ; & cette partie de leurs recherches est très-curieuse. Mais comme ils connoissoient l'*Y-king*, ils n'ont étendu leurs explications que sur la partie numérique des *Koua*.

NOTE 43, page 167.

Tchou-hi est dans les premiers rangs parmi les plus beaux génies qu'ait eus la Chine. Je dirois presque que c'est son Bayle, quoiqu'il ait travaillé sur des textes plus longs, & réussi dans la poésie & dans la belle littérature. Comme ce fameux critique, il trouve bien des *oui* & bien des *non* ; & les élève sur des pyramides de raisonnement, de faits, de sophismes : quitte à se contredire au besoin, & à se réfuter lui-même faute de mémoire. Comme lui encore il a ouvert la porte au pyrrhonisme, à l'abus de la métaphysique, au mépris des anciens, & au libertinage de cœur & d'esprit. *Il se repentit amèrement dans sa vieillesse (dit Ouang-yang-ming) de s'être éloigné de la doctrine des anciens. Il disoit à ses amis, qu'il avoit parlé en fou, en insensé, en homme pervers ; & qu'il étoit inconsolable des égaremens de son esprit.... Il avoit songé à se rétracter ; la mort ne lui en laissa pas le tems.* Les mœurs Chinoises le forcèrent à être plus chaste, plus décent, & plus châtié dans son style. Il fut ici pendant quelque tems le Philosophe à la mode ; la mode passa, & son système qui embrasait tout, fut resserré dans la physique ; il s'y est maintenu au premier rang, parce que personne n'a cherché à le lui disputer. Les Matérialistes Chinois en sont les plus zélés partisans, & en ont fait leur bouclier : ce bouclier ne pareroit aucun trait en Europe ; mais ils le croient impénétrable.

Comparaison
de Tchou - hi
avec Bayle.

NOTE 44, *ibid.*

Quoique l'herbier attribué à *Chin-nong* & le *Chan-hai-king* qu'on dit être du célèbre *Yu*, soient probablement moins anciens, cependant ils sont d'une antiquité bien supérieure à tout ce qu'on a en Europe en ce genre. Le dernier va presque de pair avec les *King* pour le style ; ses descriptions sont d'un vrai, d'un naturel & d'un pit-

De l'Histoire
naturelle en
Chine.

toreſque qui enchante. Quel dommage qu'elles ne roulent que ſur des ſingularités , & ſur des monſtres faits à plaiſir ! Ce qu'on verroit volontiers en Europe , ce ſeroit la ſuite hiſtorique des phénomènes , comètes , tremblemens de terre , ſécheresses , grandes pluies , chaleurs extrêmes , froids exceſſifs , grêles , orages , animaux ſinguliers , monſtres , peſtes , maladies epidémiques , &c., qu'on trouve dans les grandes annales pour plus de deux mille ans. Au lieu de ſ'amuſer à augmenter la botanique de quelques nouvelles deſcriptions de plantes , que d'obſervations curieufes & utiles ne pourroit-on pas faire ſur les vertus que la Chine attribue à celles qui lui ſont communes avec l'Europe ? Le grand herbier en 260 volumes eſt rempli de détails & d'obſervations ſur les terres différentes , les eaux , pierres , pétrifications , métaux , minéraux , ſels , fleurs , légumes , grains , plantes , arbriffeaux , infeſtes , poiſſons , oiſeaux , animaux , &c., qui mériteroient l'attention des naturaliſtes , & ſur-tout des Phyſiciens & des Médecins. Ces derniers y apprendroient peut-être à faire uſage des remèdes ſimples & aifés , que la main du Créateur a mis autour de nous ; & à aider la nature d'une manière plus naturelle & moins diſpendieufe.

NOTE 45 , page 168.

Du P. Ricci,
& de ſes ouvrages.

Lorsque le P. Ricci travailloit à ſon livre , la providence lui ménagea des facilités bien précieufes. Le fameux *Siu* , un des premiers Lettrés de l'Empire , ſe trouvoit à *Pé-king* , & y jouiſſoit de tout le crédit d'un Miniſtre d'Etat qui ne doit ſon élévation qu'à ſon mérite & à ſa vertu. Autant la converſion de ce grand homme fut précédée de doutes , de difficultés & de délais , autant elle fut candide , ſincere & intrépide. La religion ayant été accuſée , il prit hautement ſa défenſe auprès de l'Empereur , & s'offrit à perdre la tête , ſi on trouvoit quelque choſe dans ſes enſeignemens , dont les bonnes mœurs euſſent à rougir , ou dont l'Etat eût à craindre. A la mort du Miſſionnaire qui l'avoit baptisé , il prit le grand deuil & le fit prendre à toute ſa maiſon. Quoiqu'accablé d'occupations , il compoſa pluſieurs ouvrages pour la religion. Le plus curieux eſt une compilation de ce qu'ont écrit les Lettrés de toutes les Dynaſties , contre les ſectes idolâtres des Bonzes & des *Tao-ſe*. Cette manière de combattre

combattre ces sectes , est sans réplique & très-forte ; car les Lettrés sont pressans dans leurs raisonnemens , hardis dans leurs réflexions , & adroits à manier un sujet. Ils se permettent même des traits de satire & des ironies qui seroient trop caustiques sous le pinceau d'un Chrétien. Un Lettré a depuis augmenté cette compilation , & l'a poussée jusqu'à seize volumes. Si jamais on fait l'histoire des délires des hommes , on y trouvera de très-amples mémoires ; & ce qui est bien humiliant pour qui réfléchit , on y verra que ce sont les plus habiles *Tao-se* & *Ho-chang* , qui ont débité les plus ridicules folies. Pour revenir au P. Ricci , comme il se défioit de son habileté dans le chinois , il donna son ouvrage à revoir au *Siu-ko-lao* qui eut le zèle d'en retoucher le style , & de le mettre au niveau de tout ce que la Chine a de mieux écrit.

N O T E 46 , page 169.

Tous ces livres sont très-bien écrits en chinois. Le premier est une explication des Evangiles de l'année , dans un goût & sur un plan qui conviennent à la Chine & que l'Europe aimeroit. Le style en est simple , mais élégant & châtié. Le second traite des sept péchés capitaux , d'une manière plus oratoire que didactique , mais lumineuse , méthodique , & pleine de détails. Le troisième parle des quatre fins dernières , avec une candeur , une force & une énergie dignes du sujet. Le style même , qui est *Pan-ouen pan-sou* , ajoute à la terreur des images & des descriptions. Je ne parle pas de plusieurs autres livres qui prouvent également que la métaphysique & l'éloquence Européennes ne perdent pas à parler chinois. Les curieux peuvent en voir la plus grande partie dans la bibliothèque du Vatican , & dans celle du Roi de France. Je les invite à parcourir le commentaire publié à *Pe-king* sur le fameux monument de pierre , trouvé dans le *Chen-fi* , en 1625. Ceux qui ont osé imprimer que ce monument est une ruse & un artifice des Missionnaires , se désabuseroient à n'envisager le monument que du côté du style & de la forme des caractères : que seroit-ce si on faisoit attention aux mœurs & au gouvernement de Chine ? un marbre de cette grandeur n'est pas une médaille qu'on jette où l'on veut ; & puis comment échapper aux recherches des Mandarins , dans une affaire dont ils doivent

Livres chinois bien écrits. Anciens monumens du Christianisme en Chine.

Tome VIII.

G g

rendre compte à la Cour ? Au reste ce n'est pas le seul monument de notre sainte Religion qu'on ait trouvé en Chine. Il y a encore deux Croix de ma connoissance. On a beau faire , on ne prouvera jamais que Dieu n'est pas infiniment bon. L'histoire de ses miséricordes sur les nations étrangères ne nous est pas connue , mais il n'y a que notre ingratitude qui puisse nous faire douter qu'elles soient infinies.

NOTE 47, page 169.

Géographie
des Chinois.

J'ai affecté d'insister sur cette remarque , pour que ceux qui entendent la langue des Chinois & cherchent à s'éclairer dans leurs annales , se tiennent sur leurs gardes. Je voyois dernièrement dans une note du *hoi-ki-tse* , que les Tartares du Nord ont été connus en différens tems , sous dix noms différens. J'ajoute que comme les Chinois ont peu voyagé , & n'ont eu que des rapports passagers avec les nations éloignées , leur histoire doit se sentir des fausses lueurs de leur géographie. En revanche elle en tire tous les secours qu'elle peut désirer pour l'intérieur & les frontières de l'Empire. Aucun royaume d'Europe n'a encore sur ce qui le concerne , des connoissances géographiques aussi détaillées , aussi curieuses , aussi savantes & aussi complètes que la Chine. On fait au-delà des mers , que le célèbre Empereur *Kang-hi* chargea les Missionnaires de lever une nouvelle carte de ses vastes Etats ; mais on ignore peut-être qu'ils n'eurent que peu de chose à corriger sur les anciennes cartes , & que leurs observations ne donnerent souvent aucune différence sur la latitude & la longitude des grandes villes. Ce fait singulier & certain dépose en faveur des anciens Chinois. Voici pour les nouveaux. On a imprimé , sous l'Empereur régnant , une géographie de Chine , nommée en Chinois *Y-tong-tchi* , qui mériterait de servir de modèle à l'Europe. Pour donner à ce grand ouvrage toute la perfection dont il est susceptible , la Cour avoit donné ordre , sous les deux regnes précédens , de composer la géographie particulière de chaque Province dans le plus grand détail , & d'y faire entrer tout ce qui mériterait quelque attention en fait d'histoire naturelle , de monumens anciens , de curiosités , & même de pièces de poésie & d'éloquence des Lettrés de toutes les Dynasties. Le *Y-tong-tchi* a été fait sur ces géographies particulières dont le recueil entier va à près de

deux mille volumes. Pour plus grande clarté on s'en est tenu à la division actuelle de l'Empire, en seize provinces. Voici le plan qu'on a suivi pour chacune. Après en avoir donné la carte générale, le plan des principales villes, les points de vue les plus singuliers, les monumens les plus curieux, on détaille ensuite en autant de livres 1°. les noms sous lesquels chaque ville a été connue depuis Yu, son rang dans l'Empire, ses prérogatives, les limites de son district sous chaque Dynastie. 2°. Quelles sont ses montagnes, son territoire, sa fertilité. 3°. Ce qu'il y a de beau & de remarquable, de curieux & d'ancien dans chaque ville. 4°. Ce qu'il y a de bon & de mauvais dans le caractère, le génie, les mœurs des habitans; & ce à quoi ils réussissent le mieux. 5°. Quel est le cours des rivières qui y passent, si elles sont navigables & si elles sont contenues par des digues, combien il y a de ponts qui en facilitent le passage, où sont leurs principaux ports, &c. 6°. Le nombre des habitans, la quantité des terres qu'ils cultivent, & les impôts qu'ils paient à l'Etat. 7°. Les diverses productions en tout genre. 8°. Les divers tribunaux qui y sont, & le nombre des Mandarins de guerre & de lettres qu'on y compte. 9°. Les greniers publics, les hôpitaux, les écoles, les manufactures, &c., qu'on y voit. 10°. Les principaux traits de la vie des Empereurs, Impératrices, Ministres, Guerriers, Hommes de lettres, Gens à talens, Femmes illustres, &c., qu'elle a produits. 11°. Les actions héroïques de courage, de fidélité conjugale, de Piété filiale qui ont immortalisé différentes personnes de tous les rangs. 12°. Ce qui est digne de quelque attention dans les monumens: pierres, sépultures, edifices anciens, inscriptions, &c.

NOTE 48, page 169.

A remonter jusqu'aux siècles les plus reculés, l'étude de l'homme a été le grand objet des réflexions des Sages, des Philosophes, & des Législateurs Chinois. Qu'on les lise, & on verra jusqu'où ils ont approfondi les grands devoirs qui découlent de la nature de l'homme, comme être raisonnable & immortel; comme lié à l'Etre suprême par ce qu'il lui doit & par ce qu'il en attend; comme soumis au Prince par le choix qu'en a fait le ciel qu'il représente, & par le vœu de la patrie qui l'a reconnu; comme attaché à ses parens par la vie qu'il

De la morale
chez les Chi-
nois, & des
mœurs publi-
ques.

en a reçue ; comme uni à son épouse par ~~les~~ droits qu'il lui a donnés & qu'il en a obtenus ; comme tenant à ses enfans par la vie qu'il leur a communiquée , &c. Je le dis hardiment , les Chinois ont vu plus clair dans la morale , que nos Grecs & nos Romains. Ce qui est frappant sur-tout , & ce qu'on ne fait pas assez , c'est sur les regles immuables des mœurs qu'ils ont bâti le système politique de leur gouvernement. « Ce n'est ni sur l'embonpoint ni sur la maigreur d'un homme , » qu'un bon médecin juge de sa santé , dit *Tchin-tse* , il peut être » en danger avec un triple menton , & se bien porter quoique sec » & décharné ; c'est sur son poulx qu'il se décide. Il en est de » même d'un Royaume ; ce n'est pas sur sa tranquillité & sa splendeur , sa pauvreté & ses troubles , qu'il faut juger de l'état où il » est ; mais sur la manière dont on y remplit les devoirs de la Piété » filiale , de la fidélité conjugale , de l'amour fraternel , de la fi- » délité au Prince , & de la tendre amitié : c'est le poulx du Royaume. » Si les mœurs sont corrompues à cet égard , quelque riche & quelque tranquille qu'il soit , il est près de sa décadence. Au contraire , » les finances fussent-elles épuisées & tous les esprits en fermentation ; si les mœurs sont innocentes , il deviendra de jour en jour » plus florissant ». Cette philosophie a toujours été le flambeau de la politique chinoise. Il ne faut qu'ouvrir les annales pour voir que les plus grands Empereurs & les Ministres d'Etat les plus célèbres , ont fait des mœurs publiques le grand objet de leurs soins. De-là toutes ces demandes , qu'on fit connoître à la Cour ceux qui se distinguoient dans chaque district par leur Piété filiale , leur équité , &c. ; ces eloges prodigués , dans les Edits & les Déclarations , à des citoyens obscurs qui avoient fait quelque acte héroïque ; ces honneurs accordés aux veuves qui avoient renoncé à un second mariage ; ces fracas sur-tout , & ces eclats dont tout l'Empire retentissoit , quand quelqu'un avoit commis quelque grand crime. Je me borne à citer ici quelques phrases d'une requête présentée à l'Empereur *Siu-en-ti* , de la Dynastie des *Han* , par un des Censeurs de l'Empire. « Si votre Majesté est environnée de Ministres peu zélés pour le » bien public , si les saisons sont dérangées , s'il y a par-tout des » commencemens de troubles , si les Tartares menacent d'une irruption , &c. , c'est que les peres sont tués par leurs enfans , les

« frères par leurs frères, & que les épouses attendent à la vie de leurs époux. On en compte cette année 222 dans l'Empire. Quelle révolution dans les mœurs ? Arrêtez-en les progrès, si vous voulez secourir l'Etat & sauver votre Dynastie ». Ceux qui auront la curiosité d'approfondir cette matière, n'ont qu'à lire les réflexions des Lettrés sur la cause de la décadence de chaque Dynastie particulière, ou à la bibliothèque du Roi la traduction du *Chou-King* & du *Chi-King* ; il est impossible de n'être pas touché de la manière dont la chute des *Hia* & des *Chang* y est racontée. « *Ce ne sont pas les nombreuses armées de vos ennemis que je crains (disoit un grand Général à l'Empereur), ce sont les criminels qui viennent chaque jour remplir vos prisons, & qui y achètent l'impunité.* »

« Si un Prince veut régner avec gloire, dit le *Lun-yu*, qu'il regne avec équité ; s'il veut affermir sa puissance, qu'il ne s'en serve que pour le bien public ; s'il veut augmenter ses richesses, qu'il fuie la mollesse & les profusions du luxe ; s'il veut se faire aimer, qu'il aime la vertu ; s'il veut éviter les grandes fautes, qu'il récompense ceux qui lui feront connoître les plus petites, & se hâte de les réparer. S'il veut enfin que la paix, l'union, la concorde enchaînent tous les cœurs, qu'il soit bon fils, bon époux, bon père, bon parent & bon ami ».

NOTE 49, page 170.

Les idées politiques de la Chine sur la poésie, ne sont pas les mêmes à bien des égards que celles de l'Europe. Soit préjugé, soit raison, le mérite de faire de beaux vers attire peu l'attention du gouvernement. Les Empereurs honorent quelquefois de leurs éloges & de quelques présens les succès poétiques des beaux-esprits ; mais jamais Poète n'a été couché sur les registres de l'Etat. On dit en Chine qu'un homme de Lettres fait bien des vers, comme on dit en France qu'un Capitaine d'infanterie joue bien du violon. Si la Cour est en possession de faire accueil aux vers qu'on lui présente à propos, si les Empereurs eux-mêmes se mêlent d'en faire ou d'en adopter, c'est une suite du grand système de conserver & de rendre difficiles les épreuves qui conduisent aux honneurs littéraires, & d'occuper les loisirs dangereux de ceux qui les ont obtenus. Par

De la poésie
des Chinois.

une suite du même système, il ne suffit pas d'avoir du génie & du talent pour être Poète Chinois, il faut encore une erudition exquise, une grande justesse dans l'esprit, une imagination assez brillante pour peindre avec feu, & assez souple pour plier son enthousiasme aux règles épineuses de la poésie. En voici un échantillon.

1°. Dès qu'il s'agit de vers, on se trouve arrêté à chaque pas pour le choix des mots. Les vers n'admettent que ceux dont les caractères sont plus énergiques, plus pittoresques, & plus sonores, il faut les employer dans le sens des anciens. Dans une édition des poésies de *Kang-hi*, on en a justifié toutes les expressions par des exemples tirés des plus célèbres Poètes : c'est un avertissement pour tous ceux qui aspirent à l'être. 2°. Chaque vers ne peut avoir qu'un certain nombre de mots, qui tous doivent être rangés selon les règles de la quantité, & terminés par une rime. 3°. Les strophes sont composées de plus ou de moins de vers ; mais elles doivent se correspondre dans l'arrangement des rimes, & dans le développement du sujet. A parler en Européen qui juge sur le coup-d'œil, le mécanisme des vers Chinois est à nos vers François, comme le jeu des échecs à celui des dames.

Quant à ce qui fait proprement la poésie, il seroit assez aisé de rapprocher la poétique chinoise de celles d'Horace & de Boileau. « Pour » qu'un Poème soit bon, dit le livre *Ming-tchong*, il faut que le » sujet en soit intéressant, & traité d'une manière attachante ; le » ton du génie doit y dominer, & se soutenir par les graces, le » brillant & le sublime de la diction. Le Poète doit parcourir d'un » vol rapide la plus haute sphère de la philosophie, mais sans s'écarter jamais des sentiers étroits de la vérité, ni s'y arrêter pesamment. « Le bon goût ne lui pardonne que les écarts qui l'approchent de » son but, & le lui font voir sous un point de vue plus piquant. » Malheur à lui, s'il parle sans dire des choses, ou sans les dire » avec cette force, ce feu & cette énergie qui les montrent à » l'esprit comme les couleurs aux yeux ; l'élévation des pensées, la » continuité des images, la douceur de l'harmonie font la vraie » poésie. Il faut débiter avec noblesse, peindre tout ce qu'on dit, » laisser entrevoir ce qu'on néglige, ramener tout au but, & y arriver en volant. La poésie parle le langage des passions, du sen-

» timent , de la raison , &c. ; mais en prêtant sa voix aux hommes ,
» elle doit prendre le ton de l'âge , du rang , du sexe , des préju-
» gés de chacun , &c... »

Les Chinois distinguent leurs bons Poètes , par l'élévation ou la délicatesse du style , les sautes de l'imagination ou le lumineux des pensées , le brillant de la diction ou la douceur de l'harmonie , la profondeur des réflexions ou la hardiesse des idées. Il faudroit faire des volumes pour suivre tous les détails où ils entrent. Je n'ajoute que ce mot : la poésie chinoise , quand elle veut être satyrique ou obscène , est toujours réduite à l'allégorie. Un Prince oncle de l'Empereur régnant , avoit écrit , il y a quelques années , des vers un peu trop libres , sur l'éventail d'une de ses concubines qui le donna imprudemment à une de ses amies. L'Empereur le fut , vit les vers , & ordonna qu'on en fit la lecture aux Princes de son Sang toutes les fois qu'ils seroient assemblés au Palais , & qu'on leur dit qu'ils avoient été faits par son oncle. Ce ne fut qu'après bien des lectures qu'il fit grace au Prince de cette humiliante leçon.

NOTE 50 , page 170.

Les Poètes chinois suppléent aux prétendus agrémens que nous empruntons de la fable , par des manieres de parler poétiques que notre opiniâtreté à imiter les Grecs & les Romains nous a empê-
chés de trouver dans notre langue. 1°. Ils ont des façons de s'annoncer qui leur sont particulieres. L'aigle se nomme *l'hôte des nues* ; le geai *l'oiseau de la parole* ; une natte pour coucher , *le royaume du sommeil* ; la pivoine , *la beauté du soir* ; une orange , *manuelle de rosée* ; l'agneau , *le tuteur à genoux* ; l'envie , *l'ivresse d'erreur* ; la tête , *le sanctuaire de la raison* ; l'estomac , *le laboratoire des alimens* ; les yeux , *les étoiles du front* , *les perles vivantes* ; les oreilles , *les princes de l'ouïe* ; le nez , *la montagne des sources* , &c. 2°. Ils prennent plusieurs noms d'animaux dans un sens métaphorique ou allégorique. Le dragon , le tigre , l'épervier , l'hirondelle , la cigale , &c. , leur tiennent lieu de Jupiter , de Mars , de Mercure , de Flore , &c. 3°. Ils font grand usage des belles expressions des *King* ; ainsi *song-sin* (qui n'ont qu'un cœur) est une expression du *Chi-king* , dont ils se servent pour dire *époux & épouse* ; *tien-kiong* (*pauvres du ciel*) , pour

Comment les Poètes chinois suppléent à la mythologie.

désigner les veuves, les orphelins, & les vieillards, &c. 4°. Ils tirent un parti admirable des mœurs & des usages de la haute antiquité, & conservent ses noms, ses façons de parler, ses sentences, &c. 5°. Les plus beaux endroits de l'histoire, les anecdotes des vies des Princes & des personnages illustres, les bons mots, les réparties fines, les sentences & les maximes des anciens Lettrés, leur fournissent des allusions pleines de sel & d'agréments, de force & de grandeur, selon le sujet.

Donnons des exemples. Un peintre de la Dynastie des *Tang* avoit coutume de bien boire avant de prendre le pinceau pour peindre un tigre en fureur. *Hoa-hou*, (peindre le tigre), signifie bien boire. *Yuen-ming* ayant fait une piece de vers sur la chute d'un vaisseau du haut d'un rocher; *choui-ching* (bruit de l'eau), par allusion à cette piece dont la morale est admirable, signifie leçons de sagesse. *Ou-Lieou* s'étant retiré dans un désert, où il y avoit une source d'eau vive & des pêcheurs, pour éviter la persécution de *Tsing-che-hoang*; on appelle *tao-yuen* (pêcher & source) la solitude du sage. L'Empereur *Ming-hoang* ayant vu une belle haie de bambou dont les gros pieds étoient entourés de rejettons bien venans, dit, voilà le symbole d'un pere heureux en enfans; les Poètes, par allusion à ce mot, se servent de *tchou-fun* (rejetton de bambou), pour dire fils digne de succéder à son pere. Une veuve, dont parle l'histoire, s'étant coupé le nez pour éviter de se marier, dire d'une femme qu'elle ne se couperoit pas le nez, est une expression très satyrique, &c. 6°. Enfin le choix des caracteres releve l'enluminure poétique; & quand on a du génie, on dit les choses les plus communes d'une façon noble ingénieuse, &c. Il en coûte ici pour faire de bons vers, mais les Poètes ne sont pas exposés à la mauvaise humeur d'un public ignorant: il faut être Lettré & savant pour entendre la langue poétique.

NOTE 51, page 170.

Odes traduites
du chinois.

Je me hasarde à traduire la belle ode de l'amitié fraternelle du *Chi-king*. « Aucun arbre ne peut être comparé au *tchang-ti*, que le » printems a couronné de mille fleurs; aucun homme ne peut » être comparé à un frere. Un frere pleure son frere avec des larmes » véritables.

» véritables. Son cadavre fût-il suspendu sur un abîme à la pointe
 » d'un rocher, ou enfoncé dans l'eau infecte d'un gouffre, il lui
 » procurera un tombeau. La tourterelle gémit seule dans le silence
 » des bois; mais moi, dans mon affliction, j'ai un frere qui la
 » partage. L'ami le plus tendre ne cherche qu'à consoler ma douleur;
 » mon frere la sent comme moi: c'est la sienne. La colere peut bien
 » se glisser dans notre demeure, & flétrir nos cœurs de son souffle
 » empoisonné; mais dès que le péril en approche, mon frere me
 » fait un abri de son corps. Quelle joie pour lui de me voir délivré!
 » quel plaisir de me voir heureux! on partage son bonheur avec
 » ses parens; la présence d'un frere l'augmente. Les fêtes les plus
 » agréables sont celles où je vois le mien; le festin le plus délicieux
 » celui où il est assis à mes côtés. Sa présence épanouit mon ame.
 » Je la verse toute entiere dans son sein, L'amitié fraternelle a toutes
 » les tendresses de l'amour. Une épouse aimable & vertueuse vous
 » enivre des douceurs de l'hymen, des enfans dignes de vous,
 » comblent vos desirs; voulez-vous assurer votre bonheur? que
 » l'amitié fraternelle le cimente. Le *Kin* & le *Che*, dans un concert,
 » soutiennent & embellissent toutes les voix. O amitié fraternelle,
 » heureuses les familles où tu regnes! Tes charmes y attirent toutes
 » les vertus, & en éloignent tous les vices».

Comment retenir ses larmes en lisant l'Ode qui commence par ces
 belles strophes? « Ainsi donc le Roi du ciel n'écoute plus sa clémence.
 » Il désole la terre par la famine & la peste. La pâle mort remplit tout
 » l'Empire de deuil & de larmes. O colere! ô vengeance terrible! Le
 » ciel ne choisit plus ses victimes, il frappe par-tout à coups redou-
 » blés. On ne voit que des morts, on n'entend que des mourans. Il est
 » juste, il est juste; point de miséricorde pour des coupables; qu'ils
 » périssent. Mais les innocens auront-ils le même sort? Les enfans
 » pendus à la mamelle desséchée de leurs meres languissantes,
 » expireront-ils de douleur? Pleurons, soupirons, gémissons, que
 » tout retentisse des cris de notre repentir. O pere! ô pere! notre
 » ingratitude & notre malice vaincront-ils ta miséricorde & ta bonté?
 » Mais que vois-je? le sang coule de toutes parts, on assassine ceux
 » que la famine a épargnés; époux, parens, enfans, amis, tout le
 » monde se craint & s'évite. On passe à travers les cadavres pour

Tome VIII.

Hh

» courir à des festins. Tremblez impies, tremblez ; la mort entré
 » dans votre sein avec l'air que vous respirez. Ces yeux pleins d'a-
 » dulteres & d'incestes vont se fermer pour jamais. Déjà, &c. ».....
 Une nation se peint dans tout. La Chine a plus de pieces de poésie
 sur la Piété filiale, l'amour conjugal, l'amitié fraternelle, l'union des
 familles, les malheurs de la patrie, &c., que toutes les nations fa-
 vantes d'au-delà des mers.

NOTE 52, page 171.

Des Vaude-
villes.

Par ce que j'appelle ici belle poésie, je n'entends pas les Vaude-
 villes, les chansons & les petits couplets. Le peuple en a qui sont
 à sa portée. Il y a eu des Lettrés qui ont eu le zèle de mettre en
 chanson les plus belles maximes de la morale, les devoirs des en-
 fans, les regles de la civilité, &c... *parce que, disent-ils, le bon grain,*
ne donnât-il que de la paille, elle empêche toujours les mauvaises herbes
de croître.

NOTE 53, *ibid.*

Des Censeurs
dans l'Empire
chinois.

« Si l'on a placé si haut le trône de l'Empereur, dit *Lieou tchi* ;
 » c'est pour qu'il puisse étendre ses regards sur tout l'Empire ; &
 » pour le forcer à être vertueux, en le donnant en spectacle à tous
 » ses sujets. Malheur à lui, quelque perçans que soient ses regards,
 » s'il avoit la présomption de ne croire qu'à ses yeux ; ou si, se
 » fixant aux vaines louanges que la flatterie fait retentir à ses oreilles,
 » il méconnoissoit ses fautes, ou n'avoit pas la force de les répa-
 » rer... Son trône tout entier s'écrouleroit bientôt sous lui, & plus
 » il est élevé, plus il seroit profondément enseveli sous ses ruines....
 » Un Prince doit semer de fleurs toutes les avenues par où les Sages
 » viennent lui apprendre à éviter des fautes, & à connoître celles
 » qu'il a faites ».

Les loix de l'Etat donnent un grand nombre de Censeurs à l'Em-
 pereur. Confucius disoit de son tems qu'autrefois il y en avoit
 sept. Plus on remonte dans les antiquités chinoises, plus on est
 frappé de la fermeté & du courage des Censeurs de l'Empire. La
 perte de leurs dignités, la confiscation de leurs biens, les supplices
 même & la mort n'ont jamais pu intimider leur zèle. On en a vu

faire porter leur biere à la porte du Palais , bien persuadés que leurs représentations leur coûteroient la vie ; d'autres déchirés de plaies , écrivoient avec leur sang , sur la terre , ce qu'ils n'avoient plus la force de dire. L'intrépidité des uns , l'éloquence des autres , l'adresse & l'habileté de plusieurs , ont souvent sauvé l'Empire. Nous osons dire que les *Philippiques* de Démosthène , malgré toute leur véhémence & leur impétuosité , ne tiendroient pas dans la balance contre les raisons accumulées & le ton pathétique de la plupart des remontrances qu'on a présentées aux Empereurs de toutes les Dynasties. Un Orateur d'au-delà des mers y verroit avec surprise jusqu'où l'art & la science peuvent aider le génie ; un Savant y trouveroit ce qu'a de plus curieux l'histoire des loix & des mœurs de cette grande nation ; un Philosophe y apprendroit à connoître ce patriotisme de cœur , qui respecte l'autorité , plie sous la force , mais ne cede jamais à la violence , & tient encore ses vainqueurs sous le joug des loix.

Un fameux Ministre n'ayant jamais pu dissuader l'Empereur de prendre le breuvage de l'immortalité , eut le moment où on devoit le lui présenter , & l'avalala. *Perfide ! qu'as-tu fait ?* lui dit le Prince en fureur , *il va t'en coûter la vie.* *Non , Seigneur ,* répondit ce Sage en souriant , *l'on vous trompoit.* Les plus grands Empereurs de Chine ont avoué qu'ils devoient leur sagesse & leur gloire à leurs Censeurs. Ils étoient les premiers à exciter leur zèle par des récompenses , & par un prompt amendement. *Vas ,* disoit Tsuen-tsong à un de ses Ministres , *ménage mes sujets & non pas ma sensibilité. Il vaut mieux que je rougisse cent fois , que de faire couler une seule larme.* Il se lavoit les mains & faisoit parfumer les avis de ses Ministres , avant de les prendre , parce que , disoit-il , *on n'aime pas à s'entendre dire ses vérités , il faut s'y préparer.*

Quelque longue que soit cette note , je crois qu'on sera bien aise que je l'alonge encore d'une partie du dialogue du grand Empereur *Cao-tsong* & de ce fameux Ministre que le ciel lui avoit montré en songe , tel que le *Chou-king* l'a conservé. « Le Prince dit , » venez *Yue*. J'ai étudié les Lettres dans mon enfance sous *Nan-pan* ; » mais le changement de séjour , & les voyages , m'ont empêché de » profiter de ses leçons : je me mets aujourd'hui sous votre conduite.

H h 2

» Soyez pour moi ce qu'est le ferment pour le vin nouveau, le sel
 » pour les alimens ; ornez , embellissez mon ame , & ne vous rebu-
 » tez pas : je vous réponds de ma docilité. Prince , répondit *Yue* ,
 » qui consulte beaucoup , écoute beaucoup , étudie & imite les an-
 » ciens , réussira dans ses entreprises ; mais qui n'interroge & ne
 » croit que soi , je n'ai pas oui dire qu'il fût long-tems heureux.
 » Pour apprendre , il ne faut ni présumer , ni se dégoûter. La sa-
 » gesse entre dans l'ame par la porte qu'on lui ouvre. Voulez-vous
 » être éclairé ? vous le deviendrez. Les connoissances ne sont qu'une
 » partie de la sagesse. Appliquez - vous à apprendre ; mais que vos
 » connoissances descendent dans votre cœur , qu'elles y fassent ger-
 » mer les vertus. Imitiez votre auguste prédécesseur , vous ferez
 » irréprochable. Je ferai de mon mieux pour seconder vos efforts ;
 » & je chercherai des hommes d'un mérite éprouvé , pour remplir
 » les emplois. Le Prince dit : si mes sujets applaudissent jamais à ma
 » vertu , je le devrai à vos soins. O *Yue* , voilà le sort d'un Prince :
 » les talens de son Ministre le laissent ce qu'il est né ; ses vertus
 » en font un sage. *Pao-heng* disoit en son tems , si je ne réussis pas
 » à rendre mon maître un second *Yao* , ou un autre *Chun* , j'en
 » rougirai comme si j'avois été flétri par la main d'un bourreau ;
 » si quelqu'un se plaint , je m'en imputerai la faute. Aussi mon
 » aïeul arriva par ses soins au comble de la gloire. Rendez-moi le
 » même service , & que je trouve *Pao-heng* en vous. Un Monarque
 » a besoin d'un sage pour régner , & le sage a besoin d'un Monar-
 » que pour déployer sa sagesse ; soyez ce sage pour moi ; appre-
 » nez à votre Prince à marcher sur les traces de ses ancêtres , &
 » que le bonheur de mes peuples soit votre ouvrage ».

NOTE 54, page 172.

Remontrances
aux Empereurs
de la Chine.

L'Empereur *Kang-hi* a fait publier, sous le nom de *Cou-ouen-yuen-kien*, une collection de remontrances, ornée de ses remarques, où l'on a rassemblé ce que chaque siècle a produit de plus parfait en ce genre. Traduire ce qui est le plus à la portée de l'Europe ; & le moins éloigné de ses idées , seroit la meilleure manière de faire connoître l'éloquence chinoise , & de lui donner des vues pour perfectionner la sienne. Comme les hommes d'Etat , & les grands Magistrats

de Chine, sont tous gens lettrés, & exercés dès leur jeunesse à méditer & à approfondir tout ce qui a trait au gouvernement, ceux qui ont eu du génie ont fait des découvertes fort difficiles dans des pays où ces grands sujets ne sont traités que par des Litterateurs & des Savans auxquels le maniment des affaires n'a rien appris.

N O T E 55, page 172.

Pour bien comprendre ceci, il faut savoir que toutes les affaires de l'Empire passent par les mains de l'Empereur. Le moyen qu'il pût tout lire si on lui portoit des cahiers pour chaque affaire. Celui qui regne aujourd'hui, ne laisse presque aux Ministres & aux Tribunaux, que le soin des expéditions; aussi n'y a-t-il pas de commis en Europe si occupé que lui. Au Soleil levant, il donne audience aux députés des Tribunaux, & voit tous ceux qu'on doit lui présenter. Le reste de la journée, son cabinet est par-tout; en se promenant, en barque, en chaise, dans les jardins, à la comédie même quand il y va, il lit des requêtes & des mémoires. Ce n'est que par maniere de distraction, qu'il s'arrête dans les endroits délicieux où le conduisent ses promenades. Pendant le tems même de ses repas il donne des ordres, il regle tout ce qui concerne l'intérieur du palais. Sa récréation au sortir de table, est de voir les plans des travaux publics, les embellissemens qu'il a ordonnés, les présens qu'on lui offre, ceux qu'il veut faire, les différens ouvrages qui sortent de ses ateliers & de ses manufactures, &c. Il y a telle dépêche pour une cour étrangere, sur laquelle il est revenu jusqu'à trois fois, la retouchant lui-même & la corrigeant. Dans les affaires difficiles, il demande de nouvelles instructions, ordonne à ses Ministres de lui en rendre compte, commande à ses Tribunaux de délibérer: puis il prononce. Le privilege d'un chef de Sauvages est de marcher le premier au combat; celui de l'Empereur de Chine est d'être sans cesse occupé: voilà à quoi sert cette solitude, & cette majesté éblouissante qui environne son trône.

Occupations
de l'Empereur.

N O T E 56, *ibid.*

Les Chinois bons lettrés sont ennemis déclarés de ce genre d'ouvrages nommés *Chi-ouen*. Ils appellent *bouche d'or*, *langue de bois* (*Kiu* Des pieces académiques nommées *Chi-ouen*).

keou, mou' che'), ceux qui écrivent très-élegamment des bagatelles & des frivolités oratoires. Mais c'est une maladie de vanité & de faux goût, qui résiste à tous les caustiques de la critique.

NOTE 57, Page 173.

De la rhétorique chinoise.

La rhétorique chinoise mériterait d'être connue en Europe par un ouvrage fait exprès. Pour peu qu'on fût l'analyser & la rapprocher de nos idées, elle pourroit donner de nouvelles vues, & contribuer à la perfection de l'art oratoire. Toutes les études qui servent à mûrir & à développer l'éloquence naturelle, sont du ressort de ses réflexions & de ses préceptes. La philosophie ne sauroit la désavouer sur la manière dont elle veut que les jeunes-gens lisent & étudient pour se remplir d'idées & de connoissances oratoires. Est-ce nous qui nous trompons en resserrant l'art oratoire dans les discours faits pour être prononcés ou lus en public ? Sont-ce les Chinois qui confondent les idées en étendant les règles de l'éloquence à tous les genres d'écriture ? Ce n'est pas ici où cette question doit se décider. Observons seulement que les préceptes de leur rhétorique, sur tous les ouvrages qui tiennent à la Littérature ou au Gouvernement, sont clairs, précis, naturels, assortis, & de fort bon goût. Qui les a lus avec réflexion, connoît quel est le ton, le style & la diction qui convient à un commentaire, à un dialogue, à des pensées détachées, à un mémoire, à une préface, à des raisonnemens philosophiques, à une dissertation, &c. ; & il le connoît d'autant plus sûrement, qu'on ne lui dit rien que d'après les chef-d'œuvres des grands Maîtres, & les remarques des plus habiles critiques.

Il en est de même aussi des règles de l'art oratoire proprement dit ; mais elles embrassent des détails si étendus & si particularisés, que sans la clarté & l'ordre dans lequel elles sont présentées, l'esprit s'y égareroit comme dans un labyrinthe. L'art seul de choisir les mots, d'arrondir les périodes, de cadencer les phrases, & de donner à son style une harmonie mâle & sonore ou délicate & douce, pompeuse & éclatante ou simple & négligée, cet art seul est traité de manière qu'il embrasse ce que la prosodie, la syntaxe & la construction ont de plus philosophique. Tout ce qui a trait à la diction, les lieux oratoires, les cinq parties du discours, y sont

traités à la chinoise, & d'après des idées qui pourroient au moins étendre les nôtres. Antiochus Epiphanès disant à Popilius Lænas, qu'il délibéreroit sur ses propositions, celui-ci (dit Velleius Paterculus), traça sur le sable, avec sa baguette, un cercle autour de ce prince, & lui ordonna de donner sa réponse avant de sortir de ce cercle. Les Orateurs chinois sont toujours dans le cercle du laconisme du *Ouen-tchang*. Il faut qu'ils y resserrent leur éloquence.

Leur rhétorique s'attache sur-tout à les y aider. On ne fauroit croire au-delà des mers combien elle a trouvé de biais pour entamer un sujet, en saisir le vrai point de vue, y assortir les raisonnemens oratoires, les ferrer, les lier, les détourner, les replier, les rapprocher, les concentrer, selon la fin que l'Orateur se propose. L'esprit d'analyse est ce qui m'a le plus frappé dans tous ces détails. On y réduit, par exemple, l'interrogation oratoire à quatre especes : celle de la crainte & du respect, celle de la surprise & de l'étonnement, celle du doute & de l'incertitude, celle de la persuasion & de la confiance. Je ne dis rien sur les tours qu'on doit prendre pour manier avec avantage les citations, les autorités, les exemples, les comparaisons, la prosopopée & le dialogue ; cela me meneroit trop loin : mais il faut donner quelque idée de ce que les Lettrés appellent les *aversions* du *Ouen-tchang*, & de leurs différentes sortes d'éloquence.

« Le *Ouen-tchang* hait & abhorre, dit *Cong-yang*, tout ce qui est
 » populaire & trivial, grossier & négligé, foible & lâche, vuide &
 » mal digéré, décousu & détaché, disparate & mal assorti, obscur
 » & embrouillé, insipide & froid, fardé & empesté, hasardé &
 » douteux, rude & sans jointure, brusqué & jetté, mignard &
 » affecté, trop tiré enfin & trop alambiqué. Chaque Ecrivain, dit
 » *Ouang-ing-sieou*, a son tour d'esprit, son ton, sa maniere ; il est
 » essentiel de les connoître, & de distinguer ce qui caractérise son
 » éloquence, pour choisir son modele selon son talent ».

Voici une légère notice des principales especes d'éloquence dont parlent les Philologues chinois. Eloquence des choses, dont la vérité fait toute la force & la parure ; *ipsa res verba rapiunt*. Eloquence de sentiment & de conviction, qui est comme un épanchement de l'ame de l'Orateur. Eloquence de candeur & de naïveté, qui ecarte

le doute & repousse le soupçon. Eloquence d'enchaînement & de combinaison, qui est le fruit de l'étude & de la méditation. Eloquence de franchise loyale & antique, qui ne ménage rien, ne cache rien, ne doit rien à l'art, & le surpasse. Eloquence de merveilleux & d'inoui, qui subjugué la raison par l'imagination qu'elle enchante. Eloquence de ravissement & de surprise, qui entraîne l'esprit par son sublime & son élévation. Eloquence de singularité & d'étonnement, qui contredit les idées reçues, & séduit par un appât de découvertes. Eloquence creuse & vuide qui supplée aux choses par l'esprit & par la diction : c'est un squelette magnifiquement paré, que des ressorts font mouvoir. Eloquence d'illusion & d'artifice, qui donne le change en détournant l'attention & en séduisant le cœur par un pathétique attendrissant. Eloquence de métaphysique & de subtilité, qui se tient toujours dans les nues, & en impose aux simples à force de leur dire des choses inintelligibles. Eloquence de vieux style & de vieux langage, qui affecte de copier le ton des anciens, s'approprie leurs pensées & se prévaut de leur autorité. Eloquence pleine de grandeur & de majesté, qui, rivale des *King*, s'élève jusqu'à leur sublime, par la force du génie, & les égale sans les imiter. Eloquence d'images & de coloris, qui plaît comme les fleurs, par le brillant de sa beauté. Eloquence d'abondance & de rapidité, qui étale ses raisons, accumule ses preuves, multiplie ses autorités, prodigue les sentimens avec une espèce de luxe & de profusion. Eloquence de douceur de style & d'insinuation : elle est pour l'esprit, comme la lumière de la lune pour les yeux ; &, pour le cœur, comme la rosée du matin pour les fleurs. Eloquence d'élégance & de beauté : gracieux des images, douceur des sentimens, vivacité des faillies, brillant des figures, finesse des tours, délicatesse des termes, elle met tout à profit pour se parer avec goût, & réunir les suffrages à force de plaire. Eloquence de profondeur & d'énergie, qui commande & appelle les réflexions, par l'étendue, l'intérêt, la force & la majesté des vérités, qu'elle montre moins qu'elle ne les fait découvrir. Eloquence mystérieuse & raffinée, qui s'enveloppe d'une gaze légère, ne se laisse voir qu'à demi, attire & plaît à force de piquer la curiosité, & d'exercer agréablement la pénétration. Eloquence molle & délicate : c'est l'onde claire d'un ruisseau qui
ne

serpente au milieu des fleurs , au gré de la pente qui l'entraîne. Eloquence foible & languissante qui succombe sous le poids de son sujet , & ne fait que de vains efforts pour en soutenir la majesté. Eloquence superficielle & éblouissante : elle paroît revêtue de lumière & n'éclaire point ; c'est une vaine perspective qui trompe les premiers regards , & n'est faite que pour l'illusion de la surprise. Eloquence volage & folâtre , qui erre négligemment sur la surface des objets , & cherche plus à amuser l'imagination qu'à convaincre l'esprit. Eloquence ingénieuse & pétillante , qui soutient l'attention , & la fatigue à force de saillies amusantes , de jolies réflexions , de pensées fines , de raisonnemens subtils , de maximes epigrammatiques , & de phrases perlées. Eloquence papillonne & badine , telle qu'est celle des Lettrés oisifs qui s'égaient à traiter des sujets frivoles , & à les embellir de tout ce que les pensées , la diction & l'harmonie ont de plus brillant , de plus spirituel & de plus délicat : c'est un *joujou* d'un travail exquis. Eloquence vraie & solide , c'est celle des hommes d'Etat : sérieuse , grave , décente , naturelle & modeste , elle néglige les vains secours de l'art ; des raisons lumineuses , des argumens pressans , des sentimens patriotiques , des peintures animées , les besoins de l'Etat , les circonstances présentes , des craintes motivées par l'expérience , des prévoyances fondées sur la liaison des événemens , les réflexions des Sages , les maximes des anciens , les loix de l'Etat , la compassion pour les malheureux , le zèle du bien public , l'amour de la vertu , la fidélité à son Prince , le desir de la gloire , &c. , sont les grands ressorts qu'elle fait mouvoir , & qu'elle manie avec tant d'habileté , qu'elle assoupit les passions & les enchaîne , dissipe les doutes & éclaire les préjugés , réveille l'indolence & décide la timidité , entraîne les suffrages & dicte les résolutions. Eloquence de véhémence & de rapidité : c'est un torrent qui n'est fort que de la hauteur de sa chute , & de l'impétuosité avec laquelle il pousse ses flots contre tout ce qui lui fait obstacle , jusqu'à ce qu'il l'ait franchi ou renversé.

L'Auteur que j'analyse , ajoute qu'il y a autant de styles différens que de sortes d'éloquences. J'en nommerai quelques-uns ; mais j'avertis que je ne fais pas assez notre langue pour saisir exactement toutes les nuances de son chinois , & les rendre par des termes équivalens , si

nous les avons. Style onctueux & insinuant, style aigre & caustique, style mou & voluptueux, style coulant & naturel, style diffus & épanoui, style vif & dégagé, style plein & moëlleux, style clair & lumineux, style volage & libertin, style grave & majestueux, style noble & élevé, style brillant & fleuri, style peigné & affecté, style piquant & épigrammatique, style lié & soutenu, style riche & orné, style ferme & nerveux, style coupé & décousu, style ingénieux & délié, style compassé & précis, style correct & exact, style savant & érudit, style recherché & pensé, style simple & naïf, style serré & laconique, style sententieux & profond, style cadencé & harmonieux, style sérieux & morne, style traînant & lâche, &c. &c.

NOTE 58, page 173.

Du College
des Han-lin.

Les *Han-lin* sont examinés & choisis solennellement par l'Empereur, entre tous les Docteurs de l'Empire, pour être élevés à ce premier grade littéraire de Chine. Laborieux, savans, zélés citoyens, ils doivent leurs loisirs au bien public. Outre ce qu'ils font pour le gouvernement selon leurs emplois à la Cour, ils travaillent continuellement ou à composer de nouveaux ouvrages dont l'Empereur les charge, ou à préparer des éditions nouvelles des chef-d'œuvres des anciens. Il est rare que l'Empereur ne décore pas d'une Préface de sa main les grands ouvrages qui sortent du college des *Han-lin*. On les imprime aux frais de l'Empire ; & toute l'édition appartient à l'Empereur qui la distribue en présens aux Ministres, aux Princes, aux Grands, aux Présidens des Tribunaux, aux Gouverneurs des Provinces, aux plus célèbres Lettrés de l'Empire, &c. Papier, caractères, encre, reliure, tout annonce la magnificence de celui qui donne ces livres, & la splendeur de son regne. Le public ne peut acheter que des exemplaires de rebut ou contrefaits. Cette politique est fort ancienne. Les *Han-lin* travaillent actuellement à donner une édition corrigée & augmentée, d'un excellent ouvrage en plus de cent cinquante volumes, où sont discutés les points les plus intéressans d'histoire, de chronologie, de géographie, de jurisprudence, de police, d'histoire naturelle, &c. ; c'est une petite bibliothèque de critique où la science, l'érudition, le bon goût, la bonne foi, & l'impartialité se tiennent par la main.

Sur les souvenirs qui me restent de ce que j'ai lu de notre histoire ancienne, il ne me paroît pas que les législateurs & les Sages des autres nations, excepté les Juifs, aient ainsi pourvu à ce que le peuple fût instruit de tems en tems de ses devoirs, & exhorté à les remplir. J'ai eu la curiosité de chercher l'origine de l'usage des instructions au peuple en Chine; il se perd dans la plus haute antiquité. A en juger par ce qu'on en trouve dans les plus anciens auteurs, il paroît qu'il étoit lié autrefois avec les cérémonies religieuses, & qu'il découle de la même source. Dans un edit de *Tai-tsou* pour le remettre en vigueur, il est dit qu'il y aura un temple dans chaque village pour honorer le *Tien*, c'est-à-dire le souverain Seigneur de la terre, pour lui faire des offrandes, & pour assister aux exhortations publiques; mais l'Empereur seul peut lui faire des sacrifices, comme au souverain Seigneur de tout. Dans les villes c'étoit le Mandarin qui portoit la parole; dans les bourgs & les villages c'étoit un Lettré ou un vieillard. Quelques jours avant l'assemblée, les Censeurs & surveillans du peuple avertissoient l'orateur, des fautes & des abus de leur district. On jeûnoit la veille de l'assemblée. Pour ne pas lasser l'attention des auditeurs, lorsque l'orateur avoit parlé quelque tems, on chantoit des Hymnes en musique, on faisoit des offrandes, on brûloit des odeurs après plusieurs prosternations, puis il reprenoit son instruction jusqu'à trois fois. L'assemblée étant rompue, les anciens délibéroient sur les moyens d'arrêter les désordres du village, de soulager les pauvres, &c.; & députoient au Mandarin en certain cas, pour faire intervenir son autorité.

Ajoutons que les orateurs des villages étoient choisis par le peuple, & préposés par le Mandarin, pour terminer à l'amiable toutes les querelles & tous les procès. Sans autre autorité que celle que donne l'âge & une réputation intacte, ils maintenoient le bon ordre; parce qu'ils étoient avertis à tems, pour empêcher les animosités; qu'ils examinoient les choses par eux-mêmes, & que leurs décisions n'étoient que des conseils de bienveillance & d'amitié. Le crédit de ces vieillards est bien tombé aujourd'hui; cependant ils empêchent encore beaucoup de procès; ce qui est plus aisé que

cela ne paroît au-delà des mers ; parce que le préjugé général attache aux procès une honte qui les rend odieux & flétrissans. Il est rare même que les parens & les amis en laissent aller la nouvelle jusqu'aux étrangers , & ne les terminent pas à l'amiable. Le gouvernement d'ailleurs ne les aime pas , & y mêle tant de déboires pour ceux même qui les gagnent , que quoique la Chine soit presque aussi grande que l'Europe , il y a moins de procès pendans , que dans quelques-uns de nos Parlemens.

NOTE 60, page 174-

Instructions
de Kang-hi &
de Yong-tching.

Ces deux piéces mériteroient d'être traduites ; celle de *Yong-tching* sur-tout , qui est écrite très-simplement , & pleine de choses. Elle est divisée en seize articles , tous très-intéressans & bien touchés. Ce Prince expose d'abord très-clairement le sujet de chaque article ; puis il entre en matière par des principes evidens , les développe , les applique , en tire des conséquences , cite des exemples , exhorte à les imiter , & menace tous les délinquans de la rigueur des loix qu'il indique. C'est un bon pere qui parle à ses enfans , mais un pere Empereur. Il adressa la même instruction aux Lettrés , en *Ouen-tchang*. Je suis persuadé que les curieux verroient volontiers la comparaison de ces deux manieres de traiter le même sujet.

NOTE 61, page 175-

De l'Urbanité
chinoise.

Le *Ly-mao* chinois , qui est tout à la fois la décence & la politesse Française , va encore plus loin , à ce qu'il nous paroît , que l'atticisme des Grecs & l'urbanité des Romains. On l'accusera , si l'on veut , d'avoir fardé la langue chinoise. Mais il est de fait qu'il force les honnêtes gens , sous peine de s'avilir , de parler toujours avec une extrême décence. Je suis le premier à l'avouer : la vertu gagne peu à ce *decorum* ; mais le vice reste dans la boue , & les mœurs publiques rendent hommage à la morale.

NOTE 62, page 176.

Des mots dont
on s'est servi
pour exprimer

Le savant Pere Ricci avoit étudié le Chinois à Macao , avant d'entrer dans les Provinces ; & il le savoit assez pour se faire en-

tendre. Comme il ne pouvoit se diffimuler qu'il falloit plus d'exercice, d'étude, de réflexions & de science pour saisir le vrai sens & la signification propre des mots d'une langue si difficile & si nouvelle, il suivit d'abord la méthode de S. Xavier au Japon, & se servit de mots latins. écrits & prononcés à la chinoise, pour aller au-devant des méprises qui pouvoient tirer à conséquence. Ainsi il disoit *Teou-se*, pour *Deus*; *gue-la-tsi-ia*, pour *gratia*; *Sa-ke-la-meng-to*, pour *Sacramentum*, &c.; & cette pratique dura jusqu'à ce que les Missionnaires fussent assez versés dans la langue & les caractères chinois pour bien juger de la valeur des mots, & du sens que présentait la manière de les écrire. Le célèbre *Siu-ko-lao* les aida beaucoup de ses conseils, & leur procura ceux des plus habiles Lettrés. Un d'eux, qui avoit renoncé à tout pour ne s'occuper plus que de son salut, eut le zèle d'apprendre le latin pour se mettre mieux en état de seconder les Missionnaires. Il seroit trop long de rapporter jusqu'où on poussa les recherches, les discussions, & la délicatesse, presque pour chaque mot. Il suffit de dire en général que les plus essentiels passèrent par le creuset de la critique, & ne furent admis qu'avec des précautions infinies. On conserve, à la bibliothèque du Roi, plusieurs anciens catéchismes : qu'on se donne la peine de les ouvrir, & on y verra la preuve de ce que j'ai avancé. Bien plus, le mot de *gue-la-tsi-ia*, est resté dans l'*Ave Maria*; & quoiqu'on ait traduit le signe de la croix, on a laissé l'ancienne version où l'on trouve *Pa-te-le sei-liao*, &c.; & c'est la plus en usage parmi les néophytes.

en chinois ce qui concerne la Religion chrétienne.

NOTES 63, page 177.

Comme on fait & on réimprime sans cesse en France des livres de piété, on fait & on réimprime sans cesse à la Chine de petits livres de morale. Les Empereurs eux-mêmes, ne dédaignent pas de prendre le pinceau pour instruire leurs peuples, & les avertir de leurs devoirs. A leur exemple, les plus célèbres Lettrés ont pris à tâche de simplifier leur style, d'abaisser leur génie, & de se mettre au niveau de la multitude, pour l'enretenir de la beauté de la vertu & de la laideur du vice. Il ont fait plus, ils ont imaginé de piquer la curiosité du public par des ouvrages où l'érudition la plus exquise parle

Des Livres chinois de morale & d'instruction.

le langage du peuple , entre dans tous les détails de la vie domestique & civile , apprend à chacun à se connoître , lui propose les exemples des anciens , lui expose leurs maximes , & lui montre le chemin de ses devoirs. Les Mandarins , les chefs de famille , les personnes du sexe , les jeunes gens ont des livres faits exprès pour eux. Combien pour les enfans , de livrets en prose & en vers , qui sont de vrais catéchismes de probité & d'innocence ! Ceux qu'on leur fait étudier dans les Colleges ne leur enseignent que leurs devoirs. Le gouvernement a fait extraire & commenter , sous les titres de *ou-king-lei-pien* , *ou-king-lei-yen* , &c. , les plus belles maximes , & les plus beaux endroits des *King*.

NOTE 64, page 177.

Des Romans
chinois.

A la Chine , tout roman en général est prohibé par les loix. L'Empereur régnant en a flétri trois qui passent pour des chef-d'œuvres. Le premier a été noté du caractère *tao* (*couteau , poignard*) , parce qu'il raconte des histoires qui peuvent affoiblir l'horreur du meurtre , & faire naître les idées de révolte. Le second, du caractère *fie* (*faux, mensonger*) ; c'est un roman plein de diableries , de forcelleries , &c. sur l'entrée des livres de Foë en Chine. Le troisieme , du caractère *in* (*impur , deshonnête*) , à cause des peintures & descriptions galantes dont il est rempli. La police , plus indulgente que les loix , tolere tous les romans & historiettes qui ne peuvent nuire aux mœurs ; mais cela n'empêche pas les tribunaux d'aller leur train , quand quelque libraire est accusé. Il est traité comme s'il vendoit du poison , lorsqu'on lui trouve des livres dans le goût de ceux que les nôtres mettoient autrefois dans leur arriere-boutique. Pour les auteurs , ils sont traités avec la plus grande rigueur ; & si leurs ouvrages attaquent le gouvernement , il en coûte la vie à tous ceux qui ont contribué à les imprimer , les copier ou les répandre.

NOTE 65, page 178.

Style du
Ching.

Quelques beaux esprits ont plaisanté sur plusieurs comparaisons d'Homere ; mais ils n'ont pas senti qu'il faut voir beaucoup de choses dans le point de vue des mœurs , du génie , des usages , des pré-

jugés & de la langue de chaque nation. Dans la trente-quatrième ode du *Chi-king*, par exemple, le Poète dit d'une nouvelle épouse qu'il célèbre. « Ses mains sont comme les tendres rejettons d'une plante, » la peau de son visage comme la surface de la graisse fondue, son col » comme le ver blanc qui se forme dans le bois, ses dents comme » des graines de melon; elle a les tempes comme la cigale, les four- » cils comme le papillon; qu'elle sourit agréablement! &c. ». Ce langage est ridicule en François, mais il ne l'étoit pas, il y a trois mille ans, pour les Chinois, qui avoient sûrement du goût & du génie, comme le prouvent les chefs-d'œuvres qu'ils ont laissés. Les détails de la toilette François, le blanc, le rouge, la pommade, la poudre, & toutes les modes de la frisure, sont entrés dans plusieurs de nos poésies légères, & n'y déplaisent pas. Tout cela seroit insoutenable en chinois. Les mots même de *pommade*, & de *poudre*, qu'il faudroit rendre en chinois par ceux de *graisse de cochon*, de *farine de froment*, présenteroient ici des idées très-dégoûtantes.

NOTE 66, page 179.

Au lieu de critiquer, comme on a fait dans ces derniers tems, le plan de l'histoire de *Se ma tsien*, il seroit plus honorable de lui rendre justice & de l'adopter. Pour éviter l'embarras d'interrompre le cours de sa narration, afin de raconter de petits faits, des anecdotes & des détails qu'il importe de faire connoître à la postérité, il imagina de n'en dire que peu de chose en suivant le fil des grands événemens, & de revenir après cela sur ses pas pour détailler de suite, 1°. ce qui concerne l'histoire des principautés, des grands fiefs, & des Princes qui les possédoient. 2°. Ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire céleste & terrestre, les phénomènes, &c. 3°. Ce qui fait connoître les loix, les mœurs, les usages d'un siècle. 4°. Ce qui regarde les pays étrangers, les nations tributaires, &c. 5°. L'état des Sciences, des Arts, & les ouvrages les plus célèbres en tout genre. 6°. Les traits les plus intéressans de la vie des grands hommes de robe & d'épée, des gens de lettres & des artistes les plus illustres, des citoyens distingués, & des femmes vertueuses, des scélérats enfin & des malfaiteurs. Ce plan embrasse tout, & conserve à l'histoire sa dignité. La vie la plus longue seroit trop courte pour suivre de

De la manière d'écrire l'Histoire à la Chine.

génération en génération, pendant plus de quarante siècles, la grande histoire de toutes les Dynasties, qu'on a continuée sur son plan. Les abrégés en consolent. On en a fait plusieurs qui sont très-estimables. Les meilleurs, après avoir articulé en peu de mots les faits essentiels & les grands événemens en suivant leurs dates & leurs époques, les détaillent après cela, & les expliquent, tantôt en racontant les particularités les plus curieuses, d'après les auteurs originaux : tantôt en faisant connoître par des notes bien faites les personnages qui paroissent sur la scène ; d'autres fois en instruisant le lecteur par les réflexions des Sages ; en quelques endroits en montrant sous un seul point de vue toutes les suites d'une intrigue, d'une fausse démarche, d'une rivalité ; pour l'ordinaire, en citant les réponses des Empereurs, les plus beaux endroits des représentations ou des Edits impériaux, & en appuyant sur ces particularités qui caractérisent les hommes & peignent les mœurs générales. Par exemple, sous le règne d'un Empereur des *Han*, on observe que le Prince héritier, âgé de 12 ans, entendoit très-bien le traité de Confucius sur la Piété filiale. La manière dont on étudie ici l'histoire contribue beaucoup à entretenir ce goût. On a imprimé, il y a trente ans, des extraits & recueils historiques que l'Empereur régnant avoit faits pendant ses études, & qu'il avoit ornés de réflexions, de remarques, de notes, &c. Il avoit étudié l'histoire le pinceau à la main ; il la fait étudier ainsi aux Princes ses enfans, pour mûrir leur esprit, & leur apprendre à régner.

NOTE 67, page 179.

De l'elocution en Chine, relativement au choix des mots.

Le grave & sérieux Aristote a abaissé son génie jusqu'à parler en détail sur cette partie de l'elocution qui consiste dans l'arrangement des mots, dont les anciens disent tant de choses. Les Chinois, qui en font aussi grand cas, ont imaginé une certaine organisation de mots (si je puis m'exprimer ainsi), une harmonie mécanique de phrases, une correspondance & une consonnance entre les différens membres des périodes, un enchaînement grammatical pour lier les pensées entre elles, & appuyer les raisonnemens les uns sur les autres. Ils excellent dans la partie la plus grammaticale de l'elocution. Ils prétendent que leurs particules & leurs conjonctions sont dans le style, comme les contours dans la peinture, qui donnent je ne

ne fais quoi de vif & d'animé aux figures, ce qui les rend comme vivantes : auffi entrent-ils dans de fort longs détails fur le choix qu'il faut faire des particules, & fur la maniere de les employer. Perfonne n'aura le courage de les en blâmer, pour peu qu'on faffe attention combien elles contribuent à la clarté, à la force & à l'harmonie d'un discours, où toutes les penfées fe touchent, & font enfermées dans un fi petit nombre de mots, tous monofyllabiques. Les périphrafes, les circonlocutions, les fynonymes, les epithetes, &c., aident nos Ecrivains à développer leurs penfées. Dans le *Ouen-tchang*, un mot de plus eft une affaire; & ce n'eft qu'à force d'adrefle dans la maniere de fe servir des particules, qu'on vient à bout de tenir à fon laconifme fuperbe, fans qu'il en coûte rien ni à l'harmonie, ni à la clarté. Les Philologues ont abrégé le travail par leurs recherches & leurs obfervations; mais ils ne font que montrer le chemin: tout le monde le voit, mais le génie feul y marche d'un pas ferme & dégagé. On a beau favoir diftinguer les caractères *ho* (vivans), des caractères *fe* (morts), & les caractères *che* (pleins), des caractères *hiu* (vides), c'eft-à-dire, les caractères qui déterminent le fens & contiennent la penfée, de ceux qui ne fervent qu'à la mettre dans fon point de vue, ou à donner de l'harmonie à la phrafe: il n'appartient qu'aux plus habiles Lettrés de les changer en guirlandes de fleurs & en traits de lumière. Les particules, les plus indifférentes en apparence, acquièrent fous leur pinceau, une force & une grace dont on ne peut pas même rendre l'idée. L'elocution chinoife à cet egard, eft à la nôtre, comme une pendule d'obfervation eft à une horloge: il y a moins de pièces, elles font plus délicates, & elle eft plus juft.

NOTE 68, page 179.

Les Chinois ont beaucoup d'ouvrages qui font faits fur des plans inconnus à notre Europe, & écrits dans un ftyle & fur un ton qui ne va qu'à leur langue. Ils ont une maniere de penfer & de raifonner qui leur eft propre. La marche des idées dans les idylles & les ftances, par exemple, a quelque chofe de fi aimable & de fi naturel, qu'il eft impoffible de ne pas en fentir la douceur. Il faut avouer auffi que leurs Poètes choiffiffent des fujets attachans. Dans le grand recueil

Des agrémens
de la poëfie
chinoife.

Tome VIII.

K k

sur l'agriculture, on trouve plusieurs poésies de l'Empereur régnant, sur un champ nouvellement défriché, sur une belle maison, sur une sécheresse, sur les travaux de l'été, sur une pluie qui a fauvé le riz, sur une plaine bien ensemencée, sur une grêle, &c. On ne sauroit croire combien les Poètes font entrer de vraie philosophie dans leurs plus petites pièces. Ils excellent sur-tout à peindre la nature : les agrémens de la solitude ont exercé les plus beaux génies. Mais leur *Ouen-tchang* s'élève trop haut pour qu'une traduction puisse l'atteindre. Je viens de trouver une petite pièce *pan-ouen pan-fou*, dont il sera plus aisé de me tirer, la voici : « Mon palais est une petite » chambre qui a trois fois ma longueur. La magnificence n'y est » jamais entrée, mais la propreté n'en sort jamais. Une natte est » mon lit ; une toile doublée, ma couverture : cela suffit pour m'asseoir le jour, & pour dormir la nuit. D'un côté est une lampe, » de l'autre un vase d'odeurs. Le chant des oiseaux, le sifflement du » vent, le murmure d'une fontaine, sont le seul bruit que j'entends. » Ma fenêtre peut se fermer, & ma porte s'ouvrir ; mais ce n'est » que pour les Sages : les méchans la fuient. Je ne me rase point » comme un bonze, je ne jeûne point comme un *Tao-sé*. La vérité » habite dans mon cœur, l'innocence guide mes actions. Sans maître » & sans disciple, je n'use point ma vie à rêver des riens & à » écrire des mots ; encore moins à esquisser des traits de satire, ou » à farder des louanges. Je n'ai ni vœux ni projets ; la gloire me » touche aussi peu que les richesses ; & toutes les voluptés ne me » coûtent pas un desir. Jouir de ma solitude & de mon repos, est » ma grande affaire. Le loisir me vient de tous côtés, & le fracas » me fuit. Je considère le ciel, & je m'encourage ; je regarde la » terre, & je me console. Je suis dans le monde sans y être. Un jour » m'amène un jour, une année est suivie d'une année ; la dernière » me conduira au port, & j'aurai vécu pour moi ».

NOTE 69, page 180.

Du laconisme
des anciens ouvrages
chinois.

Quelques Lettrés de la Dynastie passée composèrent des livres de caractères, des essais de morale, des romans métaphysiques, &c. ; où l'on trouve toute l'anatomie du cœur & des passions, aussi subtilement traitée que dans quelques-uns de nos ouvrages modernes. Le

vernies de la nouveauté, les petites cabales, la réputation des Auteurs, les soutinrent quelque tems ; mais la mode ne dura pas : on ne les connoît plus aujourd'hui que par les bons mots des critiques. Qu'on nous permette de remarquer avec eux, que plus on remonte dans l'antiquité, plus on trouve de laconisme & de profondeur dans les ouvrages des plus beaux génies ; mais c'est un laconisme naturel, une profondeur de pensées aussi éloignée du mystérieux que l'algebre l'est du galimathias.

« Les anciens, dit un Lettré moderne, ne nous ont pas transmis leurs pensées, leurs observations & leurs maximes, pour nous dispenser de méditer, de réfléchir & d'approfondir les choses. Au contraire, ils ont jeté un air d'enigme dans leurs écrits, ils n'ont exposé leur doctrine qu'à demi, ils se sont contentés de poser les principes, pour nous forcer à trouver en nous-mêmes les vérités qu'ils nous font entrevoir. Faisons-y bien attention ; à force de vouloir tout trouver dans les livres, on ne tire rien de son fond : la paresse engourdit l'ame ; & avec beaucoup d'esprit & de lecture, on en vient peu-à-peu à ne juger, à ne penser, & à ne réfléchir que par mémoire. Le célèbre *Tchao-pou*, le plus grand Ministre d'Etat, & le plus integre de la Dynastie des *Song*, n'avoit jamais lu que le *Lun-yu*, & il le lisoit tous les jours. Il avoua à *Tai-song*, qui ne pouvoit le croire, qu'il y avoit appris tout ce qu'il savoit de politique. Nos jeunes Bacheliers l'ont appris par cœur, & n'y ont pas trouvé l'art de se gouverner eux-mêmes ».

NOTE 70, page 181.

Les Chinois ont étudié la médecine dans la plus haute antiquité, & y ont excellé. Les Savans mettent en question si les livres qu'on a aujourd'hui sous le nom de *Hoang-ty*, sont véritablement de lui. Les plus habiles critiques s'accordent assez à dire que le texte original ne subsiste plus tel qu'il est sorti des mains de l'Auteur ; mais ils croient, sur de bonnes preuves, qu'on n'a fait qu'en simplifier le style pour le mettre à la portée de tous les médecins. Quelques-uns soupçonnent qu'on a fondu dans cette espece de traduction, des principes & des observations qui appartiennent à la Dynastie des *Tcheou*, & même à celle des *Han* & des *Tang*. Quoi qu'il en soit de ce point, comme les livres de médecine furent exceptés de

De la médecine chez les Chinois.

l'edit de proscription de *Tsing-che-hoang*, on ne peut douter que la Chine ne possède les plus beaux principes & les secrets les plus curieux de l'antiquité. Près de vingt siècles d'expériences & d'observations, ayant grossi ce trésor d'une infinité de découvertes, aucune nation certainement n'a rien qui puisse y être comparé. Qu'en pensent les Chinois ? Quel fond y font-ils ? « Ouvrez les annales, dit » *Han-tchi*, étudiez-y l'histoire de la médecine ; vous verrez qu'elle a » suivi les révolutions des siècles & des Dynasties, comme toutes » les autres sciences. Est-il mort moins de monde dans les tems où » elle a été plus florissante ? l'Empire a-t-il été plus peuplé lorsqu'elle » a été négligée ? non sans doute : le cours de la vie des hommes » & celui de la population ne sont pas de son ressort. Elle n'y peut » rien, que selon les desseins & les vues impénétrables du *Tien*. Outre » qu'elle est presque toujours dans les nuages du doute & de la conjecture, combien de maladies nouvelles & singulières ! combien » de fièvres épidémiques & de pestes ! combien de crises générales » & de levains développés tout-à-coup qui échappent à sa pénétration, & rendent inutiles tous ses efforts ! Les grands médecins sont » en petit nombre, & ne se trouvent que dans les grandes villes. Le » peuple qu'ils négligent, guérit-il plus rarement que les Grands » qu'ils soignent ? meurt-il plus de monde dans les campagnes où » les secours sont si rares, que dans les villes où ils sont si multipliés ? les sauvages dans leur déserts, comptent-ils plus de maladies & moins de vieillards que les délicieuses provinces du *Kiang-nan*, & du *Tche-kiang* » ? L'Auteur finit par dire que le Gouvernement doit conserver la médecine, comme un moyen qui entre dans les vues du *Tien* pour conserver la vie des hommes ; mais on ne doit compter sur ce moyen, qu'autant que le *Tien* voudra s'en servir. C'est aussi la politique du Gouvernement, qu'on paroît n'avoir pas comprise au delà des mers.

Quant aux livres chinois sur la médecine, voici ce qui m'a le plus frappé dans le peu que j'en ai vu. 1°. La plupart des grandes compilations sont faites avec beaucoup d'ordre & de méthode. Après avoir établi les principes généraux & les règles fondamentales qui doivent diriger la médecine dans les cas particuliers, on y traite des maladies de toutes les parties du corps humain, occasionnées par l'altération

de leur organisation ou par des causes extérieures. Qu'on s'imagine la pratique d'Ethmüller, plus détaillée encore, plus analysée, & plus précise dans la manière de particulariser chaque maladie, d'en articuler les diagnostics, d'en distinguer les crises. La partie qui regarde les enfans & les vieillards, nous a paru bien curieuse, & remplie d'observations. 2°. Les connoissances anatomiques de la Chine, ne valent pas celles d'Europe, à beaucoup près. Cependant il est de fait que leurs livres entrent dans de grands détails sur toutes les parties du corps humain; & qu'ils ont fait bien des observations qui ont peut-être échappé à nos plus célèbres anatomistes. Ce qu'ils disent en particulier sur la *rate* & le *foie*, pourroit donner des vues à nos plus habiles médecins. Au surplus il est constant par l'histoire ancienne, qu'un Gouverneur de Province ayant fait ouvrir le ventre à quarante scélérats, qui l'avoient ouvert à des femmes enceintes, à des filles & à des enfans, il chargea plusieurs peintres de peindre leurs intestins, sous la direction des plus habiles médecins à qui il étoit permis de diriger le fer du bourreau, & de profiter du supplice de ces malheureux pour éclairer la médecine. 3°. Il est de fait que la circulation du sang est connue depuis bien des siècles en Chine. Les oisifs d'Europe pourroient s'amuser à suivre les rapports qu'ont trouvés ceux de Chine entre le mouvement du soleil & celui du sang. Selon le *Tou-chou-pien*, imprimé il y a plus de deux cens cinquante ans, le sang s'avance de trois pouces dans les artères à chaque vibration, & fait en 24 heures 810 toises (la toise chinoise est de dix pieds). Ce qu'il ajoute sur les différences de la circulation selon les saisons, est plus fondé en physique. Je suis persuadé que les curieux verroient avec plaisir la planche des diverses ondulations du pouls, dans les diverses especes de fièvre. On en a donné quelque chose dans un *traité du pouls*, traduit du chinois en latin; mais le traducteur étoit tombé sur une mauvaise édition de Province, dont il a copié les fautes & les omissions. 4°. Les médecins de Chine ne font guere que de fortes tisanes, dont on prend toujours deux prises; mais la diète rigoureuse & le régime en facilitent les effets. Les préparations chimiques sont presque inconnues ici. 5°. Soit que la théorie des médecins soit bonne, ou que la routine leur tienne lieu de science, ils prédisent

assez juste les crises & les périodes des maladies. Selon leurs livres, toute maladie agit successivement sur le cœur, sur le foie, sur le poulmon, sur l'estomac, sur les reins & sur les entrailles. Le passage de l'un à l'autre fait une petite crise; la révolution générale en produit une grande. L'habileté du médecin consiste à distinguer quand il faut couper cours aux progrès du mal par des remèdes directs, ou l'affaiblir en le détournant; accélérer ses crises, les attendre, ou les retarder. 6°. Il y a ici une médecine fort ancienne, qui attaque plusieurs maladies d'engourdissement, de tension, de douleur, &c. en faisant tenir le malade dans une posture qui étrangle la circulation, ou du moins la retarde, dans quelques parties du corps; & en l'obligeant de fondre en quelque sorte son haleine dans sa bouche, en rendant d'une manière insensible l'air qui sort de son poulmon. On y ajoute, avant ou après, des remèdes & un régime convenables. Le *tcha-tchin* est encore plus singulier, & probablement plus ancien. Il en est parlé dans les livres des *Tschou*, plusieurs siècles avant l'incendie des *King*. Le *tcha-tchin* (ou *piqûre d'aiguille*) consiste à piquer avec des aiguilles préparées, les plus petits rameaux des artères. Le sang ne doit point sortir par ces piqûres; on les cautérise avec de petites boules d'armoise qu'on brûle dessus. On compte des guérisons incroyables, opérées par cette médecine singulière. Elle s'aide aussi de quelques remèdes; mais son grand secret est de savoir où il faut ficher les aiguilles, en combien d'endroits, & la manière de les faire entrer & de les retirer. 7°. Les médecins Chinois ont composé un livre exprès, pour aider les Mandarins qui font lever les cadavres, à distinguer quand un homme s'est étranglé lui-même, ou quand il a été étranglé par d'autres; quand il s'est noyé, ou quand son cadavre a été jeté dans l'eau après sa mort, &c. Ils ont imaginé des moyens pour faire paroître sur un cadavre à demi pourri, sur les os même, les meurtrissures & les coups qui ont pu causer la mort. 8°. La petite vérole n'a pas été connue en Chine, dans la haute antiquité. Les médecins nomment *tai-tou* (venin du sein maternel), le ferment ou levain qui cause cette maladie. Ils distinguent plus de quarante espèces de petites véroles, & les représentent dans leurs estampes médicales. L'inoculation n'a commencé que sous la dernière Dynastie des *Song*. Les

Médecins disent qu'on ne doit pas la pratiquer en tout tems. Ils indiquent, avec assez de détail, quels sont les enfans qu'on ne peut inoculer à raison de leur tempérament, sans les exposer à la mort. Nous avions à Péking, quand j'y arrivai, un néophyte médecin, qui entendoit très-bien à traiter cette maladie, & qui n'a jamais voulu inoculer personne, quoi qu'on lui offrît des sommes considérables. Pour moi je suis témoin que la petite vérole épidémique de 1766, enleva, en quelques mois, un nombre prodigieux d'enfans; les inoculés mouroient comme les autres. On dit qu'on en a compté aux portes plus de cent mille. 9°. Selon les médecins Chinois, il est plus aisé de traiter dix hommes qu'une femme, & dix femmes qu'un enfant. Ils conviennent que les anciens étoient plus sains & plus vigoureux à 80 & à 90 ans, qu'on ne l'est aujourd'hui à 50; & prétendent que c'est parce que leurs alimens étoient plus simples, leurs repas plus sobres, leur vie plus agissante, & leurs corps moins dissous par les plaisirs. La recette de longue vie, que donnent ces messieurs à la fin de leurs livres, est un traité de morale bien sec & bien asséné. Je me chargerois plutôt de faire adopter les caractères Chinois à nos Européens, que le régime qu'ils prescrivent.

NOTE 71, page 181.

La décence des mœurs publiques & la sévérité du gouvernement ont réduit il y a long-tems les Pétrones chinois, à s'envelopper d'un voile, pour échapper à la rigueur des loix. Il y a des livres où les caractères présentent un sens, & le son isolé un autre. Dans quelques livres, il faut retrancher une partie de plusieurs caractères, pour saisir la pensée secrète de l'auteur; dans d'autres on les lit à rebours, &c. Il semble que le libertinage ait voulu semer d'épines jusqu'aux pièges qu'il tend à l'innocence. Malgré toutes ces ruses, de quelque manière qu'un livre soit un levain de dissolution, il en coûte cher à celui qui l'a vendu, s'il est dénoncé.

NOTE 72, page 182.

Quoique le *Ouen-tchang* proprement dit ne change pas, chaque dynastie cependant a son ton & son goût. Les bons littérateurs dif-

Respect pour
les mœurs dans
les Livres chi-
nois.

Différence des
styles en Chine
selon les siècles.

tinguent de quel siecle est une piece de vers ou un discours , à certains tours , à certains mots , & à certaines façons de parler qui n'ont eu qu'un tems. Cela est encore plus sensible dans le *Kouan-hoa*.

NOTE 73, page 183.

Recherches
dans l'arrange-
ment des caractères
chinois.

Les bons Lettrés sont fort attentifs à éviter tout ce qui sent l'affectation dans l'arrangement des caractères ; & leur maniere d'ecrire de haut en bas , fait disparoître dans les livres , des vis-à-vis , qu'un arrangement étudié rendroit sensibles. On ne le cherche & on n'y a egard que dans les inscriptions , sentences , devises , &c. , qui sont enoncées en peu de mots , & ecrites pour servir d'ornement. Comme les caractères se prêtent à beaucoup d'arrangemens de caprice & de fantaisie , quelques Lettrés se sont amusés à ecrire des vers , des enigmes , dont la clef est dans le seul arrangement des caractères. J'en ai vu de rangés en cercle , en pyramide , en urne , en echiquier , où l'on n'auroit jamais cru qu'on pût trouver un sens , & qui en avoient un très-joli , parce qu'il y a eu de beaux esprits qui se sont amusés à ces bagatelles.

NOTE 74, *ibid.*

Des répétitions
dans la
langue chinoise.

Donnons quelques exemples pour nous faire entendre. 1° *Me me*, *pou yù* ; (*il se tait , il se tait , il ne dit rien*). 2° *Co chang*, *co chang*, (*cela est lamentable , cela est lamentable*). 3° *Ti ti*, *cou cou*, (*il crie & crie , pleure & pleure*). 4° *Tchoui ti*, *tchoui* ; *tan ti*, *tan* ; *tchang ti*, *tchang* ; *vou ti*, *vou* (*les joueurs de flûte en jouoient , les toucheurs d'instrumens à corde en touchoient ; les chantres chantoient ; les danseurs dansoient*). 5° *Yao se*, *yao houo* ; (*il desire la mort , il desire la vie*). Je ne pousserai pas l'induction plus loin. Si on pouvoit citer les bons ecrivains & les faire comprendre , on sentiroit au-delà des mers que ces sortes de répétitions ajoutent à la pensée. Quoi de plus expressif que ces phrases , *sin sin*, *nien nien*, *tchi siang tcho ta* ; (en latin , *corde corde*, *mente mente*, *tantum cogitat de illo*) ? *Tun tun*, *tou tou*, *kia kia*, *tchin tchin*, *che gin y y*, *hoe hoe* ; (*deglutit deglutit , evomit evomit , falsa falsa , vera vera , facit homines dubitare dubitare , suspicari suspicari*). J'ai traduit ces deux phrases en latin pour être plus

plus littéral ; mais il est impossible de rendre le pittoresque de la dernière, & de présenter aussi naïvement l'image d'un homme qui ne dit les choses qu'à moitié, les altere & ne laisse que des doutes.

NOTE 75, page 184.

Outre les narrations oratoires dans le goût des nôtres, les Chinois ont encore de petites narrations, des historiettes, où ils déploient toutes les graces du *Ouen-tchang*. Les plus habiles écrivains se sont exercés dans ce genre, & l'ont traité comme notre La Fontaine a traité les fables. A propos de fables ils en ont aussi, mais dans un autre goût que les nôtres. En voici un exemple traduit en latin.

Des Fables
chinoises.

Tchouang-tse *deambulabat in monte sylvofo. Vidit ibi arborem proceram & ramis foliisque luxuriantem. Propè aderant homines cum securibus, nec illam attingebant. Petiit ab illis, quid ita? Responderunt, quia lignum erat prorsus inutile. Hæc arbor, inquit Tchouang-tse, implebit suos annos quia inutilis est. Descendit de monte, & ad amicum divertit. Amicus gaudens iussit ut puer avem dictam yen occidat & coquat. Reposuit puer: ut enim duæ sunt, altera vocalis & altera muta est; quænam occidetur? Respondit Dominus ejus, occide illam elinguem. Alterâ die discipuli magistro dixerunt; arbor vitam conservavit quia nullas habebat dotes, & avis occisa est quia erat sine dotibus ullis: quid ergo eligis? Subrisit Tchouang-tse, & ait: si mediam viam inter dotes habere & non habere cupio, studebo videri quod non sum, atque aded molestiis non carebo; longè melius, ut, ratione & virtute quasi magnifico curru invehctus, ambulem coràm primo rerum omnium parente, ita ut res à me pendeant, nec ipse pendeam ab illis.*

NOTE 76, ibid.

Les disputes littéraires des Chinois sont plus modérées & plus Philosophiques qu'elles ne le sont en Europe. Le *Ly-mao* assujettit les Lettrés aux regles les plus austeres de la décence, du respect & de l'honnêteté. Dans ces derniers tems même, au lieu de ces discussions qui ne finissent aucune dispute, on a pris le parti de rassembler de bonne foi les autorités & les raisons pour & contre, en laissant au lecteur le soin de se décider: & c'est le mieux, *neque enim dispu-*

Des disputes
littéraires à la
Chine.

Tome VIII.

LI

curi sine reprehensione potest, a dit Cicéron. Il faut rendre justice aux Chinois, ils n'aiment pas la dispute. Un homme d'esprit chez eux, dit son sentiment & en allègue les raisons ; si vous voulez lui faire de mauvaises difficultés, il ne dit plus mot & parle d'autre chose. Le ton des mœurs générales est uniforme à cet égard, & s'étend à tout ; personne ne s'avise de se mêler de ce qui ne le regarde pas, & de dire un *oui* ou un *non* à qui ne l'interroge point.

NOTE 77, page 185. [*].

Des préjugés. En matière de prévention & de préjugé, les gens qui ont le plus d'esprit sont peuple. On conçoit fort bien qu'un Européen que ses premières études ont rempli d'admiration pour les Grecs & les Romains, ou que l'amour national & les discours de tous les jours ont accoutumé à mettre sa nation au-dessus des autres, & celles d'Europe au-dessus de tous ces peuples *qu'à pleine bouche nous nommons barbares*, comme dit Montagne : on conçoit, dis-je, qu'un Européen ne croira jamais qu'à demi, que les Chinois aient un gouvernement, des mœurs, des loix, des sciences, des arts, &c., qui n'ont rien emprunté de l'Europe, & qui cependant pourroient nous éclairer & nous instruire. Mais ce qui est bien extraordinaire, c'est que des gens d'esprit se préviennent sur des choses aussi arbitraires que les vêtemens, le cérémonial, les manières, les goûts, &c. On s'égare à dire des bons mots sur la torture à laquelle se condamnent les Dames Chinoises pour avoir les pieds mignons ; on leur en fait un ridicule ; comme si celle que se donnent les Dames Françaises pour avoir la taille fine, n'étoit pas aussi folle & encore plus dangereuse. Ce n'est pas le lieu de demander pourquoi & sur quoi on se coëffe de pareils préjugés ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'ils forment un nuage, une vapeur qui emousse tous les rayons de la vérité.

[*] Cette note, dont on a oublié de marquer le n°. dans le texte, se rapporte à la dernière phrase de l'Essai sur la langue chinoise.



N O T I C E

Sur les objets de commerce à importer en Chine.

IL nous vint ici, il y a quelques années, de petits flacons de crystal pour mettre des eaux de senteur, qu'on avoit achetés à Canton à aussi bon marché qu'on auroit pu le faire en Europe. Ceux qui en avoient fait leur pacotille n'en trouvant pas le débit, avoient été obligés de les donner à prix d'achat : ils étoient cependant très-jolis & bien mieux travaillés que ceux des Chinois ; mais ils n'étoient pas d'une forme agréable pour la Chine, ni appropriés à l'usage qu'on y en fait. D'ailleurs ces flacons étoient tous de crystal blanc ; & ce crystal est le moins prisé en Chine. S'ils avoient été faits dans le goût chinois, on les auroit vendus ce qu'on auroit voulu. Nous ne plierons jamais cette nation à nos goûts & à nos idées. Ils travaillent à Canton sur les modèles qu'on leur porte d'Europe ; il faut leur rendre la pareille, travailler sur les leurs, & ne pas leur refuser une complaisance qu'ils ont pour nous. On se sert à Pé-king de ces petits flacons pour mettre du tabac de Portugal. La forme que leur ont donnée les Chinois est bien appropriée à la façon dont ils présentent le tabac & le prennent ; celle de nos flacons ne l'est pas. Du reste, comme l'on ne prend guère de tabac qu'à Pé-king, nous avertissons que le débit de ces bagatelles ne sauroit être bien considérable. Les Chinois font plus de cas du verre coloré & travaillé ; il faut suivre leur goût & travailler sur les formes qu'ils ont imaginées. Comme nos ouvriers donneroient plus de grace au couvercle ou bouchon & à la petite cuiller, cela assureroit le succès & le débit

L1 2

de nos flacons. Mais pour bien faire il faudroit qu'il y en eût pour les Princes, pour les Grands, pour le Peuple; & n'en porter d'abord qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les faire connoître & desirer. Le mieux, à tous egards, seroit encore de s'en faire demander, & de n'en porter que très-peu en sus du nombre demandé. Mais on pourroit en faire en agates de toutes les especes, en porcelaine, en email, en vermeil, &c.; ce qui auroit plus de vogue, & seroit d'un plus grand débit, parce que l'usage en est universel & s'étend à tout l'Empire. On pourroit y ajouter des *tchong-tsee* ou petites tasses à boire, sur le modele de celles qu'on a plusieurs fois envoyées. Si l'on s'y prenoit comme nous l'avons dit tout-à-l'heure au sujet des flacons, il est probable qu'on en débiteroit beaucoup. On vendroit en moindre quantité, mais à plus grand prix, des vases de fleurs en verre coloré, des bassins, cuvettes, urnes, &c., faits sur les peintures & les modes envoyés d'ici plusieurs fois. Je parle toujours des modes chinois, parce que mon long séjour en Chine, & la connoissance que j'ai de la capitale & de la Cour, m'ont persuadé, il y a long-tems, qu'il n'y a que ce moyen d'introduire ici & d'y faire goûter nos ouvrages en tout genre. S'il étoit question de faire des comparaisons & des parallèles, il seroit aisé de prouver que nous ne nous accommodons pas plus des goûts chinois pour les choses d'usage, que les Chinois des nôtres.

Mais puisqu'il est question de notre commerce avec eux, nous ajouterons ici quelques observations. Il est très-certain que le Gouvernement de Chine, envisageant le commerce des Européens sous le grand point de vue de l'utilité générale de l'Empire, cherche plus à le faire tomber qu'à le conserver; & que si les Empereurs ne s'étoient pas fait un point de politique d'accueillir les Etrangers & d'afficher un goût

décidé pour ce qui vient de chez eux, l'intérêt particulier de Canton n'auroit pas empêché de fermer son port aux Européens. La raison en est fort simple. Ils emportent des thés, des soies, des porcelaines, &c., qui sont nécessaires à l'abondance publique; & n'apportent que de l'argent, dont on n'a pas besoin, ou des choses dont on ne veut pas, moins encore parce qu'elles tournent au détriment des Artistes chinois & introduisent des nouveautés, que parce qu'elles entament la simplicité des mœurs, & menent au luxe, qu'on regarde ici décidément comme un fléau qui corrompt l'innocence, augmente les besoins, & conduit à l'oppression du peuple, en qui il augmente & aigrit le sentiment de sa misère. 2°. Tout balancé, la politique du Gouvernement chinois regarde les échanges comme plus utiles que les achats en argent, soit parce qu'ils perfectionnent l'industrie des ouvriers, qui ne tardent pas à imiter ce qu'ils voient, soit parce que, vu la quantité prodigieuse d'argent qu'il y a dans l'Empire & dans les trésors publics, son augmentation n'est qu'un embarras. 3°. Tout étant peuple ici, hors les gens en place & les Lettrés, & nos étoffes ne pouvant pas plus servir aux gens en place & au peuple, que chez nous les indiennes aux Magistrats, aux Militaires, aux Artisans & aux Payfans; les échanges des étoffes sont une chimère. Cependant les camelots, dont on fait ici des espèces de redingottes contre la pluie, & les draps, dont on fait des surtouts & des habits de maison pour l'hiver, pourroient être vendus en certaine quantité, s'ils étoient violets ou noirs. Comme on offre à l'Empereur & aux Princes nos belles soieries, on pourroit aussi en porter à la Chine.

Ce qui seroit mieux reçu, à ce qu'il nous semble, si on suivoit les modèles chinois, ce seroit, 1°. tout ce qui est du ressort des bijoutiers, comme bagues, pendans d'oreilles,

aiguilles & ornemens de tête en pierres fausses, pour les femmes; 2°. des couteaux, des lunettes, des ciseaux, des montres, des horloges, des tapis, &c. Les couteaux, faits à la chinoise, & montés très-proprement, réussiroient; nous en dirons autant des tapis, s'ils étoient d'une longueur & d'une largeur assorties aux estrades sur lesquelles on les met ici. Les montres & les horloges ont été décriées, parce qu'on en a porté, ou d'un travail trop exquis, ou d'usées, ou de salies par des peintures licentieuses. 3°. Notre thériaque, nos confectiions, & nos bons emplâtres réussiroient aussi peu-à-peu, si on faisoit écrire en chinois leurs vertus & la manière de s'en servir, & si on faisoit ce commerce avec la bonne foi de nos anciens commerçans. 4°. Nos peintures, gravures, émaux, fleurs en email, &c., seroient aussi achetés, si on servoit les Chinois selon leur goût. 5°. A la 90^e année de l'Impératrice-mère, & à la 70^e de l'Empereur, qui ne sont pas éloignées(1), comme tous les Princes, tous les Seigneurs & tous les grands Mandarins doivent offrir leurs présens, tout ce qui sera ou curieux, ou rare, ou précieux, ou d'un travail exquis & digne d'être offert, trouvera du débit.

(1) Cette Notice a été envoyée en 1774.



NOTICE

Du sang de Cerf, employé comme remède.

LA médecine moderne de Chine, c'est-à-dire celle qui ne remonte qu'à 200 ans avant l'ère chrétienne, fait usage du sang de quelques animaux des bois, savoir, le sanglier, le daim, le chevreuil, le musc, le cerf & la gazelle. Le sang de chevreuil est regardé comme un remède spécifique pour guérir la pleurésie. Parmi les usages différens des diverses especes de sang, celui de la succion du sang de cerf nous a paru assez singulier.

La médecine ancienne des Chinois ne connoissoit point la succion du sang de cerf; du moins nous n'en avons rien trouvé dans les livres de la haute antiquité, que nous avons été à portée de consulter; & quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu découvrir quelle en est la première origine, ni à quel siècle il faut la rapporter. Il est vrai que les livres de médecine étant ici assez nombreux pour former seuls une grande bibliothèque, le peu de connoissance que nous avons du plus grand nombre a pu tromper notre bonne volonté.

Selon le *Tong-y-pao-kien*, Recueil fait & imprimé en Corée, de tout ce que l'on y a trouvé de mieux dans les livres de médecine de Chine, la succion du sang de cerf est due au hasard. Un chasseur, excédé de fatigue & de soif, étant tombé évanoui, ses compagnons, qui n'avoient aucune sorte de provisions, prirent le parti de lui faire avaler le sang qui couloit encore de la plaie d'un cerf qu'on venoit de percer à la jugulaire d'un coup de lance. Ce sang le fit reve-

nir à lui dans le moment , & si bien , qu'il se sentit peu-à-peu plus frais , plus dispos & plus fort qu'auparavant.

Selon le livre chinois *Chi-iching*, la gloire de cette découverte ne fut pas due aux conséquences qu'on tira de cette aventure , mais aux réflexions de quelques savans médecins. Ayant observé , dit ce livre , que le renard , la fouine , la belette , &c. , se contentoient quelquefois de fucer le sang de leur proie à demi vivante , ils firent la remarque que presque tous ces animaux étoient les plus vifs , les plus adroits , les plus ardens , & , ce qui intéressoit encore plus , les mieux portans , & les plus vivaces. Ces observations les portèrent à conclure que le sang des animaux , qui contient , comme l'on dit ici , *leur ame & leur vie* , & dont on se servoit déjà dans plusieurs remèdes , pourroit devenir un remède très-puissant , s'il étoit donné pour ainsi dire tout vivant. Rapprochant ensuite ces raisonnemens des principes de la médecine , ils décidèrent que pour procéder sûrement , il falloit prendre un sang bien choisi , & déterminer le tems & la manière de le prendre. Un sang bien choisi : parce que la raison qui oblige à s'abstenir en tout tems de la chair de certains animaux , & de celle de plusieurs dans différentes saisons de l'année , est encore plus forte pour leur sang , qui enchérit sur les mauvaises qualités de leur chair , & doit être bien plus nuisible étant pris tout chaud & sans aucune sorte de préparation. Quant au tems & à la manière , l'idée seule de remède suppose des rapports , des convenances & des circonstances dont dépendent les bons effets & les succès qu'on en espere.

Quoi qu'il en soit de l'origine de la succion du sang de cerf , je suis encore plus embarrassé pour raconter la façon dont elle se fait. Tout ce qu'on trouve dans les livres , c'est que le sang de cerf , bu tout chaud en automne , ou seul , tel qu'il sort de la blessure de l'animal , ou mêlé sur le champ
avec

avec du vin chaud, est un spécifique unique pour réparer les forces d'un tempérament détruit, pour guérir un mal de reins invétéré, pour arrêter un crachement de sang occasionné par une pulmonie formée, pour refaire un sang appauvri, pour rétablir un homme de cabinet épuisé par le travail & l'application, ou une femme en danger de mort par une perte de sang à la suite d'un accouchement malheureux, &c.; mais on n'y trouve aucuns détails, & nous ne pouvons y suppléer. L'exactitude doit être si rigoureuse dans une chose qui a rapport à la santé & à la vie, que nous nous ferions un grand scrupule de rien hasarder sur un pareil sujet, sans citer des garans. Nous citerons donc le *Pent-sao-kang-mou* qui dit que le sang de cerf a été reconnu dans ces derniers tems comme un spécifique singulier pour faciliter l'éruption de la petite vérole, & en absorber la malignité. La recette qu'il donne est si compliquée à certains égards, & suppose une connoissance si profonde de la manière d'opérer de la pharmacie chinoise, que nous n'avons pas cru devoir la traduire; nous craindrions de nous exposer aux méprises, & la plus petite en ce genre peut avoir des suites funestes. Tout ce que nous devons dire, c'est qu'on donne le sang de cerf tout chaud, délayé dans du vin, séché comme le sang de bouquetin, & réduit en poussière, &c. Nous désirons qu'on puisse tirer en Europe quelque utilité de ces notions, quelque confuses qu'elles soient: nous y joindrons seulement l'anecdote suivante.

Une personne très-instruite & très-sage, ayant un emploi dans le Palais, nous dit un jour au sujet du *breuvage de l'immortalité*: les anciens ont parlé beaucoup d'un fruit, d'une eau qui devoit préserver l'homme de la mort; les anciens ont eu des remèdes & des boissons qui avoient une force singulière pour fortifier les vieillards. La stupidité du vulgaire

Tome VIII.

M m

a confondu ces deux choses ; les gens instruits ne s'y méprennent point. Un propos amenant l'autre , cette personne me demanda si nous pratiquions la succion du sang en Europe , je lui répondis avec étonnement que nous n'en avions aucune idée ; & l'ayant prié de s'expliquer sur cet objet, elle me parla ainsi. Le cerf est un des animaux dont le sang est le plus propre à rétablir un sang vieilli, usé & appauvri. Pour en rendre la salubrité plus sûre & plus efficace , on choisit le commencement de l'Automne , parce que le cerf est alors en pleine force & rafraîchi par les herbes dont il s'est nourri. Les chasseurs lancent un vieux cerf , & le menent vers l'endroit où leur piège est dressé ; celui pour qui ils travaillent , court avec eux. Quand le cerf est tombé dans le piège , on lui enfonce une lance dans la jugulaire , & on l'assujettit de manière qu'on puisse ajuster un long tuyau dans la plaie. Celui qui a besoin de rétablir ses forces, suce par ce tuyau autant de sang qu'en peut contenir son estomac , & remonte à cheval , court , galoppe jusqu'à ce qu'il sente son estomac libre & dégagé ; ensuite ayant essuyé la sueur abondante dont il est baigné , il prend un restaurant & se met au lit. Cette succion de sang rétablit ses forces & son tempérament au-delà de ce qu'on peut dire : ce que la personne qui me parloit appuya par des exemples. Nous dirons cependant que nous ne croyons pas que ce remède singulier soit beaucoup pratiqué, ni même connu du vulgaire.



NOTICE

Sur la Poterie de Chine (1).

DANS l'Empire de la Chine, autant le Gouvernement néglige les arts d'agrément & de luxe : autant il favorise, encourage & récompense ceux de besoin. La Poterie en particulier a toujours singulièrement fixé son attention ; aussi est-il venu à bout de la faire monter au rang des arts qui occupent le plus d'ouvriers, fournissent le plus aux échanges continuels du commerce d'un bout de l'empire à l'autre, & s'accommodent également à toutes les conditions. La Poterie est si connue, & si bien connue en Occident, que loin d'entrer dans de longs détails sur celle de Chine, nous ne ferons qu'indiquer quelques articles que nous croyons pouvoir intéresser.

1^o. Comme il y a en Chine une quantité prodigieuse d'argiles de toutes les couleurs, dont quelques-unes sont mêlées de gravier, d'autres de sable très-fin, & beaucoup sont singulièrement travaillées par la nature, cela a d'abord donné lieu à une grande variété entre la Poterie d'une province, & celle d'une autre, soit pour la forme, soit pour la grandeur, soit pour la commodité. Il y a des lieux où l'on fabrique des vases de quatre à cinq pieds de diamètre, ou même davantage, sur une hauteur de trois pieds ; d'autres de quatre à cinq pieds de haut avec une ouverture proportionnée. Ces vases, qu'on nomme *Kang* en chinois, servent aux riches de bassins pour leurs poissons dorés, pour leurs fleurs aquatiques, &c. ; aux particuliers, de réservoirs pour

(1) On entend par poterie, la terre cuite sans email ni vernis.

leur eau , de caisses pour leurs grains , leurs légumes , leurs fruits , &c. ; aux ouvriers , aux marchands , aux colons , de cuves , de chaudières , &c.

2°. Comme c'est sur-tout pour le peuple qu'on travaille la Poterie chinoise , on s'est singulièrement proposé deux choses : la première , de se prêter à tous ses besoins jusqu'à faire des lampes , des cuillers , des tasses , des vases de cuisine & de ménage , de toutes les formes & grandeurs , & même des joujous pour les enfans ; la seconde , de se mettre tellement au niveau de sa pauvreté , qu'il pût se procurer très-aisément tout ce dont il a besoin ; & , ce qui n'est pas moins estimable , ni moins essentiel , d'imaginer de petites propretés , élégances & ornemens pour sa vaisselle , ses théières , ses tasses , &c. , & tout ce qui paroît sur sa table lorsqu'il a des hôtes.

L'Empereur à qui on présente de tout ce qui se fait dans toutes les espèces de manufactures & fabriques des différentes provinces de l'empire , a introduit l'art de peindre de petites fleurs en email coloré , sur la vaisselle de Poterie , théières , tasses , &c. , & les a fait entrer dans le palais & dans ses présens , pour les accréditer.

3°. La Chine a sa porcelaine & sa fayance ; & l'une & l'autre ont différens degrés de beauté , de travail & de perfection , qui en augmentent , doublent , triplent même le prix. La Poterie ne peut aller si loin ; mais la politique du Gouvernement , qui ne le lui permettroit pas , quand elle le pourroit , se borne à maintenir la réputation des différentes Poteries des provinces , les unes pour une chose , les autres pour l'autre.

4°. Ceux qui ont fait le voyage des Indes connoissent les gargoulettes , ou vases d'une espèce de Poterie qui a la propriété de bonifier & de rafraîchir l'eau. Or , comme l'utile passe avant tout , il est évident que ces vases sont , à cet

egard , préférés à ceux d'or , de crystal , & de la plus belle porcelaine. Les riches s'en servent comme les pauvres. Il en est de même de plusieurs autres ouvrages de Poterie : les uns sont singulièrement propres pour certains usages , les autres pour d'autres ; par exemple , le thé est meilleur quand on en a fait chauffer l'eau dans tel vase , & qu'on l'a fait infuser dans tel autre. Le riz n'a toute sa faveur , & ne se cuit bien que dans des vases d'une Poterie grossiere & sans email. Les fleurs qui languissent dans la fayance & la porcelaine , croissent comme à vue d'œil dans certains pots de terre , &c.

5°. Il est certain , 1°. que la cuisine & la médecine font ici plus usage de la Poterie , qu'en France ; & qu'elles s'en trouvent très-bien. 2°. Que les arts en tirent mieux parti , & la plient mieux à leurs usages : par exemple , les peintres broient leurs couleurs dans un *jou-po* , ou vase d'une terre dure , au moyen d'une molette de la même matiere. 3°. Que la beauté & la finesse de quelques argiles , ont mis l'industrie chinoise à portée de faire en Poterie des pieces très-curieuses ou par la délicatesse du travail ou par leur grandeur ou par la beauté & la singularité de leurs formes : nous avons vu une cuvette longue de deux pieds de large sur plus de trois pieds & demi de long , d'un si grand fini , que même en marbre , elle eût été une curiosité.



DU KONG-POU,

OU

DU TRIBUNAL DES OUVRAGES PUBLICS.

CE n'est que peu à peu, ce n'est qu'à différentes reprises, ce n'est qu'après avoir fait tomber bien des préventions, des ignorances & des préjugés, qu'on pourra faire connoître à l'Europe le plan & le système entier du Gouvernement chinois. Qu'on ne prenne donc pas le change sur ce que nous allons dire du *Kong-pou*. Nous ne le donnons nous-mêmes que pour des idées détachées, & de petites notions préliminaires de ce qui pourra être dit en grand dans la suite.

Ce Tribunal, qui, comme tous les autres, remonte jusqu'à la première origine de la monarchie, est chargé de tout ce qui concerne les ouvrages publics dans tout l'Empire. Il a ses Officiers dans toutes les provinces ; & c'est par eux qu'il fait exécuter annuellement tout ce qu'il a décidé, réglé, puis fait approuver de l'Empereur.

On entend ici par ouvrages publics, les temples de l'Empire, les palais impériaux, les murs des villes, les palais des Princes titrés, les hôtels des Officiers publics ou Mandarins, les tribunaux, les greniers & magasins publics, les casernes, les fortifications, les postes & logemens des gardes, les monumens publics, les monnoies, les armes & provisions de guerre, les digues, levées & jettées, les écluses & les ponts pour les rivières & les canaux, les barques & vaisseaux de l'Empire, les chemins publics, les sépultures des Empereurs, tout ce qui est nécessaire à l'Empereur & aux Officiers publics, pour la

représentation dans les grandes cérémonies , enfin tout ce qui défend la culture des terres contre les inondations & les séchereffes.

Les loix de l'Empire ont prononcé sur tous ces objets. 1°. Elles ont fixé des sommes générales pour chacun en particulier , soit pour tout l'Empire , soit pour chaque province ; & ont divisé ces sommes en dépenses ordinaires & en dépenses extraordinaires. 2°. Elles ont réglé la forme , la grandeur , les ornemens , & le prix de chaque ouvrage , autant que cela se peut. Les détails où elles entrent , vont jusqu'à fixer toutes les mesures & tous les poids , & à déterminer la qualité & la quantité des matériaux qu'on doit employer. Métaux , bois , pierres , briques , chaux , &c. , tout est indiqué , ainsi que les endroits d'où on doit les tirer. 3°. Elles ont fixé un tems pour les réparations communes & pour les réparations extraordinaires en tout genre , celles de décoration & de magnificence , comme celles de besoin & de commodité ; celles de prévoyance & d'attention , comme celles d'economie & d'épargne. 4°. Elles ont dérogé aux regles générales , & ont fait une obligation rigoureuse de la plus grande diligence & du plus prompt secours , dans tous les cas où il faut parvenir à la sûreté & à la tranquillité du peuple pour son travail , ses terres & son commerce. Elles exigent qu'après avoir constaté la vérité & la nature du besoin , on mette sur le champ la main à l'œuvre. Dans ces cas , toute dépense est permise , & la loi ne décerne des peines que contre les délais ou les épargnes qui sont funestes. 5°. Autant les loix sont sévères pour défendre de s'écarter de tout ce qu'elles ont réglé , autant elles se font justice elles-mêmes en permettant aux Mandarins de proposer les inconvéniens qu'ils ont remarqués , & de présenter au tribunal leurs projets pour de nouveaux ouvrages ou nécessaires , ou utiles , ou convenables. 6°. Les Censeurs de l'Empire sont chargés de veiller

sur tout ce qui concerne les ouvrages publics, comme sur toutes les autres parties du gouvernement & de l'administration. Les négligences, les excès de dépense, les épargnes mal entendues, le peu de solidité des ouvrages, &c., sont la matière de leurs dénonciations; & sur-tout les corvées injustes dont on fatigue le peuple hors le cas d'un besoin pressant.

Les affaires courantes du *Kong-pou*, comme celles de tous les autres tribunaux, s'expédient en tout tems; mais à la fin de chaque année on rend un compte détaillé, province par province, de tous les ouvrages qui ont été faits & commencés. On propose aussi, province par province, tous ceux de l'année suivante, avec le détail de ce que chacun coûtera. Voici ce qui peint bien le génie du Gouvernement chinois. Quand on propose à l'Empereur les travaux de l'année suivante, il faut y joindre le plan général & le plan détaillé de chacun des ouvrages publics qui intéressent la sûreté ou la commodité publique. Il faut y joindre aussi le plan de tout ce qui n'est que décoration & magnificence, & de ce qui est nouveauté, changement, ou amélioration.

Qu'on nous en permette la remarque, au risque d'attirer des blâmes à la Chine de la part de ceux qui, pleins des louanges qu'on a données aux ouvrages des Romains, mesurent toutes leurs pensées sur l'admiration qu'ils ont pour eux. On ne cherche ici que le nécessaire dans le nécessaire, l'utile dans l'utile, le commode dans le commode. Ainsi une levée, un canal, un pont, ont tout ce que veut le Gouvernement, si la levée est solide, le canal bien navigable, & le pont assorti à la rivière & au chemin sur lequel il est. Les anciens ont dit : *on gagne pour le nécessaire tout ce qu'on ôte au superflu*. Cet axiome, si trivial en apparence, a été adopté par la politique du Gouvernement, au point d'y

d'y revenir toujours. Combien de gens ont écrit sur la Chine, & n'ont pas fait attention qu'il n'y auroit pas tant de levées & de canaux, si on avoit voulu les faire selon les idées des Romains !

Il faut observer, 1°. que comme il y a des sommes générales assignées pour les dépenses ordinaires & extraordinaires du *Kong-pou*, il y en a aussi d'ordinaires & d'extraordinaires pour tout l'Empire, & que les dépenses extraordinaires du *Kong-pou*, comme de tous les autres Tribunaux, sont comprises dans les dépenses ordinaires de l'Empire ; 2°. qu'il y a chaque année des sommes immenses en réserve ; 3°. que l'Empereur suit les mêmes règles pour son trésor particulier. Or, selon qu'une Province est affligée par de mauvaises années, par des calamités, &c., le Ministre détourne vers elle ce qui est assigné au *Kong-pou* pour les dépenses extraordinaires, puis ce qui est assigné pour celles de tout l'Empire ; l'Empereur lui-même fait ses dons à part, & on en vient jusqu'à entamer les épargnes. Dans ces cas, les ouvrages publics sont tellement réglés & combinés, que le secours arrive par-tout où est le besoin. On porte l'attention jusqu'à faire porter du riz & des grains pour le paiement de ceux qu'on emploie aux travaux ; & l'on ne craint pas, dans ces occasions, d'entreprendre des ouvrages de décoration, qu'on est quelquefois bien résolu de ne pas entretenir. Tout ce qu'on se propose alors, c'est de secourir & de faire travailler une certaine portion de citoyens, à qui d'autres ouvrages ne procurent rien.

Si la majesté de l'Empire demande de la magnificence dans la Capitale & dans les grandes villes, les petites villes & les campagnes demandent des décorations & des ornemens. La politique chinoise ne manque pas à ce soin. On voit briller les couleurs, la dorure & le vernis jusques dans

les plus petits endroits. Les Missionnaires ont mis à profit, pour la Religion & la Piété, ce point de politique. Les campagnes leur doivent leurs plus belles Eglises; & si le luxe des maisons de plaisance aigrit quelquefois les pauvres colons, la décoration de nos Eglises contribue beaucoup à les consoler.



H O N N E U R S

Rendus par l'Empereur de Chine aux Européens (1).

L'EMPEREUR a porté cette année (1777) ses attentions envers les Européens plus loin que les précédentes. Il lui est venu en pensée de leur faire une grace d'éclat. Vers le commencement de Septembre, il donna ordre à M. Ignace Sikelpart (2), Missionnaire Allemand, de se rendre dans l'intérieur du palais de sa maison de plaisance. Ce n'étoit en apparence que pour retoucher un tableau. A peine étoit-il arrivé qu'on annonce l'Empereur; il entre, & avec cet air d'affabilité qu'il prend mieux que personne, il aborde M. Sikelpart qui peignoit. Il fit semblant de s'apercevoir pour la première fois que sa main trembloit. Mais, lui dit-il, votre main tremble. Quel âge avez-vous donc? J'ai 70 ans, répondit M. Sikelpart. Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? reprit l'Empereur. Ne savez-vous pas ce que j'ai fait pour Castiglione (3) à sa soixante-dixième année: je veux faire la même chose pour vous. Quand tombe le jour de votre naissance? Prince, répondit M. Sikelpart, c'est le 20 de la huitième lune (21 Septembre). L'Empereur se retira.

Aussi-tôt il y eut ordre à un Mandarin d'aller au college des ex-Jésuites Portugais pour savoir comment les choses s'étoient passées du tems de Castiglione, & quels présens l'Empereur lui avoit faits.

(1) Extrait d'une Lettre de Pékin, du 20 Août 1777.

(2) On prononce Siguelbar. Ce Missionnaire avoit été Jésuite.

(3) C'étoit un Italien, qui est mort à la Chine en 1768. Il étoit frère parmi les Jésuites, & l'Empereur l'occupoit aussi à peindre.

284 HONNEURS RENDUS EN CHINE

La grace faite à M. Sikelpart, dans le style du pays regardoit tous les Européens. Aussi M. d'Espinha, qui est à la tête du college, invita toutes les Eglises dès le 18 Septembre.

Le 21 au matin, M. So (1), Missionnaire & Procureur du college, se transporta au Palais de l'Empereur. Les présens, & tout ce qui étoit nécessaire pour la cérémonie, étoient préparés. En entrant dans le Palais, il rencontra le sixieme fils de l'Empereur qui lui parla & lui fit amitié. Ce sont de ces rencontres qui paroissent l'effet du hasard, mais qui souvent sont méditées. M. So reçut les présens de l'Empereur; ils consistoient en six pieces de soie du premier ordre, une robe de Mandarin, un grand collier d'agate, & différentes autres choses; mais ce qu'il y avoit de vraiment précieux, c'étoit quatre caracteres, écrits de la main de l'Empereur, qui contenoient l'éloge de M. Sikelpart. Ce Missionnaire portoit ces présens dans le Palais, les tenant élevés par respect. Le huitieme fils de l'Empereur passa; les Mandarins qui accompagnoient M. So lui dirent, qu'étant chargé des présens de l'Empereur, il ne devoit pas faire attention à l'*Ago* (nom des fils de l'Empereur). Pour eux, ils lui firent les saluts accoutumés.

A la porte du Palais, il y avoit un dais préparé, ou une espece de niche ouverte de tous côtés. On y déposa avec respect, les présens sur une table couverte de soie jaune. Il y avoit vingt-quatre musiciens d'une musique bruyante, & huit porteurs. Ils étoient tous habillés d'une houpelande de soie avec des fleurs, tels qu'ils sont quand ils accompagnent, ou qu'ils portent l'Empereur.

On se mit en marche. Les vingt-quatre musiciens précédoient; venoient ensuite quatre Mandarins à cheval, puis le

(1) Nom chinois d'un Missionnaire dont le nom portugais est *Rodriguez*.

dais soutenu par huit porteurs. Il étoit suivi du Mandarin chargé des ordres de l'Empereur. Le Missionnaire étoit à côté de lui.

Il y a cinq quarts de lieue de la maison de plaisance de l'Empereur jusqu'à la porte occidentale de Pé-kin, par laquelle on entre en venant de ce Palais. Dès qu'on put voir la livrée de l'Empereur, le corps-de-garde se mit sous les armes, & détacha des soldats pour ouvrir la marche dans la ville, & pour faire du bruit ; c'est ici une façon d'honorer.

La rue qui aboutit à la porte de l'occident est tirée au cordeau ; sa largeur est singulière. On y dressa des tentes de côté & d'autre, & malgré l'espace qu'elles occupoient, il restoit encore assez de terrain pour faire comme trois rues. Elle va directement de l'occident à l'orient ; & , après un quart de lieue , elle se termine à la grande rue , qui , du mur septentrional de la ville , aboutit à la porte du Midi, à côté de laquelle le college est situé. Cette autre rue a une lieue de long : elle est tirée au cordeau comme la première, & a au moins autant de largeur.

Tandis que les présens de l'Empereur faisoient cette route, à travers une foule de peuple qui accouroit à ce spectacle, nous nous rendîmes au college de toutes les Eglises. J'y arrivai le premier : je vis à loisir, & je puis dire avec plaisir, les décorations qu'on avoit préparées. Elles ne ressembloient pas à celles d'Europe : elles ne sont que jolies. On avoit dressé un parvis depuis le college jusqu'à l'autre côté de la rue ; les portes étoient ornées de festons ; dans la première cour on avoit dressé un petit appartement pour les gens de la suite.

Après être entré dans la seconde cour, on voyoit une enfilade de quatre salles ou salons. Le premier salon étoit pour les musiciens : on l'avoit fait avec des nattes ; mais il étoit si bien revêtu de soie & de festons, qu'il faisoit un

effet très-agréable. De ce fallon, on montoit dans une des grandes salles du college. Il y avoit un repas préparé sur quatre tables.

On descendoit ensuite dans une autre espece de salle ; c'étoit une cour qui sépare deux grands corps-de-logis, & dont on avoit fait un appartement champêtre. On y voyoit de grands ifs à droite & à gauche, & des ornemens qui d'eux-mêmes ne font rien, mais qu'on arrange de façon qu'ils plaisent. On montoit enfin dans la dernière & la plus belle salle du college. Castiglione l'avoit autrefois embellie de deux grands & magnifiques tableaux, qui représentent, l'un le grand Constantin sur le point de vaincre, & l'autre, Constantin vainqueur & triomphant. Il avoit peint aussi sur les côtés, deux perspectives qui font illusion. Le plafond est très-beau. Au milieu de cette salle, il y avoit un dais ou une espece de niche dans laquelle on devoit déposer les présens.

A tout moment il arrivoit des courriers qui nous annonçoient à quelle distance étoit le convoi. Vers les neuf heures on nous dit qu'il étoit tems de sortir. Nous étions en habit de palais, comme pour paroître devant l'Empereur. Les rues de traverse ont des barrières à leur entrée que l'on ferme la nuit : on en compte douze mille dans la ville Tartare. Depuis la barrière jusqu'au college qui est à l'orient de la grande rue, il n'y a que deux ou trois cens pas. Nous nous mîmes sous le parvis sur une même ligne. Nous attendîmes là quelque tems. Nous voyions arriver les soldats qui faisoient grand bruit : le peuple se rangeoit ou ne se rangeoit pas, c'étoit la même chose. Vinrent ensuite des fusiliers sans ordre & sans uniforme. Enfin nous entendîmes les grosses trompettes & les tambourins. A la barrière il y avoit des gardes pour empêcher la foule, qui véritablement étoit grande. Les soldats des rues précédoient, & faisoient faire place.

La musique bruyante passa la barrière, puis les quatre Mandarins à cheval, puis la musique que le collège avoit envoyée au-devant des présens: celle-ci étoit assez agréable. Suivoit le dais ou la niche, puis le Mandarin nommé par l'Empereur pour présider à la cérémonie. C'étoit un homme de 60 ans bien monté, & se tenant de façon qu'on voyoit aisément qu'il représentoit un grand maître. Alors nous nous mîmes à genoux, suivant le cérémonial chinois. Les Princes du Sang & les Rois étrangers s'y mettent quand l'Empereur leur fait une pareille grace. Le dais étoit surmonté d'une croix. Lorsqu'il fut venu jusqu'à nous, nous nous levâmes pour le suivre. Il s'avança jusqu'à la porte de la dernière salle. Alors le Mandarin tira doucement les présens de dessus la table, & les portant avec respect, les déposa dans la niche préparée pour les recevoir.

Tous les Européens, c'est-à-dire tous les Missionnaires, s'étant mis à genoux, frappèrent trois fois la terre de leur front; s'étant ensuite relevés debout, ils se mirent à genoux de nouveau, & répétèrent encore deux fois la même cérémonie, ce qui fit en tout neuf prosternations; & c'est le plus grand cérémonial qu'il y ait ici.

On salua le Mandarin, les uns après les autres, en lui prenant les deux mains, selon la coutume, & on le conduisit dans la salle à manger. Il demanda d'abord si on étoit venu de toutes les Eglises; on lui répondit que oui, si ce n'est que les Missionnaires de la Propagande n'étoient pas encore arrivés, parce que c'étoit un jour de prières, & qu'ils étoient en fort petit nombre; qu'on savoit d'eux-mêmes qu'ils viendroient prendre part à la reconnaissance que nous devions tous à l'Empereur. Ils arrivèrent en effet, seulement au nombre de deux. Le Mandarin parut content. Il nous fit ensuite les politesses ordinaires, qui consistent à demander le nom, l'âge, les emplois, le pays de chacun. On

prit du thé. Le Mandarin nous dit : il faut que je retourne incessamment avertir l'Empereur de la manière dont les choses se sont passées. Il faut aussi que M. Sikelpart me suive pour faire son remerciement : il ne peut pas se différer au lendemain. La coutume est de l'écrire : le Mandarin voulut le voir, & le loua.

Nous nous retirâmes pour lui donner le tems de prendre quelque chose ; il ne resta dans la salle que deux Missionnaires pour l'entretenir. A la fin du repas , les Missionnaires du college lui firent présent de plusieurs curiosités d'Europe , dont il parut très-satisfait. L'Empereur , instruit de tout , alla dès le lendemain matin à l'endroit du palais où travaillent les Missionnaires ; il étoit de bonne humeur. Il demanda plusieurs fois à M. Sikelpart s'il se portoit bien. Sur ces entrefaites , il vint chez moi un Eunuque de la présence. Je crois qu'il avoit ses vues. Il me dit que nous avions bien fait de nous trouver tous au college ; que la grace que l'Empereur nous avoit faite ne s'accorderoit qu'aux Grands ; & qu'on ne l'acheteroit pas pour un million.

Une circonstance qui nous la rend encore plus précieuse , c'est qu'actuellement il y a à Pékin dix mille Lettrés qui sont venus de toutes les Provinces pour être promus à un grade supérieur. Ils sont destinés à être un jour Mandarins dans les différentes villes de la Chine. Témoins des bontés de l'Empereur pour nous , nous espérons qu'ils ne feront rien contre notre sainte Religion , & contre nos chers néophites.



EXTRAIT

EXTRAIT D'UNE LETTRE D'UN MISSIONNAIRE,

Ecrit de Pékin le 16 Novembre 1778, sur le retour de l'Empereur Kien-long, qu'on avoit cru mort.

LE 5 de ce mois, Monsieur, j'eus l'honneur de vous écrire. Je le fis précipitamment à cause des bruits qui couroient alors. Ils allerent en croissant. Les fiancés se marierent (1). On fit dans toutes les boutiques des bottes de deuil ; les habits noirs doublerent de prix. Comme les Régens de l'Empire se taisoient, on ne douta presque plus que l'Empereur ne fût mort.

Cependant le 9 il vint ordre aux *Regulos*, aux Comtes, aux Ministres, aux six grands Tribunaux & aux Missionnaires artistes du Palais, d'aller au-devant de Sa Majesté, jusqu'à deux journées de Péking. Nous partîmes le 10, pleins de crainte & de tristesse ; nous marchâmes encore le 11 ; & le 12 au matin nous nous trouvâmes au lieu assigné. On se regardoit les uns les autres ; on ne savoit que penser. Vers les 9 heures & demie on aperçut les casques jaunes qui devancent & accompagnent l'Empereur : ce sont ses Gardes-du-Corps les plus distingués. *Akoui* étoit du nombre. Aussi-tôt les *Regulos*, & tous ceux qui avoient droit de se présenter à l'Empereur, franchirent le fossé, & se mirent sur une ligne, le long du chemin impérial. Il se fit à l'ordinaire un silence étonnant : ce fut comme un coup de théâtre. L'Empereur parut à cheval, plein de santé. Les visages changerent

(1) Pendant le deuil pour la mort de l'Empereur on ne fait point de mariages à la Chine ; ainsi, dans la

crainte où l'on étoit d'apprendre incessamment cette mort, les fiancés se hâtoient de se marier.

tout-à-coup. Je ne fais si l'Empereur s'aperçut de la joie extraordinaire que caufoit fa présence ; mais jamais il ne marqua plus de contentement. Arrivé à nous, il ralentit fa marche, se tourna en face de notre côté, nous faifant figne de la main. Il nous confidéra tous avec un air de bonté qu'il prend admirablement quand il veut. Il nous dit quelques mots gracieux, puis il ajouta : Je ne vois pas *Ngai-ti-mong* (nom Chinois de M. Sikelpart, Miffionnaire (1)). Il avança encore cinq ou fix pas. Nous commençons déjà à défilér, lorsque nous vîmes un Comte de l'Empire qui venoit, de la part de l'Empereur, nous demander des nouvelles de M. Sikelpart. On lui dit qu'il étoit indisposé. Il voulut favoir quelle étoit fon indisposition, & à l'inftant il retourna vers l'Empereur.

L'affaire des *Turgourts*, ou plutôt des Mahométans leurs voifins, eft apaisée. L'Empereur vient de faire couper la tête aux Mandarins qui les vexoient.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(1) Voyez dans le morceau précédent, les honneurs que l'Empereur lui avoit fait rendre en 1777.



LETTRE D'UN MISSIONNAIRE

A. M. L'ABBÉ G***.

Contenant une relation de son voyage de Canton à Pé-king.

A Péking, le 15 Septembre 1768.

J'AI cru, Monsieur, que la relation de mon voyage de Canton à Péking pourroit vous faire plaisir : la voici. Je voudrois de tout mon cœur qu'elle fût plus intéressante ; elle le sera du moins par le vrai. Je n'écris rien que je n'aie vu de mes propres yeux ; & que je n'aie mis sur le papier, à mesure que je le voyois. Je heurterai peut-être de front d'autres relations : j'en suis fâché ; mais je puis bien assurer que ce n'est pas ma faute. Les Auteurs de ces relations n'avoient qu'à faire comme moi, & certainement nous eussions été d'accord.

Nous vous quittâmes, cher Abbé, le 22 Avril ; je m'en souviendrai long-tems. Après avoir traversé la grande riviere de Canton, nous entrâmes dans un petit bras qui devoit nous conduire à Fouchan. Sur la route, les galeres de l'Empereur & les corps-de-garde nous saluoient en battant du lo. Il en fut de même pendant tout le voyage. Cette espece d'honneur, rendu par un peuple si étranger & infidele, touche bien peu le cœur d'un Missionnaire ; il n'en répète pas moins souvent ces paroles du Pseaume 136 : *Super flumina Babylonis illic sedimus, & flevimus cum recordaremur Sion.*

Si je n'eusse pas été tout plein de mon départ, & de ce que je laissois à Canton ; cette journée & les deux suivantes, j'aurois eu du plaisir à considérer le pays. Il est beau & bien cultivé. On y voyoit beaucoup de riz. Ici on le coupoit, là

il étoit en herbe, on le transplantoit au cordeau. Mais j'oubliois que vous avez vu vous-même ces belles campagnes en allant de Canton à Macao.

Nous n'arrivâmes à Fouchan que le 23 au matin. Il nous fallut une heure & demie pour traverser ce fameux village. Il fourmille de monde; mais il est assez mal bâti. On y voit des barques comme à Canton.

Il faut compter six lieues de Canton à Fouchan. De Fouchan à San-choui, le routier chinois compte huit lieues; elles sont bonnes: je crois même qu'il y en a davantage; les barquiers vouloient qu'il y en eût onze. San-choui est une petite ville qui ne vaut pas Meaux. A quelques lieues de là, commencent les montagnes qui, bientôt après, font du reste de la province de Canton, le pays le plus sauvage que j'aie jamais vu.

Le 25 au soir nous arrivâmes à Tüing-yuen, à 17 lieues de San-choui. C'est une ville à-peu-près comme S. Dizier. Sa situation est assez agréable. Elle a en face la rivière qui est d'une grande beauté dans cet endroit. Je la crois plus large que le Rhin à Strasbourg; mais elle est moins rapide & moins profonde.

A trois lieues de là, on ne voit plus que montagnes. On va à elles sans trop savoir où on passera. La rivière trouve un peu de place entre deux chaînes de montagnes à pic; elle y passe en se rétrécissant de moitié. Une fois entre ces montagnes, comme dans bien des endroits il n'y a pas même un sentier pour les tireurs de barques, si le vent devient contraire, ou s'il n'est pas assez fort pour refouler le courant, on est fort embarrassé de sa personne. Je connois des gens qui en pareil cas auroient bien peur. Les montagnes se tiennent ainsi serrées pendant l'espace de trois lieues.

Au milieu de cet endroit si terrible, il y a une bonzerie

fameuse, sur laquelle les Bonzes font toutes sortes d'histoires. Elle a quelque chose de frappant & d'affreux pour sa solitude. En grimpant pour aller d'un bâtiment à l'autre, on voit à ses pieds des précipices effrayans & au-dessus de sa tête des roches qui paroissent prêtes à tomber.

Un Bonze nous reçut à la porte fort poliment. Il nous conduisit par-tout. Ce qui me parut le plus singulier, ce fut le chapitre où on dit & où on punit les fautes. Il y a pour inscription : *Salle où on montre véritablement au doigt.*

De Tüing-yuen à Yen-to, il y a plus de 18 lieues. Nous y arrivâmes le 27 Avril, à travers une foule de montagnes qui nous environnoient de tous côtés à perte de vue ; c'étoient des rochers entassés les uns sur les autres, ou des tas de terre extrêmement élevés, & aussi arides que si le feu du ciel y eût passé.

Une fois pour toutes, cher Abbé, je vous dirai que dans un pays qu'on veut bien egaler à la France, je n'ai vu ni bois¹, ni fontaines, ni jardins, ni arbres fruitiers, ni vignes, ni maisons de plaisance, excepté une seule qui est à l'Empereur, & dont je parlerai plus bas ; ma route cependant a été de six cents quatre lieues bien comptées, & j'ai vu tout ce qu'on pouvoit voir.

De Yen-to à Chao-cheou, il y a vingt-deux lieues ; c'est une preuve que le pays est misérable. Je ne sache pas que sur les grandes routes qui conduisent à Paris, les villes soient à vingt ou vingt-deux lieues les unes des autres. La rivière dans ces endroits commence à devenir difficile ; bientôt après, elle s'appauvrit tellement qu'on ne peut presque plus avancer : on ne fait que quatre à cinq lieues par jour. Les quatre derniers jours avant que d'arriver à la montagne, nous ne fîmes que deux ou trois lieues.

Ce fut le premier Mai que nous arrivâmes à Chao-cheou. Au

premier coup-d'œil cette ville ne paroît pas considérable, on nous dit cependant qu'elle contenoit dix mille familles. Elle est située entre deux rivières, dont l'une vient du Houquan, l'autre du haut de la province de Canton. C'est dans cette ville qu'est la douane, si redoutable aux Missionnaires qui entrent dans les terres. Il faut que la Providence veille sur eux d'une manière bien spéciale.

De Chao-cheou à la première ville, qui est Nan-hiou, il y a vingt-cinq lieues: nous n'y arrivâmes que le 8 Mai. Nan-hiou est la dernière ville & l'extrémité de la province de Canton. Son enceinte tient le milieu entre celle de Nancy & celle de Metz. Ses dehors ne sont pas beaux. Elle est entourée de tous côtés, de tas de sable rouge, qui s'élèvent aussi haut qu'une montagne médiocre.

Le Mandarin de Nan-hiou nous envoya cent porte-faix pour nous mettre nous & nos coffres au-delà de la montagne. C'étoit beaucoup trop, eu égard à mon petit butin, qu'un homme seul pouvoit porter. Vous savez vous-même, Monsieur, en quoi il consistoit: quelques Livres, un peu de linge, voilà tout ce que j'avois, & tout ce que je voulois avoir.

Le chemin de la montagne n'est pas beau; il n'a guère que sept à huit pieds de large, & sa pente est si rapide, surtout du côté qui regarde le Kianfi, qu'il n'y a que les hommes & les mules qui puissent y marcher. Cependant un Bonze qui a pratiqué ce chemin tel quel, a été mis au nombre des Dieux. Il faut avouer que c'est être Dieu à bon marché.

Nous eûmes sur cette route un spectacle singulier: c'est le grand nombre de porteurs & de porte-faix qui vont, ou pour mieux dire, qui courent de Nan-hiou à Nan-ugnan, & de Nan-ugnan à Nan-hiou; le chemin en est couvert. Toutes les soies de Nan-kin, toute la porcelaine de Kin-te-tchin, le coton de Houquan & des autres Provinces, en un mot toutes

les marchandises de l'Empire qui vont à Canton, & delà en Europe & aux Indes, comme tout ce qui vient de l'Europe & des Indes pour la Chine, doit nécessairement passer sur leurs épaules. Il faut qu'ils soient plus de vingt mille dans les deux villes limitrophes.

Nous nous rendîmes de bonne heure à Nan-ugnan, pour nous embarquer sur la rivière. Elle est au pied de la montagne du côté de Kianfi à dix ou douze lieues de Nan-hiou.

En entrant dans le Kianfi, j'aperçus encore à perte de vue, des montagnes arides, & au bas, point ou presque point de terrain à cultiver. J'en témoignai ma surprise à notre Interprète, & au Mandarin conducteur. Je leur dis, que sur les relations que j'avois lues de la Chine, je m'étois figuré qu'elle ressembloit à un vaste jardin cultivé avec beaucoup d'art & de soin; que les montagnes coupées en terrasses & chargées de riz ou de blé, depuis le bas jusqu'en haut, faisoient un de ses plus beaux ornemens & sa principale richesse. Ils se mirent à rire. Vous pouvez, me dirent-ils, compter encore sur cent lieues de pays, à-peu-près dans le goût de celui-ci. Que diriez-vous donc si vous voyiez le Quansî? De dix parties, il faut lui en donner huit en montagnes aussi stériles que celles-ci qui vous étonnent si fort. L'Yuunan, le Suschouen, une grande partie du Houquan, du Forkien & du Petcheli sont aussi tout montagnes. A cela que dire? sinon que, si la Chine est un jardin, il faut nécessairement avouer que dans ce jardin il y a beaucoup de taupinières.

Nous partîmes de Nan-ugnan le 10 Mai au soir; le 13 au matin nous étions à Kantcheou. Au-dessus de cette ville, c'est-à-dire, à quinze ou seize lieues de Nan-ugnan, commencent les fameux tanes. Chaque tane est un amas de petits rochers qui de loin paroissent couvrir toute la rivière; il y en a encore à fleur-d'eau; il y en a sous l'eau. La rivière

referrée coule avec une rapidité étonnante ; on va comme le vent, au milieu de toutes ces roches qu'on toucheroit à la main ; souvent on n'en est pas à un pied. Ah ! cher Abbé, combien de fois nous pensâmes à vous, pendant les vingt lieues que durent les dix-huit tanes. Le routier Chinois dit qu'au sortir de ces tanes, il faut s'imaginer qu'on renaît une seconde fois. C'est bien sûrement quelque chose de plus dangereux que les Trialles, la nouvelle Hollande, & les Charpentiers : on ne passe jamais là sans voir des débris.

Le 21 Mai, on nous mit à Nan-tchang, capitale du Kianfi. C'est une grande ville, & peuplée comme le sont toutes les villes de la Chine. La rivière, qui en cet endroit est magnifique, est chargée de bateaux. Nous obtîmes la permission d'aller par eau. A dix-sept lieues de là, nous passâmes le lac Poyang, qui est comme une petite mer ; il peut avoir treize lieues de long, quoiqu'à le bien prendre, il aille jusqu'au grand Kian.

Nous joignîmes le Kian à Houeo-fien, petite ville dont l'enceinte est très-grande. Le Kian mérite réellement le nom de grand ; c'est un fleuve magnifique ; il a pour l'ordinaire une demi-lieue de large, quelquefois il a trois quarts de lieue ; & près de Nan-kin (quoi qu'en dise le P. Lecomte dans ses Mémoires), à sa droite on voit beaucoup de montagnes ; sa gauche est bien cultivée dans les endroits où il n'y a pas de joncs.

Nous arrivâmes à la fin de Mai à Nan-tfien, métropole des villes qui sont sur le haut Kian ; nous avions déjà fait vingt-quatre lieues sur ce fleuve, il nous en restoit encore cinquante-sept pour arriver à Nan-kin : ce fut l'affaire de trois jours. Sur la route nous eûmes occasion de parler de Religion à quelques Bonzes ; ils me parurent d'une ignorance épouvantable. Ils n'ont aucun principe d'où on puisse partir pour raisonner avec eux ; & un enfant européen leur feroit la leçon.

Nous arrivâmes à Nankin, le 2 de Juin. Je voulus voir cette ville

ville qu'on regarde pour la plus grande qui soit au monde. Le fauxbourg par lequel nous passâmes est long, mais il n'est pas peuplé; les maisons sont éloignées les unes des autres, ayant entre elles des roseaux, des mares d'eau, & des plantations de bambous.

La porte de la ville est élevée; elle consiste en quatre arcades sans aucun ornement. Le dedans de la ville n'a rien de remarquable; les maisons sont basses à l'ordinaire; les boutiques n'offrent rien de brillant. Le vernis du Japon qui y vient, passe tout à l'Empereur.

La tour de Nankin est belle, & telle que l'a décrite le P. Lecomte, qui l'a lui-même bien considérée. Le P. du Halde l'a copié. La tour est octogone, de deux cens pieds de haut; elle a neuf etages: de l'un à l'autre on compte vingt-une marches; le premier en a quarante. Les toits sont couverts de tuiles vernissées, & toute la tour paroît revêtue de briques pareillement vernissées, ou d'une espee de fayance: je ne crois pas que ce soit de la porcelaine. Je n'ai pas entendu sonner les petites cloches qui sont aux angles extérieurs.

Ce fut du cinquieme etage, que nous considérâmes, le P. Collas & moi, la ville de Nankin. Nous la dominions magnifiquement. Nous eûmes beau faire, nous ne pûmes jamais l'estimer les deux tiers de Paris. Nous ne savions comment concilier ce qu'on dit de sa grandeur immense, avec ce que nous voyions de nos propres yeux: le lendemain nous tira d'affaire. Nous avions déjà fait une bonne lieue au-delà de Nankin, lorsque nous apperçûmes tout-à-coup les murs d'une ville, accolés à des montagnes & à des rochers. C'étoient les murailles même de Nankin, qui, laissant la ville où elle est, s'en vont bien loin lui former une enceinte de quinze à seize lieues; dont douze ou treize ne sont ni habitées ni habitables.

Tome VIII.

P p

Tant il est vrai qu'il est souvent bon de voir les choses par soi-même pour savoir à quoi s'en tenir.

Au-dessous de Nankin, nous marchions presque toujours au milieu d'une foule de barques comparables à nos petits vaisseaux. Elles sont d'une grande propreté. Le grand Kian & le canal en sont quelquefois si couverts, qu'on a peine à se faire passage. Nous quittâmes le Kian à neuf lieues de Nankin, pour entrer dans le canal impérial.

Nous voici enfin arrivés au bel endroit de la Chine ; c'est le pays qui se trouve entre ces deux grands fleuves, le Kian & le Hoang-ho ; il est de cinquante lieues du midi au septentrion. Il n'est plus question alors de montagnes ; le pays est aplani comme une glace à perte de vue ; les terres y portent plusieurs fois l'année, & toutes à la fois, ce qui fait un coup-d'œil que nous n'avons pas en Europe où il y a toujours une partie de terres qui se reposent ; aussi ce pays est-il peuplé singulièrement. C'est aussi dans cette partie de la Chine, qu'on voit les plus belles villes de l'Empire. Son-tcheou en est le paradis sur la terre, comme disent les Chinois. Yan-tcheou, où nous passâmes, est aussi une des plus belles & des plus grandes villes que nous ayons vues. Les fermiers du sel y ont bâti pour l'Empereur une maison de plaifance qui surprend d'autant plus que jusqu'alors on n'a rien vu qui la vaille. C'est la copie de Hai-tien, autre maison de campagne à deux lieues de Péking, où l'Empereur demeure ordinairement, & dont le Frere Attiret, cet excellent Peintre qui a osé refuser le bouton de Mandarin, a donné une belle description dans le vingt-septieme Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses*.

La maison de plaifance d'Yan-tcheou, occupe plus de terrain que la ville de Rennes. C'est un amas de monticules & de rochers qu'on a élevés à la main, de vallons, de canaux

tantôt larges, tantôt étroits, tantôt bordés de pierres de taille, tantôt de roches rustiques semées au hasard, d'une foule de bâtimens tous différens les uns des autres, de salles, de cours, de galeries ouvertes & fermées, de jardins, de parterres, de cascades, de ponts bien faits, de pavillons, de bosquets, d'arcs de triomphe. Chaque morceau n'est que joli & de bon goût, mais c'est la multiplicité des objets qui frappe, & qui fait dire à la fin : voilà pour un bien grand Maître.

Avant que d'arriver au Hoang-ho, nous côtoyâmes pendant quinze lieues un fort beau lac qu'on appelle *Tchao-pé* ou *Kao-yron*. Le 11 Juin nous arrivâmes à la tête du canal. Nous passâmes le lac d'où il sort, & le Hoang-ho qui communique avec ce lac. Au-delà de l'un & de l'autre, le canal reparoit : il continue sa route pendant près de deux cens lieues, & vient aboutir à quatre ou cinq lieues de Péking. Nous le quittâmes à quarante lieues au-delà du Hoang-ho, pour aller sur des charrettes.

C'est la façon de voyager dans cette partie de la Chine. Elle est incommode au-delà de ce qu'on peut dire ; la charrette est d'un massif à faire peur ; elle ressemble assez bien à nos affuts de canons ; il n'y a place que pour une personne, encore faut-il souvent croiser les jambes comme nos tailleurs d'Europe. On y est saoué horriblement, le soleil vous brûle ; la poussière est quelquefois si forte qu'elle ôte la respiration. On se couche tard, on se leve à minuit ou une heure, &c. Je ne conseille à aucun étranger de faire cette route par curiosité : par religion à la bonne heure ; elle adoucit tout.

Le Hoang-ho une fois passé, le pays change de face ; il est plat, cultivé, mais rapportant peu. Les villes & les villages sont de terre & de boue ; les landes de la Bretagne ont un air moins misérable.

En treize jours de marche, nous parcourûmes le Chanton & une partie du Petcheli. Enfin, le dernier jour de Juin, le soixante-dixieme depuis notre départ de Canton, nous arrivâmes à trois lieues de Péking. Nous y trouvâmes des rafraîchissemens, des charrettes plus légères, & des domestiques que le Supérieur y avoit envoyés.

A une lieue de la grande ville, je me sentis attendri : tout ce que je voyois, & tout ce que j'allois voir avoit bien de quoi faire impression sur un cœur qui sent. Ce que je laissois à six cents lieues, ce que je laissois à six mille, me revenoit à l'esprit. Occupé de ces pensées j'arrivai à la premiere porte, je récitai le *Te Deum*. Une heure après, j'entrai dans notre maison, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.



ESSAI

SUR LES JARDINS DE PLAISANCE DES CHINOIS.

Dicent terra illa facta est velut hortus voluptatis. *Ezech. chap. 35.*

ON convient assez universellement que les Anciens ont eu leurs jardins de plaisance. Les Poètes ont célébré ceux d'Alcinoüs, d'Adonis & des Hespérides; les Historiens ont parlé avec admiration de ceux de Sémiramis, de Ninus & de Cyrus; l'Ecriture même nous raconte que Salomon avoit réuni une infinité d'arbres & de fleurs dans les siens. Mais, quelle étoit l'ordonnance de ces jardins antiques? D'après quelles règles étoient-ils tracés? Jusqu'où s'étoit perfectionné alors l'art de les orner & de les embellir? L'érudition étoit chargée de nous l'apprendre, & elle est réduite à avouer que ses recherches les plus profondes ne suppléant point aux Mémoires & aux détails, elle ne sauroit nous décrire ce que les Anciens n'ont fait qu'indiquer dans ce qui nous reste de leurs ouvrages.

La Chine est plus heureuse à cet égard. Comme elle touche aux premiers âges par la succession non-interrompue d'un peuple toujours le même, & toujours isolé du reste de l'univers, elle a moins perdu dans les anciens monumens qui ont péri, & a trouvé plus de choses dans ceux qu'elle a conservés. Les jardins qui subsistoient après le regne de *Tsin-chi-haang* étoient un supplément authentique des livres qu'il avoit réduits en cendres, & un excellent commentaire de ceux qui échappèrent à sa fureur. Nous tenterons d'ébaucher l'histoire des Jardins de plaisance de cette extrémité de l'Asie orientale,

& de crayonner la perspective du plan & des ornemens de ceux d'aujourd'hui. Nous promettons de ne rien avancer que sur la garantie des *King*, des *Annales*, & des *Ecrivains* les plus instruits. Si nous négligeons de les citer aussi souvent que nous l'aurions pu, ce n'est que pour éviter d'inutiles longueurs.

I°.

Le plus ancien jardin dont il soit fait mention dans les livres Chinois, est celui de la montagne *Kouen-lun*; mais, outre que cette montagne n'est point en Chine, la description enchantée que font, de ces jardins suspendus, le *Chan-hai-king*, & d'autres anciens livres des *Tao-sée*, est contredite de si près sur celle que la Genèse fait du Paradis terrestre, que ce seroit une espèce de profanation de la faire entrer dans l'histoire de ceux qui ont été l'ouvrage des hommes. Si l'on vouloit cependant ajouter foi aux récits des *Tao-sée*, les jardins de l'Empereur *Hoang-ty*, où le *Fong-hoang* vint se percher, le *Ki-ling* se promener, le dragon céleste déployer ses ailes, & où l'on trouvoit tout ce qu'il y a de plus beau, de plus curieux & de plus rare entre les quatre mers, auroient précédé de beaucoup ceux de Sémiramis & de Ninus, quand on les rapprocheroit encore plus du siècle de Nembrod que ne l'ont fait les plus savans chronologistes. Mais nous nous en tenons à ce que le *Chou-king* nous dit: que la Chine étoit dans l'état désert & sauvage où l'avoient laissée les eaux du déluge, quand la colonie que gouvernoit *Yao* entreprit de s'y établir.

De quel tems donc faudra-t-il dater l'origine des jardins de plaisance à la Chine? On pourroit la faire remonter jusqu'à *Yu*, qui avoit auprès de son palais un verger & un petit parc pour y nourrir les animaux destinés aux sacrifices du *Chang-ty*. Mais quelques recherches que nous ayons faites,

nous n'avons rien trouvé ni dans les Annales, ni dans les plus anciens monumens, qui prête même à des conjectures. Dans ces tems anciens, l'agriculture aborboit l'attention publique; il n'y avoit que très-peu de villes, & encore quelles villes? Les familles dispersées par pelotons dans les campagnes, cultivoient à frais communs, les terres que leur donnoit l'Etat, ou gardoient des troupeaux dans les solitudes qui séparaient les principautés; on ne connoissoit guere que les arts de besoin; l'Empire ne faisoit qu'une grande famille à laquelle tout citoyen devoit son travail; & l'Empereur n'avoit autour de son palais, que des jardins, moitié vergers, moitié enclos, dont la grandeur seule étoit une distinction.

Le Néron de la Chine fut le premier qui osa y introduire ce faste insensé, ce luxe ruineux, cette magnificence insultante, qui depuis ont été si souvent funestes à la chose publique & aux Empereurs. Les délires des passions auxquelles *Tcheou* s'étoit livré, prévalurent, en cela comme dans tout le reste, sur la sagesse des Princes & des Grands de son conseil. Il arracha de leurs terres des milliers de colons, pour étendre à son gré les jardins antiques de ses prédécesseurs, y changer les plaines en chaînes de collines & de montagnes, y creuser des bassins immenses, y conduire des eaux par des digues & des levées enormes, y étonner la terre par des plantes & des arbres qui y paroissoient tout-à-coup dans toute leur grandeur comme dans les régions éloignées dont ils avoient été tirés, & y réunir enfin tous les agrémens de la campagne dans chaque saison.

Lison-hiang fait ici une réflexion bien plus satisfaisante que la description détaillée de ces jardins, dont l'histoire n'a pas voulu se charger. « Le grand *Yu*, dit ce Sage, s'ouvrit le » chemin du trône & fonda sa Dynastie, en se dévouant » à dix années de peines, de sueurs & de veilles pour abattre

» les forêts sauvages dont la terre étoit couverte, faire écouler
 » les eaux dont elle étoit inondée, & procurer au peuple des
 » champs & des terres qui assurassent sa subsistance. *Tcheou*,
 » du sein des plaisirs & de la débauche, fit changer des plaines
 » couvertes de moissons en terres incultes & stériles, en mers
 » factices, & en conduites d'eau ruineuses, qui surchargeoient
 » le peuple du poids accablant de leur continuel entretien.
 » Aussi fut-il renversé de dessus son trône, & le dernier Sou-
 » verain de sa Dynastie ».

Tcheou ayant vengé le ciel & la terre, en se précipitant dans les flammes, de la tour fatale qui avoit coûté tant d'oppressions & où il avoit amassé tant de richesses, *Ou-ouang* se vit maître de l'Empire l'an 1222 avant Jésus-Christ. Ce Prince, plus puissant par l'amour des peuples que par ses armées, & plus célèbre par ses vertus que par ses victoires, rendit à l'agriculture les jardins de *Tcheou*; & son fils, pour en enterrer jusqu'au souvenir, alla fonder une nouvelle capitale à *Lo-yang*.

Ce ne fut que plus d'un siècle après, que *Mou-Ouang* reprit l'idée d'orner le jardin impérial. *Lie-issée* dit que ce Prince, dont Abdalla, Auteur persan, fait mention, & qui paroît avoir été contemporain de Salomon, ayant voyagé dans le grand Occident, en ramena avec lui des Artistes qui présiderent aux magnificences des Palais qu'il fit élever, & aux jardins d'un goût nouveau dont il les environna. Mais soit que cette nouveauté étrangère déplût à la nation, soit que ses successeurs se fissent une espèce de gloire de se créer leurs plaisirs, le *Tcheou-ly* & l'histoire ne font mention que des jardins placés au Nord & à l'Occident du Palais, où l'Impératrice & toute sa cour alloient cueillir des feuilles de mûrier pour les vers-à-soie, dont ce grand exemple accrédoit & illustroit les succès. Les vers même du *Chi-king*, ne donnent pas à entendre que le luxe
 de

de la cour , qui alloit toujours en croissant , eût rien entrepris sur la simplicité des jardins.

Mais la révolution fatale de la fin du huitieme siecle , ayant obligé les Empereurs à transporter leur cour dans le *Ho-nan* , & ayant affoibli leur autorité sur les Princes de l'Empire ; alors , soit pour en imposer à la multitude par l'eclat d'une vaine représentation , soit pour s'ôter à eux-mêmes le sentiment de leur décadence , ils attirerent dans leur nouvelle capitale les Artistes les plus célèbres , & les occuperent à leur bâtir des palais magnifiques , & à les orner de jardins dignes de soutenir la haute prééminence qu'ils tâchoient de conserver. Les Princes à leur tour , qui se voyoient assez en force pour se maintenir , voulurent lutter de grandeur avec les Empereurs , l'emporter en magnificence sur eux , & avoir des jardins qui fussent plus admirés que ceux de la Capitale. Leurs vassaux , leurs grands officiers , les riches , leur firent leur cour en les imitant ; & tous les environs des villes , qui avoient été des champs jusqu'alors , devinrent des maisons de plaisance & des lieux de délices , que le peuple , qu'on avoit dépouillé de ses terres , étoit obligé de cultiver pour avoir de quoi vivre. Ce n'est pas tout : comme les guerres devinrent presque continuelles entre les Princes , qui se liguoiient tantôt avec l'Empereur , tantôt contre lui , les colons , dispersés dans les campagnes , vinrent alors chercher un abri dans le voisinage des villes qui s'étoient prodigieusement étendues & multipliées , vendirent peu à peu leurs héritages pour se délivrer de l'oppression des charges publiques , & augmentèrent , par leur richesse , le faste des jardins , en devenant les serviteurs & les manœuvres de leurs concitoyens.

— Quel pouvoit être ce faste ? Nous répondrons , avec le sage *Lu-chi*. « Qu'importe à la génération présente de savoir

Tome VIII.

Q q

» comment étoient tracés , cultivés & ornés les jardins de
 » plaifance des derniers fiecles de la Dynaftie des *Tcheou* ?
 » Le luxe a-t-il befoin de leçons & d'exemples pour s'égarer
 » à l'infini , creufer des abîmes autour du trône , & l'enfe-
 » velir dans les larmes & le fang des peuples ? Ce qu'il nous
 » importe de favoir , & ce qu'on ne fauroit trop approfondir ,
 » c'eft que la fociété ne fe foutient que par les travaux de
 » l'agriculture , & la fageffe de l'adminiftration ; c'eft que
 » l'agriculture & l'adminiftration demandent trop d'efforts
 » & de foins pour qu'on puiffe en interrompre la continuité ;
 » c'eft que quand l'agriculture devint un fléau & une perfé-
 » cution pour ceux qui en portoient le faix , & le foin des
 » affaires un amufement pour ceux qui en étoient chargés ,
 » l'agriculture & le gouvernement déchurent de jour en jour ;
 » que leur décadence entraîna la mifere , l'oppreffion & le dé-
 » fefpoir des peuples ; & que la mifere , l'oppreffion & le
 » défefpoir des peuples les enivrerent des fureurs de la révolte ,
 » & changerent les jardins de délices en des lieux d'horreur
 » & de carnage ».

Notre Lettré s'emporte ici en reproches très-vifs contre fon
 fiecle , puis il continue ainfi en vrai difciple de Confucius .
 » Ne demandons point à l'hiftoire ce qu'elle a tu . Elle n'a
 » point fait entrer la defcription des jardins de plaifance des
 » *Tcheou* dans les tableaux où elle a peint cette Dynaftie
 » avec tant de force & d'energie ; mais elle a raconté avec
 » foin , qu'ils ne s'étendoient qu'aux dépens des meilleures
 » terres & des champs les plus fertiles ; qu'ils ne s'embellif-
 » foient qu'en furchargeant les colons des travaux continuels
 » que demandoit leur entretien ; & qu'ils ne fe multiplioient
 » enfin , qu'en ajoutant aux miferes du peuple , le fpectacle
 » insultant du luxe , de l'oifiveté , & des plaifirs raffinés des
 » grands & des riches ».

Pour bien comprendre tout ce que ces paroles disent aux Chinois, il faut savoir que le *Tchun-tsieou* fait contraster la disette de la vingt-huitième année de *Tchoang-kong* avec les travaux immenses qu'avoient coûté ses jardins ; que *Mong-tsé* dit au Prince de *Leang*, qu'il ne devoit orner ses jardins qu'autant qu'il le falloit pour s'y délasser des soins du Gouvernement ; que *Lu-chi* fait répondre à *Tchao*, qu'il importe peu à la chose publique que les jardins du palais soient plus ou moins rians & ornés, mais qu'il est capital que le peuple jouisse de son travail, & y trouve au moins de quoi satisfaire à ses besoins ; que selon le *Koue-yu*, la vraie magnificence d'un Prince, est de n'avoir point de pauvres dans ses Etats ; que le Prince de *Tsin* ayant pris les vergers de dix mille familles pour en agrandir ses jardins, il fut détrôné avant de les avoir finis ; & qu'enfin, au dire de *Yang-chi*, ces jardins de délices & de volupté, qui avoient été si souvent arrosés des sueurs du peuple, finirent par être inondés de sang, livrés aux flammes, & changés en des lieux d'horreur & de désolation.

Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons rien pu trouver qui fixe les idées sur la manière dont étoient tracés & ornés les jardins de ces tems-là. Mais comme *Tsin-chi-hoang*, qui détruisit la Dynastie des *Tcheou* vers la fin du troisième siècle avant l'ère chrétienne, anéantit toutes les principautés particulières, & inventa un nouveau gouvernement ; comme *Tsin-chi-hoang*, dis-je, voulut jouir de ses succès par la beauté de ses jardins, ainsi que par la magnificence de ses palais & la pompe de sa cour, ce qu'en raconte l'histoire, montre assez que ne pouvant surpasser l'élégance, la propreté & l'éclat des jardins de plaisance des *Tcheou*, il ne visa qu'à les surpasser en grandeur. Celui qu'il fit faire avoit plus de trente

lieues de circuit. Il le remplit d'animaux, de poissons, d'oiseaux, d'arbres, de plantes, de fleurs de tous les pays. L'histoire dit en termes formels, qu'il y réunit *plus de trois mille especes d'arbres*. Pour se donner le plaisir d'y jouir de toutes ses victoires à la fois & en détail, il y bâtit autant de palais qu'il avoit détruit de Principautés, & ces palais étoient bâtis sur le modele du plus beau de chacune.

Quelque inexorable & quelque sanguinaire néanmoins que fût sa tyrannie, un de ses Ministres, osa lui dire : « Il y a dans » vos jardins beaucoup de terres vuides & inutiles à l'agriculture. Votre Majesté ne sauroit en faire un meilleur usage » que de les donner au peuple, pour les cultiver & augmenter les récoltes, qui sont la grande richesse de l'Etat ». Une représentation si personnelle outra son orgueil ; mais tel étoit encore l'ascendant des pensées publiques, qu'il n'osa pas en paroître offensé, & se contenta de répondre : « J'ai enrichi » mon royaume (le royaume de *Tsin* dans le *Chan-si*) » des richesses du reste de l'Empire ; comment osez-vous » me demander mon jardin pour en faire des champs de » bled » ?

C'étoit moins des champs qu'on lui demandoit, observe *Tchang-tsien*, que de mettre fin aux travaux immenses dont on accabloit le peuple pour entretenir la propreté de cette *Province-jardin*, & aux dépenses énormes qui alloient toujours croissant pour en faire un séjour plus délicieux, plus enchanté, & plus admirable que ceux des *Hien-gin* (immortels des *tao-sée*). Ce Prince en effet ajoutoit chaque jour de nouveaux ornemens aux palais, aux parterres, aux bois, aux bassins, aux canaux & aux grottes. Mais la mort arrêta le cours de ses magnificences, & enterra pour ainsi dire sa Dynastie avec lui : car son successeur, qui n'avoit que ses vices sans avoir aucune de ses bonnes qualités, ne monta sur le

trône que pour être écrasé par sa chute, l'an 206 avant l'ère chrétienne.

Quelque singuliers, quelque curieux, & quelque intéressans que puissent être les événemens que présentent les dix-neuf siècles de l'histoire des jardins, qu'il nous reste à parcourir pour arriver jusqu'au nôtre, les bornes de notre plan, & plus encore l'étonnement où ils jetteroient l'Europe, nous forcent à n'en esbaucher qu'une perspective légère. Peut-être feroit-il funeste à l'Europe de lui révéler jusqu'où la Chine, quoique humiliée aujourd'hui de ses excès, a surpassé & effacé tout ce qu'il y a jamais eu de plus magnifique & de plus étonnant dans le reste de l'univers, en jardins de plaisance & de volupté.

Les plus grands qu'on connoisse en Occident ne sont que des parterres, si on les compare à celui de l'Empereur *Ou-ty* des *Han*, qui avoit plus de cinquante lieues de tour, & étoit tellement semé de palais, de maisons, de cabinets, de grottes, que chaque vallée y offroit des scènes & des décorations dont la magnificence épuisoit l'admiration. Trente mille esclaves étoient occupés à les cultiver ; & tout l'Empire à y envoyer, pour chaque saison, ce qu'il y avoit de plus beau dans toutes les provinces, en plantes & en fleurs, en arbrisseaux & en arbres. Ce fameux Empereur crut qu'il pouvoit agrandir ses jardins à proportion de son Empire, dont il avoit reculé les frontières jusqu'à la mer Caspienne & jusques dans l'Inde. Il réussit véritablement à avoir le plus vaste jardin qu'on ait jamais vu, & à y étaler une magnificence & une prodigalité de richesses, qui, malgré les témoignages de l'histoire, ne laissent pas d'être incroyables.

Ses successeurs, jusqu'au septième siècle, donnerent dans des excès encore plus humilians pour l'humanité, plus déshonorans pour le trône, & plus funestes à la chose publique. Ils

renoncèrent , à la vérité , au fol orgueil de convertir des contrées entières en jardins : les plus immenses ne furent que de dix-huit à vingt lieues de circuit ; mais toujours offusqués par les idées d'une magnificence extraordinaire & gigantesque , ils entreprirent de se signaler par toutes les nouveautés qu'ils crurent les plus capables d'immortaliser leur puissance & leur luxe. Les uns voulurent créer eux-mêmes leurs jardins , & affectèrent de choisir les lieux les plus arides & les plus disgraciés de la nature pour y lutter avec elle , par les efforts du travail , la vaincre par les ressources de l'industrie , & la surpasser par les soins d'une culture encore plus dispendieuse que pénible & raffinée. Les autres changerent tout dans les emplacements qu'ils avoient choisis : les montagnes & les collines furent applanies ou même creusées en etangs & en vastes bassins ; les vallées & les plaines , à leur tour , furent couvertes de montagnes & de collines qui s'élevoient rapidement , & couvroient de leur ombre les terres que le soleil de la veille avoit éclairées de tous ses rayons. Ceux-là eurent la manie des eaux. Après les avoir conduites dans leurs jardins à grands frais , de plus de vingt-cinq ou trente lieues , ils les répartissoient dans des bassins , des etangs & des ruisseaux qui entretenoient la fraîcheur & la verdure , portoient par-tout une impression de vie & de mouvement , & varioient à chaque pas la perspective charmante des divers points de vue qu'ils embellissoient. Ceux-ci entreprirent de réunir dans leurs jardins tout ce qui est epars , dispersé & semé çà & là dans les plus immenses régions. Gorges & défilés , plaines & vallons , chaînes de rochers & forêts , champs & prairies , lacs & etangs , rivières & ruisseaux , villes , villages & hameaux , chemins , sentiers , ponts & passages : l'enceinte de leur jardin réunissoit tout ; & étoit comme le raccourci de l'univers.

Enfin les Empereurs ne pouvant plus disputer de gloire avec leurs prédécesseurs, dans tout ce qui étoit une imitation de la nature, ils appellerent tous les arts à la fois dans leurs jardins, & en obtinrent des chefs-d'œuvre, des merveilles & des prodiges en tout genre. L'architecture, la sculpture, la peinture cherchèrent à se surpasser de génie & d'invention dans les palais, les galeries, les tours, les salons, les cabinets, les bâtimens de toutes les formes & de toutes les grandeurs, qui attiroient les yeux de toutes parts, & qui, quoique bâtis souvent de bois odorant ou de marbre précieux, étoient encore ornés de porcelaines, & tout brillans d'or & d'argent. Les uns s'élevoient à perte de vue du milieu des eaux, les autres étoient bâtis sur des montagnes ou sur des rochers, & suspendus sur des précipices. On en voyoit qui étoient rapprochés les uns des autres, & distribués avec art pour ajouter à la beauté de tous les points de vue sous lesquels on les voyoit. D'autres étoient isolés dans des vallées délicieuses, ou comme abandonnés dans des solitudes rustiques & sauvages. Tout le reste étoit assorti à cette folle magnificence, à un tel excès que sous l'Empereur *Yang-ty* on suppléoit par des feuilles & des fleurs de soie à celles qui tomboient des arbres, & , pour tromper tous les sens à la fois, par des parfums, &c. Mais épargnons aux âmes sensibles d'achever ces récits d'un luxe si funeste aux peuples, & qui a donné lieu à des révolutions si terribles.

Le fondateur des *Tang*, qui vint à bout de pacifier l'Empire, pensa en citoyen dans l'éblouissement de ses victoires & de ses succès, jusqu'à dévouer à la destruction & à l'anéantissement ces jardins de délices qui avoient englouti les trésors du fisc, appauvri tous les ordres de l'Etat, & augmenté les malheurs publics, de toute l'horreur qu'inspiroit le contraste insultant de leur magnificence inouïe, & de l'extrême misère

du peuple. Mais bientôt il songea à faire revivre ce luxe des jardins qu'il avoit déjà sacrifiés. Il fallut tout le zèle & toute l'intrépidité d'un Censeur pour l'empêcher d'aller se briser contre un ecueil couvert de tant de naufrages.

Sous cette Dynastie , & sous celle des *Song* & des *Yuen*, c'est-à-dire , depuis le septieme siecle jusqu'au quatorzieme, ce ne fut plus par l'invasion des terres du peuple , par des travaux incroyables , par des magnificences insesées que les Empereurs chercherent à disputer de faste avec les Dynasties précédentes, & à effacer le souvenir de leurs jardins ; ce fut par le choix des ornemens , & par le bon goût de leur distribution, par la beauté des fleurs & la rareté des arbres , par le spectacle des eaux, & par toutes les autres inventions d'un luxe étudié & délicat. La douceur du climat où la Capitale avoit été transportée, se prêtoit à toutes les industries par où on conduisit la nature à se montrer sous de nouvelles formes & à se surpasser elle-même.

Que l'Europe revienne de ses présomptions, & renonce à la gloire d'avoir la premiere vaincu ou suppléé les saisons, subjugué ou surpassé la fertilité de la terre, commandé à la nature, & plié ses efforts aux vœux & aux inconstances du caprice. L'Occident ne distinguoit pas encore les jardins de plaissances des vergers, que déjà l'envie de plaire aux Empereurs, ou de partager leurs plaisirs, avoit fait imaginer ici d'élever de simples plantes au rang des arbrisseaux, & de leur en procurer la durée & la beauté : témoin les pivoines changées en ces majestueux *Moutan* que l'Europe ne connoît pas encore ; tantôt de conduire de soins en soins, les plantes les plus sauvages, à une prééminence & à une supériorité d'agrémens qui effaçait celle des fleurs les plus renommées : témoin le *Hai-tang* d'automne, si long-tems inconnu sur les rivages de la mer, & aujourd'hui la plus belle décoration des parterres en cette saison ;

faïson; tantôt enfin de travailler sur le fond & sur le développement de la végétation, pour varier, embellir, perfectionner la constitution des arbres & des plantes, & se donner dans une seule espèce, toutes les beautés des autres: témoin les matricaires, pour lesquelles les fleuristes n'ont plus assez de noms.

Le même art, les mêmes soins travaillèrent avec une égale ardeur sur tous les arbres & sur toutes les fleurs des jardins. On n'eut plus besoin d'en étendre l'enceinte pour en faire un spectacle immense de délices & de volupté. Qu'on ne nous demande pas le détail de ces merveilleuses futilités; nous dirions avec *Lien-chan*: « Qu'importe aux destinées de l'Empire, que le luxe use » les forces & les pensées du peuple en des magnificences » colossales & gigantesques qui étonnent, ou en des magnificences en miniature & en bijoux qui éblouissent: elles n'en » sont pas moins funestes à l'agriculture & aux arts de beau » soin; à la modestie de la représentation, & à la sobriété » des desirs; à la sagesse de l'économie, & aux soins de l'administration ». Tout ce qu'on peut dire de plus en faveur des jardins des *Tang*, des *Song* & des *Yuen*, c'est qu'ils ôtèrent peu de terres aux moissons, & perfectionnerent l'industrie publique; cependant ces jardins occupoient peut-être plus de bras que ceux des Dynasties précédentes: car moins ils étoient vastes, plus tous les citoyens aisés cherchoient à s'en procurer.

Les jardins de plaïssance des particuliers ne furent pas moins un objet de curiosité & d'admiration que ceux des Empereurs. Les noms seuls de *jardins des plaïssirs*, de *vallée d'or*, de *parfum du printemps*, de *parterre des eaux*, de *bois des péehers*, de *plaine des bassins*, de *théâtre des matricaires*, & mille autres semblables, annoncent que le luxe public avoit trouvé l'art fatal d'entasser plus de dépenses, d'user plus de

tems & d'occuper plus de mains dans une moindre enceinte. Nos Lucullus modernes en Occident, sont encore bien au-dessous des soins, des vigilances, des précautions, des ménagemens, des régimes, des attentions & des raffinemens qu'imaginèrent alors les millionnaires & les amateurs, pour se procurer ou pour conserver ces fleurs de fantaisie, de mode ou de vanité qui faisoient la gloire de leurs jardins.

Quand on fut à bout de ce côté-là, on en vint à vouloir faire de tous les mois un printems continu, & à avoir chaque jour les fleurs de toute l'année. Les arbres qu'on avoit forcés à croître dans des vases, & à y donner de plus belles fleurs, & de plus gros fruits qu'en pleine terre, encouragerent à de nouvelles entreprises. On en vint à les contourner d'une manière plus bizarre que curieuse. Les cedres & les sapins furent rapetissés dans les proportions les plus gracieuses & les plus intéressantes. On parvint à les réduire à quelques pouces de hauteur, & à les perpétuer sous cette forme par les graines qu'ils portoient. Tout le reste, dans ces jardins, étoit proportionné à ces raffinemens. Les nappes d'eau devinrent des tapis de fleurs qui le disputoient de beauté aux parterres; les bords des fontaines & des ruisseaux furent emallés de coquillages, & couverts d'un sable choisi, ou escarpés par des rochers bizarres; les bosquets furent remplis d'oiseaux remarquables par l'éclat de leur plumage, ou par la beauté de leur chant; les bois sauvages, les solitudes & les précipices qu'on vouloit y faire contraster avec les magnificences & les décorations des parterres, y devinrent des spectacles; le gazon même qu'on fouloit aux pieds, étoit remarquable par sa verdure ou par sa bonne odeur.

Les Censeurs de l'Empire ne furent pas écoutés lorsqu'ils opposèrent la magnificence des ferres & des tentes pour les fleurs, aux cabanes & aux huttes des colons; les grains choisis dont on

nourrissoit des poissons & des oiseaux , au miller & au maïs du peuple des campagnes ; les innombrables journées que consumoient quelques arpens d'une terre stérile , à celles qui auroient couvert de moissons une plaine immense ; les dépenses que coûtoient quelques fleurs précoces & des fruits prématurés , à ce que donnoit l'État aux citoyens qui exposoient leur vie pour sa défense ; le nombre de veuves & de pauvres dont on auroit assuré la subsistance , en portant dans les campagnes les engrais choisis des parterres , aux plaisirs oiseux d'un amateur pécunieux qui usoit une infinité de vies pour bercer les ennuis de la sienne. Les Tartares Mongoults s'étoient déjà emparés de la moitié de la Chine , & une nouvelle matricaire étoit un grand événement dans la Capitale. On se consolait d'une défaite , en disputant sur la prééminence d'un théâtre de fleurs. On craignoit plus un orage fatal à quelques arbres de mode , que l'invasion d'une province. Les Tartares s'avançoient vers la Capitale , en faisant marcher devant eux la dévastation , la servitude & le carnage ; & on y étoit encore occupé à sauver , dans des provinces éloignées , les raretés des jardins qui avoient absorbé l'attention , & épuisé les trésors avec lesquels on auroit pu les repousser. Enfin , car nous ne prétendons , ni nous n'oserions tout dire , on faisoit entrer dans les articles de la capitulation , que le soldat , à qui on abandonnoit les greniers , les trésors & des villes entières , respecteroit des jardins & des parterres.

Qu'on ne nous demande pas compte des chemins par où la frivolité & la démente du luxe avoient conduit , à de si grands aveuglemens , une nation naturellement sage , equitable & modérée. Les erreurs dont le luxe fascine les esprits , sont tout à la fois si séduisantes & si monstrueuses , que les Tartares qui avoient mis en délibération de raser toutes les villes & tous les villages de Chine , & d'en faire des pâturages pour leurs

chevaux, perdirent jusqu'à leur bravoure dans les jardins qu'ils avoient eu l'imprudence de conserver. Ils y cherchèrent la folle gloire de surpasser les *Song*, par les machines & les eaux jaillissantes qu'ils s'occupoient à y multiplier, tandis que la famine, la peste & la révolte dévastèrent les provinces, & armoient contre eux le désespoir des peuples qui les chassèrent, ou les égorgerent comme des troupeaux de moutons.

Il étoit destiné, & réservé à la grande Dynastie des *Ming*, de voir les jardins de plaissance avec les yeux d'une politique éclairée & bienfaisante, & d'en fixer pour jamais l'idée & le sort dans l'Empire chinois. Celle qui regne aujourd'hui en a adopté les principes. Que les sages examinent jusqu'où l'Europe se doit à elle-même de les adopter. Nous nous bornons à dire qu'on a réussi à ramener en Chine les jardins de plaissance à la fin de leur première institution, encore plus par la forme naturelle & agréable qu'ils ont prise, que par le peu de soin & de dépenses que demande leur entretien.

II^e.

Ecartons toutes les fausses idées de l'Occident sur les jardins de plaissance qui sont actuellement en Chine. La constitution intime du gouvernement actuel, y a tellement fixé la destination des terres, arrangé le partage des héritages, tracé les limites des possessions privées, combiné la proportion des fortunes, réglé la police de l'administration, & dirigé toutes les idées nationales vers le bien public, que les besoins de l'agriculture, pour suffire à la subsistance d'une population immense, ont rendu odieux au peuple tout ce qui peut diminuer ses ressources ou embarrasser son travail. Aussi, quoique la loi n'ait frappé les jardins de plaissance d'aucune proscription, elle a fixé si irrévocablement ce que chaque particulier doit chaque année à l'Etat, elle a décerné des récompenses si flatteuses à ceux qui entreprennent des défrichemens, & infligé des puni-

nions si humiliantes à la paresse & à l'indolence qui laissent des champs sans moissons, que la prééminence du rang, des dignités & des grandes fortunes, suffit à peine pour sauver quelque portion de terre, du domaine de la charrue, & en faire un jardin de plaisance. Si l'on en excepte l'Empereur, les Princes, & les grands Officiers de l'Empire, presque tous ceux qui ont de vrais jardins, ont pris le biais d'en faire une appartenante de leur sépulture, afin de leur ménager la sauve-garde du respect antique pour la demeure éternelle des morts.

Les plus vastes & les plus immenses jardins d'Occident ont été agrandis d'après la forme de ceux qu'on eut d'abord, ou dans les grandes Cours, ou en face des derniers bâtimens des Palais. Ainsi en est-il de ceux de la Chine : ils ont été augmentés & ornés d'après le plan champêtre & négligé de l'enclos où étoit l'autel sacré des sacrifices, ou du champ destiné au labourage de l'Empereur, ou des vergers de mûriers pour les vers à soie de l'Impératrice. Aussi, lors même que le luxe & la magnificence des siècles passés franchissoient toutes les bornes, & entassoient prodigalités sur prodigalités, le plan originaire & primitif de ces lieux de plaisance subjuguoit jusqu'à leurs excès. Qu'on juge, d'après ce que nous allons dire, jusqu'où il a influé sur ceux d'aujourd'hui.

Ce qu'on cherche avant tout, dans leur situation, c'est la salubrité de l'air, la bonté de l'exposition, la fertilité de la terre, un agréable mélange de monticules & de côteaux, de petites plaines & de vallons, de bosquets & de prairies, d'eaux plates & de ruisseaux. Autant on aime à y voir des montagnes du côté du Nord, pour servir d'abri, appeler le frais en Été, assurer des eaux, terminer agréablement la perspective à l'horizon, & montrer toute l'année les premiers & les derniers rayons du soleil ; autant on est soigneux d'éviter que ces jardins soient dominés par les terres voisines, & ouverts aux regards de la curiosité publique.

Le terrain, la position & l'emplacement des jardins chinois ne sont pas assujettis aux mêmes choix que ceux d'Europe. Le grand art de ces jardins est de copier la nature dans toute sa simplicité, de se parer de ses désordres, & de se cacher sous le voile de ses irrégularités. « Que cherche-t-on, dans un jardin de » plaifance, dit *Licou-tcheou* ? Qu'y goûte-t-on persévérablement ? Tous les siècles en ont fait l'aveu : c'est l'adoucissement de la privation pénible du spectacle toujours aimable, délicieux & nouveau des campagnes, qui sont le séjour naturel de l'homme. Un jardin doit donc être une image vivante & animée de tout ce qu'on y trouve, pour produire dans l'ame les mêmes sentimens, & rassasier la vue des mêmes plaisirs. L'art de les tracer consiste donc à y rassembler si naïvement la sérénité, la verdure, l'ombrage, les points de vue, la variété & la solitude des champs, que l'œil trompé se méprenne à leur air simple & champêtre, l'oreille à leur silence, ou à ce qui le trouble, & tous les sens à l'impression de jouissance & de paix qui en rend le séjour si doux. Ainsi la variété, qui est la beauté dominante & éternelle de la campagne, doit être la première à laquelle il faille viser dans la distribution du terrain d'un jardin ; & quand il n'est pas assez vaste pour suffire à tous les modèles sur lesquels la nature range les collines, élève les montagnes, sépare les vallées, étend les plaines, assemble les arbres ou les isole, fait tomber des ruisseaux en cascades ou les embarrasse dans mille détours, déploie des nappes d'eau ou les ombrage de fleurs aquatiques, suspend des rochers en précipice ou les laisse à fleur de terre, creuse des cavernes obscures, ou forme des berceaux de feuillages : alors variez vos plans comme elle, & que le faux éclat d'un premier coup-d'œil ne vous fasse pas tomber dans les contraintes & les assujettissemens d'une symmétrie encore plus fatigante que froide & monotone. Si votre terrain est res-

» ferré dans des limites trop étroites, & ne vous permet pas
 » d'y faire entrer tant de choses; faites vos choix, & affor-
 » tifiez-les de maniere que leur ensemble porte cette em-
 » preinte de simplicité, de négligence & de caprice qui rend
 » la vue des campagnes si gracieuse & si riante. En quoi le
 » génie peut se figanler & lutter de près avec la nature, ou
 » même la surpasser, c'est en plaçant tellement ses collines,
 » ses bois & ses eaux, que leur disposition en relève la beauté,
 » en augmente l'effet, & en varie les points de vue en mille
 » manieres. Rien ne peut être grand dans un petit espace;
 » mais rien ne doit y être resserré, contraint, ni exagéré. Dans
 » les plus vastes emplacements même, l'harmonie seule des
 » proportions peut produire ce beau, vrai, touchant &
 » invariable qui plaît à tous les yeux, & ne rassasie jamais
 » les regards.

» Observons néanmoins que chaque climat a ses besoins &
 » ses convenances. Si on n'y avoit pas egard, un jardin de
 » plaifance sortiroit de sa destination. Ici la sécheresse de
 » l'Été demande qu'on y multiplie sans fin les bassins, les
 » canaux & les petites isles, les bosquets, les collines & tout
 » ce qui peut y appeler ou y entretenir une paisible &
 » agréable fraîcheur. Là, pour éviter l'humidité mal-saine des
 » longues pluies, il faut que le terrain soit plus découvert,
 » plus aéré, plus dégagé, & tellement disposé que ses pentes
 » ne permettent aucun séjour aux eaux, & soient néanmoins
 » tempérées, rompues & écartées pour que les courans ne
 » causent aucun dommage. Dans une exposition trop échauffée
 » par les ardeurs brûlantes du soleil & de la canicule, il faut
 » beaucoup d'ombrage, de longs abris contre le midi, &
 » des allées, des gorges, des défilés, des recoudes adroi-
 » tement ménagés pour appeler le zéphir. Les lieux où l'on
 » craint les fougueuses surprises des orages & des aquilons,
 » doivent avoir des vallées plus enfoncées, plus abritées,

» moins ouvertes; & des collines placées de biais à la direction la plus impétueuse des vents ».

Notre Auteur, que nous abrégeons, entre ici dans des détails également curieux & instructifs, sur les différens climats de sa province, & sur le plan qu'il est à propos de choisir pour les jardins de plaisance de chaque canton; puis il reprend ainsi ses préceptes.

« A quelque choix que vous vous arrêtiez, souvenez-vous
 » que rien ne pourra plus réparer les méprises de vos pré-
 » férences. Si le terrain est mal disposé & mal distribué, la
 » parure qui cache quelquefois les défauts, ne sert qu'à donner
 » plus de saillie aux disproportions, aux disconvenances &
 » aux difformités qu'un plan mieux entendu auroit ou réparées ou effacées. Au reste le plan le mieux entendu & le plus
 » heureusement imaginé, ne peut donner un beau jardin,
 » qu'autant que la main qui en dispense les ornemens, les
 » place avec choix, les distribue avec économie, les varie
 » avec goût, les assortit sans affectation, & les unit, non pas
 » pour effacer les caprices & les négligences de la belle nature, mais pour en conserver les graces simples & en
 » relever l'agrément. Qu'on ne dise pas que ce sont là les
 » propos austères que la politique moderne & la philosophie
 » ont fait entendre autour du trône pour détourner les Empe-
 » reurs des profusions de faste & de magnificence qui ont été
 » funestes à tant de Dynasties. Le dégoût, la lassitude &
 » l'ennui ont dit encore plus vivement, que tout ce qui annonce, dans un jardin de plaisance, les efforts ou le travail,
 » les affectations ou les raffinemens de l'art, est un masque
 » qui chagrine d'autant plus la vue, qu'il contraste plus grossièrement avec le coloris & le teint de la belle nature ».

Tout bon esprit conviendra d'abord que ces réflexions du Lettré chinois sont très-sages, & partent d'un homme qui a

» un

un sentiment très-délicat du vrai beau. Mais si nous néglignons d'en avertir, qui ne croiroit que par *profusions de faste & de magnificence*, il faut entendre des péristiles, des galeries, des statues, des bassins, des théâtres d'eau, des cascades, des décorations riches & pompeuses ? Il nous suffira d'observer ici que ces *prodigalités de faste & de magnificence* ne désignent dans le langage de l'Auteur que l'abondance, l'entassement & la continuité des ornemens qu'il admet : & ces ornemens quels sont-ils ? Des ornemens simples, tels qu'ils conviennent à un jardin dont le plan est contretiré sur les plans de la nature, & dont toutes les parties ne sont qu'une imitation de celles qui sont le charme des campagnes.

Tout ce qui est alignement, symmétrie, est loin de la nature. Elle n'offre point des arbres plantés en allées, des fleurs rassemblées en parterres, des eaux enfermées dans des bassins ou des canaux réguliers. C'est d'après ces notions qu'on a tracé la décoration des jardins chinois. Les collines, les côteaux, les monticules y sont presque toujours couverts en entier de différens arbres, tantôt plantés fort près, & serrés comme dans les forêts ; tantôt epars çà & là, & isolés comme dans les champs. La teinte de leur verdure, la fraîcheur de leur feuillage, la forme de leur tête, la grosseur de leur tronc, la hauteur de leur tige, décident s'ils seront placés au Nord ou au Midi, au sommet ou sur le flanc des collines, dans les gorges ou dans les défilés qu'elles forment.

Cette distribution doit être le chef-d'œuvre du goût, parce qu'elle doit tempérer ici ce qui auroit trop de faillie, soutenir là ce qui paroîtroit trop isolé, cacher les étranglemens, & se prêter par-tout à la perspective, soit qu'elle tranche sur l'horizon, ou se perde dans le lointain. Les intérêts même de chaque saison doivent être balancés & ménagés, de sorte que chacune ait son regne. Les pêchers & les cerisiers à belles

fleurs, forment un amphithéâtre enchanté pour le Printems; les acacia, les frênes, les planes donnent des berceaux de verdure pour l'Été; l'Automne a ses saules à branches pendantes, ses trembles & ses peupliers à feuilles satinées; & l'Hiver, ses cèdres, ses cyprès & ses pins. Comme la projection des collines & des monticules est très-variée, les arbrisseaux sont pour les endroits où la pente est plus douce ou brusquement rompue par des avancemens & des landes. Dans les faces qui sont coupées à pic, ou avancées en demi-voûtes, ou élevées en précipices, les rochers dont elles sont hérissées, ne laissent d'espace que pour des arbrisseaux isolés, qui en augmentent l'air sauvage, & tranchent sur leurs grouppes bizarres. Que les admirateurs de berceaux symétrisés, d'allées, de portiques, de palissades, & de toutes les formes étudiées de nos jardins, nous en pardonnent l'aveu: soit que les souvenirs qui nous en restent soient trop affoiblis, soit que la vue des jardins d'ici subjugué nos goûts par l'habitude, les premiers nous paroissent comme les eglogues de Fontenelle, & les derniers comme celles de Virgile.

Un petit vallon, entouré de collines & de monticules, forme par lui-même un paysage riant & fait pour le plaisir des yeux. Plus l'enceinte en est irrégulière, échancrée & tortueuse, plus il offre de variétés, selon les divers points de vue. De quelque côté qu'on en parcoure les bords, l'ordonnance en paroît changer à chaque pas, & offre un nouveau tableau. Les Lénôtre chinois travaillent, sur cette idée, les différentes formes qu'ils ménagent aux vallons des jardins de plaisance; & c'est aussi sur cette idée, qu'ils assortissent les ornemens dont ils les embellissent. Plus un jardin est vaste, plus il y a de ces petits vallons; mais aucun ne ressemble à l'autre. Celui-ci est alongé comme le niveau de nos grandes allées, puis se courbe à une de ses extrémités pour cacher où il finit; celui-là s'étend, s'élargit, se déploie dans son centre, & s'ouvre

des issues de toutes parts ; l'un paroît se retrécir par degrés, & semble finir sous l'horizon ; l'autre s'arrondit en cercle, & paroît s'isoler & se détacher de tout. Les passages qui conduisent d'un vallon à l'autre, sont si négligemment disposés que rien n'y prépare à la surprise des regards & au doux treffaillement de l'ame, quand on en découvre tout le bassin. Comme leur enceinte s'allonge ou s'accourcit, s'étend ou se resserre, s'enfonce ou s'avance, selon l'endroit par où l'on s'en approche, on croit toujours la voir pour la première fois. Les changemens de chaque saison ajoutent aux charmes de l'illusion, & en augmentent le plaisir, ainsi que dans les campagnes. Mais ce n'est que par les yeux qu'on peut comprendre jusqu'où l'on est touché de trouver ainsi des prairies emallées de fleurs, des champs couverts de moissons, des pieces de terre labourées, avec leurs fillons arrondis, leurs bornes, & leurs fossés couverts de roseaux. Si l'on y rencontre quelques quarrés ou quelques bordures de fleurs cultivées, leur peu d'étendue semble annoncer que c'est une licence pour laquelle on demande grace. Les Chinois se passent du brillant & de l'éclat des décorations étudiées, parce qu'ils possèdent supérieurement l'art d'animer le paysage de leurs jardins par les eaux qu'ils y conduisent, la façon dont ils les y distribuent, & le parti excellent qu'ils en tirent.

Si la source d'un ruisseau est élevée, & domine leurs vallons, ils ne le font descendre que par cascades & en gradins, c'est-à-dire en tombant de rochers en rochers par des détours & des chûtes où il se perd pour reparoître d'une manière d'autant plus agréable qu'elle est plus irrégulière, plus capricieuse, & l'effet seul de la fuite. Au défaut de cette grande ressource, ils se servent de toutes les pentes du terrain, pour former de petites chûtes bruyantes, en arrêtant le cours des eaux par des ecluses, & en les faisant revenir comme sur elles-

mêmes par des détours singulièrement imaginés , pour les conduire à des chûtes plus profondes. En Occident, toutes nos pieces d'eau sont arrondies au compas, ou alignées à l'equerre. Au contraire, on ne craint rien tant ici que la régularité des figures. Elles sont tellement disposées & ouvertes, qu'il semble que les eaux se sont creusé elles-mêmes leurs bassins, dont la forme est comme l'ouvrage de leur séjour ou de leur cours, & dont elles ont entamé les bords. Ces bassins sont quelquefois de petits etangs, des napes, qui occupent tout le fond d'un vallon, & y laissent à peine un petit sentier étranglé, entre leurs rives & les côtes roides qui les dominent. Quelquefois ces bassins se resserrent en un canal bisarrement large, courbé, enfoncé ou détourné par des rochers qui l'arrêtent & offrent un ensemble qui charme la vue. Quelquefois aussi les eaux sont comme jettées dans le milieu d'une vallée où elles semblent n'avoir pénétré qu'avec effort. O l'agréable coup-d'œil qu'une petite plaine divisée en planches & en quarrés pour le riz ! Les fossés innombrables & pleins d'eau qui les encadrent, tranchent gracieusement sur leur verdure, en relevent les nuances, & en entretiennent la fraîcheur. Les fictions des poètes cedent ici la palme à la réalité. Le cours d'un ruisseau, dans un jardin de plaisance, y est pour l'ordinaire un grand spectacle. Il a ses chûtes, ses brisans, ses erreurs, ses retours : il est la vive image des variations de la vie.

Qu'on rapproche maintenant tout ce que nous avons dit des collines & des monticules, des vallons & des vallées, des eaux courantes & dormantes; qu'on se représente tout cela arrangé, distribué & disposé d'après un plan tracé en imitation de la nature; qu'on imagine, non des allées applanies & espacées, symétrisées & alignées, mais des sentiers étroits & multipliés qui s'étendent ou se resserrent, s'avancent ou se détournent, montent ou descendent, selon la forme des lieux

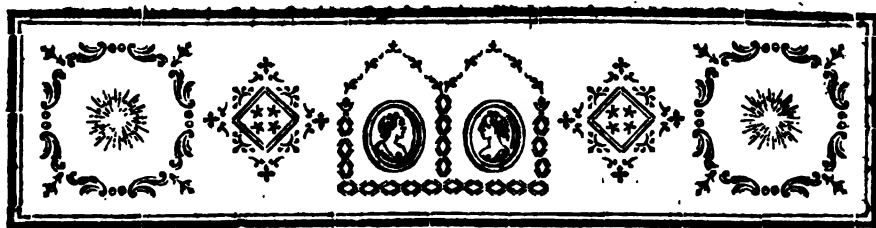
qu'ils traversent ; mais toujours si heureusement, qu'ils conduisent agréablement aux points de vue les plus rians, aux solitudes les plus champêtres, aux ombrages les plus frais, & ne trompent les premiers regards, que pour préparer des surprises, & sauver, à qui s'y promène, la satiété de l'habitude. Nous ne pouvons rendre que grossièrement une partie de ce que nous avons vu ; & les pensées de l'Europe sont si loin encore du goût chinois, que nous désespérons presque qu'on en croie une partie sur la foi de nos récits.

Il faudroit un ouvrage entier pour en donner une description qui embrassât tous les détails. Nous nous bornerons à indiquer en finissant, que les grands ornemens des jardins de plaifance en Chine, sont : pour les eaux, des rives & des bords en sable, en cailloux, en grosses pierres, en coquillages rangés sans art, ou en terres & en gazon ; des tapis de nénuphar ou de la belle plante *Ki-leou* ; des joncs sauvages ou des roseaux ; de petites isles en prairies ou en verdure ; des levées, des ecluses, & des ponts rustiques de toutes les formes. Pour les vallons : des champs enfoncés, des terres arides, des sables, des fossés, des petites haies, des grottes, des antres, des cabinets couverts les uns de chaume ou de feuilles de palmier, les autres de grandes pierres ou de tuiles, tous d'une forme différente, gaie & champêtre. Pour les petites montagnes : des précipices, des gorges, des terrasses, des belvédères, des rampes & des gradins d'un agreste naïf, mais propre & gracieux. Par-tout des amas de rochers, des pétrifications, des rocailles, & ces pierres fofiles de tant de formes & de couleurs qui sont semées çà & là comme par la main du hafard.

Il ne nous fied pas assez d'avoir une opinion, pour nous hafarder à dire jusqu'où nous croirions que ce goût de décoration réuffiroit en Europe, non pas seulement dans les jardins des grands palais & des villes, mais dans ceux des

maisons de plaifance des citoyens opulens. Comme on ne va dans les premiers, que pour y respirer loin du tumulte, & jouir du fpectacle de la campagne dont ils font un fi fimple fupplément, les moins philofophes feroient peut-être charmés d'y trouver beaucoup de chofes des jardins chinois, & les amateurs les plus délicats y goûteroient aifément des décorations plus rapprochées de celles qui font les délices du féjour des champs.

Du refte, qu'on ne nous demande pas en quoi, comment, d'après quelles regles, & jufqu'où le goût chinois peut être introduit dans les jardins de plaifance d'Occident, ou même y dominer. Notre objet, dans cet effai, n'a pas été de le faire connoître; & nous n'avons garde de nous charger de répondre à des queftions qui nous paffent infiniment. Tout le monde fait qu'un bel-eſprit du dernier ſiècle étoit d'avis qu'on garantît nos plus grands & plus célèbres jardins du férieux fymmétrique, & de la froide monotonie qui y endorment le fentiment; & que l'ingénieux Auteur d'un Effai fur l'architecture, a avancé depuis, qu'en faifant un heureux mélange des idées chinoïſes & des idées européennes, on réuffiroit à avoir des jardins gais & rians, où la belle nature fe trouveroit avec toutes ſes graces. Que les Sages raifonnent fur ce fujet, travaillent à concilier tous les intérêts, & imaginent un plan, qui en nous conduifant fur les traces de la Chine, dans la décoration de nos jardins, nous y procure tous les agrémens de la beauté de nos climats, & ne diminue que les dépenses pour les faire & pour les entretenir. Plus ils fuivront le goût chinois, plus cela leur deviendra facile; & ils pourroient faire adopter tel ſyſtème qui vaudroit à l'agriculture des milliers de bras fi inutilement occupés à ratiffer des allées où perſonne ne paffe, & à tondre ou façonner des arbres que perſonne ne voit.



SUPPLÉMENT

A L'ART MILITAIRE

DES CHINOIS (1).

L'AUTEUR des *Recherches Philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois*, à l'occasion des évolutions militaires de ces derniers, dit, page 354 & suivantes du second tome de son livre : « Les exercices de toutes ces troupes, si différentes par » l'armure, ressemblent à un jeu théâtral, ou à un ballet figuré, » dans les estampes enluminées qu'on trouve à la fin de l'*Art » militaire des Chinois*..... Dans une évolution générale où les » cinq corps de la milice sont employés, on contrefait les » quatre coins de la terre qu'on suppose quarrée, & la rondeur du ciel, en mêlant tellement la cavalerie avec les » gens de pied qu'on n'y conçoit absolument rien ; & je crois » que le Pere Amiot n'y a rien compris lui-même : car il y » a bien de l'apparence que les estampes qu'il a envoyées de » Péking à Paris, & qui ne méritoient point d'être gravées, » ne représentent, pour la plupart, que des manœuvres idéales, » ou des divertissemens militaires, &c. ».

Sans vouloir entrer ici dans des discussions qui me meneroient

(1) Voyez ce que nous disons de ce Supplément, dans l'Avertissement : qui est à la tête de ce volume.

trop loin, & qui ne sont pas de mon ressort, je dirai seulement à l'Auteur, & je le lui dirai avec assurance, pour l'avoir appris de ceux du métier, & des habiles même du métier, que les estampes envoyées de Péking à Paris, représentent, non des jeux de théâtre, ni des ballets figurés, mais les exercices militaires, tels que les Chinois les pratiquent aujourd'hui. Il n'est pas surprenant qu'un Ecrivain qui a passé son tems à des *recherches philosophiques*, & qui, à en juger par la manière dont il s'enonce, n'entend pas mieux que moi ce qui concerne la guerre, n'y ait rien compris. Peut-être ne comprendroit-il pas mieux l'exercice à la prussienne, s'il n'avoit à s'en former l'idée que sur des estampes, fussent-elles enluminées. Mais ce qui me paroît surprenant, c'est qu'un Philosophe se soit attaché à de pures dénominations, à de simples mots, & ait cru que ces dénominations & ces mots devoient être pris rigoureusement au pied de la lettre; ce qui lui a donné occasion de s'égayer sur l'exercice où *il s'agit d'imiter la fleur dite en chinois Mei-hoa; sur cet autre encore dans lequel les soldats sortent de dessous leurs boucliers de cinq en cinq, comme des tigres sortent de leurs forêts pour saisir leur proie; mais par préférence à tous, sur cette manœuvre (ainsi qu'il l'appelle) où il s'agit d'imiter la projection de la lune qui sert de bouclier aux montagnes.*

On peut croire que s'il entendoit parler pour la première fois de notre milice française, & qu'il fût question des dragons & des grenadiers, sur-tout des grenadiers à cheval, il se représenteroit les premiers comme des animaux, & les seconds comme des arbres; & regarderoit la représentation de leurs exercices, comme des ballets figurés, ou des jeux de théâtre, auxquels il ne comprendroit rien. « Les François, » diroit-il alors, sont des hommes bien singuliers. Ils sont » faire l'exercice des armes à des arbres & à des serpens vo-
» lans

« sans ; & ce qui est plus merveilleux encore , c'est qu'ils mettent
 » à cheval un certain nombre de ces mêmes arbres , & leur
 » apprennent comment il faut attaquer & se défendre. Il y
 » a bien de l'apparence que ce ne sont-là que des manœuvres
 » idéales , ou des divertissemens militaires ».

On s'expose nécessairement à tomber dans de pareilles mé-
 prises , quand on décide sans connoissance de cause. Les An-
 ciens avoient une maniere de combattre tout-à-fait différente
 de la nôtre ; & comme les Chinois sont les peuples de la terre
 qui ont le mieux conservé l'empreinte de l'antiquité , ils diffèrent
 presque entièrement de nous & des autres nations modernes ,
 chez qui presque tout a changé. Vouloir les juger d'après nos
 préjugés , nos mœurs présentes & nos manieres , c'est les mal
 juger ; c'est être injustes à leur egard. Nous ne devons pronon-
 cer sur leur compte , qu'après les avoir connus autant qu'il est
 possible de connoître un peuple étranger , avec lequel on ne
 sauroit communiquer qu'au moyen d'un petit nombre d'inter-
 pretes qui n'ont pas toujours la science & la fidélité néces-
 saires pour s'acquitter comme il faut d'un si difficile emploi.
 Au risque d'être réputé de ce nombre par l'Auteur des *Re-
 cherches philosophiques* , ou par quelqu'un qui lui ressemblera ,
 je me hasarde à parler encore une fois de ce qui a rapport
 à leur milice. Un ancien militaire de ces cantons , curieux
 de savoir tout ce qui s'étoit fait en ce genre , a mis par écrit
 tout ce qui se trouve dans les livres anciens & modernes
 dont il a pu se procurer la lecture. Son manuscrit m'ayant été
 communiqué , j'y ai trouvé quantité de choses qui m'ont paru
 mériter de passer jusqu'en France. Je me trompe peut-être :
 on en jugera.

Voici , sans autre préliminaire , comment débute l'Auteur
 du manuscrit. « Ceux qui ont embrassé la profession des armes
 » doivent être instruits de tout ce qui peut leur fournir des lu-

Tome VIII,

T t

336 SUPPLÉMENT A L'ART MILITAIRE

» mieres sur un art qu'il n'est malheureusement que trop néces-
 » faire de favoir. Les Anciens ne combattoient pas comme on
 » combat aujourd'hui ; cependant les Anciens avoient des
 » usages qui, aujourd'hui même, peuvent avoir leur utilité.
 » Je les ai extraits de tous les livres qui me sont tombés sous
 » la main ; & , après un mûr examen, je me suis déterminé
 » à faire part du fruit de mes recherches. On peut ajouter foi
 » à ce que je dis, parce que je n'avance rien de moi-même :
 » les Auteurs les plus anciens & les plus célèbres sont mes
 » garans.

» Je rapporterai les différentes manieres de combattre, en
 » usage chez les Anciens, sans m'aviser de juger si elles etoient
 » bonnes ou mauvaises. Je parlerai de leurs armes, & des diffé-
 » rens ordres de bataille qu'ils observoient. Ce dernier point
 » m'a paru d'autant plus essentiel, qu'il y a très-peu de per-
 » sonnes qui en soient instruites.

» Dans les tems de la plus haute antiquité (dit-il dans
 » un autre endroit), on ne faisoit usage à la guerre que de
 » cinq sortes d'armes. Le tambour & la cloche etoient les seuls
 » instrumens des signaux. Si les ennemis offroient de rentrer
 » dans le devoir, ou s'ils ecoutoient les propositions qu'on leur
 » faisoit, on leur pardonnoit sans peine, & on mettoit les
 » armes bas ; mais si, après les avoir avertis, ils ne se ren-
 » doient ni à la raison ni à la justice, on les regardoit comme
 » des hommes qu'il falloit punir, & on leur faisoit la guerre.
 » Après les avoir vaincus, on se contentoit de faire mourir
 » les chefs, & l'on pardonnoit aux autres. On ne s'avançoit
 » jamais dans leurs terres au-delà de 90 lys. S'ils prenoient la
 » fuite, on ne les poursuivoit point au-delà de cent pas ; on
 » n'achevoit point de tuer ceux qui etoient blessés ; on ne
 » faisoit jamais prisonniers les vieillards : tels etoient les pre-
 » miers usages.

» Dans la suite, les abus s'introduisirent. On n'avoit pas tous
 » jours egard à la justice pour commencer la guerre, & l'on
 » devint cruel en la faisant. Les sabres & les piques ne suffi-
 » sant pas, on inventa d'autres armes, & sur-tout les armes à
 » feu. On trouva l'art destructif de brûler les villes entieres
 » dans un très-court espace de temps, au moyen de quelques
 » etincelles.

» Il faut avouer cependant que depuis les *Han* jusqu'aux
 » *Ming* (c'est-à-dire depuis environ le commencement de
 » l'Ere chrétienne jusqu'au seizieme siecle de cette Ere), il
 » n'y a guere eu de guerriers qui entendissent bien l'usage des
 » armes à feu. *Koung-ming* est presque le seul qui les ait em-
 » ployées avec succès. Après *Koung-ming*, ceux qui étoient ins-
 » truits de ce cruel artifice, n'osèrent le mettre en usage, à
 » raison du danger où l'on s'exposoit de nuire souvent aux siens
 » & à sa propre personne en voulant s'en servir.

» Sur la fin de la Dynastie des *Ming* (c'est-à-dire vers l'an
 » de Jesus-Christ 1600), on employa des canons contre les
 » Japonnois, qui étoient venus faire des descentes sur nos
 » côtes. Peu après, l'on adopta la maniere des Européens;
 » l'on fit de gros & de petits canons, & aujourd'hui notre
 » artillerie est complete. Nous avons les *houng-y-pao*, les
 » *fa-koang-pao*, les *ta-tsiang-kiun-pao*, c'est-à-dire des ca-
 » nons de toutes les grandeurs. Nous avons encore les
 » *si-koa-pao* (les bombes), les *ko-chan-niao*, les *pi-chan-pao*,
 » c'est-à-dire les différentes sortes de fusils & de pieces de
 » campagne ».

Je m'arrête ici un moment pour faire observer que les armes
 à feu étoient connues très-certainement des Chinois dès le
 commencement de l'Ere chrétienne; puisque *Koung-ming*,
 qui vivoit alors, en faisoit usage, comme je le dirai bien-
 tôt en décrivant sa maniere. Ce fait est attesté par tous les

Historiens, qui ne disent pas simplement que *Koung-ming* en faisoit usage, mais qu'il *s'en servoit avec plus de succès qu'aucun autre*; ce qui suppose que les autres s'en servoient aussi. On fait d'ailleurs, à ne pas en douter, que dans leur maniere de combattre par le feu, ils employoient le salpêtre, le soufre & le charbon, qu'ils mêloient ensemble en certaine proportion; d'où il résulte qu'ils savoient faire la poudre à tirer, bien des siècles avant même qu'on se doutât en Europe que cette invention existoit. Comme je ne prétends pas qu'on m'en croie sur ma parole, je rapporterai fidelement ce que dit l'Auteur que j'ai sous les yeux, lequel a pour ses garans les Auteurs les plus anciens & les plus célèbres. Je vais le suivre rapidement, & je ne m'arrêterai que lorsqu'il y aura quelque chose d'important à considérer.

Il commence par *Hoang-ty*: c'est, comme on voit, commencer bien haut; mais il ne dit rien de ce fameux Législateur de la Monarchie chinoise, que toute sa nation ne dise avec lui; ainsi il mérite d'être cru.

Avant la 61^e année de son regne, laquelle répond exactement (suivant la chronologie fixée authentiquement par tous les Tribunaux littéraires, sous l'autorité de l'Empereur *Kien-long*, actuellement régnant) à l'an 2637 avant Jésus-Christ; avant, dis-je, la 61^e année de son regne, *Hoang-ty* avoit déjà mis sous le joug tous ses ennemis. Il lui fallut pour cela remporter sur eux bien des victoires; & il ne vint à bout de les vaincre, que parce qu'il avoit réduit en art la maniere de faire la guerre, & qu'il fit usage de plusieurs armes de son invention.

On nous a conservé trois campemens qui peuvent donner une idée de son mérite en ce genre. Le premier est en cinq divisions, de la maniere qu'il se voit dans la Planche premiere, fig. 1. Le second est plus combiné; & les différens corps de la milice désignés sous le nom *du ciel, de la terre, des vents, des nuages, de*

la balance du ciel, & de l'axe de la terre, y ont leurs places disposées de telle façon qu'ils peuvent se mouvoir sans s'embarasser les uns les autres (Voyez Planche premiere, fig. 2); le troisieme est plus combiné encore; puisque neuf corps de troupes peuvent se mettre aisément en ordre de bataille, se séparer, & se rassembler sans aucune confusion (Voyez *ibid.* fig. 3).

Les deux premieres Dynasties, *Hia* & *Chang*, n'ont pas laissé de monumens de leur maniere de faire la guerre. Elles s'en tinrent apparemment à ce qui avoit été trouvé & employé du tems de *Hoang-ty*. La Dynastie des *Tcheou*, qui monta sur le trône 1122 ans avant l'Ere chrétienne, ne fit pas de même. *Ou-ouang*, fondateur de cette Dynastie, employa avec succès contre *Tcheou-sin*, le dernier des Empereurs des *Chang*, une méthode qui lui fut donnée par *Lu-ya*, son instituteur. Cette méthode consiste à ranger l'armée en bataillon quarré. *Lu-ya*, autrement dit *Tai-koung*, ou le grand Comte, donna aux cinq corps de la milice qui étoit sous les ordres de *Ou-ouang*, les noms des cinq Planetes; & rangea ces cinq corps de maniere que chaque corps formoit lui-même un quarré, ayant un espace vuide, égal à celui qu'il occupoit, pour la facilité des evolutions. (Voyez *ibid.* fig. 4).

Le même *Lu-ya* augmenta la milice, de trois corps, à chacun desquels il donna le nom d'un des trois principes actifs, le ciel, la terre & l'homme; & au moyen de cette augmentation, il remplit les vuides, & partagea le grand quarré en neuf petits quarrés de la maniere qu'on le voit *ibid.* fig. 5.

Sun-tsée & *Ou-tsée*, qui vécurent plusieurs siècles après *Lu-ya*, (les mêmes dont j'ai traduit les ouvrages, & qu'on trouve dans le livre intitulé *l'Art militaire des Chinois* (1), ces deux grands

(1) C'est l'ouvrage qui forme le volume VIII de ces Mémoires.

généraux renchérissent sur tout ce qui s'étoit fait avant eux. Ils ne se contenterent pas des bataillons en grands & en petits quar-rés, ils firent représenter par leurs corps de troupes, les figures *Lo-chou* & *Ho-tou*, telles qu'elles furent montrées à *Fou-hi* sur le dragon-cheval, & au grand *Yu* sur la mystérieuse tortue (Voyez la Planche II, fig. 6).

Tant que la Dynastie des *Tcheou* & celle des *Han* furent sur le trône, les gens de guerre s'en tinrent aux méthodes qui avoient été prescrites par *Sun-tse* & *Ou-tse*, à qui elles avoient réussi. Mais sur la fin des *Han*, c'est-à-dire vers l'an 200 de notre Ere, il parut un héros dont les exploits effacèrent en quelque sorte tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors, c'est le fameux *Tchou-ko-leang*, autrement dit *Koung-ming*. Ce grand homme, doué d'un génie supérieur, qu'il tourna tout entier du côté de la guerre, est l'inventeur de plusieurs campemens & ordres de bataille qui font encore aujourd'hui l'admiration de ses compatriotes. On verra quelques-uns des principaux, dans la même Planche II, fig. 7, 8, 9, & Planche III, fig. 10. Ceux du métier les apprécieront ce qu'ils valent ; il me suffit de les leur présenter.

Un autre guerrier illustre qui brilla sous le *Tay-tsoung* des *Tang*, dont le regne commença l'an 627 de Jésus-Christ, perfectionna, ou, pour mieux dire, varia les inventions de *Tchou-ko-leang*, comme on peut le voir dans la Planche 3, fig. 11 & 12. Ce guerrier illustre est *Ly-tsing*, dont nous avons donné le portrait parmi ceux des Chinois célèbres (1).

Les campemens ou ordres de bataille (même Planche, fig. 13, 14 & 15, & Planche IV, fig. 16 & 17) sont encore de lui. Les grands Généraux des Dynasties postérieures aux *Tang* se moulerent sur *Ly-tsing*, & je ne trouve pas qu'ils

(1) Voyez Tome V de ces Mémoires, pag. 202, Portrait LIX.

aient rien inventé. Pour ce qui est des douze manieres de rassembler les troupes après la bataille, afin d'être en état de recommencer le combat s'il en étoit besoin, on a suivi la méthode employée par les Anciens. Celle de la Planche IV, fig. 18, attribuée à *Tchao-pen-hio*, est proprement de *Ly-ïsing*. On prétend qu'elle date du tems même de *Fou-hi*; mais que *Ly-ïsing* & *Tchao-pen-hio* sont les seuls qui l'aient bien comprise, & qui en aient fait usage à propos. Il faut laisser aux erudits chinois le soin de discuter ce point de critique.

Après *Tchao-pen-hio*, il est parlé de *Yu-ta-hien*; je ne saurois dire en quel tems il vivoit. On rapporte que ce *Yu-ta-hien* campoit simplement en rond ou en quarré (Voyez Planche 4, fig. 19 & 20); qu'il faisoit avancer les rangs pour combattre (comme on le voit *ibid.* fig. 21); qu'il les faisoit circuler (comme dans la fig. 22), & que pour le reste il s'en tenoit à la méthode des Anciens.

Tsi-ki-koang est encore un de ces généraux qui se sont rendus fameux par quelque invention, ou par quelque maniere de ranger les troupes, au moyen de laquelle ils ont gagné des batailles. Il rangeoit ses troupes à l'imitation de l'oiseau *Yuen-yang*, dont le mâle & la femelle sont inséparables (Voyez cet arrangement dans la Planche V, fig. 23, 24, 25 & 26). Les arrangemens tracés dans la fig. 27 de cette Planche & dans les suivantes, jusqu'à la fig. 41, Planche X inclusive-ment, ne sont pas fort anciens; ils ne datent que du tems de la Dynastie des *Ming*, qui commença l'an de l'Ere chrétienne 1368, & fut entièrement éteinte l'an 1644. « Les différens » campemens & ordres de bataille observés par les Anciens » (dit l'Auteur que j'ai sous les yeux), étoient calqués sur » le modele de ceux de *Hoang-ty* & de *Tay-koung*. Les » grands Généraux de l'antiquité moyenne, tels que *Sun-tsé*, » *Ou-tsé*, *Tchou-ko-leang*, *Ly-ïsing*, ont su en faire usage &

» en profiter : ce qui n'est guere possible aujourd'hui, parce
 » qu'on a aboli l'usage des anciennes armes, & qu'on leur en
 » a substitué d'autres ».

Le même Auteur parle des machines à transporter le canon & à faciliter le passage des fossés inondés & des rivières, des instrumens à creuser la terre & à miner, des machines à escalader les murs, à voir par-dessus ces murs ce qui se passe dans la ville qu'on assiege, des ponts mobiles, des palissades, des chauffe-trappes pour enfermer la cavalerie & les gens de pied, des seringues pour éteindre les incendies, des différentes espèces de boucliers pour se mettre à couvert du trait. Voyez tout cela dans les Planches XI & suivantes, depuis la fig. 42 jusqu'à la fig. 66 inclusivement.

Il en vient ensuite aux armes à feu. Voyez les figures & leur explication, depuis la Planche XV, fig. 67 & suivantes, & les figures de la Planche 16.

L'arme qui est nommée *nid d'abeilles* (Planche XV, fig. 68), ou pour mieux dire, *essaim d'abeilles*, « est une des plus terribles qu'on puisse employer. Elle tient un milieu entre les canons & les fusils, & fait plus d'effet dans une bataille que les uns & les autres, tout à la fois. Sa charge est d'une centaine de balles, & ces balles tirent jusqu'à la portée de quatre à cinq cents pas. Un homme la porte sur ses épaules ». C'est l'Auteur que j'ai sous les yeux qui s'exprime ainsi.

Au sujet du *tonnerre de la terre* (*ty-lei*), Planche XV, fig. 75, employé avec succès par *Kaung-ming*, environ deux cents ans après Jesus-Christ, je ferai observer que les Auteurs qui parlent de *Kaung-ming* ne le font pas l'inventeur de cette maniere de nuire à l'ennemi. Ils disent au contraire qu'il l'avoit puisée dans les ouvrages des anciens guerriers : ce qui est une preuve sans réplique, que les Chinois connoissoient la poudre à tirer, & l'employoient à la guerre bien long-tems

long-tems avant que cette connoissance fût parvenue en Europe.

Le *foung-ko* (ruche d'abeilles), Planche 16, fig. 76, autre arme, non moins meurtriere que le *ty-lei*, & qui date du même tems, en est une confirmation. Je passe sous silence ce qu'ils appellent le *ho-yao* (feu dévorant), le *ho-toũng* (boîte de feu), le *ho-toung* (tube de feu), qui prouvent la même chose, ainsi que le *tien-ho-kieou*, c'est-à-dire le globe contenant le feu du ciel (Voyez la Planche 16, fig. 77 & suiv.).

Les effets que l'on attribue à ce feu du ciel, nous rappellent l'idée qu'on se forme communément de l'ancien feu grégeois. On s'en servoit dans les armées Chinoises du tems de *Sun-tsé*, d'*Ou-tsé*, & même plusieurs siècles avant eux, c'est-à-dire, plusieurs siècles avant notre Ere. Mais (dit l'Auteur qui me sert de guide) comme il est presque aussi dangereux pour ceux qui l'emploient, que pour ceux contre qui il est employé, on en a interrompu l'usage.

Les anciens Chinois employoient la poudre *chen-ho-yo*, soit dans les combats, soit pour mettre le feu au camp des ennemis. Il n'est pas dit comment.

La poudre qui va contre le vent, & qu'on appelle pour cette raison *ny-foung-yo*, est une de celles qui ont le plus de force. Cette poudre a une vertu qui, ce me semble, pourroit être d'une très-grande utilité dans nos armées, c'est que la fumée va également contre le vent.

Les Chinois font leur poudre ordinaire de plusieurs manieres avec les matériaux que nous employons, c'est-à-dire avec le salpêtre, le soufre & le charbon.

Sur trois parties de salpêtre, ajoutant une partie de soufre & une partie de charbon, ou sur quatre parties de salpêtre ajoutant une partie de soufre & une partie de charbon, on obtient la meilleure poudre pour les artifices de toutes les

fortes. Les différentes drogues qu'on joint à cette première composition lui font produire différens effets. Par exemple, pour faire en sorte que la poudre enflammée produise un feu rouge, on ajoute du *tao-hoa-pi*. Si l'on veut les cinq couleurs en même tems, au lieu du *tao-hoa-pi* on ajoute le *ma-nao-pi*. Si l'on veut un feu qui soit comme blanc, il faut du *tchao-nao* (c'est le camphre). Si l'on veut une explosion forte, il faut du *tchen-cha* ; on y ajoute encore du mercure. Si l'on veut un feu noir, il faut du *he-kiao-pi*. Si l'on veut des globes de feu, il faut du *kan-tsi* (vernis sec). Si l'on veut un feu qui aille contre le vent ; on ajoute de la graisse de marsouin, du *Kiang* & de la poudre des os de ces mêmes marsouins calcinés. Pour une poudre dont l'effet soit des plus prompts, il faut de la fiente de loup en poudre, & du *pan-mao* également pulvérisé. Pour faire une poudre qui produise beaucoup de fumée, il faut sur une livre de salpêtre, quatre onces de soufre qu'on aura fait bouillir dans de l'urine humaine, trois onces de charbon, une once de *tchang-nao* (cervelle de daim), un dixième d'once de *tsing-fen*, quatre onces de *pi-choang*, & une livre de *che-hoang*.

Pour faire la poudre qui pousse la fusée fort haut, il faut, sur une once de salpêtre, trois dixièmes d'once de soufre, quatre centièmes d'once de *mi-to-sing*, & trois dixièmes d'once de charbon. On se servoit de ces sortes de fusées, pour donner des signaux pendant le jour. Pour les fusées de signaux pendant la nuit, sur quatre onces de salpêtre on mettoit deux dixièmes d'once de soufre & une once de charbon.

Pour la composition de la poudre qui pousse horizontalement en avant, & en éparpillant, il faut sur deux onces de salpêtre, trois dixièmes de soufre, trois dixièmes de charbon, deux dixièmes & demi de soufre, sept dixièmes & demi de sable très-fin (ce sable doit avoir été trempé dans l'huile

de l'arbre *ioung*, ou dans l'huile appelée *pa-teou-yeou*), & trois dixiemes & demi de charbon. Il s'agit de dixiemes d'once.

Pour la composition de la poudre des pétards, &c., sur dix onces de salpêtre, il faut 6 onces de soufre, trois onces de charbon de calebasse, & une once de *che-hoang*.

Pour la poudre qu'on emploie dans les gros canons, sur seize onces de salpêtre, on met 6 onces de soufre, six onces plus huit dixiemes d'once de charbon de calebasse, ou de béringene, ou simplement de saule. Il faut que le salpêtre soit purifié jusqu'au dernier degré, & qu'il ne laisse pas le moindre marc. On broie tout cela dans un mortier de pierre, & à plusieurs reprises; on le délaie dans de l'eau, & on le fait sécher, jusqu'à ce qu'ayant perdu sa liquidité, il soit en consistance de pâte. On pile de nouveau cette pâte dans le même mortier, & quand elle a été bien pilée, on la retire pour la faire sécher. Quand elle est entièrement sèche, on la pile de nouveau, après l'avoir délayée une seconde & une troisieme fois, & avoir fait les mêmes opérations que ci-devant. Trois onces de cette poudre suffisent pour chasser un boulet ordinaire.

Pour faire les etoupilles, on prend quatre onces de soufre, quatre onces de *pe-tsao-choang*, une livre de charbon pilé, quatre onces de charbon non encore réduit en poudre, deux onces de racines de mauves. On réduit le tout en poussiere très-fine, on le fait bouillir dans de l'eau de salpêtre, c'est-à-dire où l'on aura délayé du salpêtre, on y ajoute quelques jujubes dont on a eu soin de tirer le noyau, & l'on fait bouillir tout ce mélange jusqu'à ce qu'il soit en pâte. On retire cette pâte qu'on pile dans un mortier; & quand elle a été suffisamment pilée, on en fait, sur la paume de la main, des aiguillettes de la longueur & de la grosseur qu'on veut. On les

fait sécher pour s'en servir au besoin. On insinue une de ces aiguillettes par un bout dans la lumière du canon jusqu'à la charge, & l'on enduit de poudre ordinaire le bout qui est en dehors, & auquel on doit mettre le feu.

La poudre ordinaire doit se préparer, suivant mon Auteur, de la manière suivante. Il faut être muni d'une balance qui soit juste. Il faut que le soufre qu'on emploie soit bien purifié, & réduit en poudre impalpable, de même que le salpêtre, & quand l'un & l'autre sont en des doses proportionnées, on les mêle, & on les passe sur un marbre avec un cylindre de pierre. On y joint alors la poudre de charbon, & l'on met le tout dans l'eau pour le délayer & le réduire en pâte. On repasse cette pâte sur le marbre comme auparavant. Quand elle est bien moulue, & dans un état de consistance suffisant, on la retire pour la faire sécher au soleil. Après qu'elle est sèche, on la remet sur le marbre, & on la manipule jusqu'à ce qu'elle soit réduite en poudre. Plus cette poudre est fine, meilleure elle est. Elle sert à toutes sortes d'usage.

La poudre pour la charge de l'artillerie demande une autre préparation. La voici. On prend cinq livres de salpêtre, une livre de soufre, & une livre de charbon de béringene, réduit en poudre fine. Au défaut du charbon de béringene, on emploie le charbon fait avec des branches de saule; mais il faut avoir la précaution de rejeter l'écorce, les nœuds, & cet endroit par où passent les rejettons ou rameaux. Avec cette même précaution, on peut employer le charbon fait avec des branches de tout autre arbre qui ne seroit ni résineux ni huileux. On mêle tout cela ensemble, & on le manipule comme il a été dit ci-dessus. On divise ensuite ces sept livres de matériaux en trois parts. On passe sur le marbre chacune de ces parts en particulier trois mille huit cent fois, c'est-à-dire apparemment jusqu'à ce qu'elle soit bien broyée & bien mêlée. Après

cette premiere opération sur chacune des trois parts, on remêle le tout ensemble, & on le délaie dans de la forte eau-de-vie, de maniere que sur trois livres de cette préparation, il y ait une livre d'eau-de-vie. On met cette pâte sur le marbre, & on la comprime avec le cylindre de pierre jusqu'à cent fois. On la retire ensuite, on la bat avec des bâtonnets, & quand elle est en grumeaux de la grosseur d'un grain de millet, ou, si l'on veut, d'un grain de riz, ou même d'un pois, elle est dans l'état qu'il faut. Pour s'assurer si elle est bonne on en met quelques grains sur le creux de la main, l'on y met le feu, & si la main ne sent pas la moindre chaleur, c'est un signe que la poudre est dans son état de perfection. Cette poudre, ainsi préparée, a le double de force de la poudre ordinaire. Ainsi une demi-livre fait le même effet qu'une livre de poudre ordinaire. Son effet est très-prompt. On en peut faire aussi des etoupilles en y trempant une ficelle, lorsqu'elle est encore dans son état de liquidité.

Une autre maniere de faire des etoupilles, est celle qui suit. On prend de la poudre ordinaire une livre, de soufre trois onces six dixiemes d'once, du charbon de saule pulvérisé quatre onces trois dixiemes, du charbon de béringene cinq dixiemes, du *pe-pi* cinq dixiemes, du *tchao-nao* ou camphre trois dixiemes. On manipule tout cela ensemble de la même maniere que la poudre qui a le double de force que la poudre ordinaire. Une ficelle enduite de cette préparation, fait une excellente etoupille, au moyen de laquelle on met le feu de loin. Cette même composition peut être employée à charger les canons; mais alors il faut y mettre la même quantité de salpêtre & de soufre que dans la poudre de double force, ôter cinq dixiemes d'once de charbon, y ajouter cinq dixiemes d'once de *pe-pi* & autant de camphre. On délaie le tout dans de la forte eau-de-vie, & on le laisse sécher. Le reste comme

ci-dessus. Si l'on veut s'en servir pour les fusées, il faut ôter une once deux dixièmes de soufre, & y ajouter deux dixièmes d'once de *pan-mao*. On mêle bien le tout, on le passe par un tamis très-fin, on le délaie dans de la forte eau-de-vie, on le fait bien sécher, & on le manipule de nouveau, on le délaie encore une fois dans de la forte eau-de-vie, &, après l'avoir manipulé comme ci-dessus, on le fait sécher pour s'en servir au besoin. Pour les simples serpentaux, on n'y met que quatre onces de charbon de faule, & l'on ôte une once plus un dixième d'once de soufre. Tout le reste de même que ci-dessus.

Je n'ai insisté si long-tems sur l'article de la poudre, que dans le dessein de prouver qu'elle étoit connue des anciens Chinois, puisque tout ce que je viens de rapporter est extrait de leurs livres les plus anciens & les plus authentiques.

Mais en voilà assez sur ce qui regarde le feu. Passons à un autre élément, & voyons ce que les Chinois savent faire sur les eaux. Ce seul article, pour être traité comme il faut, exigeroit beaucoup de tems que je n'ai pas, & des secours que je ne saurois me procurer dans le lieu où je suis. La seule inspection des estampes suffira aux personnes intelligentes pour se mettre à-peu-près au fait. Il faut remarquer que les armées navales des Chinois n'ont guere combattu que sur le *Kiang*; ainsi leurs campemens, leurs évolutions, la forme de leurs navires, & toutes leurs manœuvres ne doivent être envisagés que sous ce point de vue.

La fig. 81 de la Planche XVII, représente un navire de guerre propre tout à la fois à combattre sur les rivières & en pleine mer. C'est ainsi qu'on en voit encore aujourd'hui dans le port de Canton. Ceux du *Sé-tchouen* sont d'une autre forme, & construits différemment. Voyez dans la même Planche, la fig. 82, & la Planche XVIII, fig. 83 & 84.

Ceux de la Planche XIX, & la fig. 87 de la Planche XX, servent également dans les marines de Canton, du *Sée-tchouen*, du *Fou-kien*, & du *Tché-kiang*.

Le navire *yng-tchouen*, c'est-à-dire à *bec d'epervier*, de la Planche XX, fig. 88, a cela de particulier, qu'il a comme deux proues, & que par ce moyen il avance & recule avec une egale facilité.

Tous les autres, depuis la fig. 89 de la même Planche XX, jusqu'à la fig. 93 de la Planche XXII, inclusivement, méritent peu d'attention. Celui de la même Planche XX, fig. 94, pourroit donner lieu à quelque invention utile pour faire avancer nos vaisseaux en tems de calme. Ne leur fit-on faire qu'une lieue, cela suffiroit peut-être pour les tirer d'un mauvais parage. C'est à nos experts qu'il faut s'en rapporter.

Les figures 95, 96 & 97 de la Planche XXIII, représentent des armées navales, ou, pour mieux dire, une armée navale rangée comme le sont les armées chinoises lorsqu'elles campent ou sur le grand *Kiang*, ou en pleine mer. Je joins à ces représentations les noms de différens ordres de bataille dont on vient de m'apporter les plans, & que je n'ai pas eu le tems de rédiger de maniere à être mis en estampes comme les autres, pour y faire suite.

Le premier de ces ordres de bataille, est celui qu'on appelle en chinois *tsing-loung-tchen*, c'est-à-dire, *ordre de bataille dit le dragon noir*.

Le second est appelé *choang-loung-tchen*, c'est-à-dire, *ordre de bataille dit le double dragon*.

Le troisieme est appelé *yng-tchouen-ngan-lieou-tchen*, ou *l'epervier planant au-dessus des saules le long des rivières*.

On nomme le quatrieme *ouan-ma-tcheng-po-tchen*, ce qui signifie *dix mille chevaux grimant sur une hauteur, ordre de*

bataille. Voilà sans doute une dénomination bien singulière : je la donne telle qu'elle est.

Le cinquième ordre de bataille porte le nom de *tchang-ché-kiuen-tou*, qui signifie *le long serpent serpentant sur la terre*.

Le sixième est appelé *tsang-loung-tchen*, c'est-à-dire, *ordre de bataille dit le dragon bleu* (ou *verd*, car le caractère *tsang* désigne également le *verd d'herbe*, & le *bleu de ciel*).

Je ne fais quel nom donner en français au septième. Le caractère *yen* se rend en latin par *dejacere*, *deturbare*, *prosternere*, *dormire*, &c ; *yue* c'est la *lune*, & *tchen* signifie *ordre de bataille*. Qu'on donne tel sens que l'on voudra à ces trois caractères joints ensemble *yen-yuen-tchen*, le nom n'y fait rien. Appelons cet ordre, *la lune qui se couche*, ou *qui va dormir*.

On appelle le huitième *san-ty-tchen*, c'est-à-dire *ordre de bataille dit des trois ennemis*.

Le neuvième est appelé *yuen-tchen*, c'est-à-dire, *ordre de bataille dit le cercle*.

On nomme le dixième *y-tsée-tchen*, signifiant, *ordre de bataille représentant le caractère un*, qui s'écrit ainsi —, & qui se lit *y*.

Le onzième est appelé *toui-ty-lien-hoan-tchen*, c'est-à-dire, *ordre de bataille en opposition continuelle avec l'ennemi*.

Tels sont les principaux ordres de bataille des armées navales des Chinois. Il ne faut pas oublier que ce n'est que pour combattre sur le *Kiang*, ou, tout au plus, non loin des côtes, dans les environs des îles du Japon, & autres îles voisines de leur pays.

Par tout ce que j'ai dit, tant dans l'ouvrage intitulé *l'Art militaire des Chinois*, que dans cette espèce de *Supplément*, on peut se former une idée assez juste de la *Tactique*, tant ancienne que moderne, d'un peuple qui semble n'avoir rien de commun avec les nations d'Europe. Je n'explique pas ici
cette

cette partie des autres figures des Planches dont j'ai cru pouvoir enrichir cet écrit, parce que j'ai mis l'explication sur les Planches même ; je souhaite de tout mon cœur qu'on puisse en tirer parti. Dans le grand nombre de choses dont j'ai fait mention, ne s'en trouvât-il qu'une d'utile, je me croirois abondamment dédommagé de mon travail. En traitant un sujet qui n'est pas de mon ressort, j'ai ouvert aux critiques un champ assez vaste pour pouvoir exercer leurs forces : mais leurs traits seront déjà emouffés quand ils parviendront jusqu'à moi.

A Pé-king le premier Septembre 1778.



EXPLICATION DES PLANCHES (*).

PLANCHE PREMIERE [Pag. 332, & 353].

FIGURE 1.

CAMPEMENT d'une armée divisée en cinq corps, de l'invention de *Hoang-ty*.

FIG. 2.

Campement mobile de l'invention de *Hoang-ty*, dont la 61^e année du règne répond à l'an 2637 avant Jésus-Christ.

Hoang-ty donnoit aux divers corps de troupes, désignés dans la Planche par des lettres, les noms que voici avec leur signification.

A. *Tien*, ciel.

D. *Foung*, vents.

B. *Ty*, terre.

E. *Tien-heng*, balance du ciel.

C. *Yun*, nuages.

F. *Ty-tcheou*, l'axe de la terre.

Dans le système de *Hoang-ty*, le Général étoit placé au centre, d'où il donnoit des ordres à ces différens corps.

FIG. 3.

Ordre de bataille dans lequel les neuf corps de troupes peuvent aisément se séparer & se rassembler; cet ordre de bataille est de l'invention de l'Empereur *Hoang-ty*, qui tâcha de ranger les troupes comme on rangeoit les trigrammes de *Fouhi*.

Du tems de *Chen-noung*, les Princes vassaux s'étoient révoltés, & aspireroient, chacun de son côté, à l'autorité suprême. Au moyen de cet arrangement de troupes, *Hoang-ty* les vainquit l'un après l'autre, & demeura seul maître.

FIG. 4.

Ordre de bataille, de l'invention de *Tay-koung*, dans lequel le quarré divisé représente les cinq planetes.

Lu-ya, surnommé *Tay-koung*, ou le grand comte, donna à *Ou-ouang* la méthode de ranger ainsi les différens corps de troupes qu'il menoit contre le dernier Empereur des *Chang*. Le grand quarré étoit de 1200 pas. Ce grand quarré fut partagé en neuf petits. Le quarré du milieu étoit pour le Général, & les huit autres pour les Officiers généraux. Les quatre petits quarrés vuidés, sont pour faciliter les différentes évolutions.

FIG. 5.

Ordre de bataille, dans lequel *Tay-koung* ajoute les trois principes actifs, le ciel, la terre & l'homme, aux cinq planetes.

(*) Les Planches & les explications sont celles qui se trouvoient dans le manuscrit chinois communiqué à l'Auteur du Supplément qu'on vient de lire.

PLANCHE II [pag. 334].

FIG. 6.

ORDRE de bataille pratiqué par les Généraux *Sun-tse* & *Ou-tse*, à l'imitation des figures *Ho-tou* & *Lo-chou* [montrées sur le dragon-cheval & la mystérieuse tortue, du tems de *Fou-hi* & du grand *Yu*].

- | | |
|-------------------------------|--------------------------------|
| A. <i>Niao</i> , les oiseaux. | C. <i>Loung</i> , les dragons. |
| B. <i>Che</i> , les serpents. | D. <i>Hou</i> , les tigres. |

FIG. 7.

Ordre de bataille mis en usage par *Tchou-ko-leang*, lorsqu'il combattit à *Yu-fou-kiang*. C'étoit un grand Général qui vivoit sur la fin des *Han*.

- | | |
|----------------------------|---|
| A. <i>Niao</i> , oiseaux. | G. <i>Tien</i> , Ciel. |
| B. <i>Foung</i> , vents. | H. <i>Che</i> , Serpens. |
| C. <i>Ty</i> , Terre. | I. <i>Tchoung-kiun</i> , corps du milieu. |
| D. <i>Loung</i> , Dragons. | K. corps de cavalerie partagé en vingt-quatre brigades. |
| E. <i>Hou</i> , Tigres. | |
| F. <i>Yun</i> , Nuages. | |

FIG. 8.

Campement de *Tchou-ko-leang*, divisé par le moyen des portes.

- | | |
|---------------------------------------|---------------------------------------|
| A. porte de devant. | I. porte de derriere. |
| B. porte du côté de devant. | K. porte de la division de devant. |
| C. porte de la division de la gauche. | L. porte de la division de derriere. |
| D. porte du milieu. | M. porte de la division de la gauche. |
| E. porte de la gauche. | N. porte de la division de la droite. |
| F. porte de la droite. | |
| G. porte de la division de la droite. | |
| H. porte de la division de la gauche. | |

FIG. 9.

Ordre de bataille dont fit usage *Tchou-ko-leang*, en combattant contre ceux du royaume de *Ouei*. Les corps de cavalerie sont marqués par des points noirs, & portent les noms chinois des douze heures. *Tse*, 1; *Tcheou*, 2; *Yn*, 3; *Mao*, 4; *Tchen*, 5; *See*, 6; *Ou*, 7; *Ouei*, 8; *Chen*, 9; *Yeou*, 10; *Hiu*, 11; *Hai*, 12.

XX 2

PLANCHE III [pag. 334].

FIG. 10.

TCHOU-KO-LEANG ramasse sa cavalerie après le combat, pour la faire camper.

- | | |
|------------------------------|----------------------------|
| A. Corps de devant, ou tête. | G. Corps de la gauche. |
| B. Division de devant. | H. Division de la gauche. |
| C. Corps de la droite. | I. Officiers de la gauche. |
| D. Division de la droite. | K. Officiers de devant. |
| E. Corps de derriere. | L. Officiers de la droite. |
| F. Division de derriere. | M. Officiers de derriere. |

Les chiffres désignent les corps de cavalerie.

FIG. 11.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing*, Grand-Général sous *Tang-tay-tsoung*, réduisit à six, les huit arrangemens de *Koung-ming*, autrement dit *Tchou-ko-leang*.

- A. Les intervalles marqués par cette lettre, sont nommés *Portes*.

FIG. 12.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing* réduisit à six, les huit arrangemens de *Tchou-ko-leang*, qui avoit imité les anciens.

FIG. 13.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing*, par l'arrangement en rond du dedans, & les six petits quarrés qui sont autour, imite une fleur qui s'épanouit.

- | | |
|---|---|
| A. Espions & Enfants-perdus de la droite. | C. Corps de la droite. |
| B. Corps de la gauche. | D. Espions & Enfants-perdus de la gauche. |

FIG. 14.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing* range en sept divisions les trois fortes de troupes : celles qui combattent dans les chars, l'infanterie & la cavalerie.

Les points blancs désignent les chars ; les deux lignes ondées, l'infanterie ; & les quarrés noirs, la cavalerie.

FIG. 15.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing* divisa son armée entre douze Officiers-Généraux. Ce fut sous le grand *Tay-tsoung* des *Tang*, avant qu'il montât sur le trône. Il combattoit alors contre les Tartares, sur lesquels il remporta une pleine victoire.

- | | |
|-----------------------------|-----------------------------|
| A. Harceleurs de devant. | H. Dents de la gauche. |
| B. Avant-garde. | I. Harceleurs de derriere. |
| C. Corne droite. | K. Arriere-garde. |
| D. Harceleurs de la droite. | L. Griffes de la gauche. |
| E. Griffes de la droite. | M. Harceleurs de la gauche. |
| F. Griffes de la gauche. | N. Corps de réserve. |
| G. Dents de la droite. | |

PLANCHE IV [pag. 334 & 335].

FIG. 16.

ORDRE de bataille dans lequel on divise l'armée en douze corps de troupes, à l'imitation de *Ly-tsing*.

A. Porte de devant.

B. Porte de derriere.

C. Porte de la droite.

D. Porte de la gauche.

FIG. 17.

Ordre de bataille dans lequel *Ly-tsing* divise son armée en douze corps dont chacun porte le nom chinois d'une heure (Voyez pour les noms des heures l'explication de la fig. 9, Pl. II.).

Les points blancs désignent l'infanterie; les quarrés noirs, la cavalerie.

FIG. 18.

Ordre dans lequel *Tchao-pen-hio* rassembla son armée après la bataille, dans le dessein de recommencer le combat.

Les traits en zigzag désignent les chars; les points blancs, l'infanterie; les points noirs, la cavalerie.

Cette maniere est prise des anciens. On prétend qu'elle date du tems de *Fou-hi*, & qu'il n'y a eu que *Ly-tsing* & *Tchao-pen-hio* qui l'aient bien comprise.

FIG. 19.

Campement en rond, tel que le traçoit *Yu-ta-hien*.

FIG. 20.

Campement en quarré, tel que le traçoit *Yu-ta-hien*.

FIG. 21.

Méthode de *Yu-ta-hien*, pour faire avancer de nouveaux rangs; pendant que ceux qui avoient combattu se reposoient.

FIG. 22.

Méthode de *Yu-ta-hien* pour faire avancer les troupes en serpentant.

PLANCHE V [pag. 335]

FIG. 23.

UNION des différens corps de troupes : invention de *Tfi-ki-koang*, qui prit pour modele l'oiseau *Yuen-yang*, dont le mâle & la femelle ne se quittent jamais.

- | | |
|---|------------------------------------|
| A. Etendart général qui marche à la tête des troupes. | D. Soldats armés de clous. |
| B. Fantassins armés du bouclier. | E. Soldats armés de la pique. |
| C. Cavaliers armés du bouclier. | F. Soldats armés de la demi-pique. |
| | G. Soldats armés du demi-clou. |
- Tous ces corps soutiennent ceux qui les précédent.

FIG. 24.

Maniere dont *Tfi-ki-koang* partage à droite & à gauche les troupes armées comme dans la figure précédente.

FIG. 25.

Tfi-ki-koang change les deux corps de troupes qui sont de cinq brigades, compagnies ou escadrons chacun, en d'autres corps composés de trois brigades, compagnies ou escadrons, à l'imitation des trois principes actifs, le ciel, la terre & l'homme.

FIG. 26.

Tfi-ki-koang change l'arrangement des troupes imitant l'oiseau *Yun-yang*, & l'arrangement qui imite les trois principes actifs.

FIG. 27.

Ordre de bataille de neuf corps de troupes.

- | | |
|---------------|-------------|
| A. Cavaliers. | B. Archers. |
|---------------|-------------|

L'arrangement tel qu'on le voit ici, n'est pas fort ancien. Il date seulement du tems de la Dynastie précédente. Les arrangemens des Anciens, dit l'Auteur que j'ai sous les yeux, ont été faits sur le modele de ceux de *Hoang-ty* & de *Tay-koung*. *Sun-tsé*, *Ou-tsé*, *Tchou-ko-leang*, *Ly-tsing*, & autres grands Généraux de l'Antiquité moyenne, ont su en faire usage. On ne sauroit s'en servir aujourd'hui, parce qu'on a aboli l'usage des anciennes armes, & qu'on leur en a substitué d'autres qui demandent nécessairement un arrangement différent.

PLANCHE VI [pag. 335].

FIG. 28.

ORDRRE de bataille imitant les fix fleurs.

- A. Canonniers.
- B. Fufiliers.
- C. Cavalerie.
- D. Archers.

FIG. 29.

Ordre de bataille en bataillon quarré.

FIG. 30.

Ordre de bataille en rond.

- A. Canonniers.
- B. Fufiliers.
- C. Archers.
- D. Corps de réferved où eft le Général.

PLANCHE VII [pag. 335].

FIG. 31.

ORDRE de bataille représentant les deux principes matériels, *Yang* & *Yn*, appelés dans *l'Y-king*, *Leang-y*. Ce sont deux lignes, dont l'une est entière & l'autre brisée.

A. Cavaliers.

B. Soldats armés de l'arc & du long sabre, ou *tchong-tao*.

C. Fusiliers.

D. Canonniers.

FIG. 32.

Ordre de bataille des trois *continus*.

Par ce mot *continus*, on entend les corps de troupes qui se succèdent sans interruption. Les canonniers sont à la tête, ensuite les fusiliers, &c. Ces derniers, qui sont après les canonniers, doivent être éloignés de vingt pas des autres fusiliers qui sont immédiatement avant les soldats armés d'arcs & de sabres ; & ces derniers, à vingt pas de la cavalerie.

FIG. 33.

Ordre de bataille dans lequel les trois *continus* prennent cette nouvelle forme.

PLANCHE

PLANCHE VIII [pag. 335].

FIG. 34.

ORDRE de bataille représentant la fleur *mei-hoa*.

- A. Canonniers.
- B. Fufiliers.
- C. Arcs & fleches.
- D. Grands & petits Sabres.
- E. Cavalerie.

FIG. 35.

Ordre de bataille représentant la fleur *mei-hoa* dans une autre forme.

- A. Cavalerie.
- B. Canonniers.
- C. Arcs & Flèches.
- D. Fufiliers.
- 1. Sabres & Boucliers.
- 2 & 3. Sabres.
- 4 & 5. Sabres longs.

FIG. 36.

Ordre de bataille représentant les trois principes actifs: le ciel, la terre & l'homme.

Cet arrangement est imité des Anciens. Dans les batailles (dit l'Auteur que j'ai sous les yeux) on commence par les canons ou la grosse artillerie, lorsqu'on est encore loin de l'ennemi. Quand on en est plus près, on se sert des fufils. Plus près encore, on emploie l'arc & la fleche; dans la mêlée, on fait usage des autres armes, piques, fabres, &c. Ensuite on enveloppe ou on poursuit l'ennemi avec la cavalerie.

PLANCHE IX [pag. 335].

FIG. 37.

ORDRE de bataille en aîles de papillon.

- A. Sabres.
- B. Longs-Sabres.
- C. Haches.
- D. Arcs & Fleches.

FIG. 38.

Les aîles de papillon marchant en ordre de bataille.

- A. Sabres.
- B. Longs Sabres.
- C. Haches.
- D. Archers.
- E. Fufils.

FIG. 39.

Représentation des armes & de l'arrangement des troupes formant les aîles de Papillon.

- A. Bouclier.
- B. Longs Sabres ou Hallebardes.
- C. Hache.
- D. Arcs & Fleches.
- E. Fufils.

PLANCHE X [pag. 335].

FIG. 40.

CAMPEMENT nommé en chinois *Tou-yng-yun* ; c'est-à-dire, *imitant la lune*.

On ne trouve point l'explication de cette figure. L'Auteur de ce Supplément suppose que les militaires distingueront ce qu'elle représente.

FIG. 41.

Marche des troupes.

- A. Corps du milieu où sont les tambours.
- B. Avant-garde.
- C. Aîle droite.
- D. Aîle gauche.
- E. Arriere-garde.

PLANCHE XI [pag. 336].

FIG. 42.

MACHINE faite de bois, dont on se fert dans les sieges, lorsqu'on creuse sous les murailles ou qu'on fait breche, pour n'être pas enseveli sous les pierres ou sous la terre. Elle est haute de sept pieds & demi & large de huit. On la nomme *chemin dans la terre*.

FIG. 43.

Machine à transporter le canon.

FIG. 44.

Ponts mobiles pour traverser les fossés. On fait de ces ponts de différentes grandeurs, selon les lieux où on doit s'en servir.

FIG. 45.

Pont double. Il consiste en une espee d'échelle qu'on ajoute au pont mobile représenté dans la figure précédente. Elle sert à l'allonger au besoin.

PLANCHE XII [pag. 336].

FIG. 46.

ANE de bois à tête pointue. C'est ainsi que les Chinois nomment la machine représentée ici. Elle est à six roues ; sa hauteur est de quinze pieds , & sa base de huit en quarré. Elle est entourée d'une peau de bœuf non tannée. Elle contient dix hommes , & on s'en sert lorsqu'on veut miner les remparts.

FIG. 47.

Echelle à monter aux nues. C'est le nom d'une échelle qu'on emploie pour escalader les murailles. Le bas forme une espèce de chambre où sont les gens armés. Elle a six roues. L'échelle est double ; chaque partie est longue de vingt pieds. Ces deux parties entrent l'une dans l'autre ; & lorsqu'on les développe , elles forment une échelle de quarante pieds. L'endroit où sont les gens armés est couvert d'une peau de bœuf non tannée.

FIG. 48.

Echelle volante. Elle doit être longue de vingt ou trente pieds. Les deux roulettes qu'on voit à l'une des extrémités , servent à en faciliter le transport.

FIG. 49.

Autre échelle volante. Elle diffère de la précédente , en ce que les roulettes qui en facilitent le transport , sont différemment placées. Ici elles sont attachées à un tuyau de bambou , qu'on peut allonger ou raccourcir suivant le besoin.

FIG. 50.

Echelle à étage , pour voir par dessus les murailles d'une ville. Elle doit être d'un bois fort , & dont la hauteur soit proportionnée à celle des murs par-dessus lesquels on veut voir. On la suppose ici de quarante-cinq pieds. Le mât a au moins huit pouces de diamètre à l'extrémité supérieure , & quatorze pouces à l'extrémité inférieure. Il pose sur un brancard armé de quatre roues de trois pieds & demi de diamètre. On fixe cette machine par des cordes qu'on arrête en terre avec des pieux.

FIG. 51.

Instrumens qui servent à creuser les murailles qu'on veut abattre.

- A. Cet instrument se nomme *Lit-tsoan*. Son fer est long d'un pied & demi , & large au plus de huit pouces. Le manche a trois pieds de long.
- B. Cet autre instrument se nomme *Hoan-culh-tao*. Le fer a un pied de longueur , & le manche trois pieds.

P L A N C H E XIII [pag. 336].

FIG. 52.

CHAR pour grimper au ciel ; c'est le nom que les Chinois donnent à cette machine , dont la figure n'a pas besoin d'explication.

FIG. 53.

Espec de radeau fait avec la plante aquatique *Pou*. On s'en sert lorsqu'on manque de bois , en liant fortement l'une à l'autre les tiges de cette plante.

FIG. 54.

Cables à passer une riviere. On s'en sert dans les cas pressés. On choisit de bons nageurs , qui entourent leur corps d'une des extrémités de la corde , & vont la porter & la fixer avec des pieux sur l'autre bord , tandis que l'on fixe l'autre extrémité sur le bord opposé.

FIG. 55.

Outre pour se soutenir sur les eaux. C'est une peau de bouc qu'on remplit de vent , & dont on ferme avec de fortes ficelles tous les endroits par où le vent pourroit s'échapper. On se sert de ces outres pour passer les rivières.

FIG. 56.

Bateaux de peaux. Pour faire ces bateaux , on se sert de la peau de cheval ou de bœuf nouvellement ecorché. On lui donne la forme qu'on veut , en l'étendant & l'affujettissant dans cette forme avec des planchès ou des tuyaux de bambou , qu'on ôte quand le cuir est desséché. On prétend que ces bateaux font d'un grand secours.

PLANCHE XIV [pag. 336].

FIG. 57.

RADEAU. On ne se sert de ce radeau, que pour transporter les provisions au-delà d'une rivière.

FIG. 58.

Pont de bois mobile. On l'emploie dans les villes assiégées dont on a rompu les portes pour en empêcher l'accès à l'ennemi. Par ce moyen, les assiégés peuvent faire des sorties lorsqu'on s'y attend le moins, & assurer leur retraite en retirant le pont lorsqu'ils l'ont repassé.

FIG. 59.

Palissade de roseau. On peut faire ces palissades avec des baguettes de faule, ou avec du rotin, ou autre plante semblable. Cette espèce de palissade doit avoir cinq pieds de haut & quatre de large. On la couvre d'un cuir de bœuf; & elle est traversée d'un bois de six pieds de long. On l'emploie pour mettre les murailles des villes à l'abri des traits de l'ennemi.

FIG. 60.

Fosse pour faire tomber les chevaux (C). Elle doit être longue de cinq pieds, large de trois, & profonde de quatre. On en fait plusieurs & en différens sens, dans les endroits où l'on prévoit que la cavalerie ennemie doit passer. On remplit ces fosses, de morceaux de fer & de ce qui peut nuire aux pieds des chevaux (A. B.). On couvre chaque fosse avec des nates ou des planches fort minces, sur lesquelles on met une couche de terre ou d'herbes.

FIG. 61.

Instrument auquel on attache les palissades de la figure 59. On la nomme *Keou*, c'est à-dire *chien*. On le plante en terre à cinq pieds de distance de la muraille.

FIG. 62.

Machine pour attirer à soi les plus lourds fardeaux. Elle est faite d'un bois très-dur, & armée de quatre roues assez fortes pour soutenir un poids de deux mille livres. Les assiégés s'en servent pour attirer à eux les échelles & autres machines des assiégeans, les provisions qu'on leur apporte, &c.

FIG. 63.

Instrument à frapper les assiégeans pendant la nuit. Il est fait d'un bois fort dur, en forme de rouleau ou de cylindre sur les contours duquel sont des pointes de fer. Il y a une roulette à chaque extrémité. On fait glisser cet instrument le long des murailles, quand l'ennemi veut les escalader. Il a dix pieds de long, & un pied de diamètre. Les pointes de fer doivent être de cinq pouces; le diamètre des roulettes de deux pieds. Ce rouleau est attaché à une corde par ses deux bouts. On le lance & on le retire à soi comme on veut.

FIG. 64.

A. Instrument à éteindre le feu.

B. Outre pleine d'eau. On y inséroit un tuyau de bambou par une des ouvertures, & l'on pressoit l'outre avec force. C'étoit pour éteindre les feux que les assiégeans faisoient quelquefois au pied des murs des villes assiégées.

C. Balai.

D. Seringue.

Ces quatre instrumens étoient en usage dans les premiers tems, pour éteindre les feux.

P L A N C H E X V [pâg. 336].

FIG. 65.

- A. *Lien-pi*, ou cuirs à boucher une breche. C'étoit un cuir de bœuf. Il étoit long de dix pieds & large de huit. Il servoit à mettre à couvert ceux qui travailloient à réparer les breches faites aux murailles par les assiégeans.
- B. *Pou-man*. Espece de marelas de toile qui servent aux assiégés pour les mettre à couvert des traits de l'ennemi.

FIG. 66.

- A. *Mou-ly-pai*, ou bouclier fixe de bois. Il avoit cinq pieds de haut & trois de large. On le fixoit en terre par le bâton C, qu'on haussoit ou baissait au moyen de la cheville D. Il étoit couvert d'un cuir épais qui le préservoit du feu.
- B. *Tchou-ly-pai*, ou bouclier fixe de Bambou.
- Ces deux boucliers servoient à mettre à couvert les travailleurs ou les soldats de la ville assiégée, qui tiroient contre les assiégeans.

FIG. 67.

Ta-chen-tchoung, gros canon sur son affût.

Les deux pieces latérales de cet affût sont longues de neuf pieds, larges de neuf pouces; & épaisses de quatre. Elles tiennent ensemble par le moyen de cinq liteaux, longs de deux pieds quatre pouces. En devant, il y a deux roues de trois pieds deux pouces de diamètre, & une seule derrière d'un pied cinq lignes de diamètre. Pour fondre ce canon, il faut mille livres de fer purifié. Il doit avoir quatre pieds $\frac{1}{2}$ de long: on le fortifie avec neuf cercles de fer; celui qui est le plus près de la lumière doit être plus fort que les autres.

Ce canon est appelé *Ta-chen-tchoung*, c'est-à-dire, *grand esprit*, à cause de la promptitude avec laquelle on le fait agir, & des effets qu'il produit.

FIG. 68.

- A. Arme à feu, nommée *nid d'abeilles*. Un homme peut la porter sur son dos, au moyen d'une courroie qui passe par les anneaux a. b.
- B. Instrument sur lequel on appuie cette arme. Elle est une des plus terribles qu'on puisse employer, disent les Chinois. Elle tient le milieu entre le canon & le fusil, & fait plus d'effet dans une baraille, que l'un & l'autre à la fois. Sa charge est d'une centaine de balles; & ces balles tuent jusqu'à la portée de quatre à cinq cens pas.

FIG. 69.

Modele du canon de bambou, nommé le *Général sans pareil*.

L'avantage de ce canon, qui peut suppléer aux canons de métal, consiste principalement dans la facilité du transport.

- A. Corps d'un canon de bambou, dont on fait appercevoir l'intérieur. Voyez la fig. suiv.
- B. Extérieur du canon de bambou fortifié avec des cordes.

FIG. 70.

Division du canon de bambou en ses parties. Voyez la fig. précédente.

- | | |
|----------------------|--|
| A. Corps du canon. | F. Charge. |
| B. Manche de bois. | G. Plaque de fer qu'on met sur la charge. |
| C. Lumière. | H. Instrument sur lequel on appuie le canon. |
| D. Couvercle. | I. Cordes à lier le canon de bambou. |
| E. Pierre ou boulet. | |

FIG. 71.

Fleches de feu. a. Réservoir de la poudre. b. Mèche à mettre le feu.

Il faut que le tuyau où on met la poudre soit extrêmement droit, qu'il n'ait guere que quatre pouces de long, & que son extrémité soit à deux pouces de distance du fer. Une fleche ainsi lancée, equivaut au coup de fusil le plus fort.

PLANCHE

PLANCHE XVI [pag. 336 & 337].

FLECHES nommées *Esprits cachés*.

FIG. 72.

a. Ces trois fleches sont attachées ensemble, & partent en même tems. Elles peuvent atteindre à la distance de cent pas.

b. Tuyau de papier.

c. Mèche.

FIG. 73.

Caïsse à contenir les fleches à feu.

FIG. 74.

Pieces de la caïsse à contenir les fleches à feu.

A. Couvercle de bois.

B. Planchette mobile qui couvre la chambre D, E, où on met la poudre.

C. Trou de la planchette pour insérer l'amorce, ou la petite mèche qui doit mettre le feu.

D. E. Chambre où on met la poudre.

F. Fleche de bois, longue de quatre pieds deux pouces.

G. Tuyau à contenir la poudre, long de quatre pouces.

H. I. Pieces de bois percées, qui sont au haut & au bas de la caïsse. Chaque bois de fleche passe par un des trous.

FIG. 75.

Tonnerre de la terre. C'est un globe de fer, creux en dedans. Il doit être assez grand pour contenir un boisseau de poudre. On comprime cette poudre autant qu'il est possible, en la battant fortement, à mesure qu'on l'insinue par l'ouverture A. On mêle de la mitraille avec la poudre, autant que l'on veut. On enfouit ensuite ce globe à un pied ou deux de profondeur, dans l'endroit où on prévoit que l'ennemi doit passer. On multiplie ces globes autant qu'il en est besoin pour l'effet qu'on se propose, & on les place à quelque distance les uns des autres. On a des cordelettes souffrées, qu'on insinue par une de ses extrémités dans le globe A. Celui qui doit mettre le feu, & qui est à quelque distance, tient l'autre extrémité. On cache cette cordelette dans des ruyaux de bambou qui sont enfouis en terre, & se communiquent; de sorte que la mèche porte en même tems le feu à tous les globes. Ce stratagème étoit souvent employé par *Koung-ming*, qui s'en servoit en particulier contre les Tartares, dont il fut presque toujours vainqueur. Il étoit Général d'armée sur la fin des *Han*, c'est-à-dire vers l'an 200 de l'Ere chrétienne; & on ajoute qu'il avoit puisé dans les livres des anciens guerriers cette maniere de nuire à l'ennemi.

FIG. 76.

Ruche d'abeilles. Globe de fer rempli de poudre mêlée avec des morceaux de fer de toutes figures, & comprimée fortement. On enterre le globe comme il a été dit ci-dessus, & on y met le feu de même. Voyez l'explication de la fig. 75.

FIG. 77.

Feu dévorant. On emploie cet artifice dans un siege, ou dans un combat naval. On prend un globe de papier, enduit en dehors de résine, d'huile & de cire jaune. On remplit ce globe de poudre mêlée de résine & de mitraille. On y met le feu au moyen d'une mèche; & on le lance sur l'ennemi.

FIG. 78.

Boîte de feu. a. Couvercle du vase. b. Bassin où l'on met l'amorce qui doit mettre le feu. La capacité du vase contient cent pieces de mitraille, dont on verra la figure ci-après.

Ces boîtes doivent être d'un bois léger, de la forme qu'on voit, & proportionnées à l'objet qu'on se propose. Celle dont se servoit *Tsi-nan-tang*, inventeur de cet artifice, contenoit cinq livres de poudre, & cent pieces de mitraille. Il mettoit dans le fond une légère couche de sable fin, ou de terre sablonneuse; sur cette couche, il étendoit avec égalité cinq livres de poudre; qu'il recouvroit de sable ou terre sablonneuse. Il enfonçoit au milieu de cette couche, une tasse de porcelaine grossière, où il avoit mis du charbon pulvérisé, & sur lequel il mettoit deux ou trois charbons rouges de feu. Il fermoit la caïsse avec son couvercle, & la faisoit porter dans l'eau le plus doucement qu'il étoit possible, lorsqu'il vouloit s'en servir. La tasse qui tenoit lieu de bassin pour contenir l'amorce, n'étoit placée qu'au moment où on alloit abandonner la boîte au courant de l'eau. C'est le brulot des Chinois. Ils ne s'en servent que lorsque leurs barques sont au-dessus du courant, vis-à-vis les ennemis. Ce brulot prend feu de lui-même, quand il heurte contre quelque barque ennemie. Le charbon pulvérisé, qui a eu le tems de s'allumer, est renversé par le choc, & enflamme la poudre.

FIG. 79.

Tuyau de feu. On choisit parmi les bambous qu'on nomme *Mao-tchou* (ils sont plus forts que les autres), ceux qui sont les plus ronds, & ont au moins deux pieds & deux dixièmes. On les lie fortement avec des cordes de chanvre, pour empêcher qu'ils ne se fendent. On enchasse chaque tuyau dans un manche de bois fort, au moyen duquel on le tient à la main. Le tuyau & le manche pris ensemble ne doivent pas avoir plus de cinq pieds. On le charge de plusieurs couches de poudre diversement composées, & par-dessus une balle faite avec une certaine pâte. Ces balles sont au nombre de cinq. La portée de ces balles est d'environ cent pieds; & leur effet est d'embrâser.

FIG. 80.

Globe contenant le feu du ciel. Voyez dans le Discours la page 333.

Tome VIII.

Zz

P L A N C H E XVII [pag. 342].

FIG. 81.

MODELE des Navires qui sont en usage à Canton.

Ils sont plus grands (dit l'Auteur qui me guide) que ceux du *Fou-kien* : ils sont aussi plus forts, parce qu'on les construit avec du bois de fer (*tié-ly-mou*), au lieu que ceux du *Fou-kien*, sont construits avec du bois de pins, de sapins, ou autre semblable. Dans un combat sur mer ceux de Canton résistent davantage & servent mieux ; mais ils sont plus lourds, & ne valent pas les autres pour la course. Ils ont encore le désavantage d'être très-difficiles au radoub. Ils sont moins larges en bas qu'en haut, ce qui fait qu'ils ne sauroient résister en pleine mer à la moindre tempête. Ils ne sont que côtoyer.

Les vers ne s'y mettent point, & ils durent très-long-tems. Il y en a de gros & de petits. Quelques-uns sont armés de canons.

FIG. 82.

Vaisseau ou Frégate de poste.

Cette sorte de navire est fort en usage dans le *Fou-kien*. On cloue des bandes de bois de bambou sur les côtés du navire, pour qu'il résiste à la lame. Il tire six à sept pieds d'eau. Il va par toute sorte de tems. On s'en sert pour courir après les pirates, les voleurs, & pour porter des nouvelles.

PLANCHE XVIII [pag. 342].

FIG. 83.

BARQUES dites *Tsang-tchen-ichouen*.

Elles sont plus petites que celles dont on a déjà parlé. Quand il y a du vent on hisse la voile A; & quand le vent manque, on se sert de rames.

B. Timon ou Gouvernail.

Cette barque est en usage à *Tay-peng-hien*. Elle tire fix à sept pieds d'eau. On l'envoie à la découverte.

FIG. 84.

Vaisseau à ouvrir les vagues.

Il ne tire que trois ou quatre pieds d'eau. Sa proue est en pointe, & fend aisément les eaux. C'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *vaisseau à ouvrir les vagues*. Il a un gouvernail & quatre rames, outre la voile. Il ne craint ni le vent ni les vagues. Il contient depuis trente jusqu'à cinquante soldats.

PLANCHE XIX [pag. 343].

.FIG. 85.

VAISSEAU nommé *Pa-la-hou-tchouen*.

Ce vaisseau n'est point plat par-dessus. Il a une quille. Il est aussi large à la proue qu'à la poupe. Sa longueur est d'environ quarante pieds, & sa largeur de dix. Il a huit ou dix rames de chaque côté, & une voile de grosse toile au milieu. Il soutient mieux que les autres le mauvais tems.

FIG. 86.

Bâtiment nommé *Kiao-tchouen-ché*; c'est-à-dire, modèle d'une barque qui a la solidité d'un pont. Sa construction est à-peu-près la même que celle des barques dites *tsan-chan-tchouen* (Voyez Planche XVIII, fig. 83); il est seulement un peu plus gros: il a deux voiles, & est d'un très-bon usage à la guerre.

PLANCHE XX [pag. 343].

FIG. 87.

BÂTIMENT à huit rames.

Il n'est d'usage à la guerre que pour porter promptement des nouvelles ou des ordres, ou aller à la découverte. On en trouve encore aujourd'hui au *Fou-kien*, au *Tché-kiang*, & à *Canton*.

FIG. 88.

Bâtiment à bec d'Epervier.

C'est, à la course, le plus léger qu'on connoisse. Comme sa poupe & sa proue sont construites de la même manière, il avance ou recule avec la même facilité, sans être obligé de virer de bord. Il a deux espèces de murailles faites avec des planchettes de bambou, qui mettent à couvert les soldats & les rameurs.

FIG. 89.

Bâtiment à courir sur le sable.

Il est ainsi nommé, parce qu'il marche sur les eaux qui ont très-peu de profondeur. Il est plat en-dessous, & glisse sur le sable le long des côtes de la mer du Nord qui est peu profonde. On ne s'en sert point dans les mers du Midi.

P L A N C H E XXI [pag. 343].

FIG. 90.

ANCRE de navire.

Elle est de bois de fer. *Dans les mers du Nord, on se sert d'ancres de fer : dans les mers du Midi, qui sont plus profondes, on ne peut employer que les ancres faites de ce bois très-pesant.* Ce sont les termes de l'Auteur chinois.

FIG. 91.

Bâtiment à deux têtes.

On le nomme ainsi parce qu'il a la même figure de l'avant comme de l'arrière. On s'en servoit autrefois pour porter à la capitale le tribut des denrées des provinces. Il en est parlé dans le *Ta-hio*. *Yen-y-pou* dit que la construction de ce bâtiment le rendoit propre à marcher par toutes fortes de vent, mais non pas en suivant une même route : il avançoit ou reculoit.

FIG. 92.

Barque de pêcheur.

Elle est ainsi nommée, parce qu'elle est construite comme les barques de pêcheurs. Trois hommes suffisoient pour la conduire : l'un est à la voile, l'autre à la proue, & le troisième à la poupe. On se sert de cette barque pour courir après les malfaiteurs, pirates, &c. Comme elle est très-légère, elle les joint fort vite.

PLANCHE XXII [pag. 343].

FIG. 93.

BÂTIMENT nommé *Ou-koung*.

Le mot *Ou-koung* est le nom chinois d'un insecte que nous appelons *mille pieds*, à cause de la quantité de ses jambes ; & on appelle ainsi ce bâtiment à cause du grand nombre de ses rames. On met à sa proue une tête sculptée de l'animal dont il porte le nom. Ce bâtiment est très-léger à la course, & résiste aux plus violentes tempêtes. Il nous vient des étrangers du Sud-Est. Il n'y en avoit point ci-devant dans les ports de la Chine. On l'arme de gros canons qui portent le nom de *Fou-lang-ki*. Il est plat, large en dessus, & va en pointe par le bas. Il a une quille, & de chaque côté autant de rames que l'on veut. Quand il est en marche, on diroit que c'est un oiseau qui vole. Il ne sauroit chavirer, quelque fort que soit le vent. C'est ce qui nous a engagé, dit l'Auteur chinois, à en adopter l'usage sur nos mers.

FIG. 94.

Barque à roues.

Elle a quarante-deux pieds de long, sur treize de large. Les roues entrent dans un vuide d'un pied de hauteur, qu'on ménage sous le bâtiment, entre de bonnes planches *a, b*. Du moyeu ou centre des roues, sortent des roues qui sont comme les dents de ces roues, en aussi grande quantité qu'on veut : *c, d, e, f, g, h, i, k, &c.* Elles entrent dans l'eau à la profondeur d'un pied. Des hommes tournent les roues.

La longueur de la proue de *L* en *M*, est de huit pieds. La longueur du corps du bâtiment de *N* à *O*, est de vingt-sept pieds ; la longueur de sa poupe, de sept pieds.

Les têtes de tigres sont représentées sur des planches mobiles couvertes de cuir, hautes de cinq pieds & large de deux. Elles mettent à l'abri de l'ennemi les soldats qui sont derrière. On les ôte quand on veut aller à l'abordage.

PLANCHE XXIII [pag. 343]

FIG. 95.

ARMÉE navale rangée en campement.

- A. Avant-garde.
- B. Aîle droite.
- C. Aîle gauche.
- D. Le centre où est le Général.
- E. Arrière-garde.

FIG. 96.

Division du camp général en deux camps particuliers.

- A. Campement de l'avant-garde.
- B. Navires de la gauche qui vont à la découverte.
- C. Navires de la droite qui vont à la découverte.
- D. Campement de l'aîle gauche.
- E. Navires de la gauche qui vont à la découverte.
- F. Navires de la droite qui vont à la découverte.

FIG. 97.

Représentation d'un petit camp.

- A. B. Vaisseaux d'observation pour la gauche.
 - C. D. Vaisseaux d'observation pour la droite.
- Ce campement suppose un tems calme.

PLANCHE

PLANCHE XXIV (*).

MURAILLES de bois.

FIG. 98.

Elles sont faites de pieces de bois, de la hauteur de cinq pieds, & larges à proportion. Elles sont jointes avec des clous de bambou. Il faut que chaque pan de cette espece de muraille puisse être porté par un seul homme ; ainsi son poids ne doit pas excéder cent livres. On s'en sert pour s'enfermer dans le camp pendant la nuit, ou durant les sieges, lorsqu'on craint l'assaut.

FIG. 99.

Pieces à enfermer les troupes.

Ces pieces triangulaires sont de fer. Elles ont un trou dans lequel on passe une corde. On les place à un pied de distance l'une de l'autre. Chaque rang de troupe est enfermé par cinq rangs de cordes ainsi armées. Quand on est en marche, chaque soldat porte dans son bouclier cinq de ces pieces, avec la corde qui les lie. On en fait usage dans les campemens, pour empêcher les hommes & les chevaux de s'écarter.

FIG. 100.

Fleche diabolique, ou Arme du diable.

C'est un tuyau de bambou d'un pied de haut, dans lequel on met des morceaux de fer pointus, & qu'on remplit de matieres fécales ou férides, qu'on mêle avec ces morceaux de fer. On les place de distance en distance autour du camp: ils servent à avertir la garde des espions qui arrivent, ou des déserteurs qui sortent. En marche, chaque soldat porte dans son bagage un de ces tuyaux vuides.

FIG. 101.

Chevaux de frise.

On s'en sert pour fermer le camp. La longueur de chaque piece de bois doit être de sept pieds. Elles sont armées de fer aux deux bouts, & servent aux mêmes usages qu'en Europe.

FIG. 102.

Barriere faite de pieux armés de pointes de fer de A en B.

FIG. 103.

Bouclier.

A. Le dehors du Bouclier.

C. Bâton qui sert à le soutenir.

B. Le dedans du Bouclier.

Le Bouclier doit avoir cinq pieds de haut sur deux de large. Il est de cuir ou d'un bois très-léger, sur lequel on cloue des bandes fort ferrées de bois de bambou, comme on le voit à la face extérieure A, où toutes les pointes sont en-dehors. Sous ce bouclier, on est à couvert des traits de l'ennemi ; mais on ne sauroit combattre. On le soutient droit au moyen du bâton C.

FIG. 104.

Foible muraille, autre espece de Bouclier ainsi nommé.

Ce bouclier est fait, comme le précédent, d'un bois léger, doublé de cuir, & couvert de clous, dont la pointe est en-dehors.

A. Face extérieure.

C. D. Bâtons mobiles pour le soutenir.

B. Face intérieure.

FIG. 105.

Rempart contre le fort & le foible.

On s'en sert pour se garantir des balles de fusil, & même des boulets de petits canons, dans l'éloignement de cinquante pas. Plus près, le boulet feroit breche. Ce rempart est fait d'un bois léger, couvert d'une double peau de bête fraîchement tuée. Entre les deux peaux, on met du coton, du papier, ou autres choses semblables, & l'on enduit les surfaces d'huile ou de vernis. Cet instrument n'est plus d'usage.

(*) Il n'est pas fait mention, dans le Supplément, de cette Planche, ni de celles qui suivent, parce qu'elles portent avec elles leur explication.

Tome VIII.

Aaa

P L A N C H E X X V.

FIG. 106.

T R A P E à prendre les ennemis.

Cette trape peut servir plutôt à prendre une bande de voleurs que des ennemis en guerre : quoi qu'il en soit, voici comment on la décrit.

Elle est faite d'un bois solide, & divisée par compartimens : chaque compartiment est armé de clous, & a une porte à deux battans. On fait une fosse dans l'endroit où l'on présume que les ennemis doivent passer, & on la couvre de cette trape ainsi construite ; on fait ensuite de les attirer, & la trape s'ouvrant sous eux, ils tombent dans la fosse.

FIG. 107.

Queue de léopard servant d'étendard.

Cet étendard est au seul usage du Général : quand il est arboré, il est défendu, sous peine de la vie, d'entrer dans la tente, ou dans le lieu où le Général se trouve ; & pour dispenser de la loi, le Général fait baisser l'étendard. Le bâton est d'un bois dur, & long de neuf pieds : au bout supérieur est un fer de lance ou de pique. Ce qui imite la queue de léopard, doit être de soie, & découpé par petites bandes. Sa longueur est de sept pieds.

FIG. 108.

Pavillon distinctif des cinq endroits.

Le bâton a seize pieds de long, le bout supérieur est fait en forme de petite gourde, il est de fer ; un peu au-dessous est un bâton de traverse, A. A. à chaque bout duquel on suspend une lanterne de papier huilé, B. B. : ces lanternes ont sept pouces de haut & trois de diamètre. Le pavillon doit être de soie, & long de douze pieds jusqu'en C. ; le reste jusqu'en D. est d'une autre couleur. Il y a cinq de ces pavillons, & chacun a sa couleur particulière. Ils servent à donner le signal aux corps de troupes des mêmes couleurs, & on distingue ces couleurs pendant la nuit au moyen des lanternes.

FIG. 109.

Étendard du lieu où est le Général.

Il est de satin verd, & les bords sont de satin blanc : il a dix pieds en quarré : le bâton est long de seize pieds ; le bout supérieur, A. B., est de fer. De B. en C. il est couvert de poils de bœuf teints en rouge : de C. en D. ce sont des bandes de soie qui flottent ; au milieu de l'étendard sont représentés le *Tay-ki*, les *Koa*, & les étoiles.

PLANCHE XXVI.

FIG. 110.

LANTERNE couverte.

A. La Lanterne.

B. B. Boîte de papier huilé, dans laquelle on met la Lanterne.
Chaque compagnie a sa lanterne de la couleur qui la distingue.

FIG. 111.

A. Fleche en sourcils.

B. Fleche en ciseaux.

FIG. 112.

A. Fleche à percer la cuirasse.

B. Fleche à diviser les epaules.

FIG. 113.

Arbalète de l'invention de Tchou-ko.

C'est le fameux arc que les Chinois appellent *Nou-koung*. L'invention en est ancienne. *Tchou-ko-leang*, qui vivoit sur la fin des *Han* postérieurs, l'a perfectionnée. On peut, au moyen de cet arc, lancer jusqu'à dix fleches à la fois. Voyez, par le renvoi des lettres, l'explication de cette Planche dans la Planche suivante.

FIG. 114.

L'arc représenté dans la fig. précédente, est dans celle-ci divisé en ses différentes parties.

A. Echancrure pour contenir les fleches.

B. B. Trous dans lesquels on met les deux branches de la piece de fer qui sert à bander l'arc.

C. C. Arc. Il doit être de bois de mûrier.

D. Fleche.

E. Corde de l'arc.

F. Lieu où l'on met le pouce pour tenir l'arc avec assurance.

G. Petite boîte à contenir les fleches.

H. Couvercle de la boîte.

I. Piece de fer avec laquelle on bande l'arc.

K. Corps de la machine.

L. Pied.

M. Piece de fer pour arrêter le couvercle de la boîte.

FIG. 115.

Arme en croissant de la Lune. Cette arme est plus propre pour la parade que pour les combats.

FIG. 116.

A. Sabre court, à l'usage de la cavalerie.

B. Long Sabre à l'usage de l'infanterie.

C. Sabre en forme de faux.

Aaa 2

P L A N C H E XXVII

FIG. 117.

LONGUE pique.

Le bâton doit être d'un bois dur ; ou s'il est d'un bois ordinaire, il doit être revêtu de piéces de bois de bambou : le fer du bout supérieur est du poids de quatre onces : le bâton doit être assez gros pour remplir la main : & doit aller en diminuant depuis le milieu jusqu'en haut.

FIG. 118.

Sorte de pique, la même que les Anciens nommoient meou.

Le fer du bout d'en haut a sept pouces de long , & pèse quatre onces ; il est fait en forme de flamme.

FIG. 119.

Bâton armé de fer.

A. B. Fer qui arme l'extrémité supérieure ; il est long de deux pouces & pèse quatre onces.

C. Clous qui attachent le fer.

A. D. Le bâton , y compris le fer , est long de sept piéds.

FIG. 120.

Bâton de Chao-lin.

Il est long de huit piéds ou huit piéds cinq pouces. *Chao-lin* est le nom d'une forêt où croît l'espece de bois dont on fait ce bâton.

FIG. 121.

Bouclier de l'épaule, à l'usage des fantassins.

Cette espece de bouclier est de toute antiquité ; il est long de cinq piéds , & large de dix-sept pouces ; le dedans est d'un bois léger , & le dehors de cuir.

A. Face extérieure.

B. Face intérieure.

FIG. 122.

Bouclier de l'épaule, à l'usage des cavaliers.

Il représente la tête d'un tigre : il est d'un bois léger , couvert de cuir.

A. Face extérieure.

B. Face intérieure.

FIG. 123.

Bouclier à queue d'hirondelle.

Il est à l'usage des fantassins.

FIG. 124.

Bouclier de résistance.

Il est ainsi appelé , parce qu'il est un peu plus fort que les autres : il est outre cela plus large par le bas que par le haut ; & étant plus petit , il est moins embarrassant.

FIG. 125.

Bouclier fait de rotin.

Il est très-léger , & résiste à la fleche & au sabre.

PLANCHE XXVIII.

FIG. 126.

SABRE qu'on porte à son côté.

Il est à l'usage de ceux qui se servent du bouclier de rotin.

FIG. 127.

Pique à lancer contre l'ennemi.

Elle est d'un bois très-dur, plus épaisse par le haut que par le bas, & est armée d'un fer bien affilé.

FIG. 128.

A. Croc fait de bois de bambou armé de fer. Sa longueur est de dix pieds. Il est sur-tout à l'usage des gens de mer.

B. Grande hache, à l'usage des cavaliers.

C. Arme à l'usage des mariniers, pour se défendre contre ceux qui viennent à l'abordage. C'est un cercle de fer armé de clous & emmanché d'un long bâton de bois très-dur.

FIG. 129.

Triple crochet. Il est long de dix pieds cinq pouces.

FIG. 130.

Signal du silence, ou baillon rond.

A. Partie du baillon qui est dans la bouche.

B. Partie qui est en dehors de la bouche. Tout ce qui est depuis la languette jusqu'au centre, est dans la bouche, & le reste hors de la bouche.

L'usage le plus ordinaire de ce baillon, est pour ceux qui sont chargés de quelque commission importante, ou de donner quelques avis secrets à quelque commandant. L'officier ou le soldat muni du baillon dans les formes, peut passer sans répondre à qui que ce soit. Tous les passages lui sont ouverts, & on ne doit point l'interroger.

FIG. 131.

Planchette de bambou liée au baillon, & sur laquelle on écrit divers caractères, dont on verra le sens ci-après.

A. Face extérieure de la planchette.

B. Face intérieure de la planchette.

C. Trou par où passe la cordelette D.

D. Cordelette qui sert à lier le baillon avec la planchette.

Sur cette planchette on écrit le nom de l'officier, le genre de sa commission, de quelle compagnie il est, &c. L'Officier met lui-même son seing au bas.

La planchette & le baillon se font de bois de bambou. La planchette a quatre pouces de large & cinq lignes de long (Le pied chinois est de dix pouces, & le pouce de dix lignes).

FIG. 132.

A. Cuirasse de Rotin.

B. Casque.

C. Bouclier.

FIG. 133.

Cuirasse à l'imitation de la peau de l'animal appelé Ni (Cet animal ressemble, dit-on, au lion).

Pour faire cette Cuirasse, on prend cinq livres de l'herbe appelée *Teou-kou-hao*, c'est-à-dire, *Herbe à pénétrer les os*; trois livres de graine de raves ou raiforts; on met le tout dans cent livres d'eau bien claire, & on le fait bouillir jusqu'à cent fois. On passe cette eau dans un tamis fin. On jette ce qui reste dans le tamis, & on conserve l'eau dans laquelle on met des écailles de *Tchouen-chan-kia*, tenant encore à la peau. Il faut cent de ces peaux pour composer la cuirasse en entier. On ajoute trois livres de sel, autant de salpêtre le plus foible, nommé *Pi-fiao*, cinq onces de salpêtre à faire la poudre (*Ho-fiao*), huit onces de *Lou-cha*, espèce de terre blanche. On fait bouillir tout cela ensemble pendant un jour & une nuit. On le bat ensuite; & quand on l'a réduit en pâte, on l'étend sur une planche fort unie, & on imprime dessus telle figure qu'on veut. Cette cuirasse est très-légère, & à l'épreuve du trait.

PLANCHE XXIX.

FIG. 134.

CUIRASSE faite de fil d'acier.

FIG. 135.

Char à garantir du vent.

A. A. Pointes de fer pour fixer le char.

B. B. B. Planches attachées au char. Elles sont percées pour laisser voir de loin, & pour pouvoir passer le canon d'un fusil.

D. D. Fleches.

FIG. 136.

Changement de l'ancien Char de guerre nommé Kang-tche.

L'ancien char n'étoit fait que pour porter des guerriers armés comme on l'étoit alors. Le char moderne peut porter encore des canons. On accouple ces chars quand on a de l'espace; on les sépare dans les lieux étroits. Ils servent à porter les armes & les provisions pendant le voyage ou la marche des troupes: & à entourer le camp.

Cette figure représente deux chars accouplés.

A. A. Trous par lesquels on tire les fusils, ou on lance les fleches enflammées.

B. Canon.

C. C. Caïsse où sont renfermées les fleches qui doivent porter le feu.

D. Figure de tigre représentée sur le couvercle de la caïsse.

FIG. 137.

Machine en forme de char, pour porter le feu dans le camp ennemi.

Elle doit être d'un bois très-fort, & longue de dix pieds, large de deux pieds trois pouces, & haute de deux pieds. Le diamètre de ses roues est de deux pieds & demi. Elle porte cinq lances de face marquées A. A; & elle est remplie de cent fleches de feu. Elle est fermée par un fort couvercle enduit de vernis ou d'huile, pour préserver de l'humidité. Un ou deux soldats poussent la machine jusque près du lieu qu'elle doit embrâser: alors on y met le feu, & la machine avance d'elle-même, & fait son effet.

PLANCHE XXX ET DERNIERE.

FIG. 138.

CHAR à huile pour mettre le feu.

Il est de bois, & a deux roues. Ses côtés sont assujettis par des lames de fer. On met dans ce char un vase plein d'huile, au milieu duquel est un bassin de fer, qu'on remplit de braise. On attache aux quatre côtés du char, des matieres combustibles qui prennent aisément feu. On fait rouler le char jusqu'auprès du lieu où l'on veut mettre le feu ; par exemple, jusqu'auprès de la porte de la ville qu'on assiege. On met le feu aux matieres combustibles, & on se retire. Les assiégés voulant eteindre le feu du haut des murailles, en y versant de l'eau, ne font que l'allumer davantage.

FIG. 139.

Char volant.

Il est ainsi appelé à cause de sa légèreté. A l'exception du brancard & des roues qui sont d'un bois dur, tout le reste est fait de planchettes de bambou. Ce char peut contenir jusqu'à vingt-cinq personnes. Etant vuide, un seul cheval peut le traîner ; & six hommes peuvent le porter dans les lieux où on ne peut se servir de chevaux.

FIG. 140. & dernière.

Pont à escalader le Ciel.

C'est ainsi qu'on appelle cette échelle, dont on se sert pour escalader les murs d'une ville qu'on assiege.

De tous les instrumens de guerre ou machines dont on a donné les figures, très-peu sont en usage aujourd'hui. Il est bon cependant de ne pas ignorer la maniere des anciens, c'est pourquoi j'ai recueilli avec soin tout ce qu'ils ont fait en ce genre.

Fin du huitieme volume.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé: *Mémoires concernant les Chinois, Tome VIII*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 15 Octobre 1781.

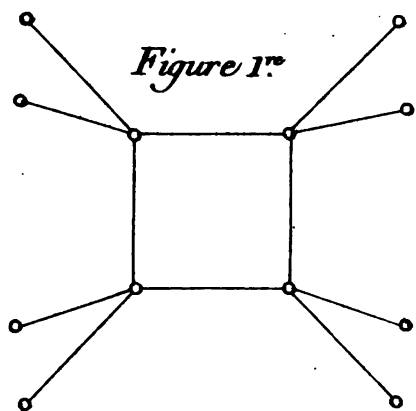
B É J O T.

LIVRES concernant l'Histoire de la Chine qui se trouvent chez le même Libraire.

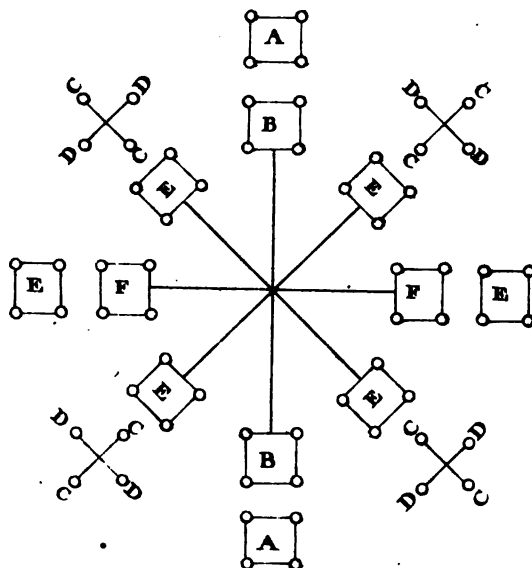
- A**RT militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens Traités sur la guerre, composés par différens généraux Chinois, traduit en françois par M. Amiot, revu & publié par M. de Guignes, Paris, 1772, in-4°. fig. 14 liv.
- Le même avec figures enluminées, 30 liv.
- Supplément à cet ouvrage, avec 30 planches, in-4°. br. 7 liv.
- N. B. Le premier de ces deux ouvrages forme le tome VII, & l'autre fait partie du tome VIII des Mémoires Chinois.
- Etat actuel de la Science militaire à la Chine, dans lequel se trouve une analyse critique de l'Art militaire des Chinois, Paris, 1773, in-12, fig. 3 liv.
- Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols, & des autres Tartares occidentaux, avant & depuis J. C. jusqu'à présent, par M. de Guignes, Paris, 1756, 5 vol. in-4°. 60 liv.
- Les tomes 4 & 5 se vendent séparément, 24 liv.
- Hist. d'Asie, d'Afrique, & d'Amérique, par M. Roubeau, Paris, 1770, 5 vol. in-4°. 60 liv.
- Les tomes 4 & 5 séparément, chaque vol. en feuilles. 10 liv.
- La même, Paris, 15 vol. in-12. 45 liv.
- On vend aussi séparément les tomes 10 à 15, mais trois à trois, chaque vol. en feuilles, 2 liv. 10 s.
- Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, &c. des Chinois, par les Missionnaires de Pékin, Paris, 1776, & suiv. 8 vol. in-4°. fig. 96 liv.
- La suite sous-presse.
- Lettres à un Missionnaire à Pékin, contenant diverses questions sur la Chine, pour servir de Supplément aux Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, &c. des Chinois, Paris, 1781, in-8°. fig. 5 liv.
- Yu le Grand & Confucius, traduits par M. Clerc, Soissons, 1769, in-4°. 12 liv.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe. 1781.

Figure 1^{re}



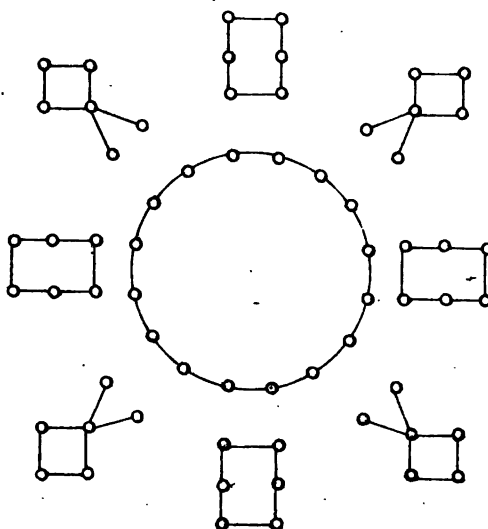
2^e



4^e

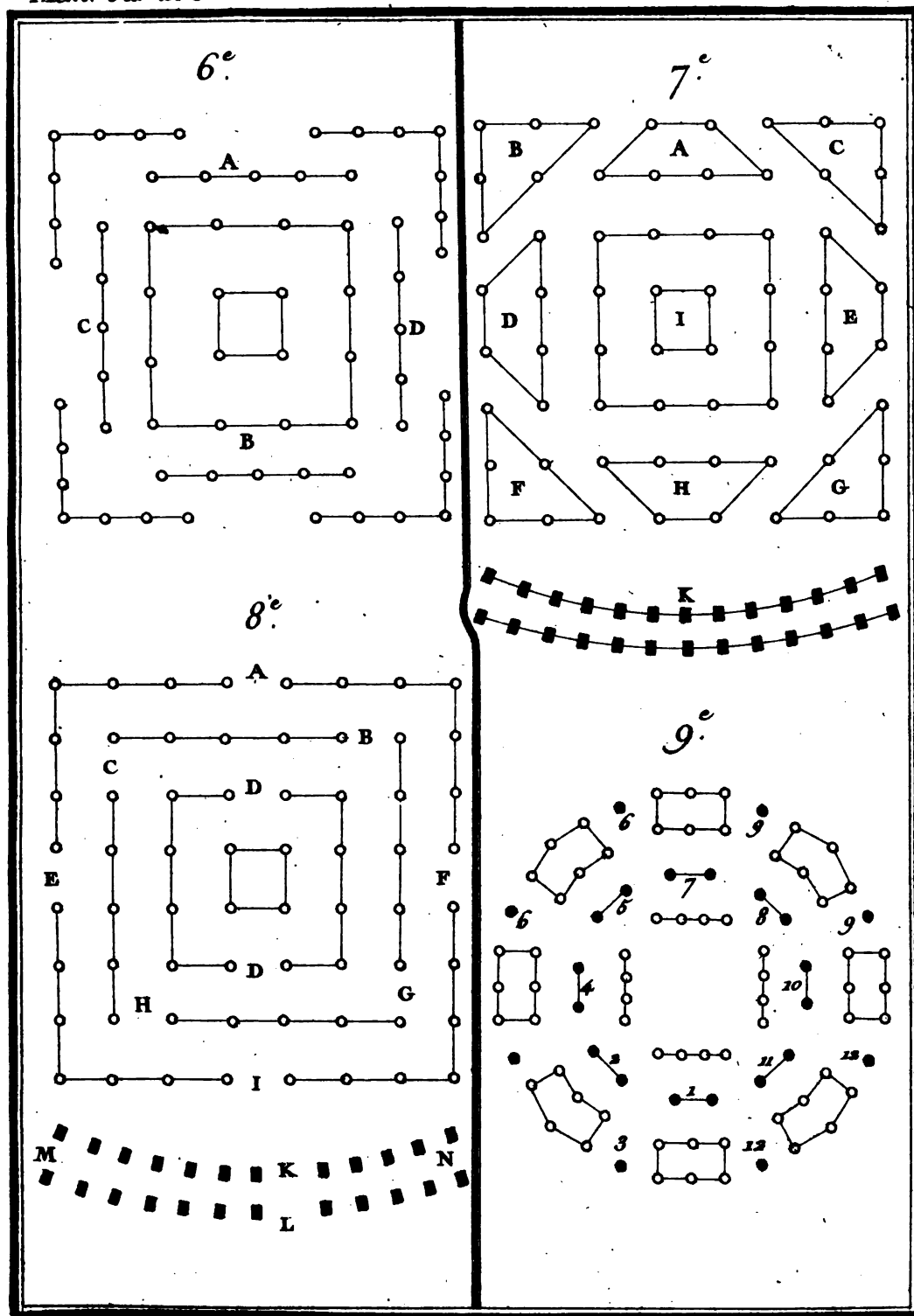
Kim-tchen. <i>Venus.</i>		Chou-tchen. <i>Mercur.</i>
	Tou-tchen. <i>Saturne.</i>	
Ho-tchen. <i>Mars.</i>		Mou-tchen. <i>Jupiter.</i>

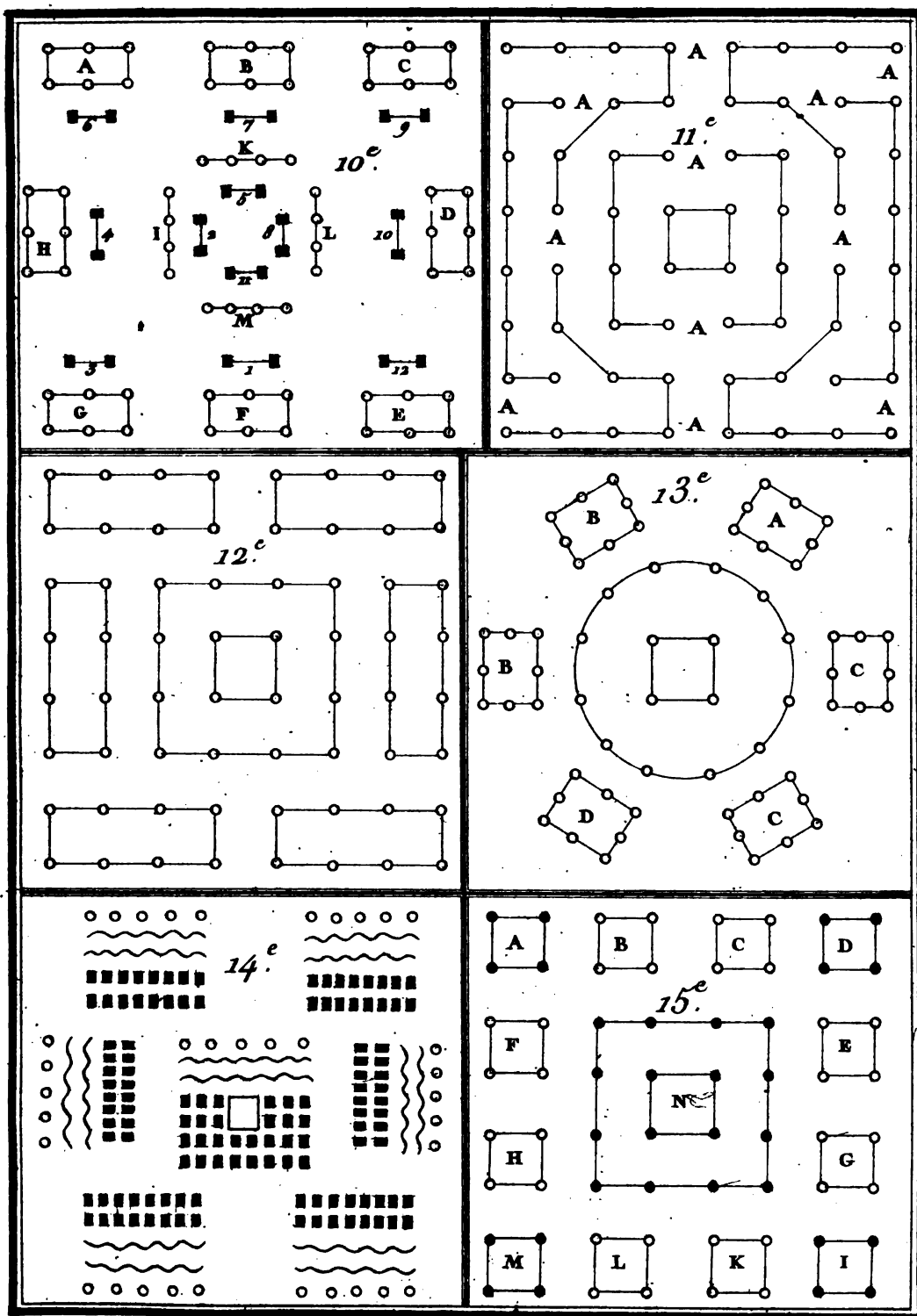
3^e

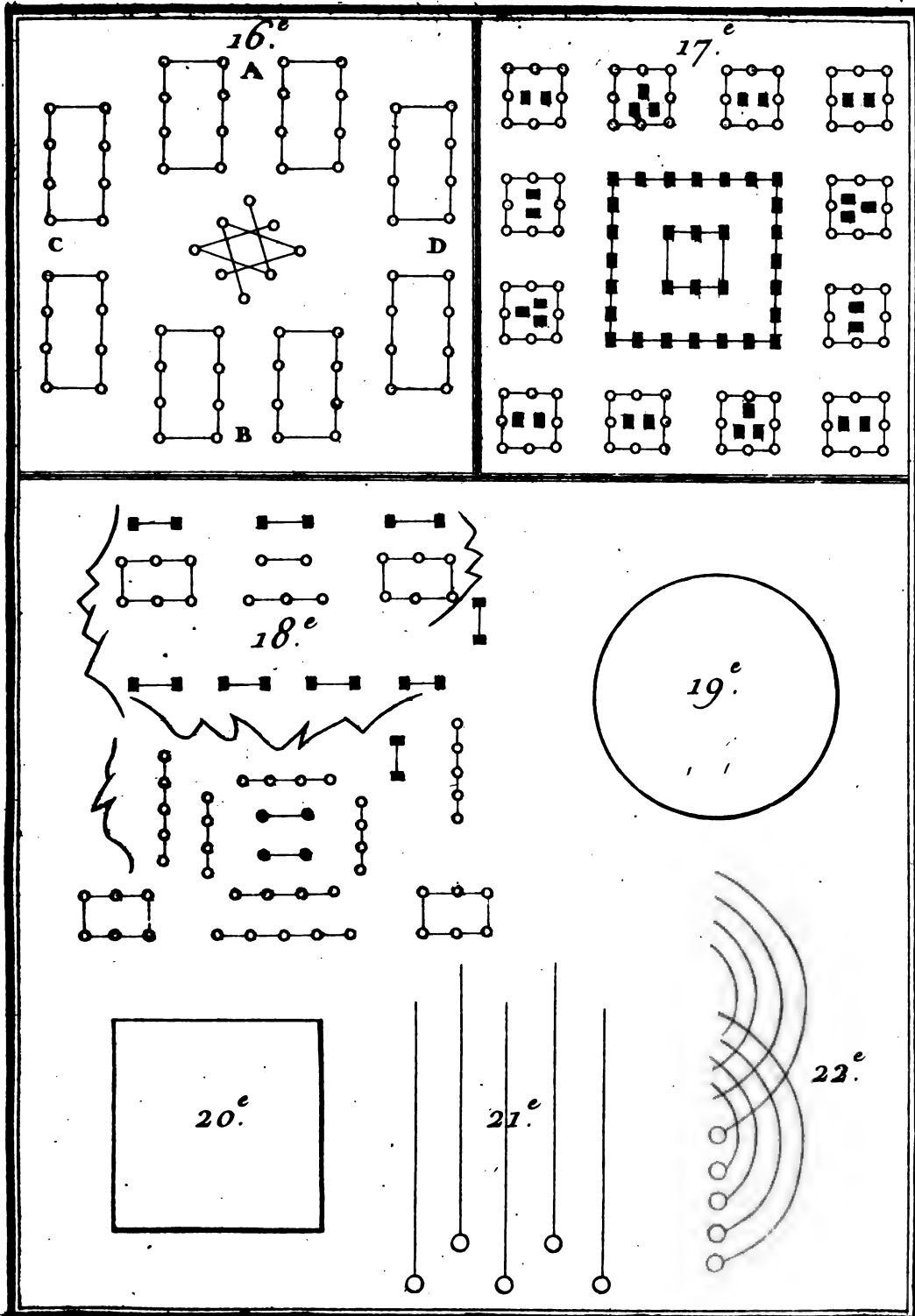


5^e

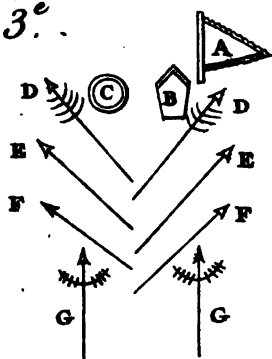
Kim-tchen. <i>Venus.</i>	Tien-tchen. <i>Le Ciel.</i>	Chou-tchen. <i>Mercur.</i>
Jin-tchen. <i>L'Homme.</i>	Tou-tchen. <i>Saturne.</i>	Jin-tchen. <i>L'Homme.</i>
Ho-tchen. <i>Mars.</i>	Ty-tchen. <i>La Terre.</i>	Mou-tchen. <i>Jupiter.</i>



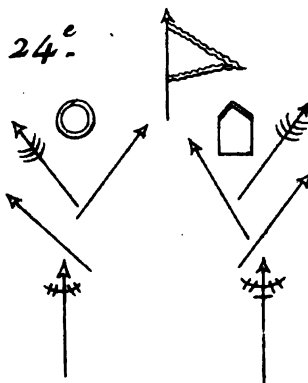




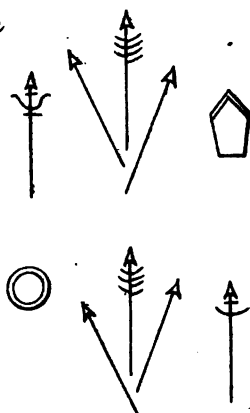
23^e.



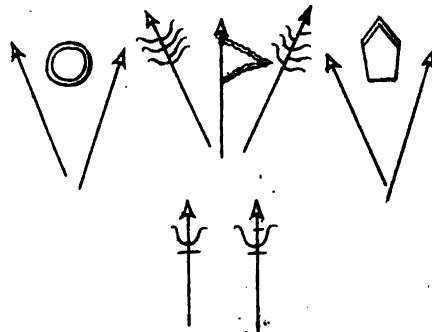
24^e.



25^e.



26^e.



Canoniers.....

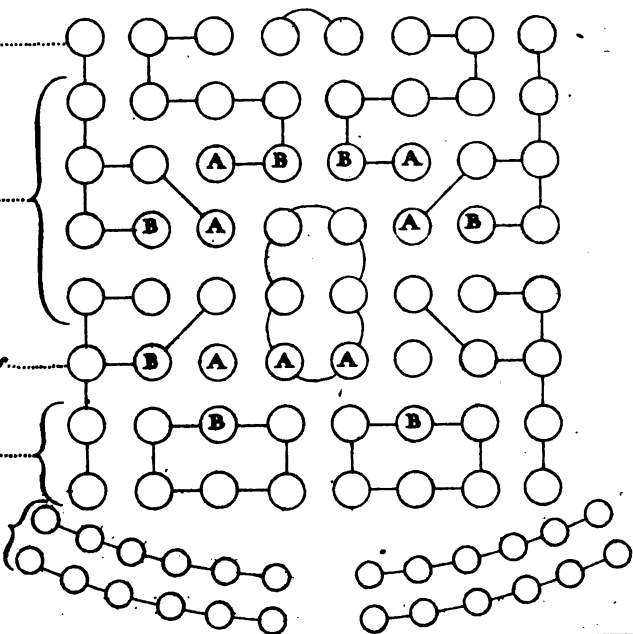
Fusiliers.....

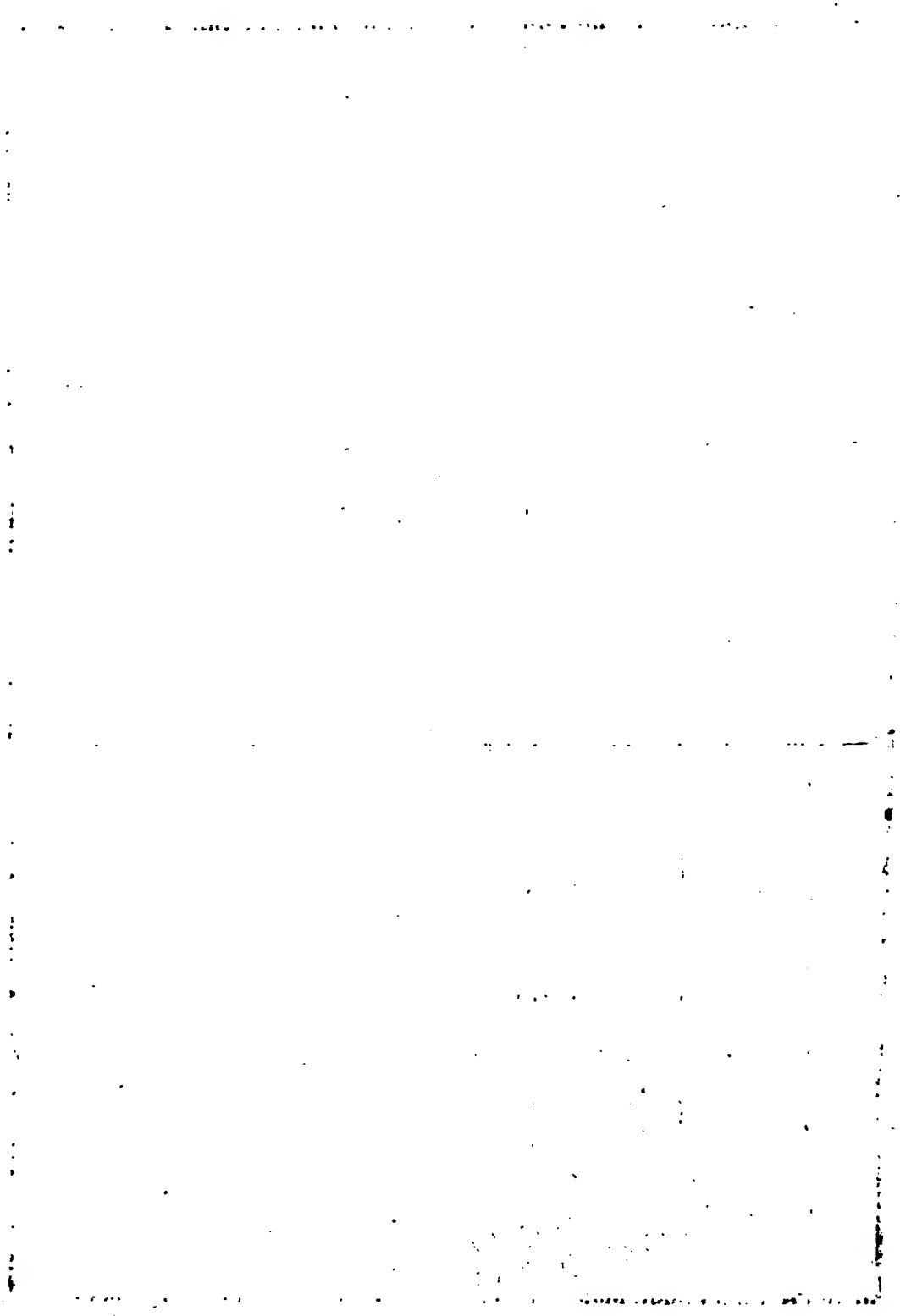
Canoniers.....

Fusiliers.....

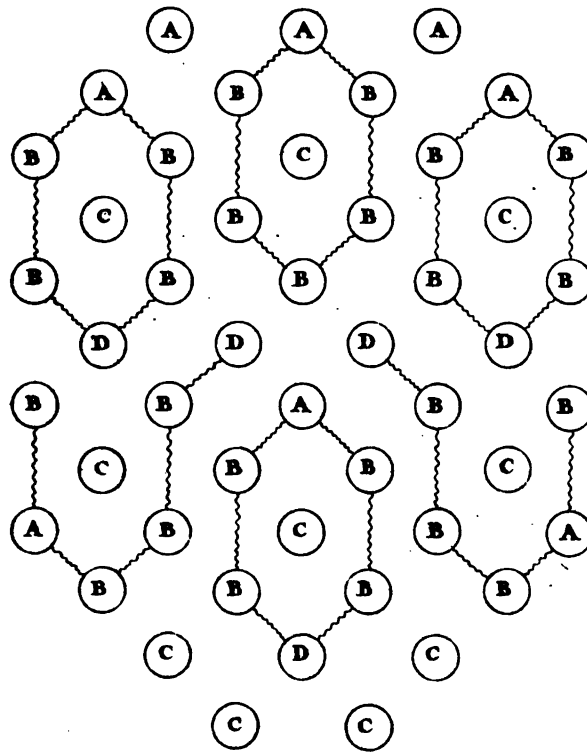
Cavalerie.....

27^e.

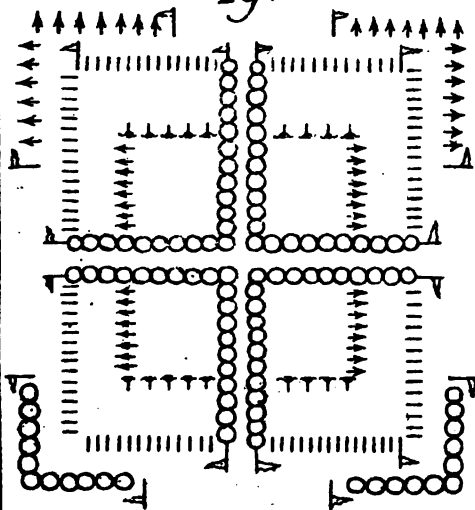




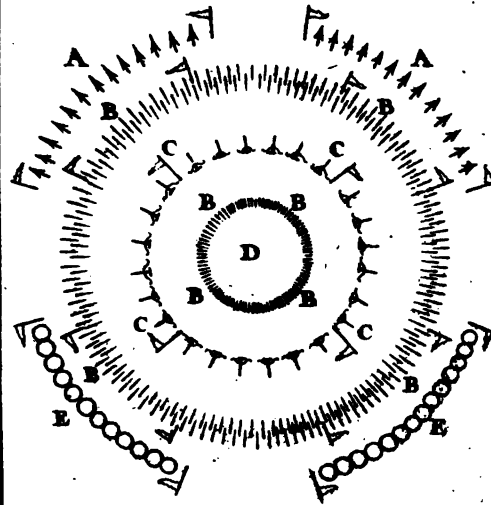
28^e.

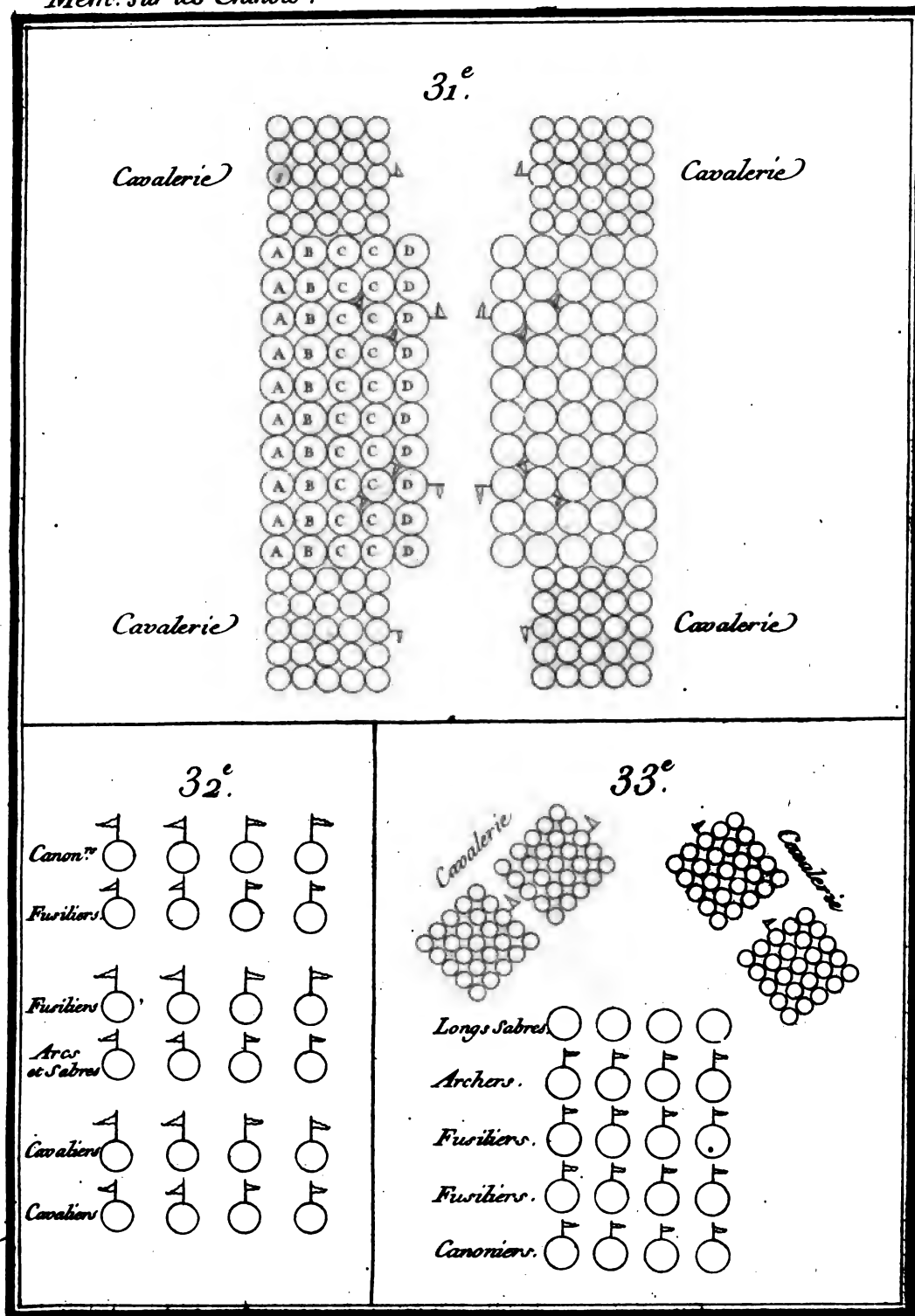


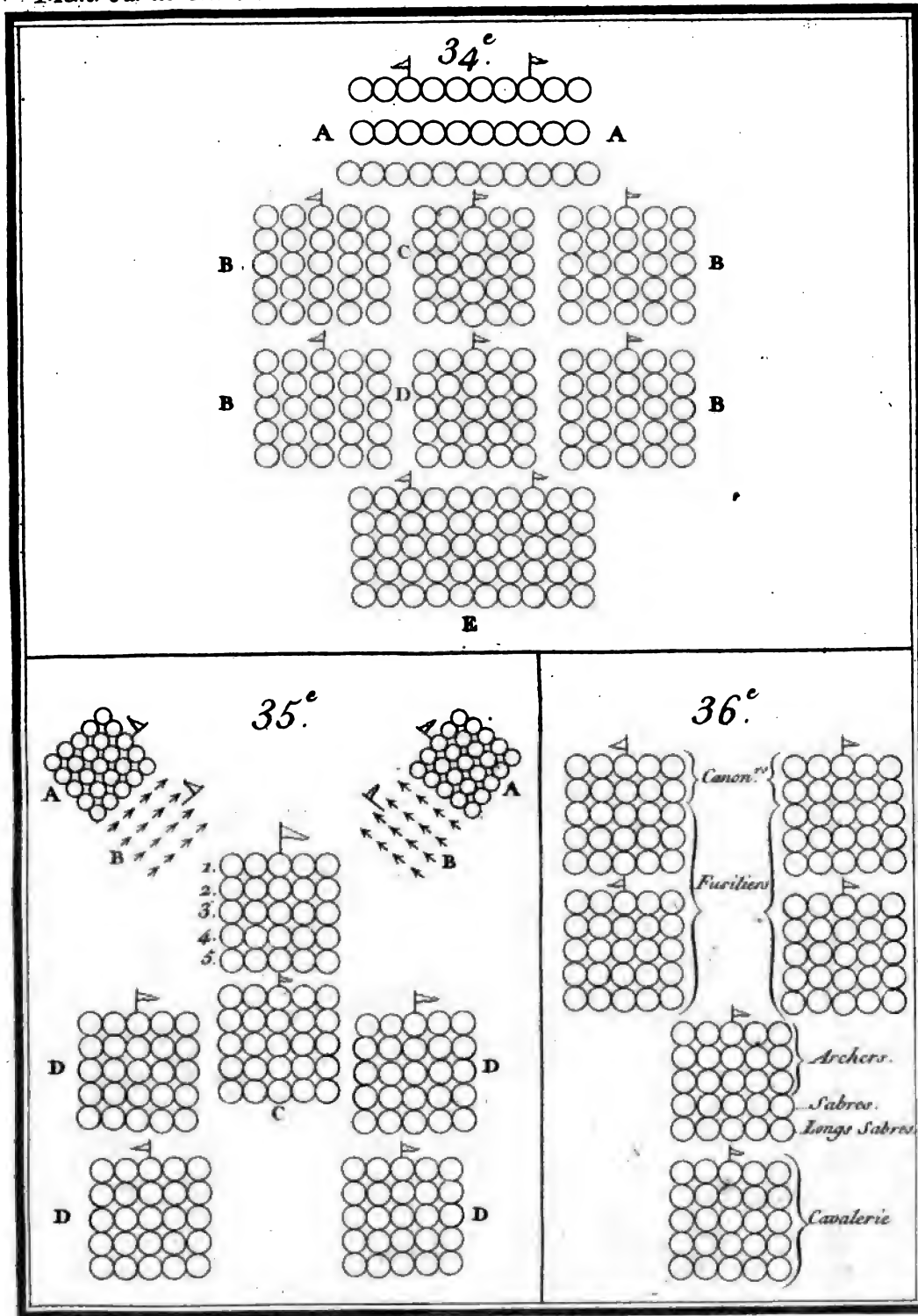
29^e.



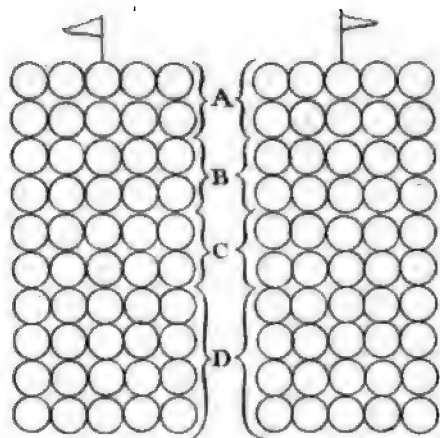
30^e.



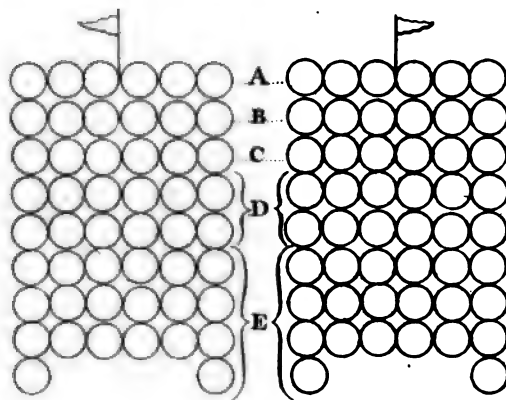




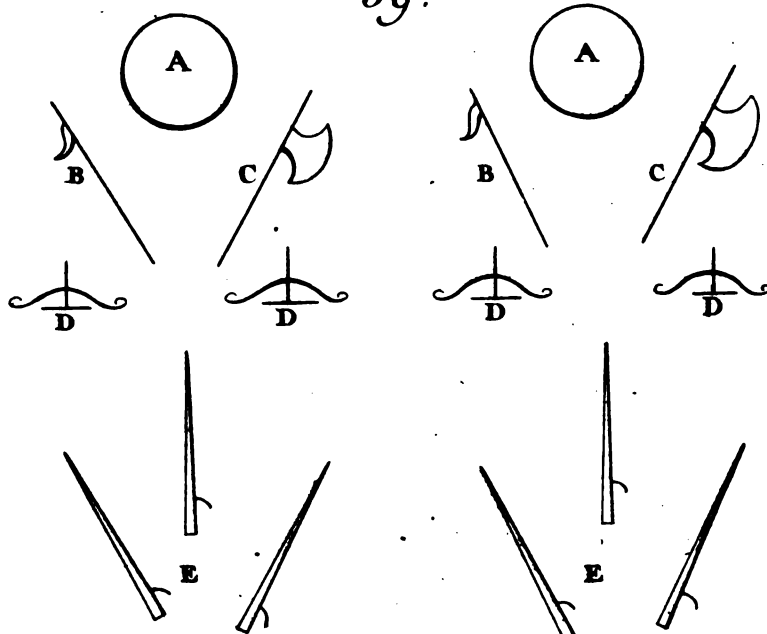
37^e

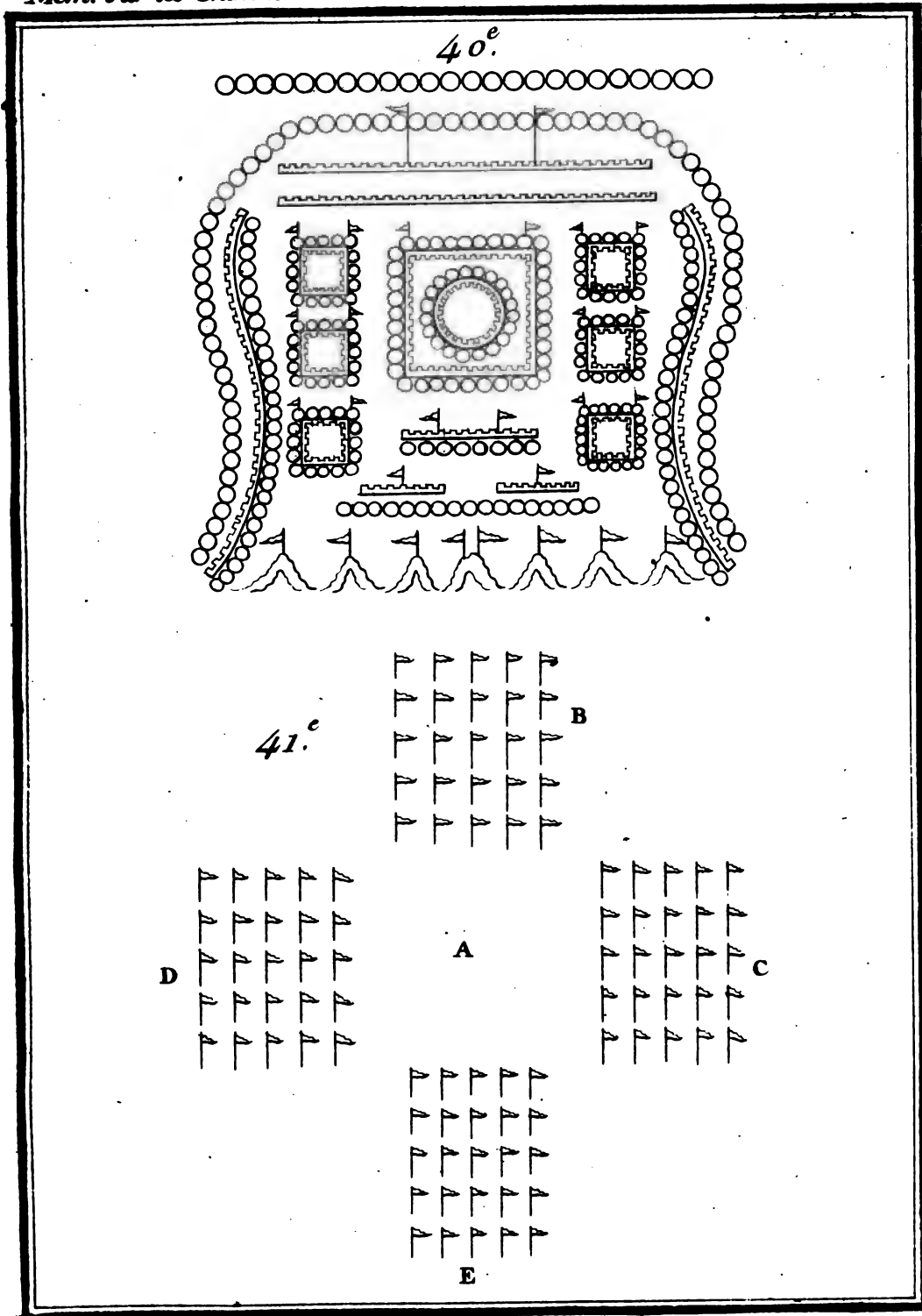


38^e

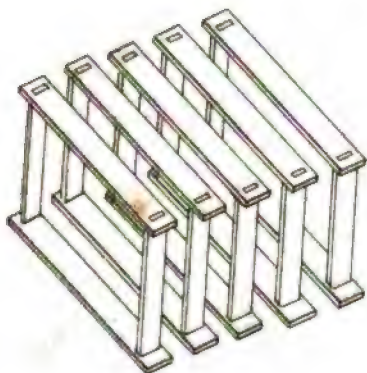


39^e

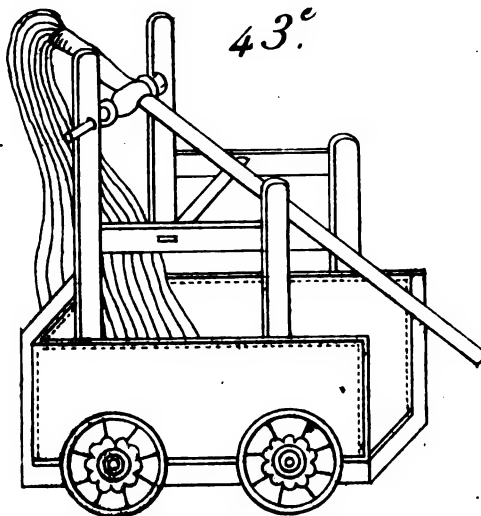




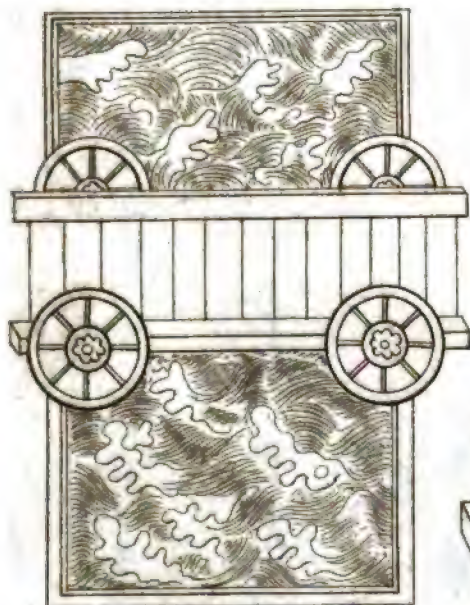
42^e



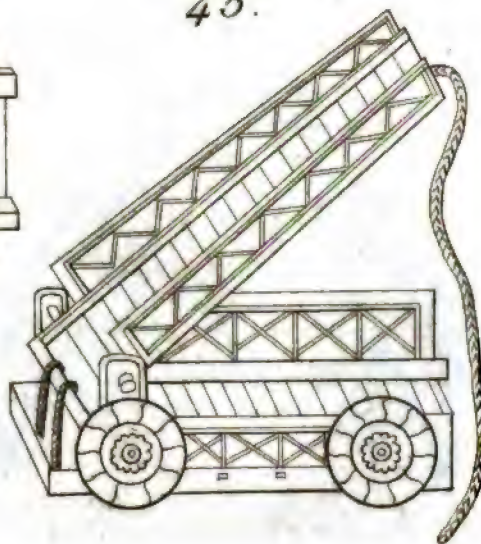
43^e

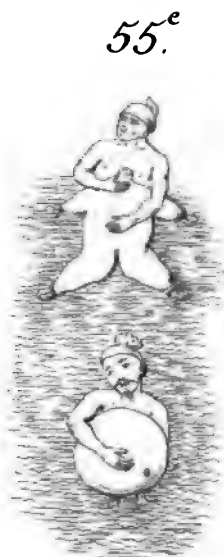
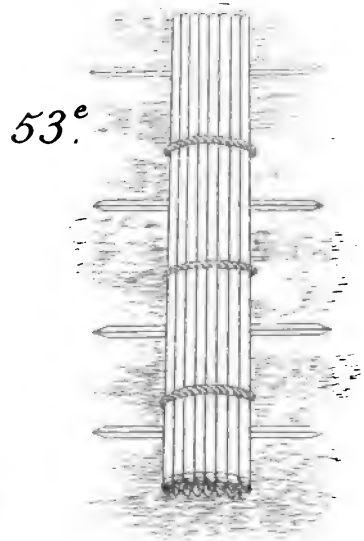
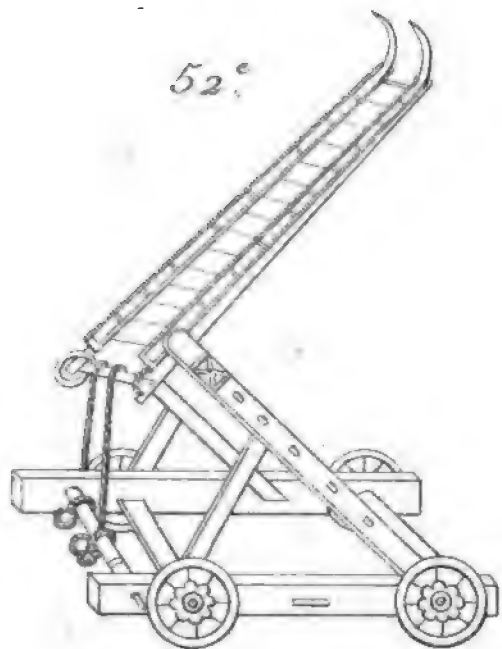


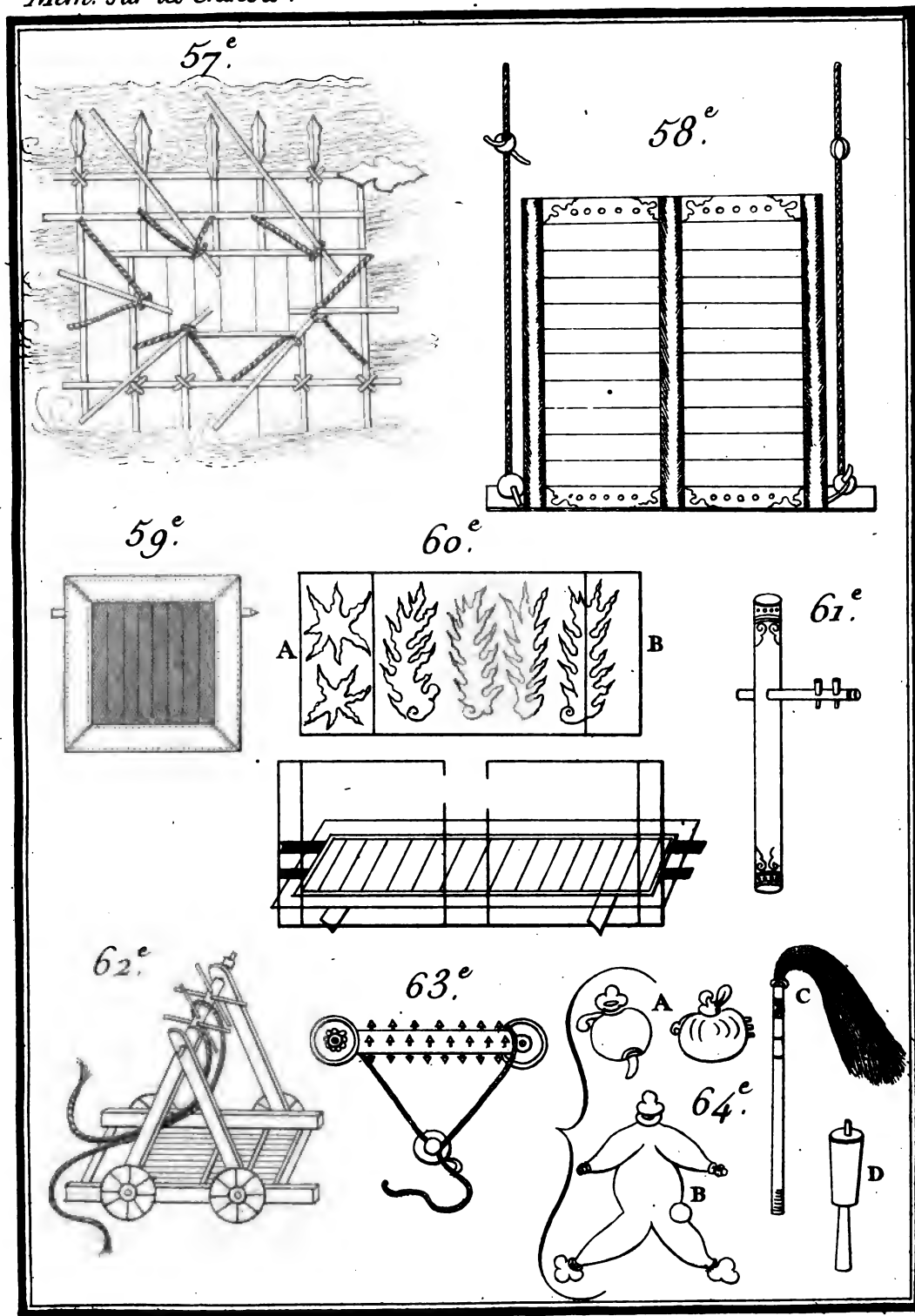
44^e

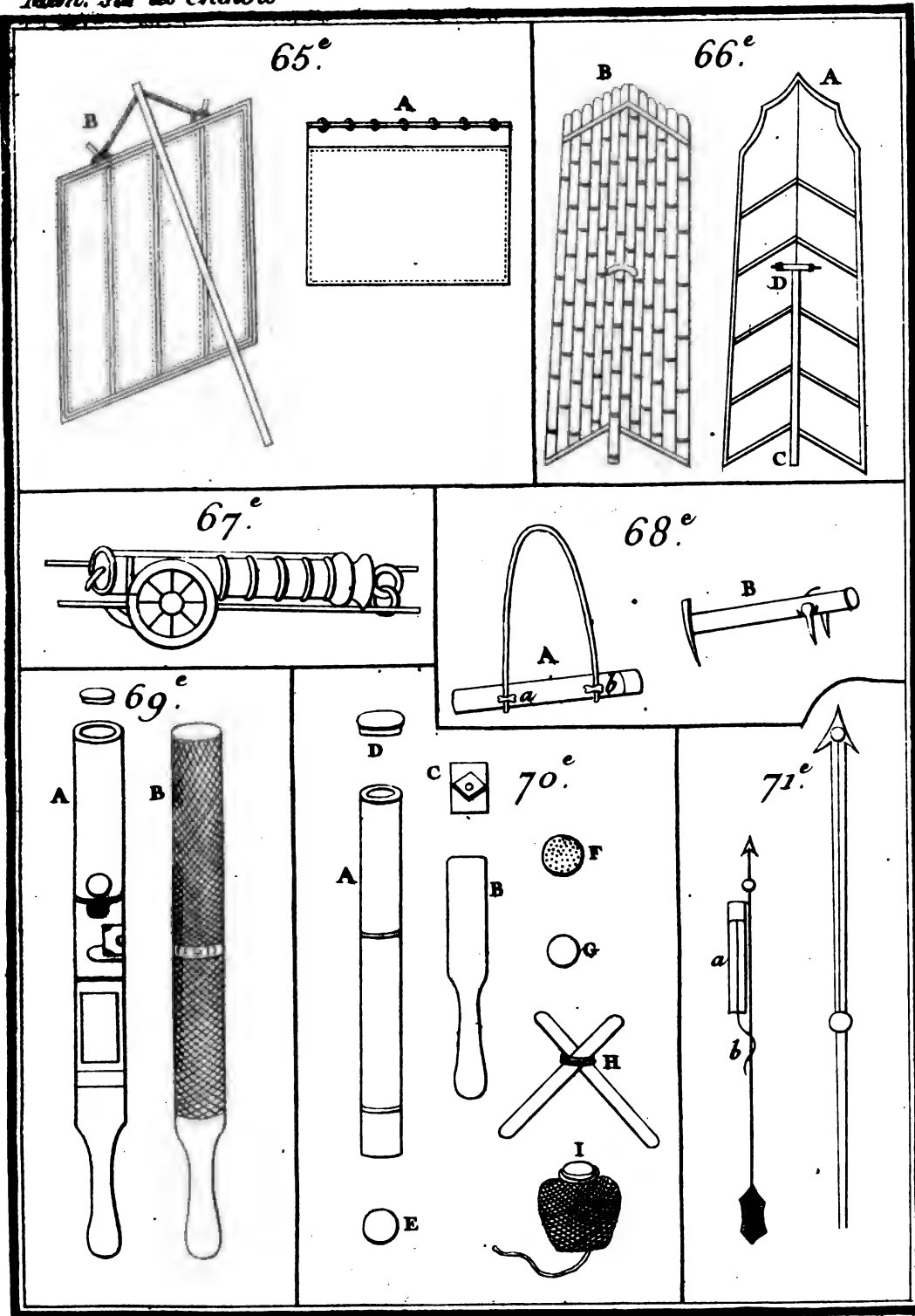


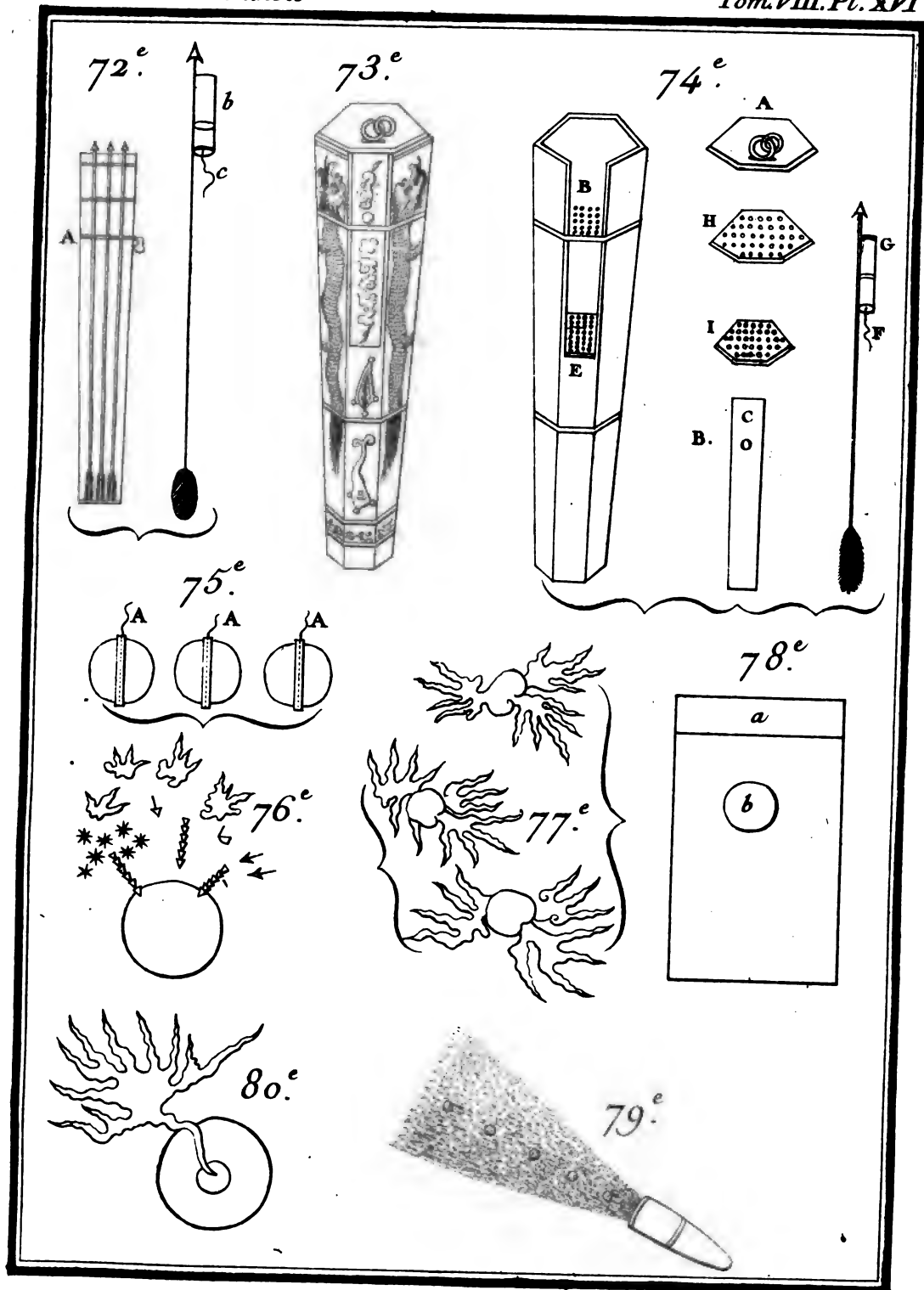
45^e

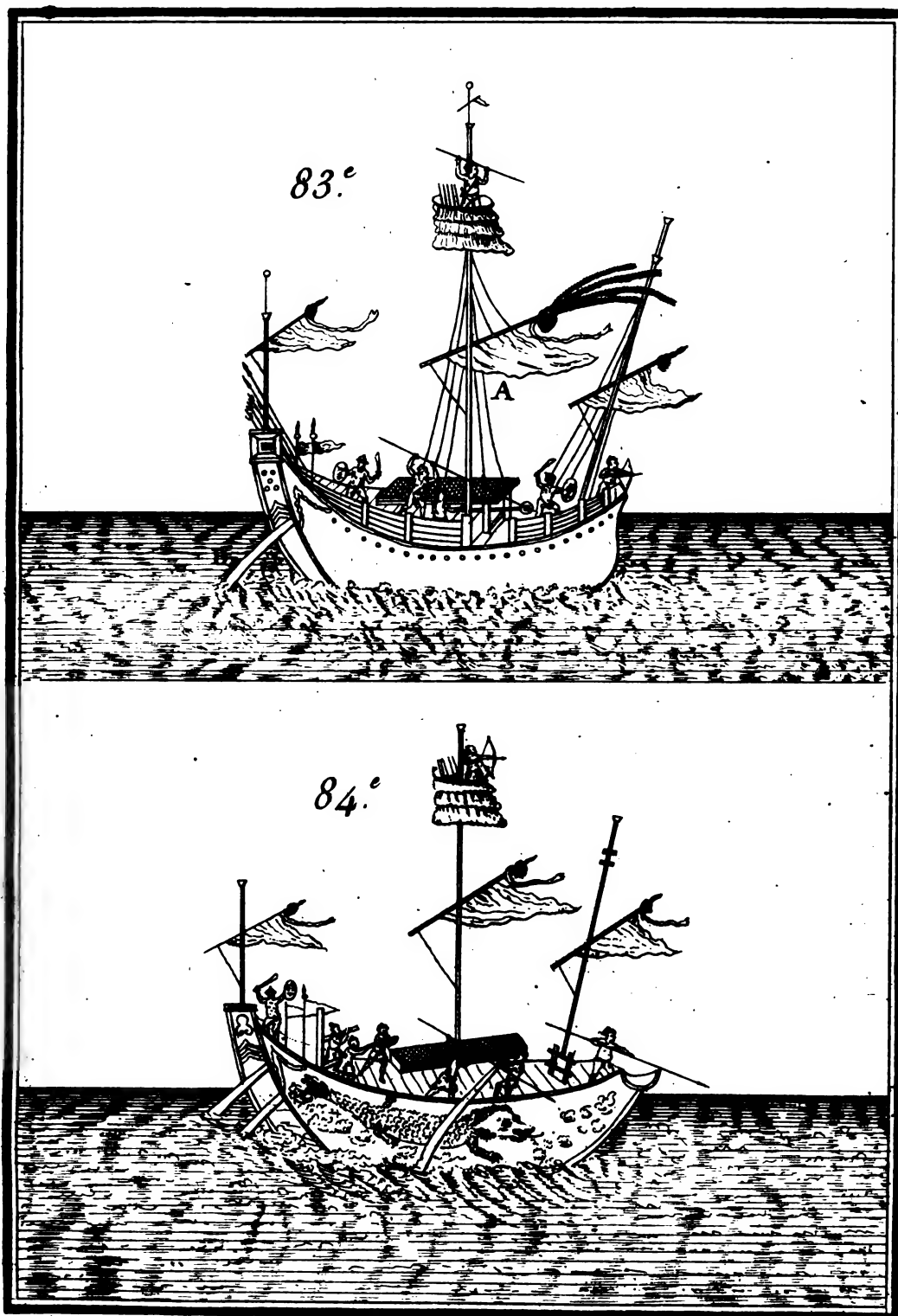


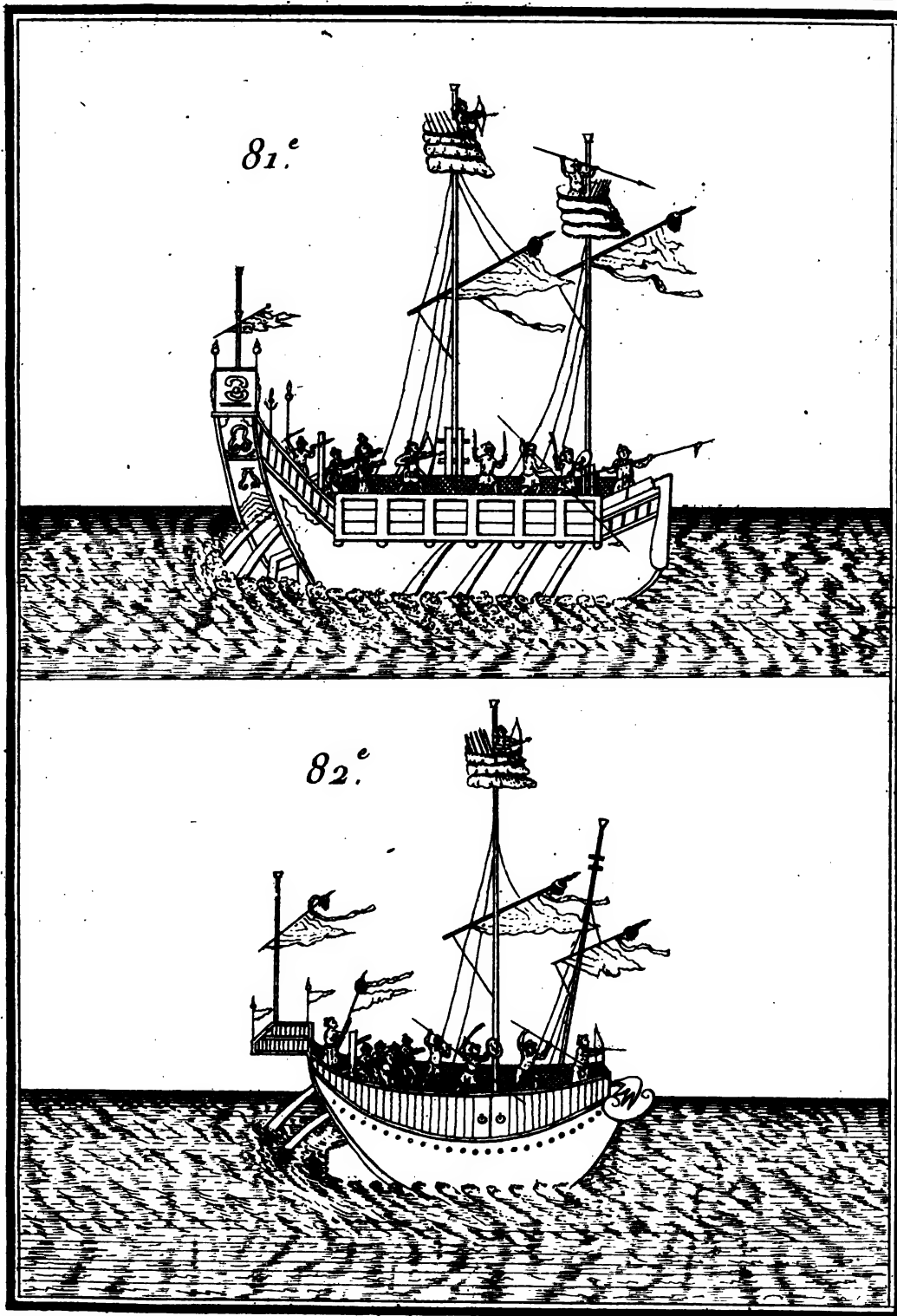




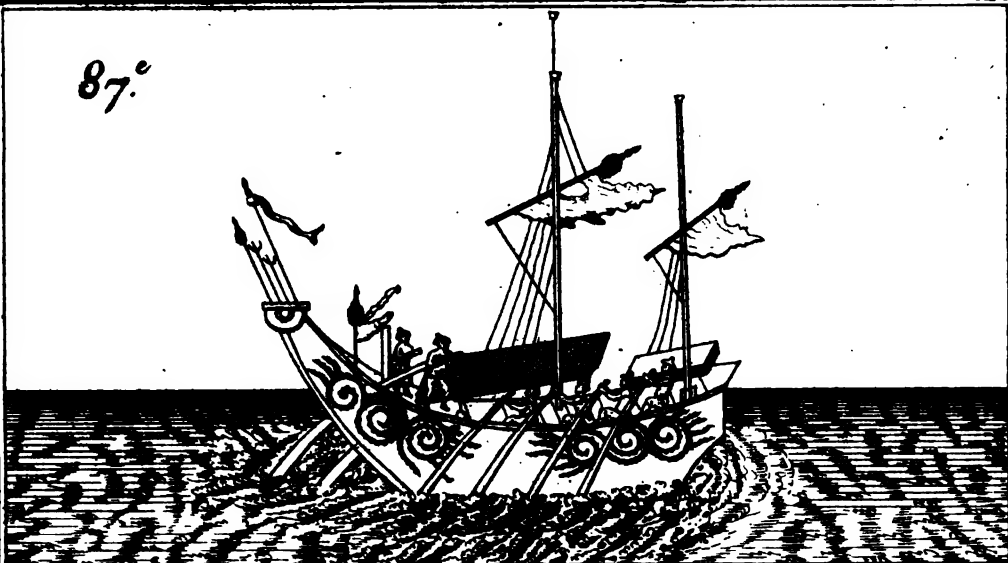




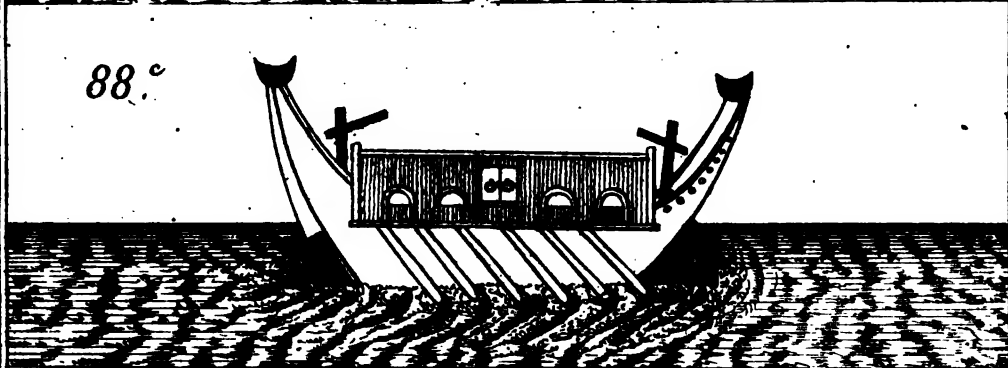




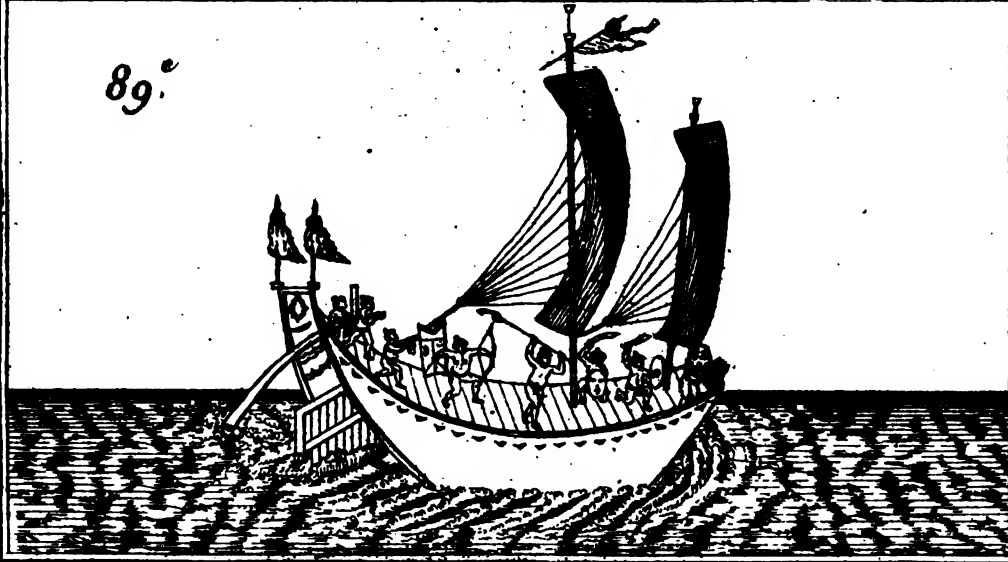
87°

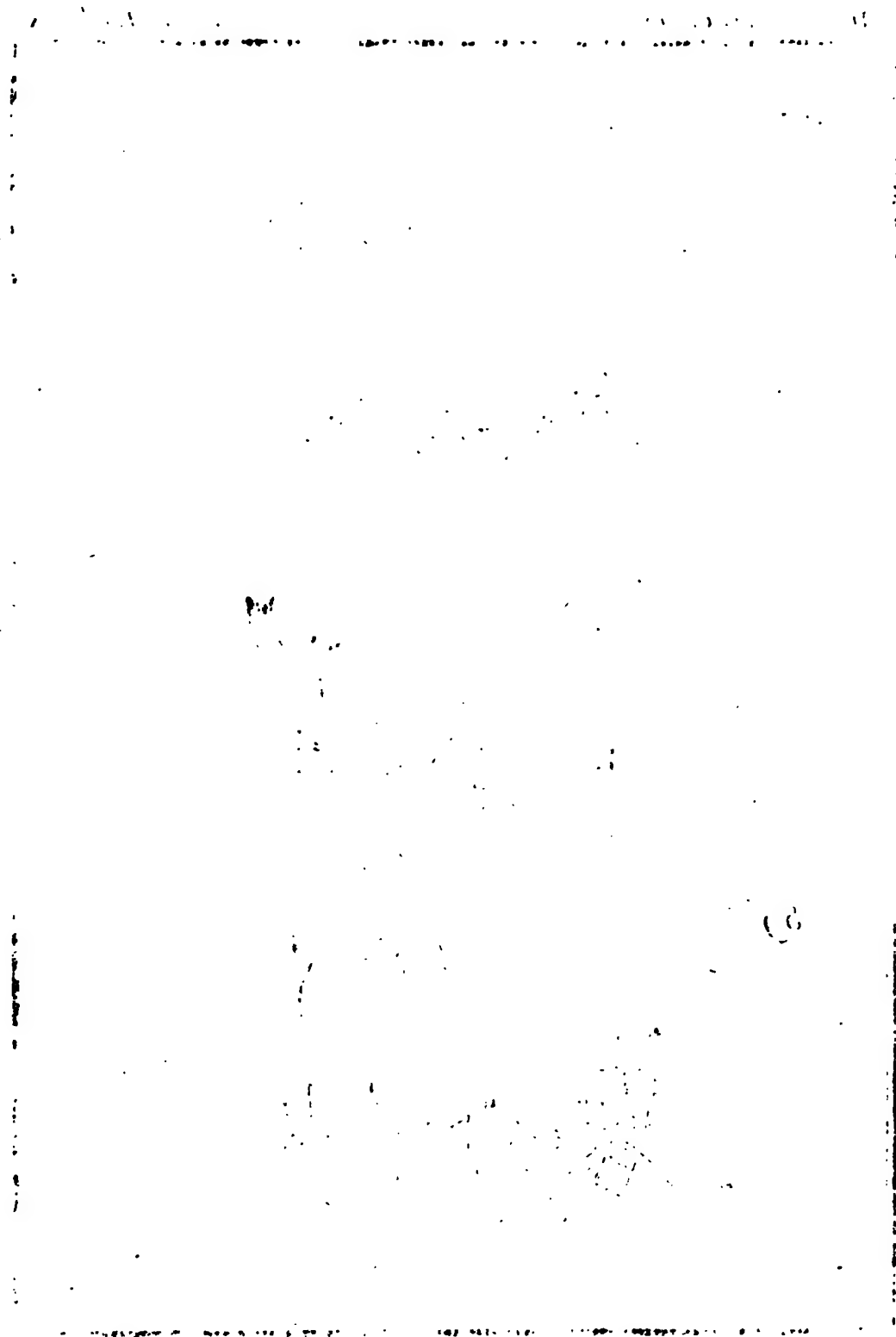


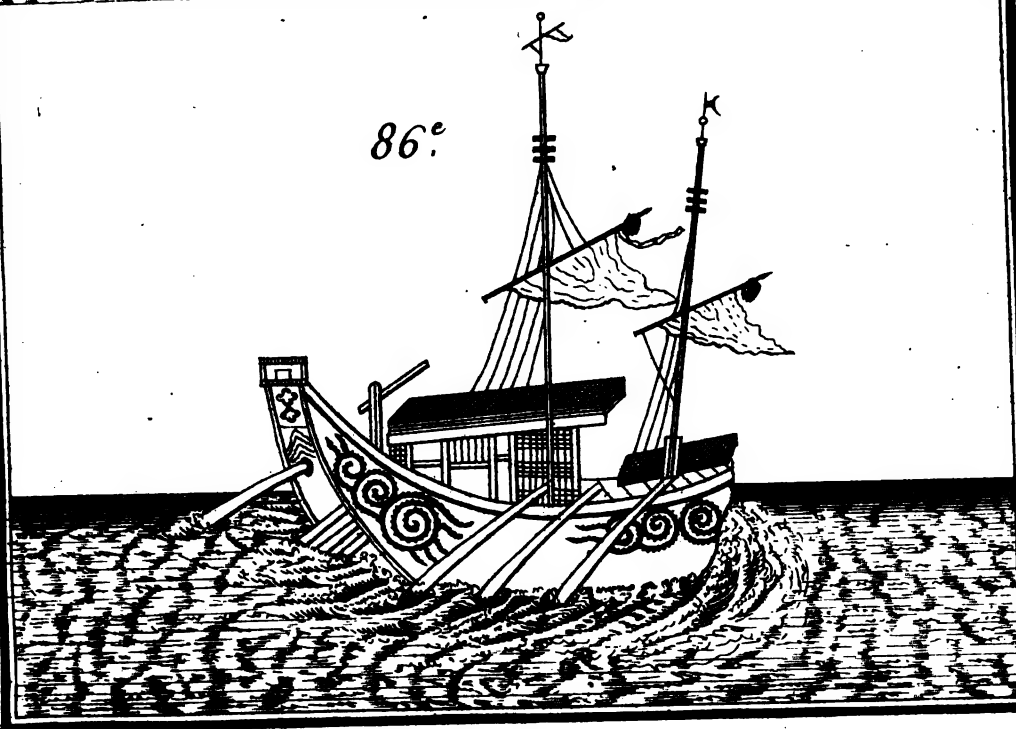
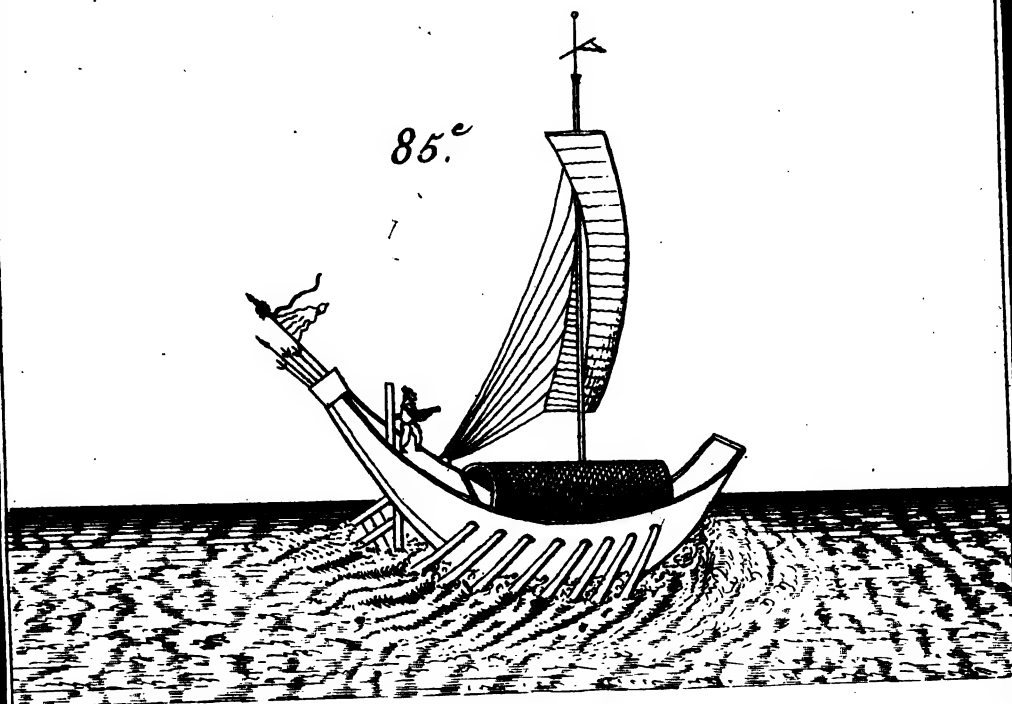
88°

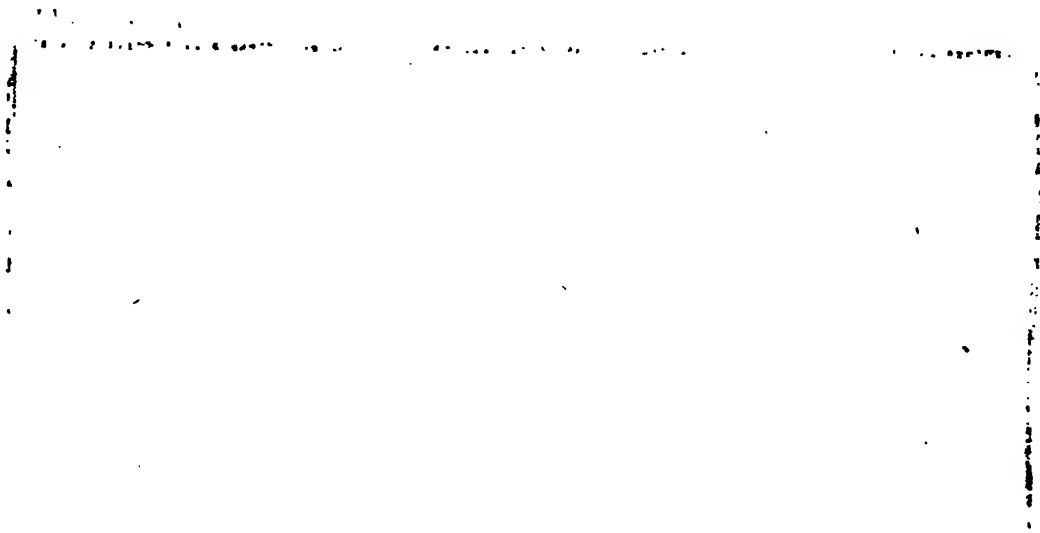


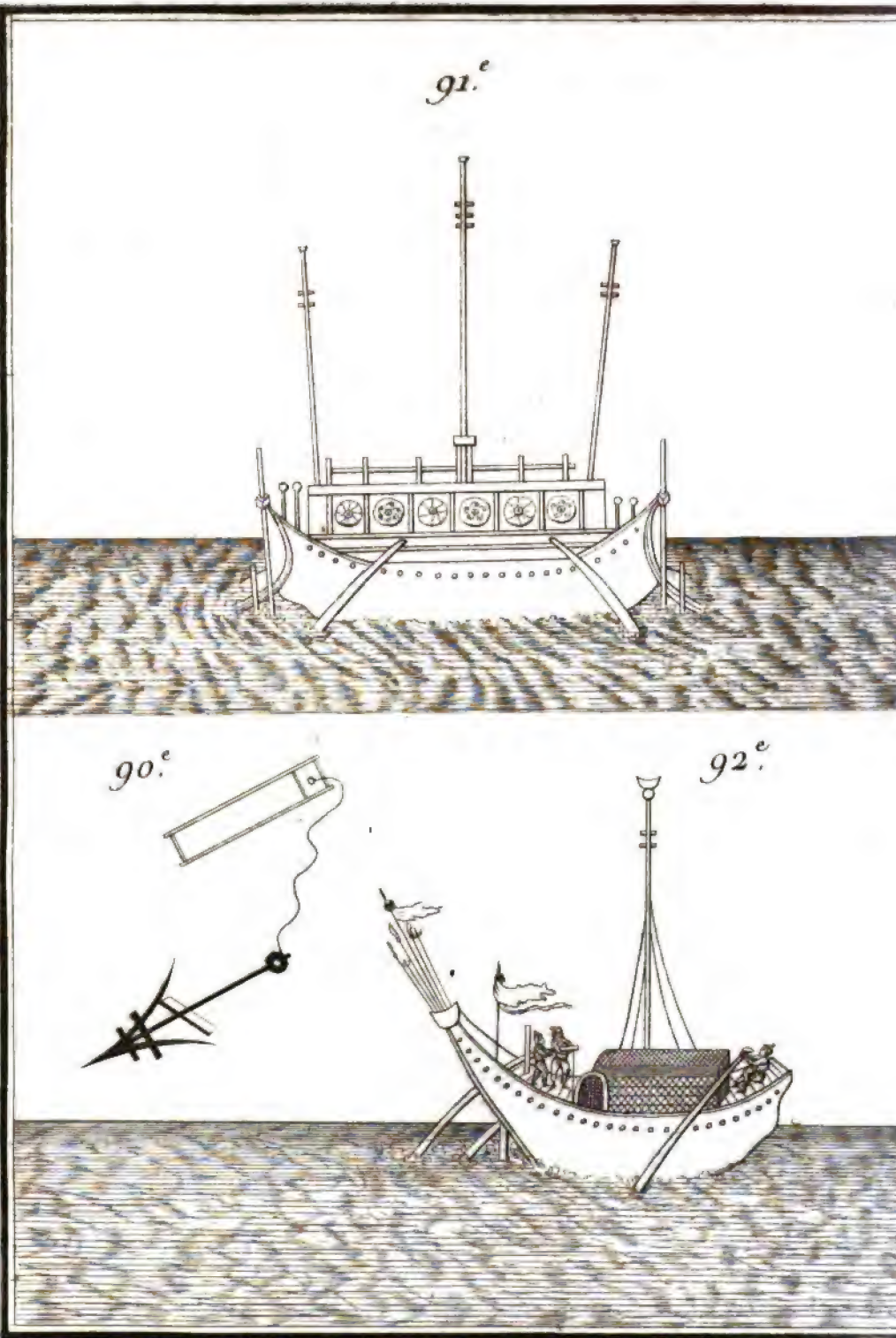
89°



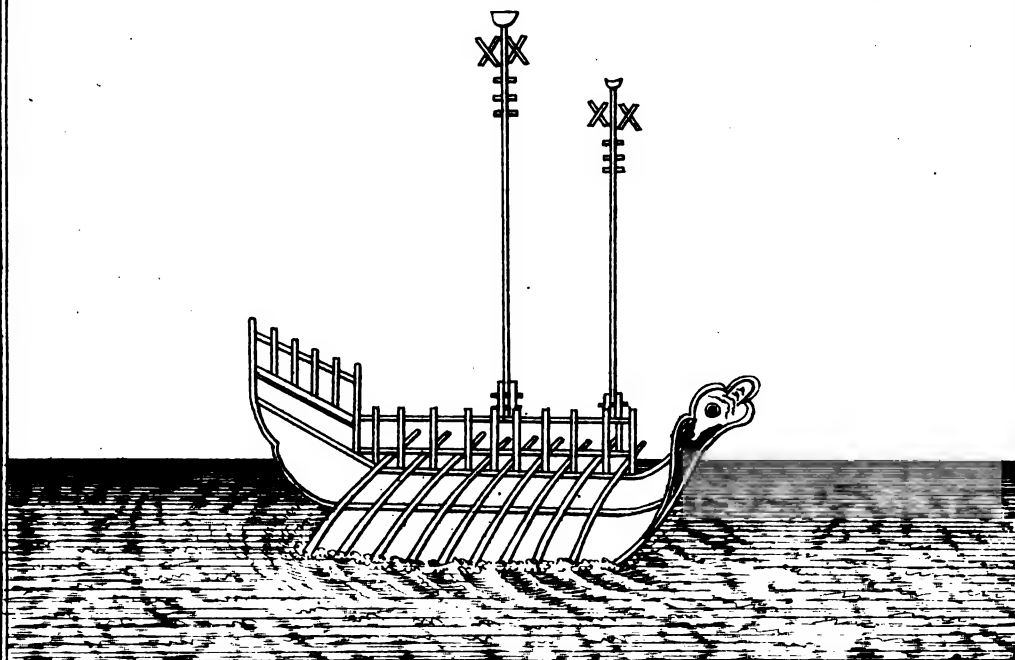




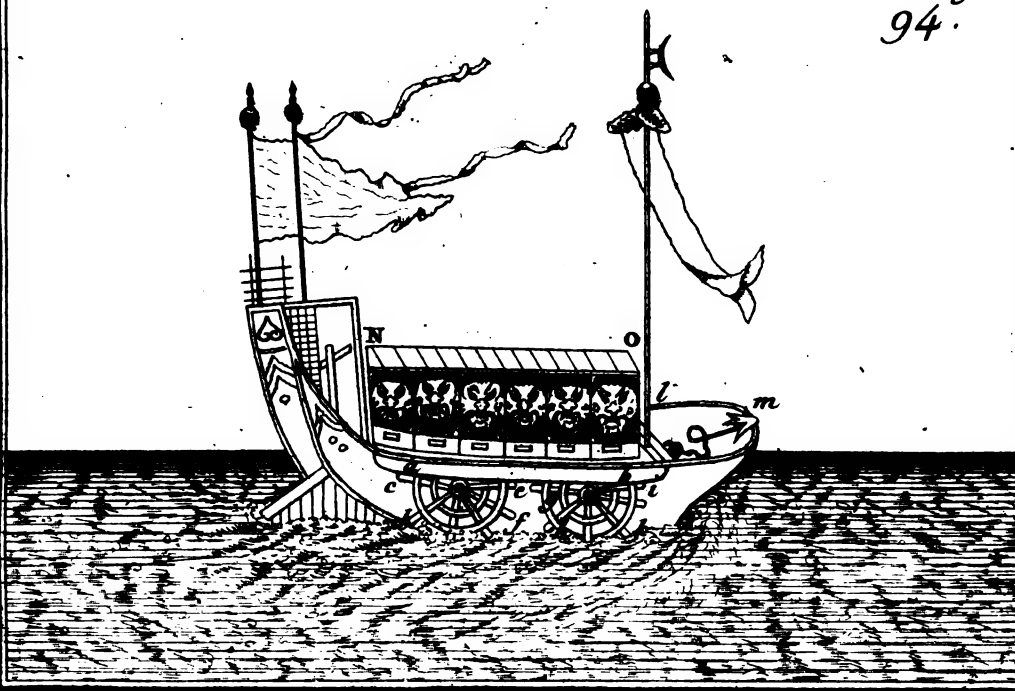


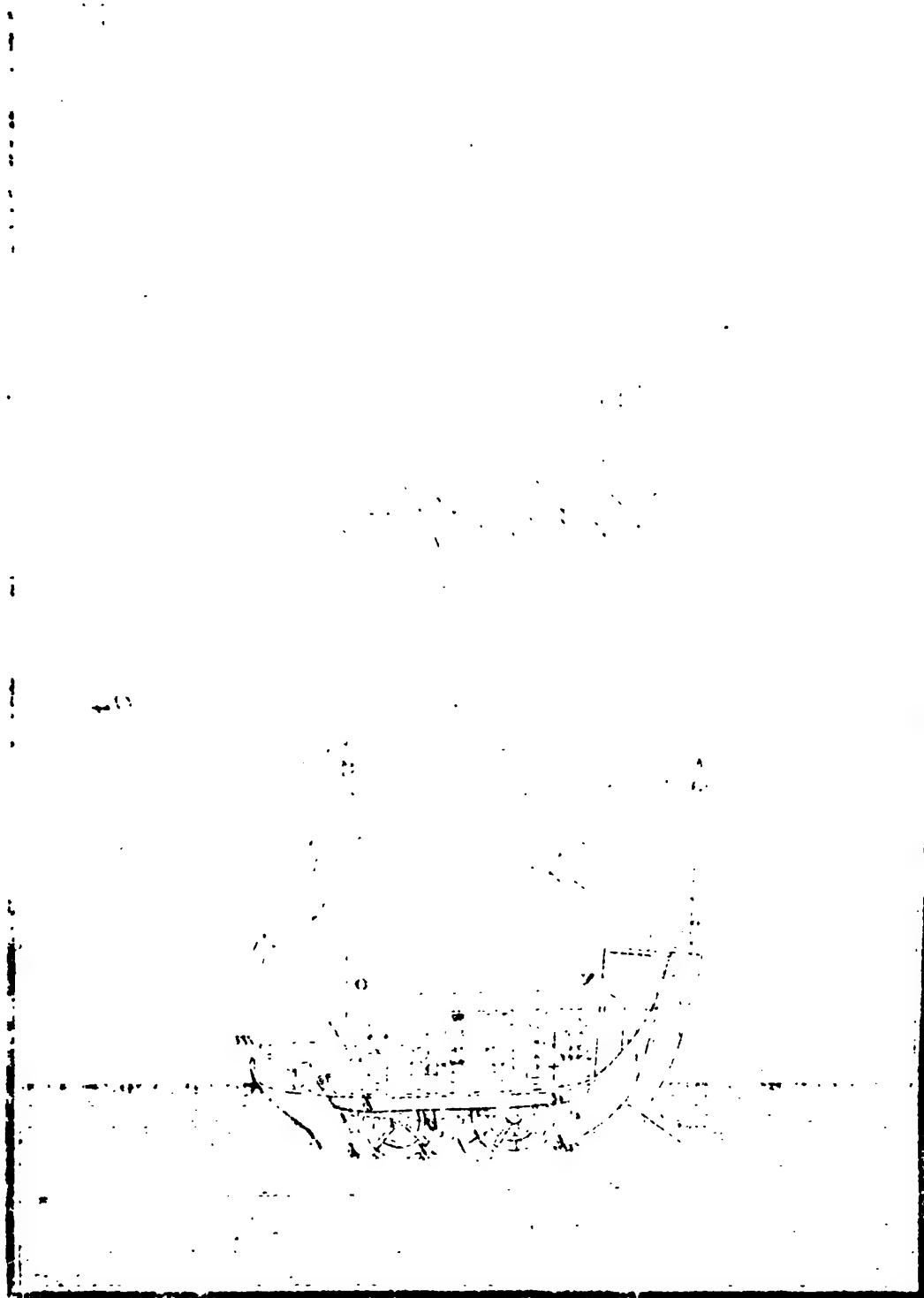


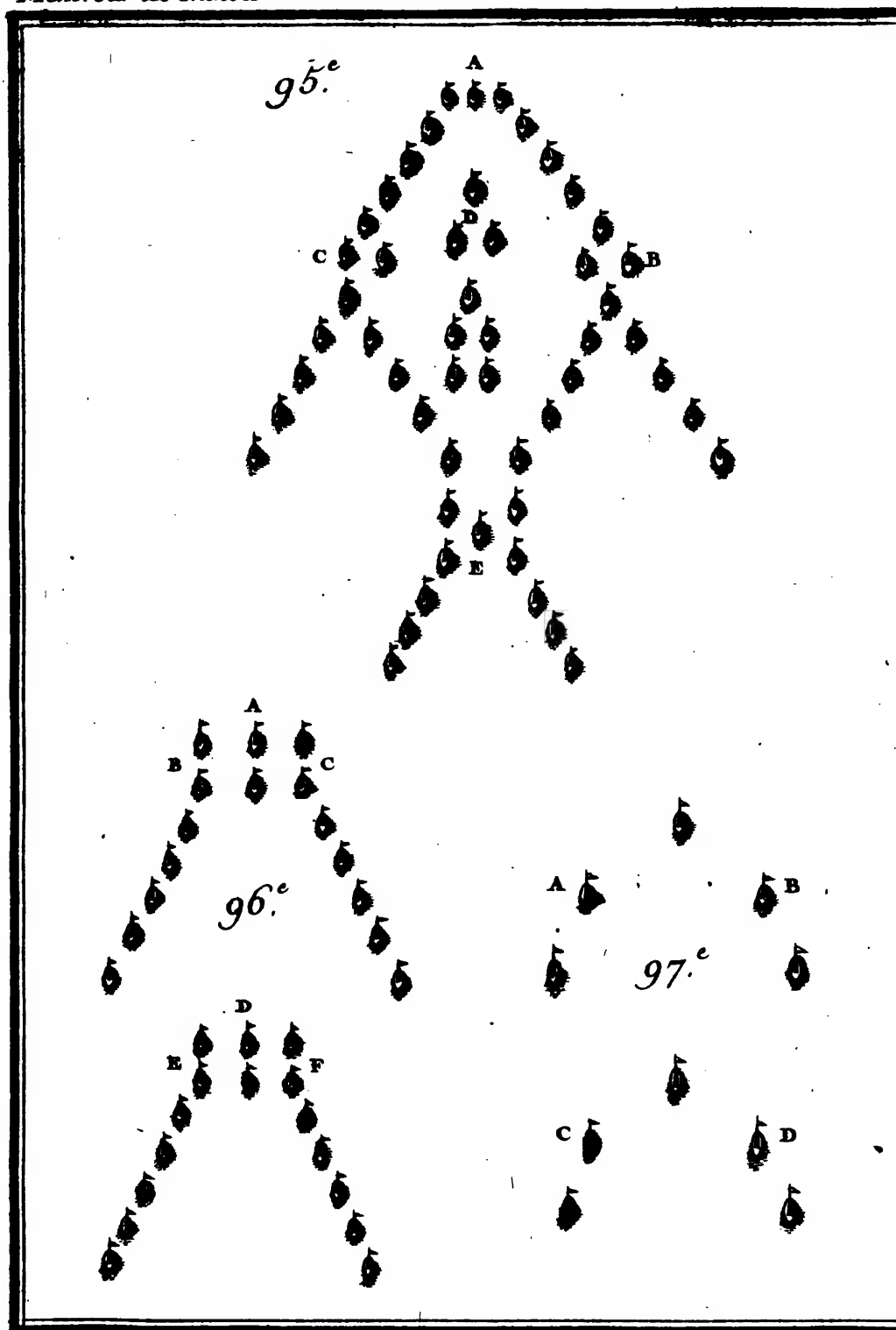
93^e

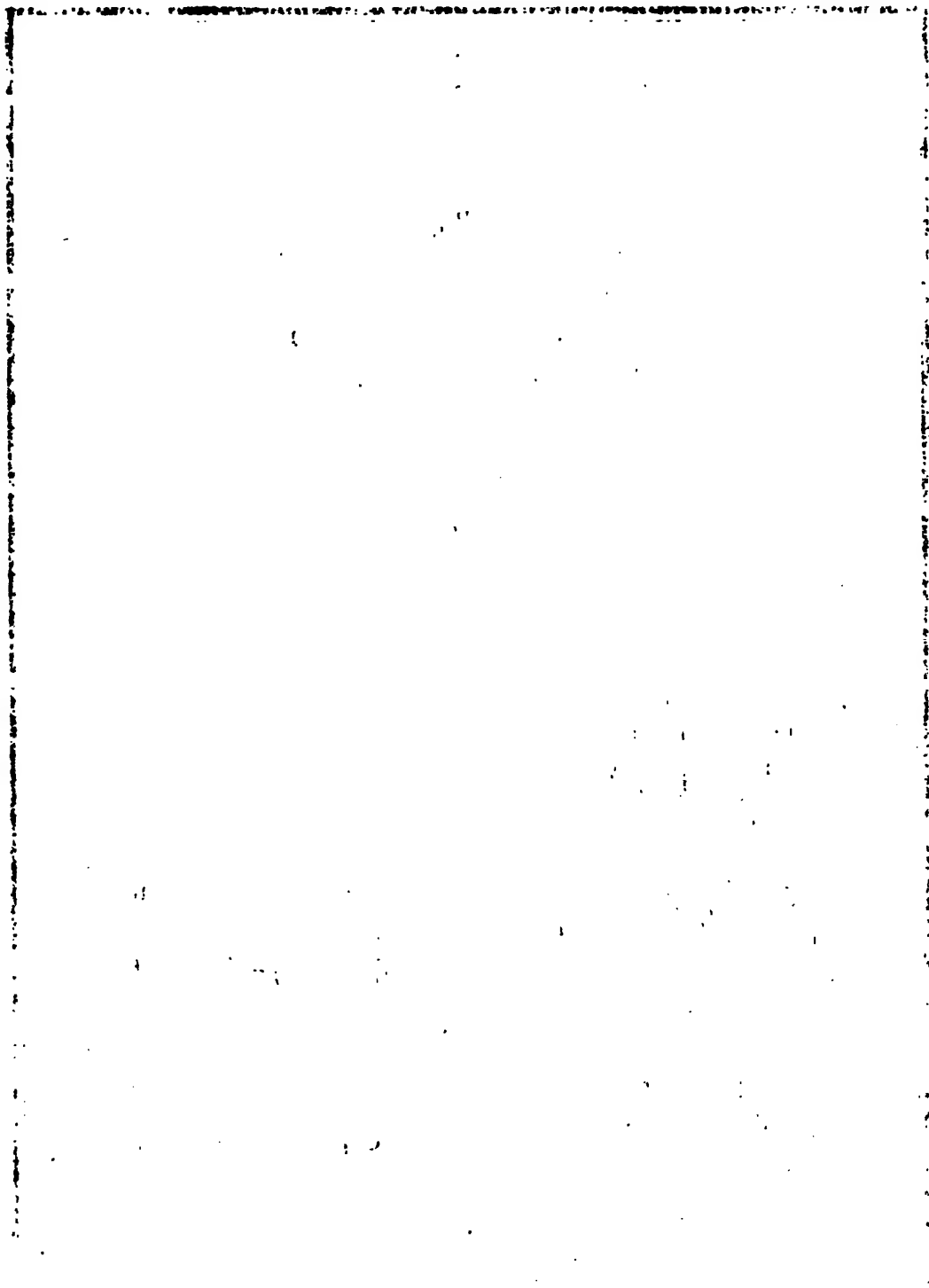


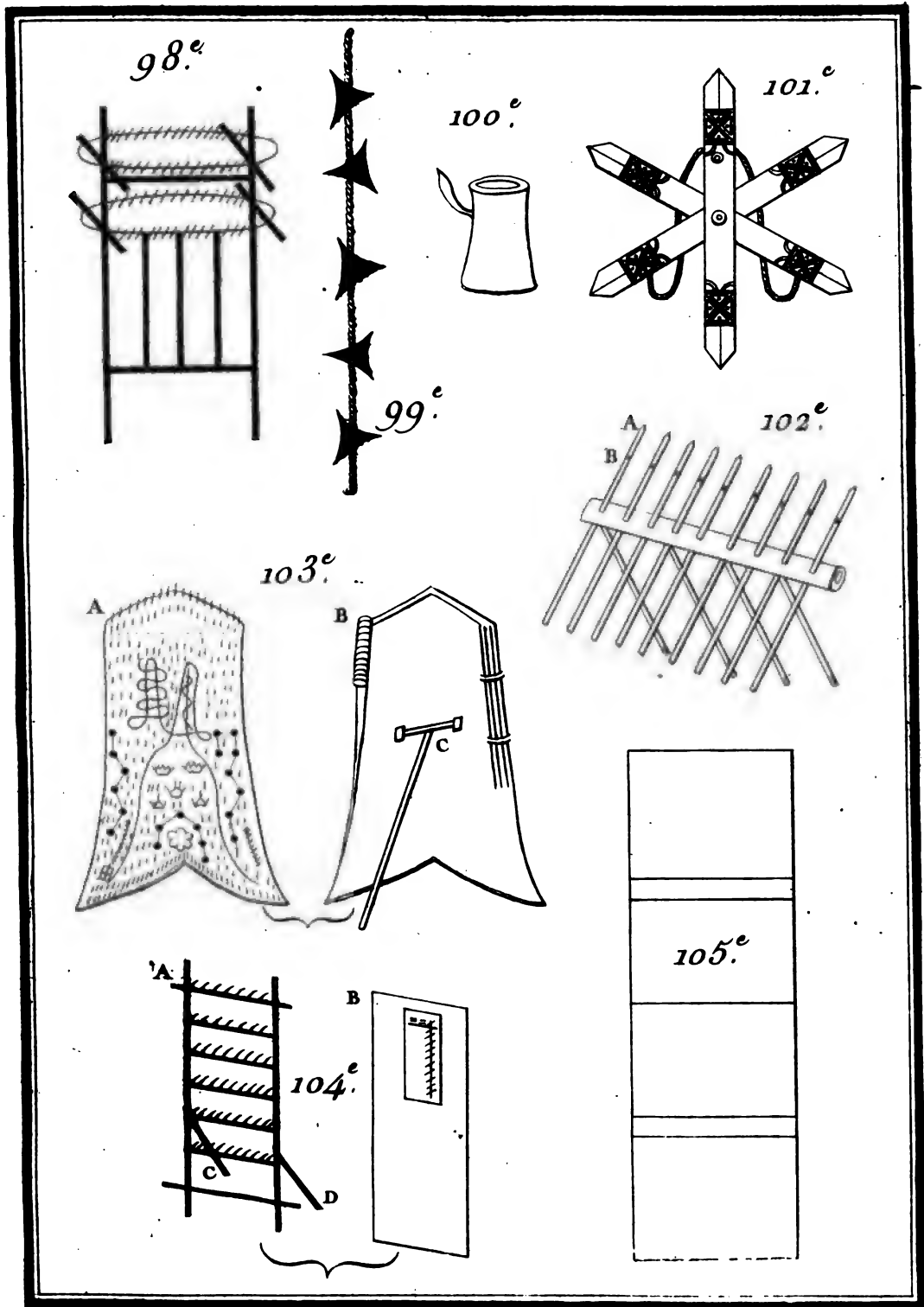
94^e



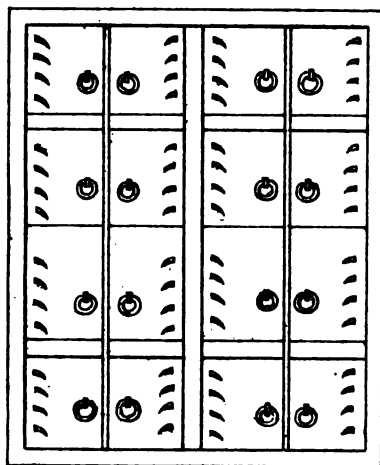








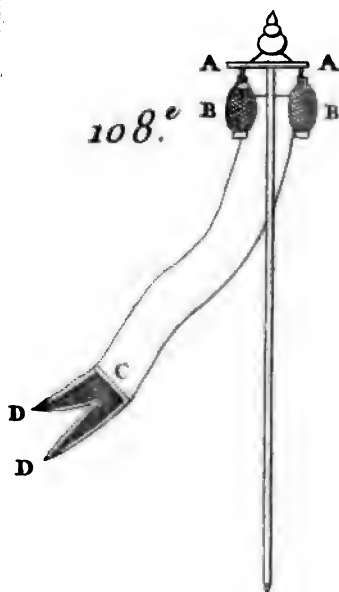
106^e



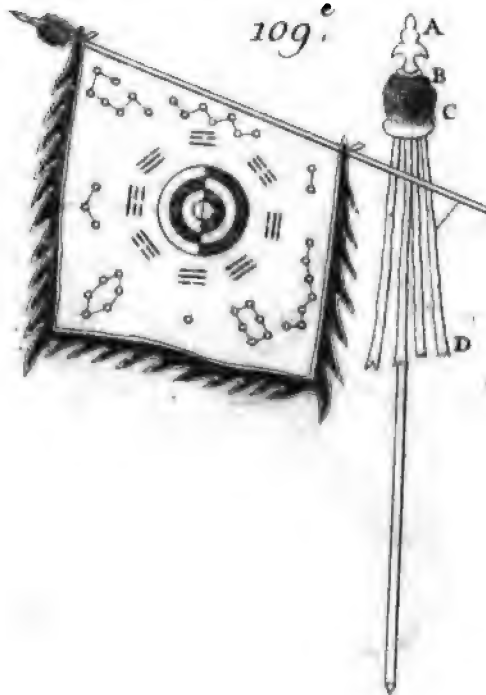
107^e

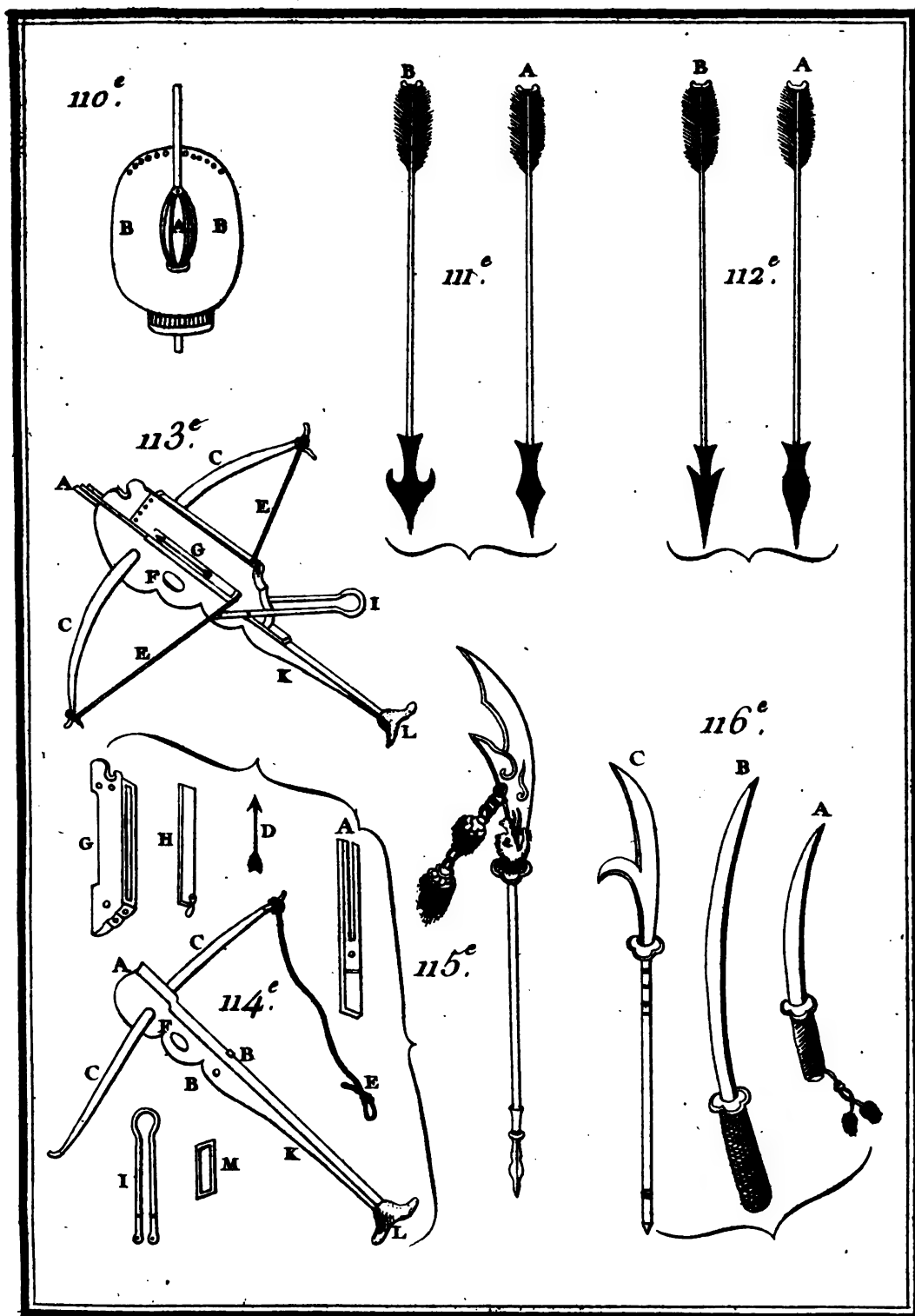


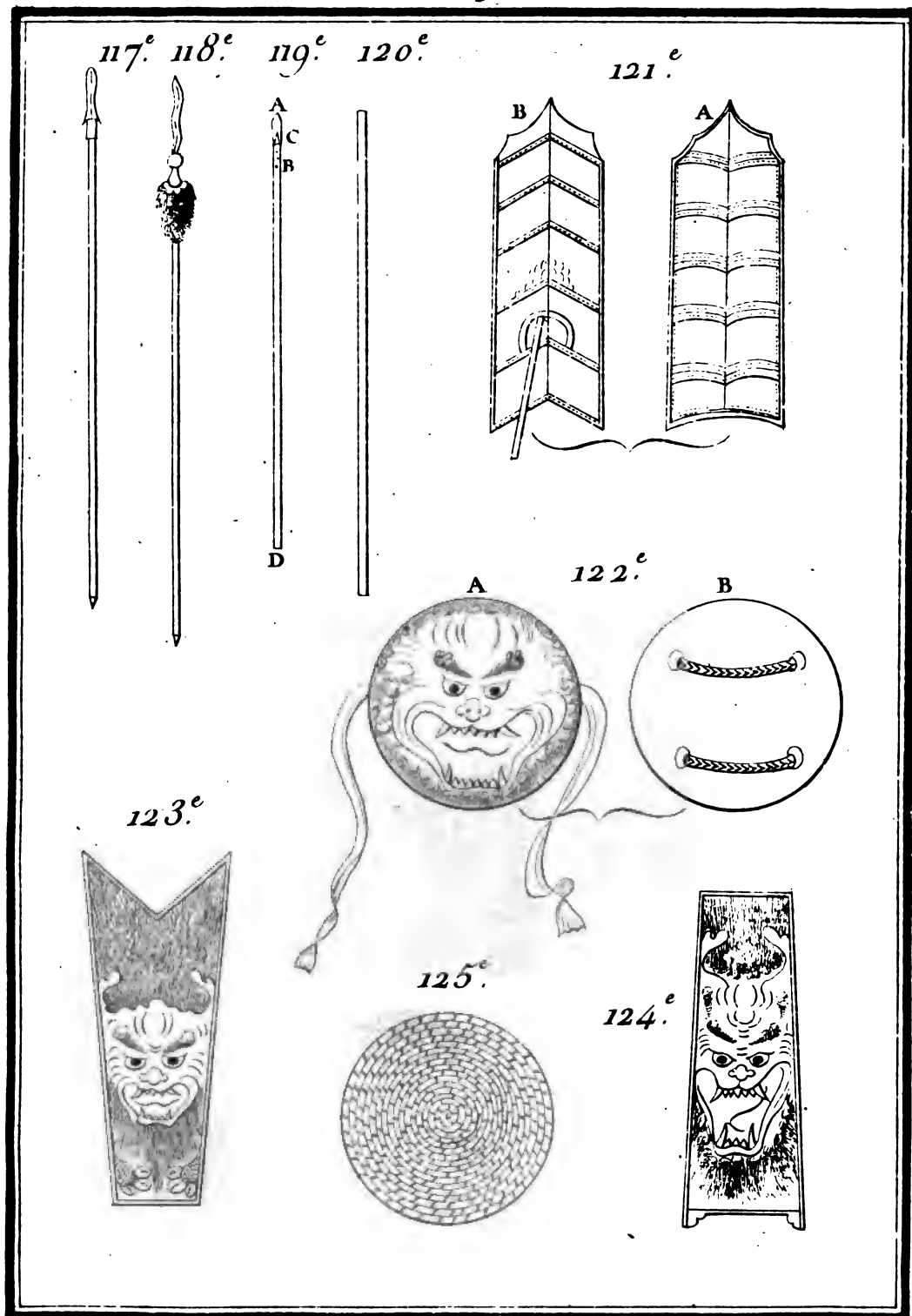
108^e

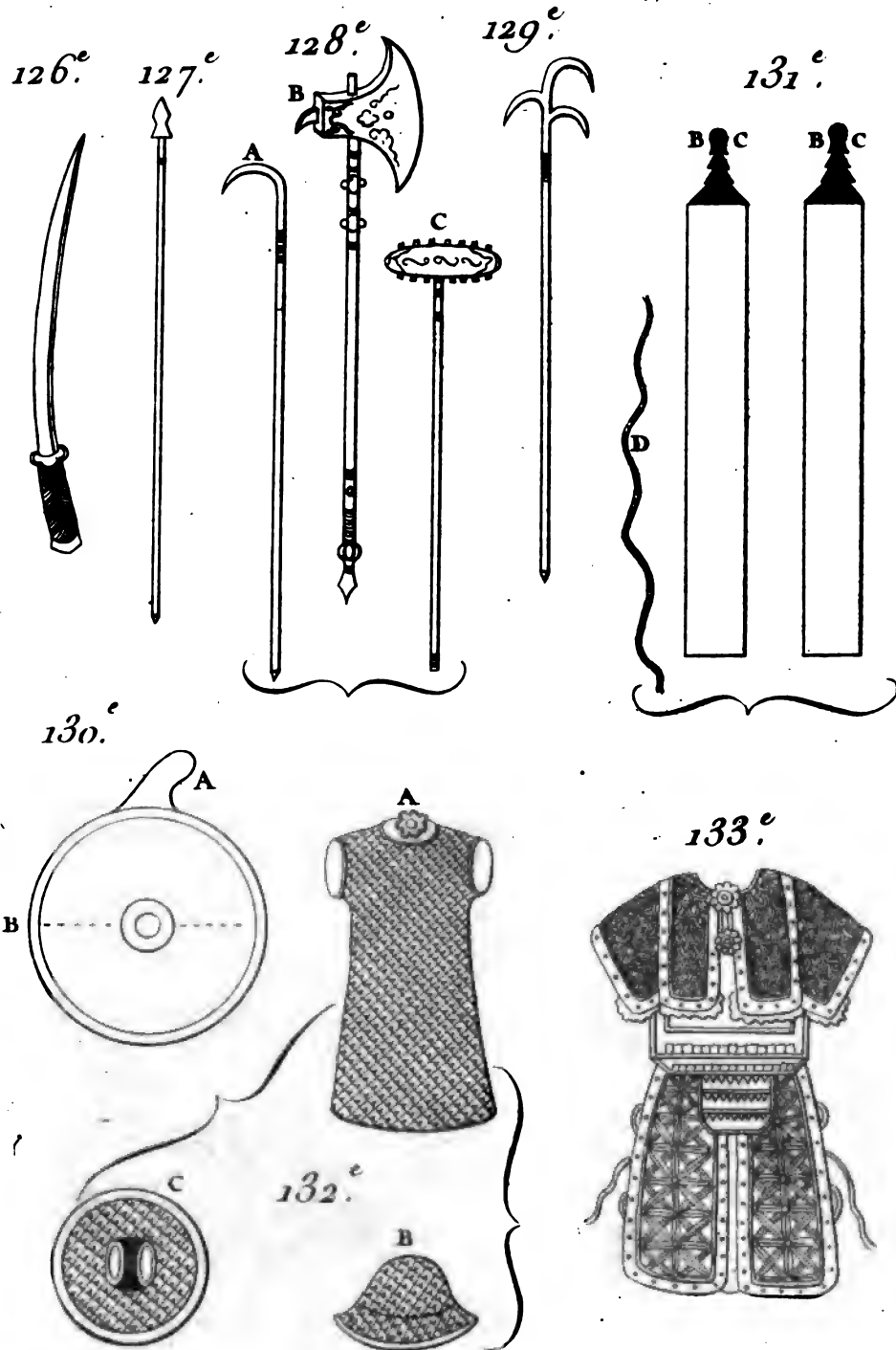


109^e

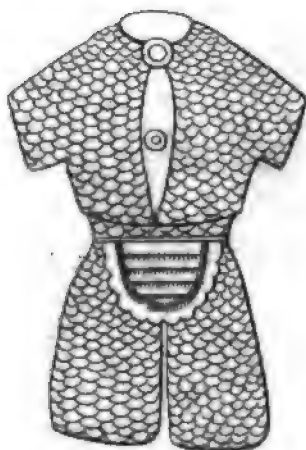




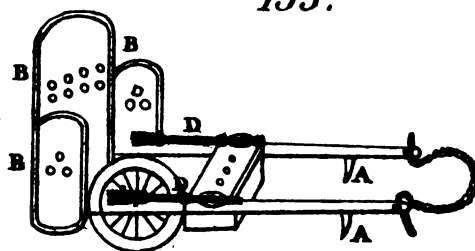




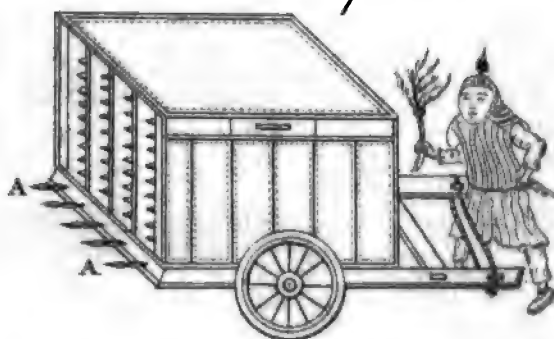
134^e



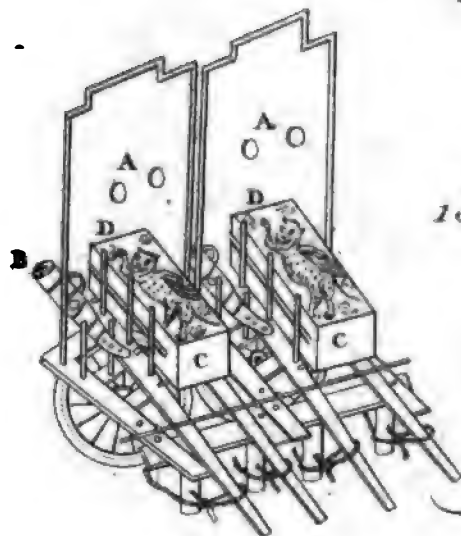
135^e



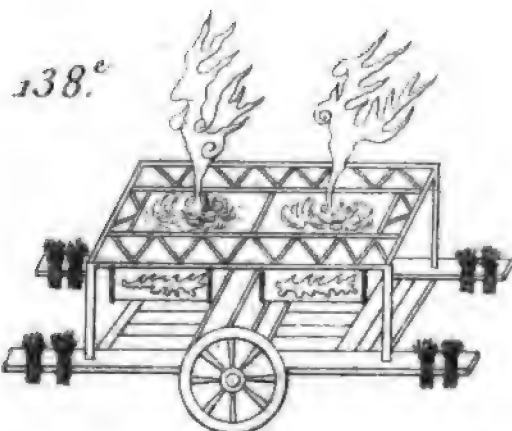
137^e



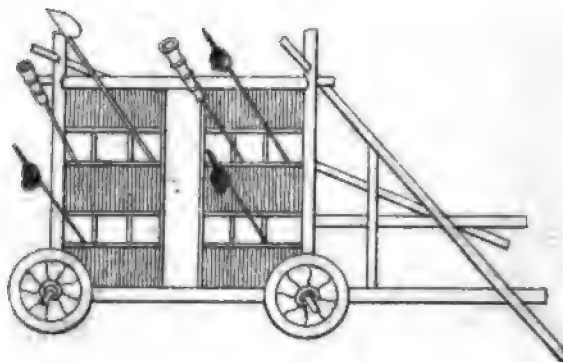
136^e



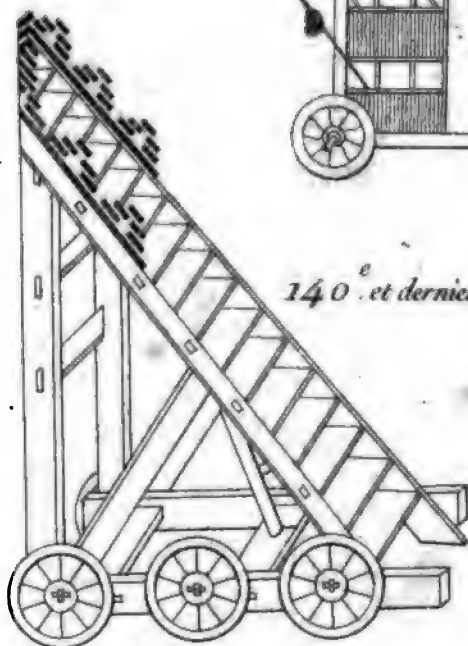




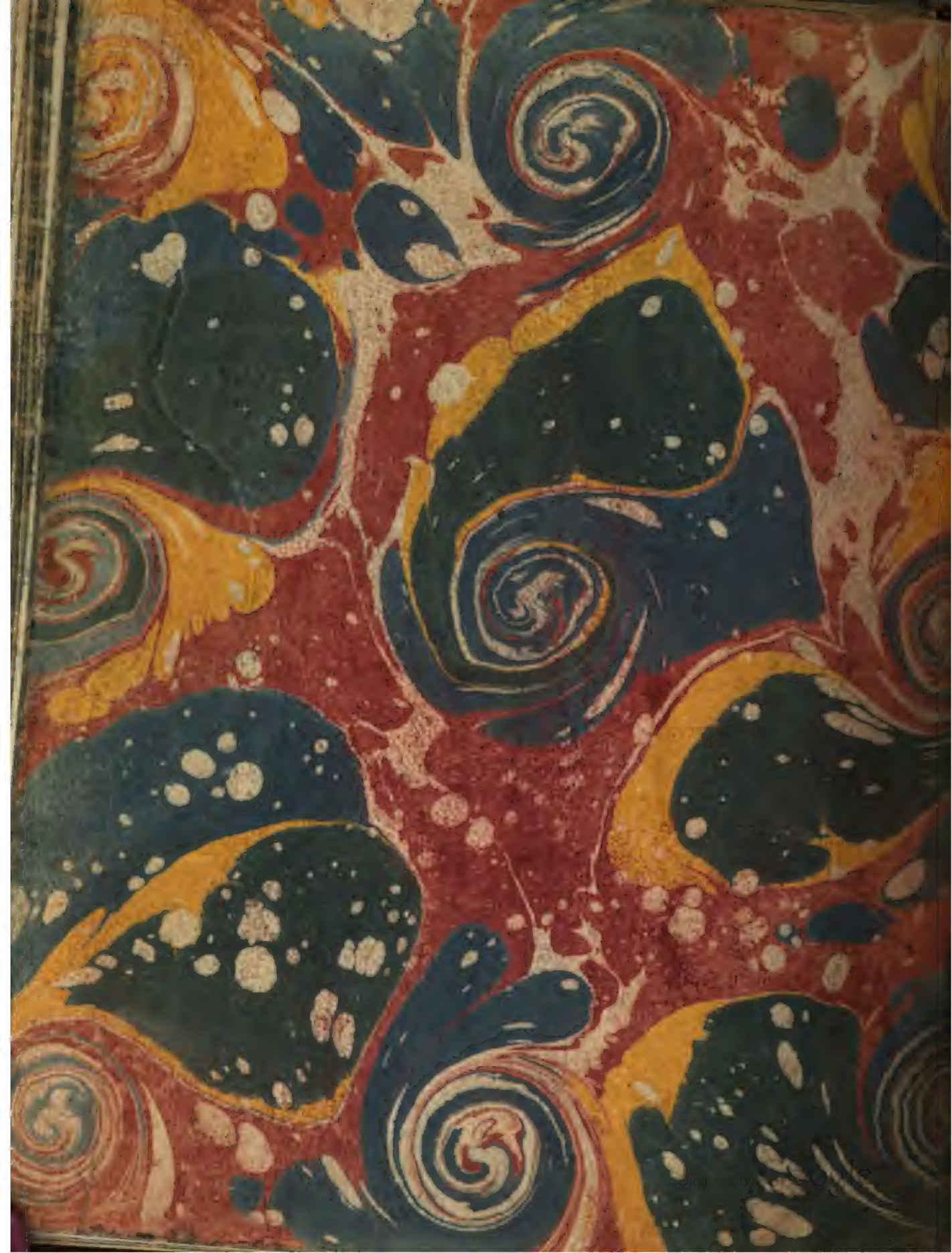
139^e

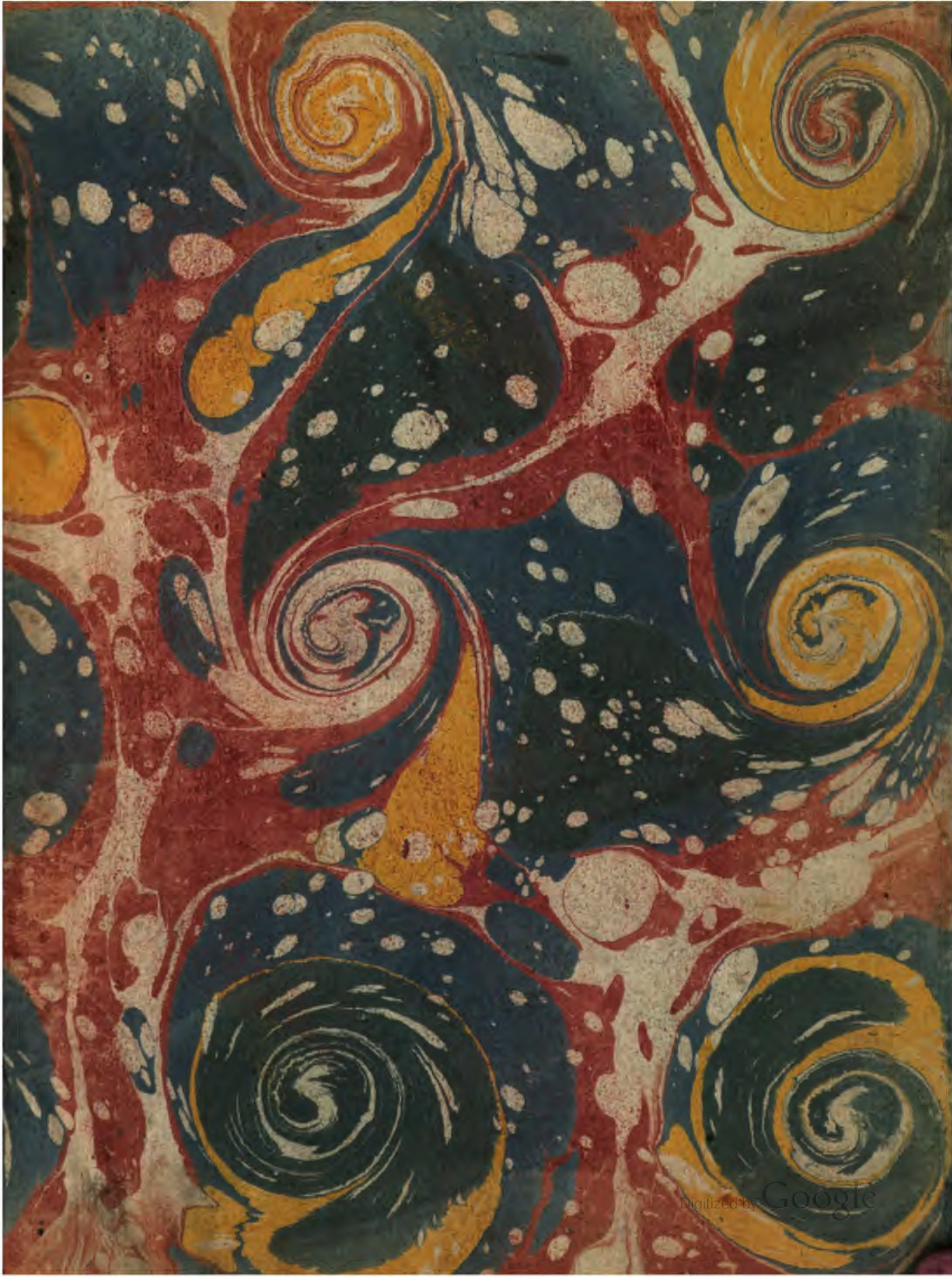


140^e et dernière



3^e et dern.^e





*...ne, La Con
...ne cy d...
...ne cy d...*

UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 03080 9316

B 50317 4

*...ne, La Con
...ne cy d...
...ne cy d...*

